

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.



JUNIV LET 1768.

TOME XXIX.

PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;





JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1768.

EXTRAIT.

Traité-pratique de l'Inoculation, dans lequel on expose les Règles de conduite, relatives au choix de la saison propre à cette opération; de l'Age & de la Constitution du Sujet à inoculer; de la Préparation qui lui convient; de l'Espece de Méthode qui doit être préférée, & du Traitement de la Maladie communiquée par l'insertion. Par M. GANDOGER DE FOIGNY, docteur en médecine, médecin consultant du feu roi de Pologne, duc de Lorraine, agrégé au collège des médecins de Nancy, &c. &c. avec cette épigraphe :

Inoculatio prophylaxis est variolarum certa atque tutissima. BOERHAAVE.

A Nancy, chez Le Clerc; &, à Paris, chez Metlin; 1768, in-8°.



PRÈS tout ce qui a été écrit jusqu'ici, en Angleterre, en France & ailleurs, sur l'inoculation de la petite vérole; après tout ce que ses partisans & ses adversaires ont employé

4 TRAITÉ PRATIQUE

de preuves & de raisonnemens en faveur ou contre cette méthode, nous n'avions plus à desirer qu'un Traité complet de pratique sur cette matiere; c'est ce que M. Gandoger a tenté de faire par le seul motif de servir le genre humain, & sur-tout sa patrie. Ce n'est pas qu'on n'eût déjà de très-grands détails sur cette matiere; qu'on ne trouvât aussi un grand nombre de règles de conduite, la marche ordinaire, les symptomes & les anomalies de cette maladie artificielle, bien décrits dans les différens ouvrages qui ont paru, tant chez l'Etranger que chez nous. Mais ces détails, si nécessaires à connoître, se trouvent épars dans de nombreux volumes souvent écrits en différentes langues, dont quelques-unes ne sont pas toujours connues des médecins les plus instruits d'ailleurs; & quand cela seroit, qui est-ce qui peut avoir le tems ou l'occasion de tout lire? Il étoit donc nécessaire de rassembler en un seul corps d'ouvrage tout ce que la pratique & une longue expérience ont pu nous apprendre jusqu'ici de plus raisonnable, de plus constant & de plus sûr dans l'administration de la petite vérole artificielle. M. Gandoger l'a fait avec un soin, un ordre & une intelligence que nous ne pouvons trop louer; & nous osons dire que c'est le coup le plus terrible qu'on peut porter aux adversaires de l'inoculation.

Tous leurs vains efforts n'ont servi jusqu'ici qu'à ralentir les progrès de cette pratique salutaire ; mais enfin elle s'étend peu-à-peu & gagne de toutes parts.

Nous ne pouvons mieux faire que de copier ici ce que M. Gandoger dit lui-même de l'ordre qu'il a suivi dans son ouvrage.

» J'ai divisé ce Traité en quatre parties.

» Dans la première, je fais l'histoire des

» choses qui, chez nos inoculés, ont précédé l'insertion de la matière varioleuse,

» (c'est-à-dire de la préparation.) Je décris, dans la seconde, l'opération en elle-même, telle qu'il faut la pratiquer, & je détaille les attentions qu'elle exige.

» Dans la troisième, je rends compte des principaux événemens qui ont suivi l'insertion ; je donne l'histoire de la maladie, & j'expose le traitement qui lui convient. La quatrième renferme certaines questions relatives, dans l'examen desquelles j'ai cru ne pouvoir me dispenser d'entrer. Enfin l'ouvrage est terminé par un assez bon nombre d'observations prises de l'excellent *Traité sur l'Inoculation* du docteur Dimsdale, publié, à Londres, l'année dernière. »

Tout cela est précédé d'une histoire abrégée de la naissance, des progrès, des succès & des revers de l'inoculation en Asie, en Europe, en Amérique, & enfin dans les

différens Etats de l'Europe, où cette pratique salutaire s'est introduite : or, si l'on ne trouve pas, dans ce morceau, tout ce qui peut avoir été fait ou dit sur cette matiere, il contient du moins ce qu'il y a de plus important.

Comme l'ouvrage doit sa naissance à vingt-sept inoculations que l'auteur avoit déjà faites, ce sont aussi ces observations qui servent de base à ce Traité, dans lequel il rapporte, suivant les circonstances, tout ce qu'il a trouvé ailleurs de plus important & de relatif à chaque chose en particulier. D'abord il parle du choix du sujet ; & il admet, à l'exemple des Anglois, nos guides & nos maîtres sur cette matiere, les enfans à la mamelle, jusqu'à l'âge de six mois inclusivement ; il regarde cette époque comme très-propre à subir cette opération. Depuis six mois jusques vers les trois ans & demi, c'est le tems de la dentition, & , par conséquent, des diarrhées, des coliques & des convulsions ; il conseille d'éviter cet intervalle ; & il observe que les enfans qu'on inocule dans cet espace, sont, toutes choses égales, plus malades ; éprouvent plus d'accidens, & ont plus de pustules que ceux qu'on prend au-dessus. Il faut éviter le moment où les filles sont près d'être nubiles ; & il loue même ceux qui conseillent de l'interdire aux garçons qui touchent à l'instant

de la puberté; mais, passé ces momens, il n'y a point d'époque dans la vie, jusqu'à la vieillesse, où, avec les précautions requises, on ne puisse sûrement pratiquer l'inoculation.

Si l'on suivoit exactement ce qui se pratique aujourd'hui en Angleterre, il y auroit peu de sujets qu'on dût craindre d'inoculer, pas même les gens attaqués de goutte, de scorbut & d'écrouelles, &c; puisque cette pratique y est devenue si universelle, qu'on en accorde le bénéfice presque à tous les tempéramens, à toutes les constitutions, & presque dans tous les momens & les états de la vie. Mais M. Gandoger veut qu'on en use avec plus de circonspection en France, où cette pratique trouve encore tant d'ennemis, & souffre beaucoup de contradictions. Il est donc prudent d'en éloigner tous les sujets qui ont une constitution décidément mauvaise, qui sont attaqués de quelque vice radical & considérable, comme écrouelles, scorbut, vérole, ulcères internes, épuisement, &c; les filles qui sont à la veille, & dans le tems de leurs règles, ou chez lesquelles cette évacuation est mal ordonnée; les femmes enceintes. Nous remarquerons cependant, au sujet de la grossesse, qu'on a vu, en Angleterre, beaucoup de femmes dans cet état subir cette opération avec le plus grand avantage pour la mere,

8 TRAITÉ PRATIQUE

& même pour l'enfant qui s'est trouvé inoculé, du même coup, à sa naissance ; mais de pareils exemples ne doivent pas nous rassurer.

Quant à la saison, on a d'abord préféré généralement le printems & l'automne comme les tems de l'année les plus favorables ; mais les choses ont bien changé en Angleterre : ils inoculent indifféremment, à l'exemple de Sutton, dans toutes les saisons ; ils préfèrent même le froid au chaud, & regardent l'hiver comme un tems très-favorable ; & , qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas une opinion chez eux ; c'est une conséquence fondée sur un nombre infini d'exemples ; disons mieux, sur une pratique continuelle, en usage dans des provinces entières, & constatée sur des milliers de sujets. Pendant l'hiver, l'inoculation se pratique dans les montagnes d'Ecosse ; & elle n'a pas souffert la moindre interruption, malgré la rigueur de l'hiver dernier, dans Londres. Quant à M. Gandonger, qui ne perd jamais de vue le pays où & pour lequel il écrit, il semble donner la préférence à la douce température du printems & de l'automne, sans cependant les déterminer au point d'en exclure les autres tems de l'année, lorsque des circonstances particulieres, & une épidémie varioleuse sur-tout, peuvent exiger qu'on inocule

dans toutes les saisons; nous disons l'épidémie variolique; car, pour les autres, il faut les éviter avec d'autant plus de soin, qu'elles ne manquent jamais de se compliquer avec la petite vérole, si elle régné dans le même tems; & l'une & l'autre n'en deviennent alors que plus funestes.

Quant à la préparation, c'est une matiere qui a été singulièrement débattue en France: M. Gandoger dit avec M. Petit, notre illustre confrère, que, sans être absolument nécessaire, elle peut cependant être utile; & cela suffit pour qu'on ne la néglige pas: encore un coup, cela dépend de l'âge, de la constitution, de l'état de force excessive, ou de foiblesse du sujet. Si la constitution est foible & lâche, il faut la fortifier; si elle est forte & athlétique, il faut l'affoiblir; enfin, s'il y a un vice qui domine, il faut le corriger. Mais, comme l'état de santé est toujours le plus desirable pour subir cette opération, il s'ensuit que la préparation qu'il y a à faire aux sujets qui se portent bien, devient nulle, ou presque nulle; & c'est, en effet, ce que l'expérience a parfaitement confirmé en Angleterre; c'est ce que M. Gatti avoit annoncé, & ce que l'on commence à pratiquer avec le plus grand succès parmi nous. La diète végétale est sur-tout recommandée, après l'usage de l'air pur & libre, comme un des moyens de préparation le plus efficace.

Les autres moyens qu'on emploie , sont l'eau pure pour boisson , ou du vin très-trempé ; les bains , les fruits cuits ou cruds , pour tenir le ventre libre ; & enfin des purgatifs , suivant que le cas & le sujet l'exigent.

Il en est de la préparation particuliere comme de la générale dont nous venons de parler. Il est aisé de voir qu'elle est relative , & que c'est à la prudence de l'inoculateur à juger de ce qu'il convient de faire dans chaque circonstance où il se trouve. M. Gandonger a traité cette matiere à fond ; & sa prévoyance nous fait croire qu'il ne laisse rien à desirer là-dessus.

Dans le second livre , l'auteur traite du choix de la matiere varioleuse , du lieu où il convient de faire l'insertion , des différentes méthodes de pratiquer l'inoculation , comme le vésicatoire , l'insertion & la piquûre qui est la méthode de la Grèce , d'une partie de l'Asie , & enfin de Sutton : il donne tout le détail de chacune de ces méthodes ; il en fait le parallele , & se détermine pour la dernière qu'il trouve la plus sûre , la moins embarrassante , & la plus avantageuse à tous égards.

En effet , cette méthode a cela d'excellent & de particulier , que la blessure est toujours infiniment légère , que le virus est très-résistant , qu'elle ne produit jamais qu'une grosse croûte qui tombe presque toujours comme

celle d'un autre gros bouton ; que rarement il survient un ulcère à sa suite , & qu'en un mot , c'est la seule des trois méthodes , dans laquelle l'inoculateur , à l'inspection de la piquûre , puisse sûrement donner son pronostic sur le succès de l'opération. Par le vésicatoire ; on a d'abord une plaie , suite nécessaire de l'action de ce caustique : le fil qu'on applique sur les incisions , est un corps étranger qui irrite souvent la partie , & y cause , comme tel , une inflammation indépendante de la contagion ; au lieu que , par la méthode de Sutton , on ne fait que séparer l'épiderme , sous laquelle on loge , avec la lancette même , une portion du virus dont elle est trempée ; & cette plaie est radicalement guérie , dès le lendemain ; en sorte que la petite rougeur qui y survient , vers le troisième jour , ne peut être & n'est manifestement que l'effet de la contagion de la portion infiniment petite du virus qui a été appliqué sur cette partie. Un autre avantage de cette méthode , c'est qu'il n'y a ni soin à avoir , ni pansement à faire , attendu qu'il n'y a presque jamais de plaie. Nous ne suivrons pas M. Gandoger dans tous les détails où il entre sur les avantages de cette pratique , & les désavantages des deux autres ; il suffit de dire qu'après les profondes incisions , celle des vésicatoires est la plus mauvaise de toutes.

Quant au choix de la matiere, l'auteur conseille bien, toutes choses égales, de préférer la matiere varioleuse d'une bonne espece, & prise sur un sujet sain, & bien constitué; mais il ne croit pas que cela soit tellement essentiel, que, dans un cas de nécessité, on ne puisse, à l'exemple des inoculateurs Anglois, se relâcher sur quelques-unes de ces précautions: il a recours aux expériences comme au garant le plus sûr; & il pense, d'après les docteurs *Méad* & *Gatti*, que la nature de la maladie dépend bien plus des dispositions du sujet qui reçoit, que de la qualité de la matiere insérée; enforte qu'on peut donner une petite vérole d'une bonne espece avec la matiere prise d'une confluyente, & une confluyente, avec le virus provenant d'une petite vérole parfaitement discrète; & cela est fondé sur des faits incontestables, & sur des témoignages respectables & authentiques, d'après lesquels il paroît qu'aucune maladie contagieuse ne se communique au sujet inoculé, en lui insérant le venin variolique. On peut en dire à-peu-près autant du moment où il convient de recueillir la matiere varioleuse: on pensoit qu'elle n'avoit d'efficacité, qu'autant qu'elle avoit acquis un certain degré de maturité; mais *Sutton* a fait voir qu'elle est également contagieuse & bonne avant & après sa maturation; il inocule

indifféremment avec du virus pris dans tous les tems de la maladie, depuis la formation du premier pus dans l'incision, jusqu'au moment de la dessiccation des boutons; & la petite vérole qu'il donne, est également la même à tous égards; ce sur quoi M. Gandoger insiste avec le plus grand soin, c'est qu'on doit toujours employer la matiere la plus récente qu'il est possible.

Mais où convient-il de faire l'insertion? Est-ce aux bras ou aux cuisses? Notre auteur se joint aux Anglois, & préfère d'opérer sur les bras, parce que les ulceres y sont moins fréquens, moins longs, & beaucoup moins graves que quand on fait l'insertion aux cuisses; que, par cette méthode-ci, les glandes des aînes s'engorgent plus facilement que celles des aisselles dans la première; que les ulceres, ou les plaies faites aux cuisses, sont plus difficiles à guérir; qu'elles empêchent de marcher; ce qui est un point capital, & qu'enfin cette prétendue dérivation, que l'esprit de système avoit imaginée, est nulle, & ne détourne rien, ni de la tête ni des autres parties supérieures du corps.

M. Gandoger entre dans un grand détail sur la méthode de Sutton; &, en homme éclairé, il distingue, avec les médecins Anglois, tout ce qui tient au mystere & à la charlatanerie, comme ses potions, ses pou-

dres, les pilules, d'avec le fond de sa méthode qui est réellement excellente, & qui se réduit à l'insertion faite par une piquûre superficielle, & avec du pus récent; à son régime & à l'usage de l'exercice & de l'air libre, pris dans tous les tems de la maladie: voilà à quoi tient le nombre infini de ses succès; voilà ce qui a fait adopter sa méthode par tous les inoculateurs d'Angleterre, & qui la rendra vraisemblablement, dans peu de tems, générale dans toute l'Europe. On trouve, à la page 190, une lettre de M. Middleton, écrite à M. Dezoteux, dans laquelle cette méthode est parfaitement décrite: nous y renvoyons le lecteur. C'est d'après cette lettre, que l'auteur a abandonné les incisions, pour ne plus faire l'insertion que par les piquûres. Cette piquûre se fait au même endroit du bras où l'on pratique les incisions, & où se placent communément les cauterés. Quant aux mercureaux, dont Sutton fait tant d'usage avant & après l'opération, l'auteur ne les emploie que dans le cas où il soupçonne des vers dans le sujet à inoculer, ou lorsqu'il juge que la viscosité & l'épaississement des humeurs fait le fond de sa constitution.

Parmi les précautions qu'il convient de prendre, lorsqu'on veut inoculer, on peut voir ce qu'en rapporte l'auteur lui-même; mais nous ne passerons pas sous silence celle

qui regarde les femmes & les filles nubiles , & qui consiste à ne jamais faire cette opération que le lendemain ou le surlendemain de la fin de l'évacuation périodique , afin que la maladie ait parcouru tous ses périodes , avant le retour des règles : on sent combien cette attention est essentielle.

La troisième partie renferme les circonstances qui suivent l'opération , c'est-à-dire l'histoire complète de la maladie ; & , pour y mettre plus de méthode , il partage le tems qu'elle dure en plusieurs périodes , dont le premier est celui qu'il appelle , avec M. Gatti , *éruption locale* , pendant lequel , tout ce qu'il y a observer , se réduit effectivement aux symptômes propres à la partie inoculée ; il décrit ces symptômes tels qu'ils se présentent dans les trois méthodes , d'après lesquels on juge parfaitement qu'il n'y a que dans celle de Sutton , qu'on peut sûrement juger , dès le 3^e ou 4^e jour , de l'événement de la maladie. Nous souhaiterions pouvoir le suivre ici dans les détails où il entre ; mais les bornes de nos Extraits ne nous permettent pas de nous étendre autant que l'importance de la matière l'exigeroit.

Le second période est celui de la fièvre d'invasion ; & c'est communément le plus dangereux , & , à proprement parler , le seul qui demande des attentions particu-

lières, & duquel dépend presque toujours le succès de la maladie : c'est, en effet, le seul tems où l'inoculé soit malade. Il commence ordinairement à la fin du septieme jour, ou au commencement du huitieme, & s'étend jusqu'au troisieme jour après : quelquefois ce période retarde de deux, de trois & de quatre jours, & se prolonge jusqu'au onzieme. Les symptomes qui le précédent, l'annoncent & l'accompagnent, sont les mêmes, mais plus legers que dans la petite vérole naturelle, & sont connus de tout le monde : c'est ici que l'attention de l'inoculateur est nécessaire ; c'est ici que le régime doit être humectant, adoucissant & sévere ; c'est alors qu'il faut abandonner le lit, respirer un air pur & libre, & se mouvoir ; qu'il convient d'éviter le repos, les exercices violens, la chaleur, sur-tout de la chambre & du lit, & qu'il importe tant de tenir le ventre libre. Quant aux symptomes, il y en a communément peu d'effrayans ; & ils se réduisent à la violence du mal de tête, à la force de la fièvre, à l'hémorragie du nez, & aux convulsions. En général, l'inoculateur veille, & s'en inquiète peu ; il y remédie d'abord, en faisant lever & promener son malade : quelquefois il donne une potion purgative aiguëe ; & il emploie des lavemens, les pédiluves & une poudre tempérante & sédative. Vers le troisieme jour,

l'éruption

l'éruption paroît ; la fièvre se dissipe ; l'appétit revient ; & dès-lors on peut assurer que le malade est guéri. Lorsque les signes locaux, qui précèdent la fièvre d'invasion, arrivent de bonne heure, & se succèdent rapidement, on peut promettre une maladie exempte d'orages, & une heureuse fin. Mais, si ces signes sont lents & tardifs, la petite vérole succède ; mais elle est aussi plus lente & plus orageuse.

C'est à la fin de la fièvre d'invasion que commence le période de l'éruption générale ou secondaire : tout ce qui se présente dans le cours de ce période, est le produit de l'infection universelle ; c'est la crise que la nature opere, pour dépurer la masse du sang, & le purger de la matiere vénéneuse qui l'infecte. Ce période dure encore trois jours, & ne finit que le treizieme ou le quatorzieme de l'insertion : les boutons, qui sont le fruit de cette éruption, sont toujours moins avancés, & en retard de trois ou quatre jours de plus que la pustule qui est venue la premiere au lieu de l'insertion.

Enfin le quatrieme période renferme le tems de la suppuration & du desséchement des boutons. Ce période, qui est accompagné de la fièvre secondaire, & est toujours le moment critique, & le plus funeste dans la petite vérole naturelle, en est presque toujours exempt dans l'inoculée ; ou, s'il sur-

vient un peu de fièvre, elle est si légère ; que c'est avec raison qu'on annonce qu'après que l'éruption générale est faite, tout danger est passé, & que le malade inoculé est guéri.

Enfin vient le desséchement qui se fait plutôt sur tout le corps, qu'à l'endroit des incisions ou des piquûres, & plus promptement dans cette dernière méthode, que dans celle des incisions, & , à plus forte raison, des vésicatoires : de-là vient qu'on a fait ce reproche à la méthode de Sutton, de supprimer trop tôt une suppuration dépuratoire, & , par conséquent, nécessaire : à cela M. Gandoger & les inoculateurs Anglois répondent par l'expérience, & disent que la suppuration des plaies n'est varioleuse que jusqu'au tems du desséchement ; passé ce terme, elle ne l'est plus : ce n'est alors qu'une dépuration semblable à celle d'un cautere, d'un séton, ou d'un vésicatoire : qu'on juge, après cela, de son utilité & de l'importance de l'objection.

De-là l'auteur vient à établir quelques règles de pratique, relatives à la petite vérole naturelle & inoculée : on y trouve plusieurs réflexions très-essentiellles sur le traitement trop généralement suivi dans la première ; & c'est aussi dans ce chapitre qu'on trouve le traitement complet de cette maladie. Nous y renvoyons volontiers le

lecteur ; mais nous croyons devoir faire observer qu'il insiste sur la nécessité de faire mouvoir & promener le malade dans sa chambre, pendant ces deux derniers périodes, & de lui procurer toujours un air frais, ou tout au moins tempéré. Il rapporte, à ce propos, ce qui se pratique, en semblable occasion, dans le Bengale & l'Indoustan, où les inoculateurs font commencer à leurs inoculés, dès le lendemain de l'insertion, la douche d'eau froide, versée sur la tête & sur le corps, à la dose de seize pintes : cette pratique si extraordinaire est suivie du plus heureux succès ; & on la continue jusqu'à la fin de la maladie, sans l'interrompre que pendant les trois jours que dure la fièvre d'invasion : il n'est pas même permis aux inoculés de garder la chambre.

L'auteur termine cette troisième partie par quatre différentes variétés qui se rencontrent dans le cours de la petite vérole artificielle, & les accidens qui la suivent, comme ulcères, éréthèles, ophthalmies, &c ; accidens qui arrivent rarement par la méthode Suttonienne, mais enfin qui peuvent arriver, qu'il faut donc prévoir, & auxquels il faut remédier.

Dans la quatrième partie, M. Gandoger examine plusieurs questions relatives à l'inoculation, touchant les récidives, la petite vérole volante, & sa nature, dont il fait un

parallele avec la petite vérole naturelle, & touchant la contagion-attribuée à l'insertion; encore un coup, ces trois questions y sont traitées de maniere à devoir satisfaire les gens les plus prévenus contre cette méthode: c'est ici qu'il fait bien sentir le mérite de l'ouvrage du docteur Gatti, & qu'il lui rend avec courage l'hommage légitimement dû à la supériorité avec laquelle il a traité cette matiere. On nous pardonnera, sans doute, de ne pas nous étendre autant sur cette quatrieme partie de l'ouvrage de M. Gandoger; toute importante qu'elle est, elle a cependant moins de rapport à la pratique de l'inoculation, que le reste de son ouvrage; c'est pour cela que nous nous croyons moins obligés de la faire connoître: nous allons rapporter seulement les principaux caracteres qui peuvent faire distinguer la petite vérole volante, ou vérolette, de la vraie petite vérole, qu'on a confondue assez souvent jusqu'ici, sans doute à cause de la conformité de leurs noms. La petite vérole volante est la même que ce que les Italiens appellent *raviglioni*, *morviglioni*; les auteurs Latins, *pustulata febricula*, *febriculæ pustulosæ*, *pustula febricosæ*; les Allemands, *shefh-blattern*, pustules de brebis; & les Anglois, *chicken-pox*, *swin-pox*, ou *pig-pox*, pustules de poulet, pustules de porc. 1^o La petite vérole vraie, dit-il, est

marquée par un espace de tems qui dure au moins quinze ou vingt jours divisés en quatre périodes ; tandis que la petite vérole volante parcourt ses tems en quatre ou six jours. 2^o L'une est une maladie grave & dangereuse , & dont l'événement est douteux ; l'autre , au contraire , est si douce & si legere , qu'à proprement parler , elle ne mérite pas ce nom. 3^o L'éruption de la petite vérole naturelle est toujours précédée de la fièvre & d'autres symptomes ; & , dans la petite vérole volante , l'éruption paroît tout-à-coup , & sans aucun symptome précurseur. 4^o Dans l'une , la fièvre commence avec frisson ; elle dure trois & quatre jours : le pouls est fréquent , gros , plein , rebondissant comme dans la synoque simple ; dans l'autre , il n'y a rien de tout cela : elle est ordinairement sans frisson , dure 15 ou 18 heures tout au plus , & disparoît , pour ne plus revenir. 5^o Dans l'une , l'abattement est considérable ; & la tête est particulièrement affectée ; dans l'autre , au contraire , tout s'y passe d'une façon si legere , que les enfans n'interrompent pas leurs amusemens , & que ce n'est que par les boutons qu'on s'apperçoit de leur état. 6^o Dans la premiere , l'éruption ressemble d'abord à des morsures de puces , qui augmentent peu-à-peu , & sont quatre jours à prendre leur accroissement ; dans la seconde , en

vingt-quatre heures de tems, les boutons viennent au même point. 7^o La petite vérole est ordinairement accompagnée d'œdème; la volante n'en a jamais. 8^o Dans l'une, la fièvre, qui s'étoit éteinte, se réveille lors de la suppuration, & est souvent accompagnée du plus grand danger; dans l'autre, la fièvre, qui a une fois cessé, ne reparoit plus. 9^o Dans la petite verole, les pustules se remplissent d'un véritable pus, se séchent, forment des croûtes qui ne tombent que du quinzième au vingtième jour; dans la volante, au contraire, les boutons se remplissent d'une sérosité rouffâtre; puis ils s'affaissent, se séchent & tombent, le cinquième ou sixième jour, sans avoir subi nulle espèce de suppuration; & c'est cette circonstance, ajoûte l'auteur, qui forme la différence essentielle & caractéristique qui se trouve entre ces maladies. 10^o Dans la petite vérole, il reste des taches violettes qui sont long-tems à s'effacer; dans la fausse, elles disparaissent tout de suite, ou très-peu de tems après. 11^o La petite vérole volante ne met personne à l'abri de la petite vérole vraie, de même que celle-ci ne garantit pas de l'autre.

D'après ces caractères, & d'autres que nous omettons comme moins essentiels, il nous semble qu'il sera facile de moins confondre ces deux maladies: on a d'autant

plus d'obligation à M. Gandoger d'avoir donné ce parallèle dans les circonstances présentes, qu'il est important de pouvoir répondre aux adverfaires de l'inoculation, qui affectent souvent de confondre ces deux maladies, & de regarder l'une comme une récidue de l'autre, qu'ils rejettent ensuite sur l'inoculation.

Enfin cet ouvrage est terminé par plusieurs observations relatives à une espece de petite vérole irréguliere, à laquelle on a donné le nom de *courte espece*, à raison de ce que sa marche est très-rapide, & se termine en la moitié moins de tems qu'elle n'en emploie ordinairement. Parmi ces observations, il y en a aussi touchant la complication d'autres maladies avec la petite vérole inoculée. Ces observations sont traduites de l'ouvrage du docteur Dimsdale, qui a pour titre : *Nouvelle Méthode de pratiquer l'inoculation*, & servent à confirmer la doctrine établie dans le livre ; elles sont suivies d'une application de la méthode Suttonienne au traitement de la petite vérole naturelle ; ce qui, entr'autres choses, peut encore servir à faire voir l'identité de ces deux maladies : cette application est appuyée de sept observations où cette méthode a été employée avec le plus grand succès. Nous exhortons les gens de l'art à lire cette partie de l'ouvrage de M. Gandoger. Sydenham

avoit bien entrevu la vraie méthode ; mais il étoit réservé au docteur Dimsdale de la mettre courageusement en pratique. Nous espérons que son exemple enhardira les autres ; qu'on osera , à la fin , s'opposer au torrent & à l'empire de l'usage , & qu'on déterminera une bonne fois le traitement , jusqu'ici si incertain , qui convient le mieux à cette terrible maladie.

Tel est l'ouvrage que nous annonçons au public ; il ne peut que faire honneur au cœur & aux connoissances de M. Gandon ; il y régne un ordre , une clarté & une méthode qui ne sont pas ordinaires ; & nous ne doutons pas qu'il ne produise l'effet qu'il est en droit d'en attendre : le cas que nous en faisons à tant d'égards , nous met en droit de nous plaindre de la longueur & de beaucoup de répétitions qui l'allongent encore davantage ; nous sentons bien que les circonstances en ont hâté l'impression ; mais le lecteur redoute les grands volumes ; leur aspect seul le rebute : cependant il est très-essentiel qu'on lise celui-ci ; & nous voudrions le voir entre les mains de tout le monde.

Nous joindrons ici une Lettre que cet auteur nous a adressée , pour réparer une méprise qui lui est échappée pag. 247 de son ouvrage ; nous nous prêtons d'autant plus volontiers à la publication de cette pièce ,

qu'elle ne peut que faire honneur à son cœur & à sa droiture.

MONSIEUR,

Depuis la publication de mon ouvrage , il m'est parvenu une traduction angloise des *Réflexions sur la Pratique de l'Inoculation* de M. *Gatti*. Le docteur *Maty* , auteur de cette traduction , apprend au public , dans un discours préliminaire , que M. *Gatti* avoit fait connoître sa nouvelle méthode , avant qu'on eût écrit en Angleterre , en faveur de la pratique *Suttonienne*. Je croyois , au contraire , que ce médecin-inoculateur avoit pris sa nouvelle doctrine sur l'insertion chez les inoculateurs Anglois , pendant son séjour à Londres ; je me hâte , en conséquence , de rétracter ce que j'ai dit dans la Note de la page 247 de mon ouvrage ; je rends à M. *Gatti* l'honneur qui lui est dû à cet égard , & que le traducteur Anglois vient de lui rendre publiquement. On me verra toujours prêt à reconnoître mes torts , si jamais j'ai le malheur ou la mal-adresse de m'en faire vis-à-vis quelqu'un. Vous vous donnerez , Monsieur , vraisemblablement la peine de placer dans votre Journal un Extrait de mon ouvrage. Je vous prie de faire usage de ma Lettre à la suite de cet Extrait : il est juste que la réparation suive immédiatement l'offense , si on peut donner ce nom

à l'ignorance dans laquelle j'étois relativement à la traduction du docteur *Maty*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS

Sur le Tænia, ou Ver solitaire, & plus particulièrement sur un Tænia percé à jour (a); par M. MASARS DE CAZELES, docteur en l'université de médecine de Montpellier, de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Béziers, médecin à Bédarrieux.

S'il est dans toutes les sciences des découvertes qui paroissent d'abord plus curieuses qu'intéressantes, mais dont le tems pese insensiblement la valeur, & détermine les rapports avec notre intérêt, il en est d'autres qui, malgré leur ancienneté & le dehors d'un mérite imposant, n'en ont pas plus tourné à l'accroissement de nos connoissances, & laissent un vuide prodigieux entre l'objet de nos méditations & les fruits que nous devrions en retirer.

(a) Ces observations ont été lues, à l'assemblée publique de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Béziers, le 3 Septembre 1767; & ce fut pour remplir la tâche imposée aux Académiciens associés, conformément à l'Article VI de leurs Statuts.

Qu'a servi, en effet, aux médecins, qu'Hippocrate leur ait parlé du *tania*; que tant de docteurs ayent travaillé à leur en tracer les différentes especes, à en marquer les symptomes, si les signes auxquels on peut le reconnoître dans le malade, n'en sont pas moins obscurcis de doutes, & si les orages qu'il cause, n'en sont pas aujourd'hui plus aisément surmontés ?

Le premier que j'eus à combattre, consumoit, à la sourdine, une femme septuagenaire, épuisée, d'un tempérament sec & bilieux.

Il avoit été accompagné, pendant trois années, de coliques d'estomac, de palpitations de cœur, de pesanteurs après les repas, de nausées qui revenoient par intervalles, d'un amaigrissement qui augmentoit de jour en jour, d'un pouls petit, irrégulier, presque continuellement fiévreux, & de constipation.

Cet assemblage d'accidens, que je regardois comme les marques d'une consommation naissante, produite par le vice du sang épuisé de son mucilage, la dépravation des digestions, & trop de sensibilité de la tunique nerveuse du ventricule, n'ayant rien moins que cédé à l'effet des stomachiques mariés avec les calmans, les humectans, les adoucissans, je me tournai & je me retournai, pour tâcher de mieux diriger

l'action de mes remèdes, mais toujours avec aussi peu d'avantage, jusqu'à ce que ma malade se plaignant de bouche mauvaise, de pesanteurs d'estomac, de nausées, de vomissemens, je pris le parti de remplir ces indications par le moyen d'un minoratif aiguë de quelques gouttes de syrop de Glauber.

Ce remède eut un succès d'autant moins attendu, que, ne m'étant jamais douté de la présence du ver solitaire, il fut rejeté par le bas, après un vomissement & quelques déjections.

Quelle fut ma surprise ! Mais celle des parens, gens très-novices dans l'histoire des maladies, fut bien d'un autre genre ! Leur malade, froide, pâle, sembloit se mourir : ils crurent qu'elle avoit rendu les boyaux : les femmes, qui l'entouroient, furent du même avis. Dans l'instant, les cris de la douleur percent dans le voisinage : je n'étois pas présent lors de l'événement : on se hâte de m'en instruire. Je demande à voir le phénomène dont ils sont si alarmés ; je reconnois le *tania* ; je l'annonce, & , en même tems, l'espoir d'une santé plus ferme à l'avenir. Mais l'illusion du préjugé étoit si profonde, que toutes mes assertions n'auroient pas suffi pour le dissiper, si les forces, qu'une potion cordiale ranima presque dans l'instant, & si le calme qui succéda peu-à-peu à l'expulsion de l'ennemi, n'avoient été

d'une éloquence victorieuse pour l'indocile impérite.

Ce ver, avant que je le visse, avoit été lacéré en plusieurs morceaux par les curieux scrutateurs des prétendus intestins; il étoit plat, très-large, à longues articulations, & fut estimé avoir cinq pieds de long: je ne pus y reconnoître ni tête ni queue; il étoit également large par-tout.

La malade se trouva mieux de jour en jour; &, sans autres remèdes qu'une tisane faite avec la racine de fougere & l'écorce de racine de meûrier, elle se rétablit parfaitement, & mourut, cinq ou six ans après, sans qu'il lui fût arrivé depuis de faire aucune espece de ver.

Le second & le troisieme que la pratique a fait rencontrer sur mes pas, étoient logés chez une malade âgée de soixante-neuf ans, d'une constitution sanguine, & dont les nerfs sont si irritables, qu'ils s'ébranlent, outre mesure, à la moindre impression.

Elle traînoit, depuis plusieurs années, une dartre vive au visage, &, depuis environ la même époque, des coliques périodiques irrégulières après les repas, tantôt intestinales, & tantôt d'estomac; ces coliques étoient précédées de nausées, de vomissemens, & suivies quelquefois de déjections abondantes, & de beaucoup de flatuosités; elles se terminoient, pour l'ordi-

naire , dans vingt-quatre heures , par une grande explosion de vents par en-haut ou par en-bas , & n'étoient regardées que comme des indigestions compliquées avec un état vaporeux. Hors des accidens , le ventre étoit paresseux , & ne donnoit que des matieres sèches.

En conséquence , la malade passa plusieurs fois aux anti-spasmodiques humectans , & aux laitages mariés avec les amers.

Elle tira toujours avantage de ces remèdes , non que les accidens fussent détruits ; mais ils revenoient moins fréquemment ; leurs retours étoient moins violens , & la darte moins animée ; au point même que ces alternatives de santé & d'indisposition , dont l'opiniâtre persévérance avoit autant découragé l'esprit de la malade , qu'elle déconcertoit le zèle du médecin , s'éclipserent pendant plusieurs mois. Ce prodige fut le fruit d'un long usage de lait.

Mais à peine avoit-on commencé de s'en promettre des effets plus durables , qu'à la suite d'une joie excessive , l'appétit commença à se ralentir , les jambes à vaciller sous le poids du corps , & un sommeil , presque continuél & invincible , à s'emparer des sens , même au milieu des cercles & des festins.

A ces symptômes se joignit , bientôt après , un vomissement des plus violens ,

un dégoût presqu'insurmontable pour le bouillon à la viande, une déglutition si gênée, que la malade ne pouvoit avaler la boisson que goutte à goutte ; l'épigastre & les hypochondres étoient gonflés : elle y sentoît des douleurs si vives, qu'elle en pouvoit les hauts-cris : le sommeil dont elle étoit accablée antérieurement, n'étoit plus qu'un sommeil momentané, presqu'aussi pénible que la veille, & dont elle ne goûtoit les tardives douceurs, que lorsqu'excédée du travail du vomissement, & épuisée des fatigues de la douleur, elle sembloit avoir porté l'excès de ses souffrances à ce période où l'on ne peut plus souffrir. Le pouls étoit, tantôt fort, tantôt foible, tantôt plein, tantôt petit, mais toujours inégal, & plus ou moins fréquent ; la bouche étoit pâteuse ; & la langue se couvrit de limon : c'étoit le 16 du mois d'Août 1766.

Dans cet état, on risqua un purgatif le 17 ; il procura d'assez abondantes déjections, sans augmenter le vomissement ; mais il ne produisit aucun relâche dans la véhémence des autres symptômes.

Le 18 & le 19, on fut plus timide ; on ne donna que des lavemens. La langue étoit d'une sécheresse extrême : on essaya la limonade. La malade en but d'abord autant qu'il lui fut possible ; mais, soit qu'elle ne pût avaler qu'avec beaucoup de peine, soit

que son estomac semblât répugner à cette liqueur, soit que le vomissement n'en fût pas moins fréquent, elle la prit bientôt en horreur : le bouillon à la viande n'étoit pas moins insupportable ; on y substitua le bouillon de pain.

Le 20, les douleurs & le vomissement continuant toujours avec la même fougue, la déglutition étant très-difficile, suivie d'une éruption laborieuse de flatuosités, la langue aride, le pouls toujours irrégulier, & les extrémités inférieures, froides, je fus mandé.

Après avoir reconnu un état de spasme & d'érétisme presque général, & des marques d'une saburre acide stimulante dans les premières voies, à laquelle j'avois pourtant bien de la peine à imputer tous les accidens dont j'étois témoin ; il me vint quelques soupçons obscurs de la présence du ver solitaire. Ma malade antérieure se présentoit souvent à moi : cependant, sans trop m'arrêter à cette idée, que je ne pouvois asséoir que sur des conjectures fort hasardées, je me décidai pour un minoratif auquel j'associai l'eau de menthe, & celle de fleurs d'orange, crainte qu'il ne fût à l'instant rejeté par le vomissement.

Ce remède, qui ne put être avalé qu'en détail, produisit un effet d'autant plus heureux, qu'outre les évacuations fétides, qu'il déterminâ

détermina par en en-bas, le poulx fut plus uniforme, le vomissement suspendu, les douleurs émoussées, les gonflemens diminués, la langue moins sèche, & la déglutition moins gênée; enforte que, pendant l'action du purgatif, la malade fut en état d'avaler plusieurs verres d'une tisane faite avec le poulet & les feuilles de menthe.

Ce mieux ne fut pas durable à tous égards: le soir même, vers les neuf heures, le vomissement revint avec tant d'impétuosité, que la malade, assise sur son lit, en jetoit la matiere à plein canal, & à deux pieds de distance: c'étoit une eau verdâtre, chargée de filamens glaireux, acide & amere tout-à-la-fois, & dans laquelle on vit nager un gros ver strongle: cependant les autres symptomes étoient beaucoup moins aigus que de coutume; le poulx étoit meilleur; & les extrémités inférieures avoient repris un peu de chaleur.

L'eau de poulet à la menthe fut continuée: je fis prendre du bouillon à la viande; & le vomissement ne revint qu'à minuit & à six heures du matin. Le reste de la journée, 21, je fis boire souvent, & à petits coups, de l'eau de poulet; je donnai du *diascordium*; mais cela n'empêcha pas que la malade ne vomît presque d'heure en heure: il est vrai que c'étoit sans peine & sans fatigue, & qu'elle ne vomissoit, chaque

fois, qu'une ou deux bouchées d'une eau qui n'avoit d'autre goût que celui de la menthe, ou qui étoit insipide, & qu'elle recevoit dans un linge, sans se remuer.

Le même jour, elle rendit un second verstrongle par le moyen d'un lavement.

Vers le soir, la malade, impatientée de voir que rien ne ralentissoit le vomissement, & qu'au contraire, tout ce qu'on lui donnoit, sembloit l'exciter, ne voulut plus d'eau de poulet; le bouillon même n'étoit pris que de loin en loin, & à cuillerées: cependant, comme la sécheresse de la langue, & la soif étoient extrêmes, elle promenoit souvent de l'eau fraîche dans la bouche, avec soulagement.

Vers les neuf heures, elle vomit à plein canal, comme elle avoit fait la veille, avec la même abondance & la même impétuosité. Au lieu du calme qui succédoit, pour l'ordinaire, aux grands vomissemens, elle fut travaillée, l'instant d'après, & pendant presque toute la nuit, d'un mal-aise inexprimable; elle demandoit, à chaque instant, de changer de situation; elle ne pouvoit rester nulle part; elle eut, par intervalles, le hoquet & des nausées; mais elle ne vomit point: les forces étoient entièrement abbatues; le pouls, misérable; &, quoique la soif fût des plus pressantes, non-seulement elle refusoit de boire; mais elle ne se sentoît

pas même le courage de laver la bouche avec de l'eau fraîche, comme elle l'avoit fait antérieurement. Tout ce qu'on put obtenir, fut de prendre quelques cuillerées de bouillon, & un peu de *diascordium*.

Malgré une nuit d'un aussi triste présage, la malade parut beaucoup moins mal le 22 au matin; son poulx fut assez bon; les douleurs plus obscures; les gonflemens moins considérables; en sorte que je ne vis rien de plus pressé que de profiter de ce moment, pour évacuer la matiere âcre & vermineuse, qui étoit le seul agent, véritablement connu, que je pusse accuser de l'irritation des nerfs, & sur-tout de ceux de l'estomac. (Les invisquans, les huileux, les amers ou autres vermifuges de ce genre, qu'on ne pouvoit donner qu'associés aux calmans, à cause de la rigidité des fibres, me paroissant plus propres, en émouffant l'activité de cette matiere, à l'éterniser dans son foyer, qu'à remplir l'objet curatif que je me proposois,) en conséquence, la malade fut purgée avec la décoction de feuilles de menthe & de fleurs de pêcher, la casse, la manne & l'eau de fleurs d'orange.

A la premiere déjection, la garde étonnée me fit voir dans le bassin une espece de corps graisseux, en forme de peloton: je le fis laver; & je me hâtai de le dévuider: ce fut deux portions de ver solitaire, plates,

blanches, d'une contexture si délicate, qu'en les élevant, elles étoient prêtes à se déchirer par leur propre poids; elles avoient autour de quatre ou cinq lignes de largeur à l'une de leurs extrémités, tandis que l'extrémité opposée devenoit successivement plus étroite; enforte que, vers les dernières articulations, elle avoit à peine deux lignes.

L'une de ces portions étoit à petites articulations, marquées par des lignes transversales profondes, à de très-petites distances les unes des autres, ressemblant, en quelque sorte, à un ruban de velours cannelé; l'autre étoit à grandes articulations, & représentoit une suite de graines de melon, mousses à leurs extrémités, & unies comme par *juxta position*.

Le corps des articulations de cette nouvelle espèce de *tania* étoit marqué de plusieurs lignes transversales superficielles, en manière de rides, & étoit percé d'un seul trou oblong, plus ou moins grand, suivant la grandeur des articulations. Parmi ces trous, les uns étoient sans dentelure extérieurement, & les autres inégalement frangés.

Du côté marginal externe de ces pièces, qui avoient cinq ou six pans de longueur chacune, s'élevoient, par intervalles irréguliers, de ces petites éminences appelées *mammelons* par M. Andry, & que le célèbre M. Kœnig nous représente comme au-

tant de bouches, au moyen desquelles chaque articulation de l'animal peut pourvoir à sa subsistance particulière.

Dès le moment que ces portions de *tænia* furent expulsées, le poulx fut très-bon, l'estomac libre; les nausées, les douleurs, les gonflemens disparurent: la médecine opéra sans fatigue; & la malade se trouva infiniment mieux: elle prit sans peine du bouillon à la viande, & de la tisane faite avec l'écorce de racine de meurier, & celle de fougere que je prescrivis dans l'instant; en un mot, notre tranquillité auroit été sans nuages, s'il ne se fût déclaré, le soir, une douleur si vive à la partie latérale droite de la poitrine & du col, que la malade ne pouvoit se remuer, sans pousser les cris les plus perçans.

Un autre accident, qui ébranla notre sécurité, fut le vomissement périodique, dès neuf heures du soir, duquel nous nous flations d'être venus entièrement à bout, & qui revint, quoique les différentes boissons que j'avois fait prendre pendant le jour, eussent très-bien passé, & qu'il ne parût pas que l'estomac en eût ressenti la moindre gêne.

Ce vomissement ne fut guères moins violent que les autres: cependant ni l'un ni l'autre de ces accidens n'eut des suites fâcheuses: la malade passa une bonne nuit; la journée

du lendemain, 23, fut encore meilleure, & sans vomissement : la nuit d'après, elle l'employa presque entièrement à dormir. Le lendemain, 24, elle fut au mieux, quoique je l'eusse purgée ; & le jour suivant, 25, elle mangea une petite soupe avec autant de plaisir que de succès.

Je partis le même jour ; & je me contentai de lui prescrire un régime convenable, & pour tout remède, la tisane de racine de fougere & de mûrier.

On m'écrivit, le 30, qu'elle avoit rendu plusieurs portions du ver plat ; que la garde, qui ne croyoit pas qu'il fût important d'en avertir, les avoit jetées, sans avoir examiné si c'étoit des portions du ver à grandes articulations, & percé à jour, ou de l'autre ; qu'au surplus, les forces & la santé revenoient à pas de géant.

Au bout de quelque tems, la tisane ne paroissant produire d'autre effet que celui d'enchaîner la fureur de nos hôtes, sans les chasser, je fus presque tenté de faire un essai du fameux spécifique de M. Andry, ou de la poudre Helvétique que MM. Herrenschwand, Tronchin & Hovius ont employée avec tant de succès ; mais, comme tout ce qui porte le nom d'*arcane*, ne peut obtenir du médecin dogmatique qu'une confiance douteuse, quelque vénération qu'on ait d'ailleurs pour les grands hommes qui l'ont pré-

conisée, je me déterminai, après avoir promené successivement mes regards sur le mercure, le cuivre, les préparations de Mars & de Jupiter, &c, pour l'huile de noix, & le vin d'Alicante. Ce remède me parut des plus sagement imaginés, & des plus appropriés à ce qui avoit précédé, & à l'état actuel de la malade.

En conséquence, je lui en fis user, pendant quinze jours, à la dose de trois onces pour le vin, & de quatre onces pour l'huile. Les trois premières prises déterminèrent des évacuations très-copieuses par le bas : les suivantes ne produisirent que deux ou trois déjections dans la journée.

Le second jour, la malade rendit environ une aune & demie du ver à petites articulations ; mais, comme il n'avoit rien paru du ver percé à jour, je revins, après quelques jours de repos, au même remède qui, malgré les abondantes évacuations qu'il détermina de nouveau par le bas, ne fut suivi d'aucune expulsion de vers ; ce qui, joint à la bonne santé dont jouit la malade, me fait présumer qu'il ne reste plus rien de ces cruels ennemis ; que leur tête, ou telle autre partie reproductive de leur corps, est tombée en fonte, & a été évacuée sous la forme des glaires qu'on observoit dans le bassin, lors de l'effet du remède.

Quoi qu'il en soit, rien n'empêche qu'on

ne se tienne sur ses gardes, & qu'à la moindre alerte qui pourroit faire craindre la résurrection de ces terribles insectes, on ne se hâte de les attaquer de nouveau.

Il résulte de ces observations, qu'outre les différentes espèces de ver solitaire dont parlent les auteurs, il manquoit à l'histoire naturelle de ce reptile celle du *tania* percé à jour, dont M. Andry, dans le cours d'une longue pratique, que la célébrité de son remède avoit rendu fertile en découvertes, n'a vu qu'une très-petite portion; ce qui faisoit présumer que c'étoit plutôt un jeu de la nature, ou le produit de quelque maladie, qu'une marque distinctive de l'animal.

Il en résulte, en second lieu, que, malgré tout ce qu'on lit du sort de certains malades, dont les uns, sans aucun médicament & sans autre régime qu'une intempérance habituelle, se sont vus délivrés de ce reptile dangereux, par des efforts de la nature; dans des tems où ils ne soupçonnoient pas même d'être malades, & dont les autres se sont, pour ainsi dire, familiarisés avec cet ennemi domestique, ont passé les quatre-vingt ans, sans en avoir essuyé la moindre hostilité, quoiqu'ils en rendissent, de tems en tems, des portions assez considérables: il n'est pas moins vrai que, si le *tania* n'est pas toujours redoutable, il est nombre de cas où ses fureurs se jouent de nos efforts,

Où il trompe le génie du médecin, & précipite le malade dans les plus grands dangers.

Il en résulte enfin, que le *tænia* percé à jour, tient plutôt du solitaire à grandes articulations, que de l'autre ; qu'il ne paroît pas que l'huile de noix, si elle ne l'a réduit en liquéfaction, ait rien opéré sur lui, que de l'empêcher de nuire. Que les vers cucurbitains, qui sont regardés avec fondement, comme une marque certaine de la présence du *tænia*, sont un symptôme qui manque quelquefois, de même que les déjections molles, battues & fouettées, que quelques auteurs ont rangé assez gratuitement, ce me semble, dans la même classe, puisque, dans l'un & l'autre cas dont il est ici question, on ne rendoit, pour l'ordinaire, que des matières sèches, pelotonnées, en un mot, des véritables *scibala*.

Les pesanteurs après les repas où l'on n'a rien mangé à quoi on puisse raisonnablement les imputer ; les coliques périodiques irrégulières, les nausées, les vomissemens spontanés, l'irrégularité du pouls, au défaut des symptômes pris de la présence des cucurbitains, n'en seroient-ils pas les signes les moins douteux, sur-tout s'ils persévéroient, après un usage méthodique de remèdes rationnels, employés pour les combattre ? . . . Mais qu'ils sont loin de ces phares radieux, sur la

foi desquels on ne craint point de s'égarer ?

S'il est vrai que chaque cause ait, dans tous les cas, des effets qui lui soient propres, & qui ne puissent pas être le produit de toute autre cause, le *tania* doit avoir nécessairement les marques évidentes & caractéristiques : quelle que soit leur divergence & l'obscurité des ombres qui nous les cachent, le point de leur émerfion fera toujours apperçu dans la sphère de nos recherches ; mais ce n'est qu'au miroir ardent d'un observateur industrieux & éclairé, d'en rassembler les émanations, de les peindre, de les produire.

Que le théoricien, entraîné par l'effort d'une imagination vive & fertile, perce, plonge, vole dans la nuit qui nous dérobe l'origine, le sexe, la propagation, la vie, la structure du ver solitaire, & qu'affranchi de toute entrave, il élève système sur système, pour débrouiller ce chaos & la reproduction des parties de cet autre polype : la médecine pratique, en applaudissant aux efforts de son avide curiosité, s'enrichira de ses découvertes, lorsqu'elles seront constatées, & n'aura presque jamais rien à craindre de ses écarts. Mais, lorsqu'il voudra l'aider à marcher dans la route de ses mystères, s'il ne circonscrit avec elle l'activité de son génie au cercle des observations, ses idées, quelque sublimes, quelque lumineuses qu'elles

paroissent, au lieu d'éclairer, ne serviront qu'à éblouir ; & l'art, séduit par le prestige, n'ira jamais qu'à tâtons sur les pas de l'incertitude.

Pour l'intelligence du portrait que j'ai fait de mon *tania* percé à jour, j'ai prié une main fidele & industrieuse de le dessiner : le voilà représenté sur une branche d'arbre, tel qu'il étoit, lorsque je l'eus étendu sur du papier bleu, pour le considérer.

OBSERVATIONS

*Sur quelques Maladies traitées d'après les
Signes du Pouls ; par M. LE NICOLAS
DU SAULSAY, docteur en médecine
à Fougères.*

Les *Recherches sur le Pouls* par M. De Bordeu forment une collection de connoissances les plus avantageuses pour le progrès de la médecine; elles ouvrent une carrière où tout amateur de l'art ne peut se dispenser d'entrer; l'amour de sa réputation, l'intérêt de l'humanité l'y déterminent : en effet, sans cesse guidé par le flambeau de l'observation, il devient plus que jamais en droit de se regarder comme le fidele interprete de la nature ; ses mouvemens présens & futurs lui sont connus : il

découvrir le siège du mal ; il en distingue l'espece ; il en apprécie le degré. Ces rares prérogatives s'acquièrent avec la connoissance des principaux pouls caractérisés par les modifications qui leur sont essentielles : les moyens d'y parvenir, consistent sur-tout à entretenir dans sa mémoire un fidele tableau des différens pouls ; à en faire une fréquente & longue exploration ; à se procurer, autant qu'il est possible, une grande délicatesse dans le toucher ; à faire une juste application des rapports & des notions tirées du pouls, pour discerner les vraies vues qu'on doit se proposer de remplir, & qui toujours doivent être conformes à celles de la nature ; elles apporteront, sans doute, un grand changement dans la conduite de plusieurs praticiens : les uns y trouveront des motifs puissans pour sortir d'une opiniâtre & ennuyeuse oisiveté, & profiter de ces momens heureux où il convient d'affoiblir, d'augmenter, de soutenir, de favoriser les mouvemens de la nature ; les autres, au contraire, seront convaincus de la nécessité de réprimer un traitement trop actif, par lequel la révolution des maladies est interrompue, leur caractère obscurci, leur marche irrégulière, leur issue souvent aussi funeste qu'imprévue. La différence de l'âge, du sexe, de la saison, du climat, ne peut faire varier des connoissances fondées sur le

mécanisme même des fonctions du corps humain : que par-tout on observe également bien le caractère du pouls, par-tout les résultats seront les mêmes ; l'ensemble ne servira qu'à poser le dernier sceau à la vérité des premières connoissances ; ainsi, en rapportant quelques exemples d'indications tirées des signes du pouls, c'est surtout par un sentiment de gratitude envers le célèbre auteur de ces précieuses découvertes.

Mademoiselle Faverais, marchande dans mon voisinage, âgée d'environ trente-cinq ans, d'une constitution délicate, au vingt-unième jour d'une fièvre maligne par les grands accidens qu'elle avoit essuyés, dont le traitement avoit été suivi, dès le commencement, avec bien de l'attention, se trouve avoir le pouls bien moins fréquent qu'à l'ordinaire, mol, développé, égal dans ses pulsations, supérieur ; le ventre est libre, la peau grasse, la langue humide, le jugement sain depuis deux jours ; seulement chaque nuit, revient une exacerbation de fièvre, pendant laquelle la malade reste dans un assoupissement constant avec un peu de délire sourd : je me crois cependant fondé à annoncer que tout danger étoit dissipé, & qu'en peu de tems, la maladie seroit avantageusement jugée ; le mari, consolé pour la première fois, & épuisé des fatigues d'une

veille constante, va se coucher, & substitue à sa place un de ses amis, pour veiller auprès de la malade : il vint, le lendemain de grand matin, me prier de visiter son épouse qu'il croit bientôt morte : je la trouve effectivement dans une agitation continuelle, la raison égarée, le pouls très-fréquent, petit, serré, dur, tremblottant, inégal, ainsi inférieur, & comme partagé entre le pouls stomacal & l'intestinal ; je porte la main sur la région épigastrique qui est élevée, pleine, tendue : la malade avoit été à la selle une fois depuis peu de tems ; l'estomac paroissoit faire d'impuissans efforts pour se dégager du poids qui l'irrite & le surcharge : toutes ces considérations combinées, je soutiens avec opiniâtreté, que ce changement subit vient d'une erreur dans le régime : les assistans nient d'abord le fait ; enfin, perquisition faite, le mari découvre que le garde a fait prendre, pendant la nuit, à son épouse au moins deux pintes de bouillon : aussitôt je fais donner à la malade un grain d'émétique & deux gros de sel d'Epsom dans un verre d'eau : ce remède procure incontinent des évacuations abondantes par les selles ; l'agitation de la malade cesse ; le jugement redevient sain : elle s'en sert pour avertir de ses besoins, & se faire lever sept à huit fois, pour être mise au bassin : le soir, le pouls s'étoit rétabli dans la modification où il étoit

le jour précédent ; l'exacerbation de fièvre fut dissipée ; & , dès ce moment , la malade fut conduite à sa convalescence.

Madame De la Haye , âgée d'environ soixante-douze ans , est attaquée d'un redoublement d'asthme ; l'oppression est médiocre pour ce genre de maladie ; la toux , dès le commencement , est suivie de crachats féreux ; le pouls est fréquent , dur , tendu , médiocrement gros , égal dans ses pulsations , supérieur : la malade est saignée deux fois au bras ; le pouls devient plus souple , plus dilaté & plus pectoral ; aussi la respiration est moins gênée ; les crachats sortent avec plus de facilité & d'abondance ; on favorise l'expectoration par l'usage d'une tisane de capillaire , d'hyssope , de réglisse & de syrop de marrube ; le ventre est libre ; il revient , tous les soirs , une augmentation de fièvre ; pendant la nuit , le sommeil est inquiet & agité ; cet état persévère cinq ou six jours ; le pouls alors devient tout-à-coup plus fréquent , serré , irrégulier dans la force & l'intervalle de plusieurs pulsations ; quelques-unes sont même à peine sensibles ; ainsi donne le caractère de pouls inférieur & intestinal. J'annonçai à la malade un prochain dévoïement ; pour y déterminer plus promptement la nature , la malade reçut un lavement émollient qui évacua beaucoup ; & , chacun des deux-jours suivans , elle fut sept

à huit fois à la selle : cependant l'exacerbation de fièvre continuant à revenir tous les soirs, la malade fut purgée avec deux onces de manne & une once de syrop de rose solutif ; ce remède procura douze à quinze évacuations : le pouls revient aussi-tôt supérieur, & plus que jamais décidé pectoral ; les crachats furent, & plus épais & plus abondans ; cet état se soutint dix jours ; les signes du pouls pectoral furent de nouveau obscurcis par ceux du pouls intestinal. Le premier purgatif fut alors répété, procura des évacuations aussi abondantes que la première fois ; & la maladie fut ainsi heureusement terminée.

Mademoiselle De la C. . . . fille âgée de vingt huit à trente ans, d'un tempérament sanguin, forte, & bien constituée, ressent un violent mal de gorge avec gonflement des amygdales ; elle se fait saigner au bras : quelques heures après, je la visite ; son pouls est fréquent, élevé, dur, irrégulier, avec des rebondissemens éloignés les uns des autres, inégaux dans leur force & leur retour ; sur trois à quatre moins sensibles, il en est un bien brusque : ces modifications me rapportoient les signes d'un pouls supérieur, compliqué avec l'utérin, & m'engagerent à dire à la malade, que je la croyois sur le point d'avoir ses règles : elle me répondit que, si son mal de gorge n'y causoit
pas

pas de retardement, elles devoient paroître le lendemain. La malade n'ayant pas été à la selle depuis quatre jours, tout indiquoit le besoin d'un lavement émollient qu'elle reçut, & qui procura de grandes évacuations : deux heures après, elle se mit dans un bain d'eau tiède jusqu'aux genoux; le soir, ce bain fut répété : elle fit usage de petit-lait nîtré, de gargarismes, d'une décoction de semences de lin : la nuit suivante, les règles commencerent à percer, se soutinrent abondantes; le mal de gorge diminua en proportion; & dès-lors la malade n'eut besoin ni d'autres remèdes ni de médecin.

L E T T R E

*Adressée à M. ROUX, docteur-régent, &c.
auteur du Journal de Médecine, sur les
nouvelles Découvertes des Pouls organi-
ques, ou non critiques; par M. BALMÉ,
docteur en médecine de la Faculté de
Montpellier, & médecin du Puy en
Vélay.*

M O N S I E U R,

J'attendois avec impatience le moment où je pourrois rendre un témoignage public de la vérité des découvertes & des observations faites sur les *Pouls organiques*, ou

non critiques , par M. Fouquet. Ce que j'en aurois pu dire avant la publication de son ouvrage , n'eût été entendu , sans doute , que de ceux qui avoient travaillé sous les yeux de l'auteur. Cet inconvénient n'a plus lieu à présent : l'*Essai sur le Pouls* est déjà connu ; il peut être entre les mains de tout le monde : d'ailleurs l'Extrait que vous en avez donné dans votre Journal du mois de Février , suffit bien à ceux qui n'auroient point ce livre sous les yeux. Mais je crois que ce qui doit exciter le plus la reconnoissance de tout médecin envers vous , Monsieur , est bien moins l'éloge justement mérité , que vous avez fait d'un ouvrage qui va être pour nous si intéressant , que cet accueil favorable que vous faites , chaque jour , aux vérités utiles , & votre application à nous avertir des avantages que nous pouvons en retirer , comme à nous prémunir sur les apparences trompeuses qui pourroient nous séduire.

Mon principal objet , dans cette Lettre , Monsieur , est d'attester la vérité des nouvelles découvertes sur les *Pouls organiques* , ou *non critiques* , contenues dans le livre intitulé : *Essai sur le Pouls* , &c ; par M. Henri Fouquet. Comme ayant été moi-même le témoin de la vérité des prédictions portées par l'auteur d'après les nouvelles connoissances dont il vient d'enrichir la médecine ,

SUR LES POULS ORGANIQUES. § I

Je joins à ce témoignage authentique quelques réflexions sur les progrès de la *doctrine du Poul*, ou sur le procédé des médecins sur cette fameuse découverte, ensemble quelques observations générales sur les *Pouls organiques*, ou *non critiques*, & qui me sont, en quelque façon, particulières..

Je souhaite, Monsieur, que cette Lettre mérite votre approbation, & que vous la jugiez digne d'être insérée dans votre Journal.

Si je parcours l'histoire des révolutions arrivées dans la médecine depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours, je ne puis m'empêcher de faire une remarque bien triste pour l'humanité qui en a été, j'ose le dire, la victime, & bien humiliante pour les médecins de tous les tems, qui y ont donné lieu.

En effet, on peut assurer que chaque découverte en médecine, est marquée par le nombre plus ou moins grand de ses ennemis, en proportion du bien général qui pouvoit en résulter, ou de la réputation justement méritée, qu'elle pouvoit acquérir à son auteur. Nous pouvons dire aussi que le nombre de ceux qui l'ont adoptée, a été encore en raison du plus ou moins de facilité que l'on avoit pour y parvenir, ou pour en

retirer les avantages que l'on se promettoit ; en l'adoptant (u).

Nous n'irons point chercher ailleurs d'autres exemples , pour affirmer ce que nous venons d'avancer , puisque nous en avons d'assez frapans dans l'histoire de la *doctrine du Pouls* ; nous passerons sous silence les premières époques , pour nous arrêter à celles qui nous sont plus connues.

Les difficultés qu'éprouva *Solano* dans le commencement de ses observations , nous sont assez connues ; nous sçavons la réponse de *Pablo* , à l'interrogation de *Solano* , sur la remarque du *pouls rebondissant* ; nous sçavons encore quel fut l'accueil des trois vieux médecins Espagnols , à la prédiction d'une diarrhée prochaine , que le jeune *Solano* eut la témérité de leur faire , d'après la découverte du *pouls intermittent*. On nous a appris quel fut le succès du *Lapis Lydos Apollinis* ; ouvrage qui fut tout au plus jugé digne de la critique de quelques journalistes Espagnols , & qui n'eut que le

(a) J'ajouterais à cette assertion celle que l'on trouve dans l'Extrait du livre de l'*Essai sur le Pouls* , Journal de Méd. Février , page 106 :
 » Qu'on n'a jamais proposé de nouveauté véritablement utile , qui n'ait essuyé les plus fortes
 » contradictions , & qu'on pourroit même juger ,
 » en quelque sorte , des avantages qu'on doit se
 » promettre d'une découverte , par les efforts
 » qu'on fait pour l'étouffer. »

bonheur de faire sensation sur *Nihel*. Enfin on peut peut-être compter deux ou trois médecins en Espagne, qui ont embrassé ou suivi la doctrine de *Solano* ; lieu pourtant, qui avoit donné naissance à ces découvertes, & où toute la vérité des observations avoit été reconnue & attestée. Mais il est à noter sur-tout, que le débit de l'ouvrage de *Solano*, qui contenoit de si précieuses découvertes, joint à celui d'un disciple de cette doctrine, & ami de *Solano*, fut si lent & si défavantageux, qu'on fut obligé, pour s'en défaire, d'envoyer aux Indes tous les exemplaires (a).

On peut juger par-là du sort qu'auroient eu les découvertes de *Solano*, si M. *Nihel* n'eût éprouvé, à la lecture du *Lap. Lyd. Apoll.* cette noble curiosité qui accompagne toujours le génie, & lui fait saisir avec enthousiasme tout ce qui peut étendre la sphère de ses connoissances. Nous ne devons pas dérober à deux médecins François la part qu'ils ont eue à la propagation de la doctrine de *Solano* ; M. *Lavirotte*, en publiant en françois l'Abrégé de M. *Nihel* ; & l'illustre M. *Senac*, en travaillant le premier à vérifier les faits observés par le médecin Espagnol.

On fut étonné, lorsque le livre des *Re-*

(a) On peut voir tout ce détail dans la traduction de l'ouvrage de M. *Nihel*, par M. *Lavirotte*, & principalement dans l'*Essai sur le Poulx*.

cherches sur le Pouls parut : c'étoit beaucoup d'être au fait des découvertes de *Solano* ; on ne soupçonnoit pas la perfection & l'étendue que quelque génie heureux pouvoit leur donner. Nous devons être à présent d'autant moins surpris de cet étonnement général, vu la matiere qui est traitée dans cet excellent ouvrage, le caractère de vérité qu'il porte, & les nouvelles lumieres qui y sont répandues, tant pour la théorie que pour la pratique de la médecine.

On demandoit un jour au fameux M. *Fizes*, dont la mémoire sera toujours chere à l'université de Montpellier, ce qu'il pensoit de l'ouvrage des *Recherches sur le Pouls* :
» J'ai connu l'auteur, répondit-il ; lorsqu'il
» prenoit ses grades dans notre Faculté ; je
» fus frappé du génie particulier que je lui re-
» connus ; je lui trouvois une façon de
» penser, qui n'étoit pas commune : il étoit
» fort docile à l'instruction ; mais on le
» voyoit très-peu satisfait de l'explication
» que nous donnons des phénomènes de
» l'œconomie animale ; & je n'ai jamais
» douté qu'il ne parvînt un jour à ce point
» de réputation si *envié* : du reste, je con-
» nois bien son ouvrage sur le *Pouls* ; mais
» je n'ai rien devers moi, qui puisse l'auto-
» riser : je ne nierois cependant pas la vérité
» des connoissances & des prédictions qui
» y sont contenues ; mais vous sçavez que

» nous avons appris à présent à ne point
 » nous embarrasser de toutes ces *crises* que
 » les anciens croyoient devoir attendre avec
 » tant de patience, que nous nous sommes
 » rendus maîtres de la *nature* ; que nous
 » sçavons la diriger, la corriger, &c.

L'ingénieux auteur de l'*Essai sur le Pouls* n'a pas été plus heureux ou plus à l'abri des traits de l'envie & de la critique, que ses prédécesseurs : on peut bien être persuadé qu'il n'a fallu souvent, pour cela, que la seule information de son attachement à cette *doctrine*, & la connoissance de ses travaux, pour en inspirer le goût & l'application ; on a été bien plus loin encore, lorsqu'on a appris qu'il l'avoit enrichie de nouvelles découvertes ; & je sçais, sans aucun doute, qu'on ne s'est pas toujours borné à des railleries les plus piquantes, souvent même les plus triviales ; elles n'étoient pas la seule cause du dégoût que je lui ai vu quelquefois de poursuivre.

Ne méprisons rien avant de connoître ; ne jugeons point avant d'avoir entendu. Que chacun de nous s'applique à participer au bien général ; faisons des vœux sinceres pour la découverte de la vérité, en suivant les traces, & en imitant les travaux de ceux qui nous ont éclairé ; en foulant aux pieds tout sentiment intérieur d'orgueil & de jalousie, en nous réjouissant de l'accueil favo-

table que l'on s'empresse de faire au vrai comme au bien, & sur-tout à celui qui nous le procure.

Dans le tems que je travaillois à prendre mes grades à Montpellier, la *doctrine du Poulx* y avoit fait quantité de prosélytes ; on en voyoit même, chaque jour, augmenter le nombre ; &, à l'heure de la visite du médecin de l'hôpital, sur-tout lorsque M. *Fouquet* y assistoit, on remarquoit, chez la plûpart de ceux qui y étoient assidus, une certaine satisfaction, une sorte d'empressement que la simple curiosité n'eût pas été seule capable d'inspirer ; on étoit surpris de ne pas voir les jeunes *candidats*, comme à l'ordinaire, courir rapidement, avec le médecin, les lits des malades, sans s'embarasser de retirer eux-mêmes quelques signes nouveaux, ou quelque caractère propre de la maladie ; ou bien encore ne s'en tenir qu'à faire répéter au malade ce qu'il venoit de dire au médecin. Je me trouvois quelquefois témoin de plusieurs pronostics vrais : on annonçoit un saignement de nez, le rétablissement d'une expectoration supprimée, l'évacuation prochaine des menstrues, quelque cours de ventre qui avoit lieu, ou qui étoit sur le point de paroître, &c. Mon admiration étoit égale à ma surprise, en vérifiant la réalité de toutes ces prédictions, souvent dans le court espace de tems que l'on

assignoit. La satisfaction & le plaisir bien vif que devoient éprouver, & que ressentoient effectivement ceux qui avoient porté de tels jugemens ; les disputes que je voyois s'élever souvent, & se terminer à leur avantage ; l'approbation des hommes célèbres, l'exhortation de nos maîtres (a) ; enfin la fausseté évidente des oppositions, ou le peu

(a) Je ne puis m'empêcher de noter ici une particularité qui répond à ce que nous avons dit déjà. On demandoit souvent à l'illustre M. *De Sauvages* son avis sur la doctrine du Poulx, & si l'on pouvoit compter sur le profit d'un tems que l'on sacrifieroit, pour acquérir les connoissances qui y étoient annoncées ? On étoit fort étonné que la réponse de M. *De Sauvages* fût constamment décidée à l'exhortation de ne rien négliger de ce qui pouvoit mettre au fait d'une si précieuse découverte. Mais, lorsque son sçavant ouvrage, *Nosologia methodica*, &c. eut donné une preuve publique de ce que chacun avoit entendu en particulier, on ne balança plus sur le reproche que sa confiance en cette partie, comme en d'autres à-peu-près du même genre, paroïssoit lui mériter. Ce fut alors qu'on dit publiquement que cet illustre professeur avoit une foiblesse très grave, qu'il falloit reconnoître & éviter dans l'étude de son ouvrage ; c'étoit sa croyance trop facile aux découvertes modernes. En effet, M. *De Sauvages* ne doutoit pas des découvertes immortelles de *Storck* ; il étoit persuadé de l'utilité de la doctrine du Poulx ; il croyoit aussi que les frictions mercurielles n'étoient point le seul & unique moyen de guérir la vérole, &c.....

de fondement des objections, me firent présumer de la nécessité de l'étude de cette doctrine, & des précieux avantages qu'on pouvoit à retirer de si belles découvertes.

Je lus & j'étudiai le livre admirable des *Recherches sur le Pouls*; je fus pénétré encore davantage de l'étendue & de l'importance du sujet; & je ne balançai plus à profiter de toutes les occasions, à me servir de tous les moyens pour satisfaire l'empressement que j'avois d'acquérir des connoissances de la réalité desquelles je n'avois plus lieu de douter; mais, soit le peu d'exercice que j'avois encore dans la *pratique commune* ou *générale du pouls*, soit la petite quantité de maladies aiguës qu'il y avoit alors dans l'hôpital, soit de la médecine active que l'on y exerçoit, soit encore la rareté des cas nécessaires dans le commencement d'une telle étude, je ne pouvois parvenir à ce que je desirois; & je m'abusois souvent sur quelques irrégularités du *pouls*, qu'il m'arrivoit quelquefois de remarquer; & j'avoue qu'il m'en coûtoit de vérifier la maxime de *Solano*, dont on rapporte qu'il disoit *ne sçavoir point de remèdes pour ceux qui n'avoient nulle aptitude au tact du pouls*, attendu que cela venoit d'un défaut d'imaginative.

Cependant les mauvais succès que j'avois eus dans mon étude, bien loin de me re-

buter, augmentèrent, ce semble, l'envie que j'avois de m'instruire, & me suggérèrent les moyens d'applanir les difficultés qui m'avoient arrêté; j'avois non-seulement vérifié la justesse des prédictions portées par M. *Fouquet*; mais j'avois encore été frappé très-souvent du diagnostic particulier de la maladie, que je lui avois vu tirer d'après les *signes du pouls*; nouvelles connoissances précieuses, dont j'avois appris qu'il étoit l'auteur. L'accueil favorable que cet homme honnête faisoit à tous ceux qui vouloient s'instruire dans la *doctrine du pouls*; la complaisance, le zèle même avec lequel il se portoit pour les diriger ou aider dans cette étude, me fournirent l'occasion de faire connoissance avec lui. L'exposition que je lui fis de mes mauvais succès, & l'envie sincère & absolue que je lui marquai de m'instruire, le déterminèrent à me faire part de ses découvertes. Elles me donnèrent la facilité de parvenir à la connoissance de la *doctrine de Solano*, & du livre des *Recherches* ou des *Pouls* vraiment critiques.

Ce n'étoit plus alors le cas difficile de trouver de ces événemens qu'une pratique tumultueuse, exercée dans un hôpital, rend extrêmement rares: il s'agissoit uniquement de voir des malades, de connoître *par le pouls* l'organe affecté, dont le jeu ou l'action

propre étoit déchue de son état naturel , soit dans la diminution , soit dans l'augmentation : cette connoissance acquise , il me restoit peu à faire ou à ajoûter , pour connoître l'état critique de chaque organe , puisqu'on peut déjà avoir appris , dans le livre de l'*Essai sur le Pouls* , qu'il suffit d'ajoûter au caractère propre de chaque *pouls* , ce qui le constitue critique , comme , dans les *pouls supérieurs* , le *rebondissement* ; dans les *inférieurs* , l'*irrégularité* & l'*intermittence* , & autres modifications ou particularités que chacun peut encore mieux apprendre de l'observation.

J'eus donc bientôt occasion de m'exercer : l'hôpital de Saint-Eloi me fournissoit , pour cela , un champ assez vaste. Le commencement de mes observations me parut aisé : souvent je m'applaudissois d'être parvenu avec autant de facilité ; mais quelques erreurs , trop souvent multipliées , diminuèrent bientôt ce plaisir.

Différentes occupations n'avoient point permis à M. *Fouquet* de me donner des instructions suffisantes , ou assez développées , moins encore de m'aider & de me diriger dans mes recherches ; aussi mes connoissances étoient très-superficielles , & donnoient lieu à plusieurs méprises & au peu d'attention & de circonspection que j'apportoais dans mon étude. Je me contentois

de reconnoître le caractère le plus apparent du *pouls*, pour m'annoncer ou me convaincre de l'affection de l'organe qu'il me présentait. On doit juger que, s'il m'arrivoit de rencontrer, le hasard me favorisoit beaucoup : si, par exemple, trouvant le caractère du *pouls stomacal* assez bien marqué, j'apprenois du malade la certitude de mon jugement ; peu soigneux ou peu embarrassé des autres signes ou caractères que je pouvois découvrir, je me retirois fort content de ma découverte.

Mais je ne fus pas toujours aussi heureux dans mes prédictions ; elles se trouvoient le plus ordinairement fausses : enfin je vis assez que je m'abusais ; & mes erreurs étoient trop fréquentes, pour que je n'en cherchasse pas la cause & l'origine, afin de les prévenir. J'appris du livre des *Recherches*, ce que M. *Fouquet* me confirma ensuite, & que j'ai eu souvent occasion de vérifier depuis, que l'on observe très-fréquemment que le travail de la digestion, comme l'action d'un purgatif, donne au *pouls* un caractère propre à l'organe, dont l'action est augmentée, ou l'excrétion forcée, & que ce caractère prédominoit souvent sur tous les autres qui dénotoient ou constituoient l'état *maladif* de tel ou tel organe (a).

(a) C'est la raison pourquoi il m'arrivoit souvent de ne reconnoître que le *pouls stomacal*, ou

Mes décisions, d'après les caractères ou *signes du pouls*, se trouverent en défaut d'une façon singulière ; & je dois d'autant plus en faire mention, que l'auteur de l'*Essai sur le Pouls* a oublié, je crois, de prévenir cette erreur. Je trouvois le *pouls capital* à presque tous les malades que j'approchois ; & j'étois surpris de ne pas en trouver la vérité dans leur réponse ; je ne pus réussir à trouver la cause de mon erreur. M. Fouquet voulut bien venir avec moi à l'hôpital ; & je trouvois un *pouls capital* où il n'en reconnoissoit pas la moindre apparence : il s'aperçut que je pressois un peu trop, & inégalement, l'artere, & m'avertit, au contraire, d'appuyer légèrement, observant que l'extrémité de chaque doigt fût toujours au même niveau des autres, afin de bien embrasser la surface que présente l'artere. Je me conformai à son avis ; & le *pouls capital* se dissipa aussi vite qu'il étoit venu, par une trop forte & inégale compression (a).

le *pouls intestinal*, & de me tromper, d'après ces caractères, dans mes décisions, puisque les malades, on venoit de prendre, depuis peu de tems, de la nourriture, ou éprouvoient encore l'action d'un purgatif qu'ils avoient pris le même jour.

(a) Cela a beaucoup de rapport, ce me semble, avec ce *pouls dicrote* ; que *Bellini* disoit qu'on

Si je viens de donner quelque détail de mes premières observations d'après les nouvelles découvertes des pouls organiques ou non critiques, c'est dans l'intention d'avertir ceux qui voudront être instruits de cette doctrine, avec quelle attention, avec quelle circonspection, & sur-tout avec quelle patience, on doit procéder, pour y parvenir, malgré la facilité qu'ils ont de plus à présent d'avoir sous les yeux les instructions de l'auteur, que je n'avois point alors, & dont ils pourroient se prévaloir, pour précipiter leurs jugemens, mais dont ils ne tarderoient guères à reconnoître le faux.

Je crois parfaitement inutile d'entreprendre le minutieux détail des observations que j'ai été à portée de faire, dans le suite, avec plus de soin & plus de succès. Je pense, ainsi que l'a dit M. *Menuret*, « au peu d'in-
» térêt qu'on pourroit trouver désormais
» dans les répétitions multipliées des faits
» simples qui en sont la base, & qu'il est aisé
» de vérifier : ce n'est que dans un ouvrage
» élémentaire & didactique qu'on doit trou-
» ver entassées les observations de cette
» espèce (a). » Je me borne donc seulement

pouvoir faire par supercherie, en appliquant inégalement les doigts sur l'artere. Voyez le *Traité du Pouls*, par M. *Menuret*.

(a) Voyez le *Traité du Pouls*, par M. *Menuret*.

à rapporter quelques observations générales qui ont donné lieu à quelques faits de pratique, qui m'ont heureusement réussi, & à assigner quelques particularités qui ne se trouvent point dans le livre de l'*Essai sur le Pouls*.

J'ai reconnu le *pouls capital* chez beaucoup de malades, malgré qu'ils ne se plaignissent aucunement de la tête : c'est dans le tems d'un sommeil profond, ou peu après leur réveil ; mais il m'a paru bien plus *lent*, plus *mol*, plus *dilaté* que lorsque la tête étoit véritablement affectée. J'ai trouvé aussi le *pouls capital* à ceux qui étoient blessés assez gravement à la tête, ou qui avoient les vésicatoires appliquées à cette partie. Il s'en faut bien que j'aie trouvé alors le même caractère de *dilatation* & de *mollesse*, qu'à ceux qui, comme j'ai déjà dit, étoient dans un sommeil profond, ou qui sortoient d'un assoupissement assez fort.

De plus on doit sçavoir déjà que le *pouls* d'un malade peut présenter à la fois différens caractères ; j'ai même rencontré quelquefois dans un même bras, jusqu'à quatre espèces de *pouls* que je distinguois assez bien, malgré qu'il y ait beaucoup de difficulté. Mais il est bon de faire remarquer que, si le *pouls capital* est beaucoup plus apparent que l'*intestinal*, on reste long-tems à découvrir ce dernier : c'est ordinairement
dans

dans cette occasion que, si on presse un peu trop l'artere, ou si, sur le soupçon de quelque hémorragie prochaine, on cherche, par une plus forte pression de l'*index*, à découvrir les caractères ou les signes qui l'annoncent, d'après l'*Essai sur le Pouls*, on ne trouvera aucune trace du *pouls intestinal*, & tout caractérisera le *pouls capital*.

Je ferai encore une remarque au sujet du caractère de ce *pouls*, sur-tout lorsque le *mode critique* y est joint; c'est le sentiment vif qu'éprouve l'observateur, lorsqu'il est parvenu à le reconnoître: combien il se sent flaté de percer dans l'*avenir*, de se voir le témoin du travail trop long-tems caché de la *nature*, & de prévenir avec fruit l'administration de quelques prétendus secours plus pernicioeux encore qu'inutiles! disons mieux, d'éviter l'usage ou l'emploi de ces différentes saignées si abondantes & si multipliées, dont l'observation constante lui apprend encore, chaque jour, l'insuffisance, & même le danger. M. *Desbrest* s'est assez occupé, dans le Journal, à démontrer cette vérité (a). Nous n'en dirons plus rien; nous nous contentons de lui applaudir & d'y renvoyer le lecteur.

J'ai eu souvent occasion de trouver le

(a) Voyez la Lettre à M. Roux, Journ. de Méd. mois de Février.

pouls pectoral ; il a même été long-tems pour moi cause de plusieurs méprises : j'ai été instruit enfin , qu'il se rencontroit dans le cours de plusieurs fièvres intermittentes , & de beaucoup de fièvres continuës , aussi-bien que dans les maladies propres ou essentielles à la poitrine. Mais j'ai trouvé , par exemple , qu'une pleurésie , ou une fluxion de poitrine , se terminant heureusement & facilement par l'expectoration , le caractère du *pouls pectoral* acquéroit un plus grand degré de dilatation & de mollesse , & un état plus dégagé ou plus libre , qu'à la terminaison de ces fièvres continuës , où l'expectoration avoit aussi lieu avec abondance , & sans beaucoup de gêne.

J'ai très-souvent vérifié encore que , pendant l'usage continué du *quinquina* , le *pouls* acquéroit le caractère vraiment *pectoral*. Je me serois aussi très-souvent trompé au *pouls des phthifiques* , dont le mode principal est d'être serré , vif , petit , souvent foible & déprimé , & avec quelques intermittences ; si , malgré ce caractère prédominant de *pouls inférieur* , je n'avois reconnu le *pectoral* , compliqué avec l'*intestinal* , qui , dans cette maladie , est si marqué , qu'il est presque impossible de s'y tromper (a).

(a) Ceci ne doit s'entendre que du *pouls intestinal* , & seulement lorsque le cours de ventre collatatif a lieu.

De la connoissance du *pouls pectoral*, j'ai retiré quelques avantages précieux ; celui de mieux connoître l'*état critique* de l'organe affecté qu'il dénote, & de prévenir, par-là, bien des dangers & bien des bévues que l'ignorance de ce caractère m'eût fait commettre ; celui sur-tout de voir le travail de la *nature* se préparer de loin, pour une expectoration plus ou moins prochaine, qu'elle est dans l'intention de procurer pour l'heureuse terminaison d'une fièvre continuë : enfin j'ai eu le plaisir d'aider & de favoriser cette *ouvrière* plus que nous *intelligente*, ou de ne point la troubler & l'interrompre par l'usage de quelque purgatif que quelques notions ou indications générales m'auroient, sans doute, déterminé à prescrire dans ces tems jugés propres pour les évacuations *alvines*, &c.

Le reste des particularités que je puis avoir observées dans les autres especes de *pouls organiques*, ou *non critiques*, ne sont pas encore assez bien déterminées, pour les assigner ici ; je me contente de noter quelques avantages généraux que j'ai retirés d'après la connoissance seule du caractère du *pouls*.

Toutes les fois que j'ai reconnu le *pouls stomacal*, bien marqué, sans aucun signe d'inflammation, ou d'irritation trop grande, au commencement des fièvres, soit continuës, soit intermittentes, de ces toux, même de ces fluxions de poitrine, qui régissent sur-

tout en automne, je n'ai point balancé à prescrire l'*émétique* dont je me suis très-bien trouvé par les évacuations abondantes qu'il procuroit, & par la diminution des symptômes qui sembloient devoir augmenter dans le cours de la maladie, & dont cependant la plupart ne reparoissoient plus. Il m'est souvent arrivé aussi, qu'appelé fort tard auprès d'un malade, c'est-à-dire que l'on avoit déjà employé un tems considérable & précieux dans sa maladie, à prescrire & à répéter souvent ces remèdes que l'on regarde faussement comme généraux & nécessaires dans le début; j'entends les *saignées* & les *purgatifs*, bien mieux encore, à qui l'on avoit fait tout, excepté ce qui étoit nécessaire; trouver, dis-je, le malade dans un état affreux, accablé de symptômes, dont l'apparence me faisoit tout craindre; sur la connoissance du *pouls stomacal*, bien marqué, bien caractérisé, d'ailleurs sans aucun signe bien déterminé de *crise* prochaine par le *vomissement*, me décider à prescrire l'*émétique* d'emblée, & en retirer des succès difficiles à apprécier.

Dans le commencement des fièvres intermittentes, j'ai sollicité avec succès le *vomissement*, d'après les caractères essentiels du *pouls stomacal*; j'ai vu disparaître, par cette évacuation, la plupart des symptômes étrangers à cette maladie, dont le malade se

voyoit affligé & tourmenté, en proportion de leur degré de force ou d'activité, &c. J'ai vu aussi la maladie entière céder totalement à cette évacuation sollicitée deux, trois fois de suite.

La connoissance du *pouls intestinal* m'a fourni des indices sûrs & favorables, pour découvrir l'organe affecté, que je n'avois souvent pas lieu de soupçonner dans cet état, ensemble le travail de la *nature*, lorsqu'elle s'applique à solliciter quelque évacuation par le canal intestinal : cet avantage m'a fourni celui d'éviter de prescrire plusieurs purgatifs que j'eusse peut-être, sans cela, jugés nécessaires; celui encore d'être plus circonspect dans leur usage qui n'est que trop fréquent parmi nous; celui enfin de placer ces remèdes dans des tems plus convenables, &c.

Malgré la facilité qu'on dit y avoir à connoître le *pouls utérin* ou *des règles*, c'est celui qui m'a coûté le plus à découvrir; ce que j'attribue au peu d'attention que j'avois eue, sans doute, à bien saisir ou à retenir les caractères qu'on m'en avoit donnés: je suis cependant venu à bout de le reconnoître assez souvent; mais j'ai été surpris de remarquer chez la plupart des personnes qui sont à la veille d'éprouver cette évacuation périodique, ou qui l'avoient pour lors, un signe particulier que nous donne l'auteur des *Re-*

cherches, & qui a été le plus souvent pour moi un signe général; c'est le *resserrement du poulx* & l'*irrégularité des pulsations*, avec un certain *désordre* que je ne puis assez bien définir, mais que je reconnois assez facilement; caractère que je distingue bien de celui du *poulx intestinal*, avec qui il a beaucoup de ressemblance. C'est à la fin des maladies, ou dans la convalescence, que j'ai plus parfaitement reconnu le *poulx utérin*; ce n'est même qu'alors, ou dans des cas à-peu-près semblables, que j'ai pu favoriser & aider l'évacuation prochaine qu'il annonçoit, par quelques legeres frictions aux jambes, ou par quelques pédiluves qui ont bien réussi.

Ne trouveroit-on pas une conformité dans le caractère particulier du *poulx des règles*, que donne M. *Desbrest* dans sa Lettre insérée dans le Journ. de Méd. Février, ou du moins quelque ressemblance approchante de celui que donne M. *Fouquet*? Ce *petit cone*, ou *petite pyramide de sang*, que M. *Desbrest* dit sentir s'élever de la parois inférieure de l'artere, dont la pointe, ou l'extrémité du cone, vient fraper la parois supérieure de l'artere, sur laquelle le doigt appuie, & qui n'a, pour s'élancer du fond de l'artere jusqu'à la parois supérieure précisément, que le degré de force nécessaire pour atteindre cette même parois, & qui semble

ensuite s'affaïsser & se perdre..... Ce cone, ou petite pyramide de sang, a, ce me semble, bien du rapport avec le premier de ces petits corps ronds, ou le plus sensible qui, (selon M. Fouquet,) fait sur les doigts, en partant, une impression à-peu-près égale à celle du petit bouton de la fourdine d'une montre qui bat actuellement, & dont on sent, en même tems, la petite détente (a)..... Mais si, en effet, il n'y a aucun rapport, aucune ressemblance, qu'importe ? Nous pouvons en donner la raison que M. Desbrest nous a fournie très-judicieusement dans cette même Lettre, & à laquelle il est difficile de se refuser. Chaque observateur peut bien avoir, en effet, un mode à lui propre, une façon particulière de voir & de sentir, qui ne pourra souvent avoir lieu pour d'autre que pour lui. Dans le fait, qu'importe que l'on reconnoisse, ou non, le caractère du pouls propre & entier, enfin tel que le dépeint le premier observateur, pourvu que l'on ait acquis l'essentiel, & que l'on arrive au même but ? Je dis bien plus ; ce sont autant de nouvelles découvertes très-précieuses ; ce sont de nouvelles routes qui nous sont ouvertes pour nous conduire plus sûrement, au cas que les premières viennent à nous tromper, ou à être insuffisantes ; ce

(a) Voyez *Essai sur le Pouls*, chapitre xix, pag. 101.

72 LETTRE SUR L'USAGE DU FORCEPS
seroit encore beaucoup , si , par la certitude
de ces nouvelles modifications , ou par celles
que chacun peut encore trouver , nous ap-
prenions seulement à nous prémunir davan-
tage contre ces *généralités* devenues dans
l'*art* , d'un commun , & d'un abus si dange-
reux.....

J'ai l'honneur d'être , &c.

E X T R A I T

*D'une Lettre de M. DUMORIER CHAR-
PENTIER , maître en chirurgie à Saint-
Malo , sur l'Usage du Forceps de M. LE-
VRET.*

MONSIEUR ,

L'observation de M. Saucerotte , maître
en chirurgie , & chirurgien ordinaire du roi
de Pologne , insérée dans le Journal de
Médecine du mois de Septembre 1767 ,
pag. 273 , en faisant sentir tous les avantages
qu'on pouvoit retirer du forceps de M. Le-
vret dans quelques cas d'accouchemens la-
borieux , fait mention de certains accou-
cheurs qui s'élèvent contre cet instrument ,
& se vantent de terminer tous les accouche-
mens sans son secours , étant persuadés que
son usage étoit toujours nuisible à la mère ,

& souvent au fœtus. Je me reproche, Monsieur, d'avoir différé si long-tems de publier les succès qu'il m'a procurés dans huit accouchemens différens, sur des femmes exténuées par le travail auquel les avoit exposées l'enclavement de la tête de l'enfant. L'effet de cet instrument est si peu sensible, qu'il m'est arrivé de l'introduire chez une femme qui ne s'en aperçut que lorsque je me mis en devoir de faire l'extraction ; opération qui ne dure jamais que deux ou quatre minutes. Parmi ces femmes, il y a eu qui avoient été affectées de convulsions, d'autres chez lesquelles le cordon s'étoit entortillé autour du cõl du fœtus ; une enfin qui étoit épuisée par une hémorragie occasionnée par le détachement du *placenta*. J'eus le bonheur de sauver la vie à la mere & à l'enfant : elle s'appelle *madame Gagneur*, marchande, rue Dauphine en Saint-Servant, fauxbourg Saint-Malo ; les autres sont madame Pieur, demeurant près la porte de dinan ; la femme d'un batelier, demeurant au Val en Saint-Servant ; la femme du sieur De Halé, pilote, rue Dauphine Saint-Servant ; la femme de Jean Rivealain, boulanger, demeurant grande rue Saint-Servant ; la femme d'un matelot, demeurant au moulin de Lamotte en Saint-Servant ; madame Nepveu, rue Dauphine en Saint-Servant ; la femme de Rondel, navigeant en qualité de charpen-

tier, demeurant grande rue en Saint-Servant.

M É M O I R E

Sur une prétendue Rupture du Ligament de la Rotule ; par M. GALINIER.

Un maître en chirurgie de Paris soutient que M. Galinier, qu'il a pansé d'une chute, avoit eu le ligament de la rotule rompu ; M. Galinier prétend, au contraire, qu'il n'y a point eu de rupture du ligament, si l'on entend, par-là, une solution complète de continuité.

Les moyens du chirurgien se réduisent à trois chefs ; les circonstances qui ont accompagné & suivi la chute ; la dépression qu'il a sentie entre la rotule & la tubérosité du tibia ; & le témoignage de M. Louis & de M. Sabatier qui, dans la consultation pour laquelle ils avoient été appelés, n'ont point contredit leur confrere : voilà, selon le chirurgien, trois points tout-à-fait décisifs en faveur de son sentiment.

Quant aux moyens de M. Galinier, on les verra déduits, à mesure qu'il discutera ceux du chirurgien.

Pour examiner le premier moyen qui se prend des circonstances dont la chute a été accompagnée & suivie, il faut d'abord ex-

pliquer comment cette chute est arrivée.

M. Galinier traverse un passage vers le milieu duquel il avoit deux marches à descendre ; mais , ne prenant pas garde à ces deux marches , son pied gauche les dépasse & frappe d'aplomb au bas de la dernière. Aussitôt le genou fléchit ; il sent son talon à la fesse , & la jambe droite , tendue horizontalement devant lui. Alors il ramène sa jambe : deux passans lui aident à se relever. Il veut marcher ; c'est inutilement : le voilà qui sort du passage à reculons , soutenu des épaules par les deux personnes qui l'avoient relevé , & avec cette précaution que la jambe malade suive la bonne , sans que le pied désempare le sol.

Est-il nécessaire de supposer que le ligament de la rotule avoit été rompu , pour rendre raison de l'impuissance de M. Galinier à marcher ? ou bien ne doit-on pas plutôt penser qu'il étoit impossible à M. Galinier de marcher , uniquement à cause que l'effort extraordinaire qu'il avoit fait , avoit détendu les ressorts de manière à les faire tomber dans une sorte de paralysie momentanée. M. Galinier croit qu'on a des exemples d'efforts considérables qui se sont passés dans le genou , & qui ôtoient , pour le moment , la puissance de mouvoir la jambe. On ne voit pas dans les livres , à ce qu'il a appris , que des ligamens de rotule se soient rompus de

chutes de l'espèce de celle dont il s'agit ; M. Galinier peut donc croire que , si quelque partie de son corps devoit être affectée dans son accident , c'étoit toute autre partie que le ligament de la rotule.

On oppose à cela , qu'un cas qui ne s'est jamais présenté , ou que l'on croira qui n'est point arrivé , peut survenir ou être survenu ; mais cette espèce de lieu commun , qui a quelque valeur dans un fait avéré , ne paroît point à M. Galinier en avoir aucune dans un cas qui n'est pas même problématique. En effet , qu'arrive-t-il , lorsqu'on argumente mal-à-propos du possible au fait ? Qu'on est souvent dans le chemin de l'erreur. Il est bien plus sûr d'argumenter du fait au possible , en quelque état de cause que ce soit , sur-tout en matière de chirurgie , où les objets sont d'une sensibilité palpable.

Mais le chirurgien soutient , en second lieu , que le ligament de la rotule étoit rompu , parce qu'il a , dit-il , senti une dépression , & qu'il a fait entrer son doigt dessous le bord inférieur de la rotule.

A cela M. Galinier oppose ; ou la dépression existoit à l'endroit indiqué ; ou elle n'existoit pas : si elle existoit , pourquoi la rotule n'a-t-elle jamais changé de place ? Si elle n'existoit pas , le chirurgien s'est donc trompé , lorsqu'il a cru la sentir. M. Gal-

nier pense bien qu'il y a eu une dépression sur la partie latérale externe ; mais il ne s'est point du tout aperçu qu'elle ait porté sur le trajet du tendon ligamenteux qui sert à attacher la rotule au tibia , & à la fixer dans la cavité antérieure des condyles. Ce qui semble le démontrer d'une manière péremptoire , c'est que le chirurgien n'a examiné ou tâté le genou de M. Galinier, qu'après l'avoir fait mettre au lit. La jambe & la cuisse de M. Galinier étoient alors sur une même ligne horizontale , & les muscles de la jambe , ainsi que le ligament , dans un état de repos où il n'est pas merveilleux que le chirurgien ait senti une espece de dépression. En effet , le genou de M. Galinier est conformé de façon que la rotule est très-forte , & assez saillante , & qu'elle est placée un peu plus haut que dans les conformations ordinaires ; ce qui fait que le ligament en est proportionnellement plus long ; & l'on a toujours aperçu à son genou droit , qui n'a jamais eu d'accident , une espece de dépression , telle que la tubérosité du tibia se sent , pour ainsi dire , à nud , lorsque sa jambe & sa cuisse droite sont dans la même situation où le chirurgien a considéré le genou gauche aussi-tôt après la chute.

Si ce chirurgien eût senti une dépression proprement dite dans ce genou fléchi comme il l'est , lorsqu'on est assis , ou qu'on est dans

une situation équivalente, cette dépression pourroit former alors un préjugé en faveur de son sentiment ; encore eût-il fallu qu'il eût constaté tout de suite , que le ligament cédoit , en faisant faire à la rotule des mouvemens latéraux , & qu'il se fût assuré d'ailleurs de l'effet que des tentatives de mouvement de jambe n'auroient pas manqué de produire. Toutes ces conditions étoient , sans doute , essentielles pour s'assurer valablement du fait de la rupture ; mais le chirurgien n'en a rempli aucune : l'espece de dépression qu'il a sentie , ne conclut donc rien pour la rupture. Mais , quand on suppose-
roit , pour un moment , qu'il eût senti , dans ces cas mêmes , une véritable dépression , M. Galinier doute qu'il s'en ensuivît la certitude de la rupture du ligament : une comparaison pourra servir à justifier ses doutes à cet égard.

Une corde à boyau d'une certaine longueur , & qui n'a pas été forcée , a un ressort quelconqué , lorsqu'elle est tendue modérément. Ce ressort est déterminé par la nature , & proportionné à l'assemblage & à la tension des fibres dont elle est formée. Si vous la tendez outre mesure , avant qu'elle se rompe , il est des instans précédens celui de la rupture où elle s'allonge de toute la longueur dont elle est susceptible ; car la rupture n'arrive que lorsque les fibres liga-

menteuses n'ont plus la faculté d'être tendues au-delà d'un certain point ; elle suit le terme extrême de leur allongement : or , dans une tension telle qu'on peut la supposer avant que la corde se rompe , les fibres , qui la composent , ne sont plus dans l'état où elles étoient auparavant ; peut-être même qu'il s'en est séparé quelques-unes du tout. Qu'en résulte-t-il ? Qu'en posant cette corde sur deux extrémités ou points d'appui , distans l'un de l'autre d'un espace égal , à la longueur qu'elle avoit , avant que d'avoir été allongée extraordinairement , on ne peut plus en tirer de vibration , ni la faire résonner , & que , si l'on pose le doigt dessus , elle obéit à l'impression , sans qu'il y ait eu pour cela rupture ou solution de continuité. M. Galinier assimile son ligament , après sa chute , à cette corde à boyau dans l'hypothèse où l'on vient de la placer ; & il observe , en outre , que les muscles , qui s'attachent à la rotule , se sont allongés de toute la longueur dont ils pouvoient prêter , avant que le ligament reçût quelque atteinte , & que ce ligament n'a souffert qu'à commencer de l'endroit où la rotule peut cesser de glisser sur les condyles du fémur , c'est-à-dire qu'il n'a commencé à être affecté que dans l'instant pris de la chute où le *calcaneum* se trouvoit à environ deux pouces de l'ischion ; distance qu'il a fallu que le talon forçât ,

pour arriver à la fesse contre le pli de la nature. Mais la jambe & la cuisse d'un homme de cinq pieds & quatre pouces peuvent ressembler ici à deux rayons proportionnels d'un cercle, lesquels, pour faire un angle moins ouvert, ou plus aigu, de deux pouces, ne demandent pas une ligne d'allongement extraordinaire dans une partie antérieure du genou considéré au total à-peu-près comme centre du cercle.

Ceci acquiert une nouvelle force par un retour raisonné sur la chute.

Le pied frappe au bas de la dernière des deux marches dans un instant où la jambe ne peut manquer d'être un peu inclinée en avant à l'articulation qui lui est commune avec le pied, & durant qu'il y avoit de toute nécessité une petite flexion du genou. Le pied & la jambe dans cette situation, le muscle, que l'on appelle *le jambier antérieur*, défailloit : alors la jambe ne peut plus se soutenir sur le devant du pied ; & le poids du corps, combiné avec la chute, sollicite le corps même à s'affaïsser, comme on l'a vu plus haut ; ce qui, par contre-coup, force considérablement le genou. En effet, pourquoi M. Galinier auroit-il un ganglion au jambier antérieur ? Pourquoi n'y auroit-il ni bourrelet ni signe de rupture au ligament ? Pourquoi n'auroit-il rien senti au genou durant la maladie ? & pourquoi auroit-il souffert

le

le long du jambier antérieur ; de telle sorte que ce muscle avoit des mouvemens convulsifs qui faisoient trembler toute la jambe, quand on la soulevoit, pour défaire l'appareil, & de façon encore qu'il étoit affecté le long de ce même muscle, comme si l'on y eût appliqué un fer chaud ?

Mais, ce qui paroît sans réplique, si le ligament eût été rompu, la rotule, ne tenant plus à rien par le bord inférieur, seroit remontée, comme M. Galinier l'a déjà fait entrevoir, d'une hauteur proportionnée à la force attractive des muscles qui s'y attachent. Cette force des muscles s'estime au quart à peu-près de leur étendue ; la rotule, par conséquent, seroit venue se placer à une distance très-sensible au-dessus des condyles du fémur ; mais elle n'est point sortie de l'endroit qu'elle occupe actuellement : le ligament n'étoit donc pas rompu.

Nous voici arrivés au troisième & dernier moyen qui consiste à se prévaloir de la consultation de M. Louis & de M. Sabatier. M. Galinier pense qu'on n'en sçauroit tirer aucun avantage. Ces MM. ont vu le malade sous l'appareil ; ils ne peuvent pas dire, conséquemment, que le ligament étoit rompu. Les personnes de leur état & de leur célébrité ont besoin d'une certitude physique, pour prononcer sur un cas grave & nouveau : une certitude morale ne leur suf-

firoit pas pour cela. Leur confrere leur a dit comment M. Galinier étoit tombé; & ils ne l'ont pas demandé au malade. Ce confrere leur a dit que le ligament étoit rompu; & ils l'ont cru, sans faire lever l'appareil, parce qu'ils s'en sont rapportés à lui; de sorte que la consultation, à en juger, non pas tout-à-fait par l'objet qu'elle auroit dû avoir pour l'utilité du malade, mais par ce qui s'y est véritablement passé, a roulé sur la seule question de sçavoir si le bandage appliqué par le chirurgien, étoit propre à favoriser la reprise du ligament donné & reçu comme rompu?

En parlant de ce bandage, M. Galinier ajoute qu'il en a été très-maltraité; il le serroit si fort; il comprimoit tellement les linges qu'on avoit placés dessous, & vers le bord supérieur de la rotule, que la peau de cet endroit en a été totalement excoriée, ainsi qu'on s'en est apperçu au bout de dix jours que l'appareil a été levé pour la première fois. La plaie qui en a résulté, est restée ouverte durant plus de trois mois que le chirurgien a tenu le malade sous ce bandage: on la pansoit tous les jours, cette plaie; elle ne facilitoit guères la reprise du ligament considéré comme ayant été rompu, si tant est encore qu'un ligament rompu reprenne dans l'état où celui de M. Galinier se trouvoit.

Il semble résulter de ce qui vient d'être déduit ;

1^o Que les circonstances de la chute ne prouvent rien pour la rupture du ligament, parce qu'elles ne sont pas des signes caractéristiques de cette rupture ;

2^o Que la dépression du ligament ne prouve pas non plus qu'il y ait eu de rupture, parce que la dépression est tout aussi-bien, & plus souvent, un signe de foulure ou de luxation imparfaite, que de rupture ;

3^o Que M. Louis & M. Sabatier ne paroissant pas avoir été appelés pour consulter sur cette prétendue rupture ; mais seulement sur la propriété du bandage dont on avoit fait usage, on ne peut tirer aucun avantage de la consultation de ces MM. pour démontrer à M. Galinier, qu'il y ait eu une rupture ;

4^o Enfin, qu'il y a toutes sortes de raisons pour croire que la rupture n'existoit point ; tandis qu'il n'y en a aucune qui puisse faire présumer qu'elle existât.

Au reste, M. Galinier rend justice aux intentions du chirurgien qui l'a traité ; mais ce chirurgien, qui peut s'être trompé, doit-il trouver mauvais que M. Galinier cherche à éclaircir & lever les doutes qu'il a sur la réalité de la rupture ? On ne le pense pas ; puisqu'ayant été honnêtement recompensé de ses peines, comme il résulte de sa quittance, les doutes de M. Galinier se trouvent

alors dégagés de tout motif d'intérêt matériel. M. Galinier n'a donc pour but que de connoître le vrai ; & il peut faire , à ce qu'il se figure , des tentatives pour y parvenir , sans manquer à ce qu'il doit à ce chirurgien , quoique , d'un autre côté , les soins que celui-ci vante si fort , pussent très-bien se borner à un mal que M. Galinier seroit fondé à imputer à son bandage , & sans l'application duquel il penseroit qu'il auroit guéri beaucoup plus promptement , à de bien moindres frais , & sans ressentir des douleurs excessives , ni éprouver les inquiétudes qui l'ont accablé pendant long-tems.

Pour conclure , M. Galinier soumet ses idées à la décision des personnes de l'art , disposé à en faire , sans peine , le sacrifice à tout ce qui portera l'empreinte de la vérité.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES: M A I 1768.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de denst. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	8	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	27	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
2	5 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	11	28	28	28
3	10 $\frac{1}{2}$	18	12	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
4	11 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
5	11	22	16 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
6	14	22	14	28 2 $\frac{1}{4}$	28	28
7	13	17 $\frac{1}{2}$	12	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
8	11	17 $\frac{1}{4}$	13	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
9	11	19	12 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$
10	10	17	11 $\frac{1}{4}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
11	9 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	12	28	28	28
12	8	17 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28
13	9	13 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28	28	28 1
14	6 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
15	5 $\frac{1}{2}$	12	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$	28 2	28 2
16	6 $\frac{1}{4}$	14	9 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
17	7	16 $\frac{1}{4}$	10	28 2 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
18	8 $\frac{1}{2}$	12	8	17 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8
19	6 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11 $\frac{3}{4}$
20	8	15 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1
21	10 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	14	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
22	12	22	16	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$
23	13 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
24	12 $\frac{1}{4}$	21	15 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$
25	13	21 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
26	12 $\frac{1}{2}$	18	11	28 1	28	28 1 $\frac{1}{2}$
27	7	15 $\frac{1}{2}$	12	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
28	11 $\frac{1}{4}$	18	14 $\frac{1}{4}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
29	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$
30	12 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9
31	10 $\frac{1}{4}$	17	10 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{3}{4}$

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O-S-O. couv. nuages.	O. nuages.	Beau.
2	O. nuages.	N-E. nuages. pluie.	Couvert.
3	N-E. nuages.	N-E. couv. vent.	Pluie.
4	S-S-O. n.	S. nuages.	Beau.
5	N-E. beau. leg. nuages.	E. nuag. écl.	Beau.
6	E-N-E. nuages.	N-N-E. n. tonn. pet. pl. éclairs.	Nuages.
7	O. couvert.	O-N-O. c. nuages.	Beau.
8	N. leg. nuag.	N. nuages. b.	Beau.
9	N-E. beau.	N-E. n. beau.	Beau.
10	N-E. beau.	N-E. nuages.	Beau.
11	N-E. beau. leg. nuages.	E. vent. beau.	Beau.
12	N-N-E. beau.	N-N-E. b. leg. nuages.	Beau.
13	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
14	N. couvert.	N. couvert.	Nuages.
15	N-N-E. n.	N-E. nuag. v.	Beau.
16	N-N-E. leg. nuages. vent.	N-E. nuages. beau.	Beau.
17	N. couvert.	O. c. gr. pl.	Pluie.
18	O. nuag. pl.	O. pl. nuag.	Pluie.
19	O. nuages.	O. n. pet. pl.	Nuages.
20	O. couv. pl.	O-S-O. n.	Nuages.
21	O. nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.
22	E. nuages.	E. nuages.	Nuages.
23	E. nuages.	N-E. n. beau.	Beau.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir d 11 h.
24	E-N-E. beau.	N-E. beau. leg. nuages.	Beau.
25	N-N-E. b. n.	N-E. nuag. b.	Nuages.
26	O. nuages.	O. ond. nuag.	Nuages.
27	N-N-E. nuag.	N-E. nuages.	Nuages.
28	E. nuages.	S-S-E. nuag.	Nuages.
29	S. nuages.	S-S-O. gr. vent. pluie.	Couvert.
30	O S-O. pl. cont.	O. nuag. pl.	Couvert.
31	S-O. nuagés.	S-O. n. pluie.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $22\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 5 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $3\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 8 lignes: la différence entre ces deux termes est de $7\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

7 fois du N-N-E.

12 fois du N-E.

2 fois de l'E-N-E.

5 fois de l'E.

2 fois du S-S-E.

2 fois du S.

2 fois du S-S-O.

1 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

10 fois de l'O.

38 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois de l'O-N-O.

Il a fait 15 jours de beau tems.

presque tous les jours des nuages:

9 jours couvert.

11 jours de la pluie.

2 jours des éclairs & du tonnerre.

5 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1768.

Les maladies qu'on a observées le plus communément pendant le cours de ce mois, ont été des maladies catarrhales, assez souvent accompagnées de fièvres quelquefois putrides, ou d'un mauvais caractère. Il a régné aussi des douleurs de rhumatisme, qui ont affecté un grand nombre de personnes, & qui ont résisté avec opiniâtreté aux secours les plus sagement administrés.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois d'Avril 1768 ; par M. BOUCHER, médecin.

La sécheresse a persisté opiniâtement jusqu'au 17 de ce mois, que le tems a été changé par un orage avec tonnerre & éclairs : la pluie, tant souhaitée, a eu lieu, depuis le 17, par intervalles, presque tous les jours. Il a encore tonné, le 30.

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE. 89

Le barometre a été observé, peu de jours, au-dessus du terme de 28 pouces : le 29, le mercure a descendu à 27 pouces 4 lignes.

Le vent a été toujours *nord* du 1^{er} au 11 ; & puis, toujours *sud*.

L'air a été froid tout le mois. Le thermometre a été observé, certains jours, au terme de la congélation, & même au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 16 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 1 $\frac{1}{2}$ ligne ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

15 fois du Sud vers l'Ou.

5 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

Il y a eu 2 jours de grêle.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une sécheresse moindre à la fin du mois, qu'au commencement.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Avril 1768.

Il a régné peu de maladies dans la première moitié du mois : il n'étoit question que de rhumes de tête, de fluxions autour de cette partie, de quelques angines pituiteuses, d'affections rhumatismales : on voyoit encore le lait tarir dans les nourrices parmi les pauvres.

Les maladies furent plus graves & plus répandues vers la fin du mois ; elles consistoient principalement dans des pleurésies ou pleuropneumonies, des affections dyssentériques, & deux especes de fièvre continue ; l'une catarrheuse & inflammatoire, portant à la tête ; & l'autre putride, la même que celle du mois précédent, & dans laquelle il arrivoit assez souvent de l'éruption miliaire-rouge. Nous avons vu aussi, dans cette partie du mois, quelques personnes attaquées de la fièvre ardente ou hémitritée.

Les pleurésies & pleuropneumonies ont été souvent compliquées de saburre dans les

premières voies , qui exigeoit l'usage des laxatifs , & même , parfois , des émético-cathartiques , après l'emploi des saignées suffisantes : la maladie , dans ces circonstances , se terminoit plutôt par la voie des selles , que par l'expectoration.

Il y a eu aussi , vers la fin du mois , des angines inflammatoires , & des atteintes légères d'apoplexie ou de paralysie. La petite vérole , qui n'avoit pas tout-à-fait désisté , a paru , dans le même tems , reprendre vigueur & s'étendre ; elle s'est montrée confluente dans quelques sujets. La rougeole se faisoit aussi appercevoir en quelques quartiers de la ville.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Evêchés , contenant leur description , leur figure , leur nom , l'endroit où elles croissent , leur culture , leur analyse & leurs propriétés , tant pour la médecine , que pour les arts & métiers ; par M. *P. J. Bucholz* , &c. Tome VII. A Paris , chez *Durand* , *Didot le jeune* & *Cavelier* , 1767 , in-8°.

Lettres sur la Lithotomie , pour prouver la supériorité du lithotome caché , pour l'opération de la taille , sur tous les autres instrumens qui ont été proposés jusqu'à ce jour ,

92 LIVRES NOUVEAUX.

lesquels contiennent plusieurs observations très-essentiellés à la chirurgie, & en particulier à l'opération de la taille; par M. *Chastanet*, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi, chirurgien aide-major des hôpitaux militaires, & maître en chirurgie à Lille en Flandre. A Londres; & se trouve à Paris, chez *D'Houry*, 1768, in-8°.

Oratio inauguralis de variis Medicinæ Fatis ab illius ortu ad nostra usque tempora, habita in solemnî concessu universitatis Pontis-Mussanæ, die 27 mensis Januarii, anno 1766; à D. Nicolao Jadelot, regis consiliario medico, Facultatis medicinæ Pontis-Mussanæ professore regio. C'est-à-dire : Discours inaugural sur les différens Etats de la Médecine, depuis son origine jusqu'à notre tems, prononcé dans une assemblée publique de l'université de Pont-à-Mousson, le 27 Janvier 1766; par M. *Nicolas Jadelot*, conseiller-médecin du roi, & professeur royal de la Faculté de médecine de Pont-à-Mousson. A Pont-à-Mousson, chez *Bachot*, 1768, in-4°.

Essai sur la Conformité de la Médecine ancienne & moderne dans le traitement des maladies aiguës, traduit de l'anglois de M. *Barker*, du collégé des médecins de

Londres ; par M. *Schomberg*, docteur en médecine, nouvelle édition revue, corrigée & augmentée par M. *Lorry*, docteur en médecine. A Paris, chez *Cavelier*, 1768, in-12.

Cet ouvrage, déjà recommandable par lui-même, a acquis un nouveau prix par les Notes nombreuses dont M. *Lorry* a enrichi cette nouvelle édition.

La Nature opprimée par la Médecine moderne, ou la Nécessité de recourir à la méthode ancienne & Hippocratique dans le traitement des maladies ; par M. *Toussaint Guindant*, docteur en l'université de médecine de Montpellier, médecin de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, agrégé au collège des médecins, & de la Société royale d'agriculture de la même ville. A Paris, chez *Debure l'aîné*, 1768, in-12.

Description des Maux de Gorge épidémiques & gangreneux, qui ont régné à Aumale & dans le voisinage ; par M. *Pierre-Antoine Marteau de Grandvilliers*, docteur en médecine en l'université de Rheims, & de la Faculté de Caën, agrégé au collège d'Amiens, ancien médecin de l'hôpital, & inspecteur des eaux minérales d'Aumale, avec cette épigraphe :

*Non ex intellectis causis, sed ex observatione
fidei effectuum morbos cognoscere & curare.* VAN-
SWIETEN, §. 587, pag. 55, tom. ij.

A Paris, chez *Vallat-La-Chapelle*, 1768 ;
in-12.

Dissertations sur les Douleurs vagues, connues sous le nom de *Gouttes-vagues* & *Rhumatismes gouteux*, lequel a remporté le prix, au jugement de MM. les docteurs-régens de l'étroite Faculté de médecine de l'université de Louvain, l'an 1763 ; par M. J. Ph. De Limbourg, docteur en médecine, correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier, seconde édition revue & augmentée. A Liège, chez *Desoert*, 1768, petit in-8°.

Quaestio medico-practica, an Mercurii adhibendi multiplices Methodi Morborum venereorum curationi prosint ? C'est-à-dire : Question de médecine-pratique : Les différentes Méthodes d'administrer le Mercure, ne sont-elles pas utiles pour la guérison des Maladies vénériennes ? Par M. *Thirion de Toul*, premier chirurgien du prince de Hesse-Rothembourg. A Erford, 1768, petit in fol. de 22 pages, sans y comprendre deux Epîtres dédicatoires, l'une au prince de Hesse, & l'autre à M. *Richard de Hauteſierck*.

M. *Thirion* donne, dans cette thèse, aux frictions mercurielles, au sublimé corrosif, administré selon la méthode de M. le baron *Van-Swieten*, & aux pilules de *Keyſer*, la préférence sur toutes les autres méthodes


d'administrer le mercure pour la cure des maladies vénériennes.

Caroli Strack, *medicinæ doctoris*, &c. *Observationes medicinales de Morbo cum pectechiis, & quâ ratione medendum sit. Carollsruhæ, 1766, in-8°.*

Nous nous occuperons bientôt de cet ouvrage, dont on trouve des exemplaires, à Paris, chez *Cavelier*.

CONCOURS.

Les docteurs de la Faculté de médecine de Paris se sont assemblés, dans le mois de Février dernier, pour entendre les réponses des candidats qui ont concouru pour être admis, sans frais, à la licence en médecine dans cette capitale, en conséquence du legs de M. *De Dieft*, docteur-régent de cette Faculté. Après plusieurs jours d'examen, la Faculté assemblée de nouveau le 27 dudit mois, où le rapport unanime des commissaires examinateurs, M. *Baron*, docteur-régent de l'Académie des sciences, portant la parole, a adjugé le prix à M. *Guillotin*, de Saintes, docteur en médecine en l'université de Rheims, lequel a été admis le 26 Mars suivant,





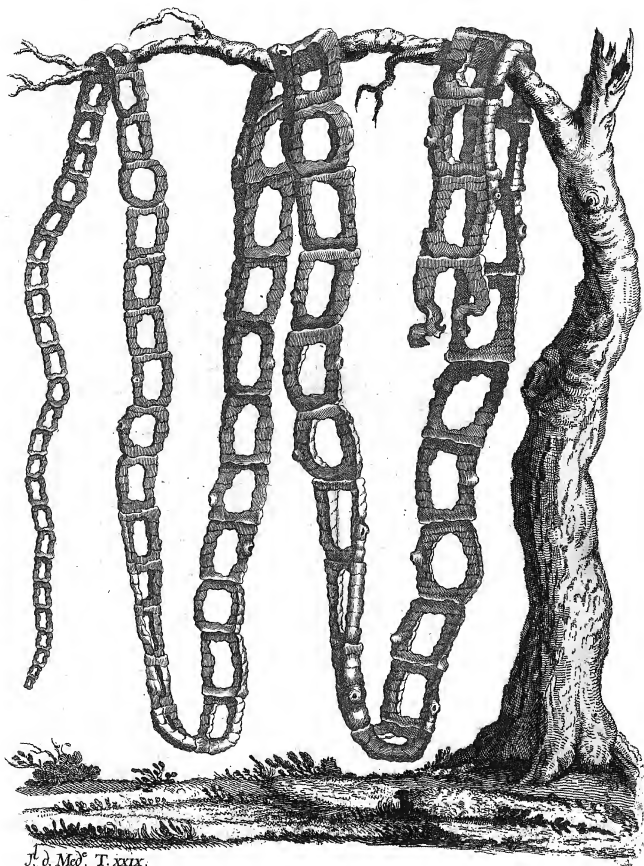
T A B L E.

E XTRAIT du <i>Traité pratique de l'Inoculation.</i> Par M. Gandoger, médecin.	Page 3
Observation sur un <i>Tœnia</i> percé à jour. Par M. Malars de Cazeles, médecin.	26
Observations sur quelques <i>Maladies traitées d'après les Signes du Poulx.</i> Par M. Nicolais du Sauffay, médecin.	43
Lettre sur les nouvelles <i>Découvertes des Poulx organiques, ou non critiques.</i> Par M. Balme, médecin.	49
Extrait d'une Lettre de M. Dumoriet sur l' <i>Usage du Forceps</i> de M. Levret.	72
Mémoire sur une prétendue <i>Rupture du Ligament de la Rotule.</i> Par M. Galiniet.	74
Observations <i>météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mai 1768.</i>	85
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mai 1768.</i>	88
Observations <i>météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Avril 1768.</i> Par M. Bouchet, médecin. Ibid.	1bid.
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Avril 1768.</i> Par le même.	90
<i>Livres nouveaux.</i>	91
<i>Concours.</i>	95

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet 1768. A Paris, le 23 Juin 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.



J. d. Med. T. XXIX.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

A O U S T 1768.

TOME XXIX.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1768.

E X T R A I T.

Caroli STRACK, medic. doct. & in universit. Monguntinâ instit. medic. profess. public. &c. Observationes medicinales de Morbo cum petechiis, & quâ ratione eidem medendum sit. *C'est-à-dire : Observations médicinales sur la Maladie pétéchiâle, avec la Méthode curative. A Carlsrouhe, chez Macklot; & se trouve, à Paris, chez Cavelier, 1766, in-8°.*

R I E N ne prouve mieux l'influence dangereuse que les hypothèses, dont on amuse les jeunes gens dans les écoles, ont dans la pratique de la médecine, que

la dispute qui s'est élevée sur la fièvre pétéchiale. Quelques médecins, à la tête desquels on peut mettre Sydenham, ont pensé que les pétéchies, ou taches pourprées, qui surviennent dans certaines maladies, étoient moins le produit de la cause morbifique, que des remèdes échauffans dont on avoit fait usage, pour combattre la fièvre : d'autres, au contraire, soutiennent que ce symptôme est l'effet d'un vice particulier ; & , parmi ceux-ci, il y en a qui les regardent comme un effort critique , par lequel la nature tend à se débarrasser de ce qui l'opprime ; en conséquence, ils veulent qu'on en favorise l'éruption, en excitant les sueurs par l'usage des remèdes chauds, étant très-persuadés que ç'en est fait du malade, si ces taches viennent à disparaître par l'effet du froid extérieur, ou de quelque cours de ventre. Il sembleroit, au premier coup d'œil, que rien n'étoit plus aisé que de mettre fin à cette dispute : il ne s'agissoit que de consulter la nature ; mais la prévention pour un système qu'on a adopté souvent sans examen, laisse-t-elle la liberté nécessaire pour observer avec fruit ? La plupart des observateurs ne voient guères que ce qui s'accorde avec leurs préjugés.

C'est un reproche qu'on ne fera point à M. Strack : il avoit exercé la médecine plus de huit ans, sans avoir rencontré de sembla-

bles taches ; il étoit , en conséquence , porté à croire qu'elles étoient l'effet d'une méthode trop échauffante , d'autant mieux qu'il avoit traité jusqu'alors toutes les fièvres avec des remèdes rafraîchissans. Ce fut au mois de Juin 1755 , qu'il vit , pour la première fois , dans une seule & même famille , cinq malades atteints de fièvres de cette espèce , quoiqu'il ne leur eût administré que des remèdes rafraîchissans , & qu'il les eût noyés d'une abondante boisson. L'année suivante , 1756 , il eut occasion de traiter un jeune homme de vingt-trois ans de la même maladie. Enfin la guerre , qui s'alluma en 1757 , ayant inondé l'Allemagne de troupes , cette maladie devint commune , & se soutint même , quelques années après la paix , dans les environs de Mayence. Elle avoit commencé à se faire appercevoir en Saxe & en Bohême , où se firent les premières hostilités : de-là elle s'étendit dans toute l'Allemagne. D'ailleurs tous les médecins qui ont servi dans les armées , avertissent que les soldats sont toujours plus ou moins exposés à ce fléau , tant que la guerre dure. En voilà plus qu'il ne faut pour faire conclure à M. Strack , que les pétéchies ne sont pas l'effet d'un traitement particulier , mais la suite nécessaire d'une certaine espèce de fièvre qu'on doit ranger parmi les ma-

ladies qui infestent communément les armées.

Il est facile d'appercevoir les pétéchies, lorsqu'elles se sont manifestées; mais il n'est pas aussi aisé de les prévoir, avant qu'elles paroissent. Le tableau que notre auteur fait de cette maladie, nous a paru tracé d'après la nature : il n'y a qu'un médecin exercé à l'observation, qui ait pu la peindre avec autant d'exactitude. Nous allons tâcher de présenter à nos lecteurs une esquisse de sa description. « Les malades, dit-il, se plaignent d'abord de foiblesse, de lassitude & de douleurs dans le dos. La tête leur fait mal; ils ne peuvent dormir : quelques-uns cependant dorment d'abord; mais ce sommeil ne les refait pas. Ils ont de la répugnance pour toute sorte d'alimens, surtout pour la viande & les bouillons à la viande. Le pouls, dans quelques-uns, est petit & inégal; quelques autres l'ont lent & réglé sans être si foible. Il y en a qui paroissent comme hébétés. L'urine, dans quelques-uns, paroît naturelle; dans quelques autres, elle est trouble & semblable à celle des jumens : d'autres rendent une urine jaune, épaisse comme de la biere trouble; quelquefois elle est verte, & même noirâtre; & il s'en précipite un sédiment jaune. . . . Ils ont le visage pâle, les yeux

» creux : quelques-uns ont le ventre gonflé ;
 » d'autres ont des envies de vomir , & vo-
 » missent même. Quelquefois il survient ,
 » dès le commencement de la maladie , un
 » flux de ventre putride. »

» Le septieme jour , (quelquefois plutôt ;
 » quelquefois plus tard ,) la fièvre augmente
 » & s'enflamme de plus en plus : l'urine de-
 » vient rouge. Les malades passent la nuit
 » sans dormir ; ou , dès qu'ils ferment les
 » yeux , ils commencent à délirer. » Ces
 » symptômes s'accroissent. « Il y a des ma-
 » lades qui éprouvent , dès le commence-
 » ment de la maladie , une douleur aiguë
 » dans le côté : quelquefois cette douleur
 » ne se manifeste que lorsque la fièvre aug-
 » mente. Elle se fait sentir principalement
 » dans la région des fausses-côtes ; ou bien
 » on sent une tumeur dure au-dessous de
 » l'ombilic ; quelquefois , chez les fem-
 » mes , les règles ne paroissent pas à leur
 » période marqué , lorsqu'il tombe dans le
 » cours de la maladie ; d'autres fois , elles
 » reparoissent avant le tems. Il y a des ma-
 » lades qui ont une legere jaunisse. »

» Le neuvieme jour , quelquefois plus
 » tard , la peau se couvre de taches sembla-
 » bles à des morsures de puces sans aréole :
 » souvent ces taches paroissent le septieme
 » jour , quelquefois le lendemain de l'inva-
 » sion de la fièvre : il n'est pas rare de les

» voir paroître dès le commencement de la
 » maladie. On ne remarque pas que ceux chez
 » lesquels elles ont paru de meilleure heure,
 » ayent été moins malades que les autres.
 » Ces taches, qu'on appelle *pétéchies*, se
 » manifestent sur-tout sur les parties où la
 » peau est la plus fine, le col, la poitrine,
 » les aînes, la partie intérieure des bras,
 » sur-tout vers le biceps, & depuis le pli du
 » coude jusqu'au carpe : lorsqu'on n'en re-
 » marque pas dans cette dernière partie, on
 » peut être assuré qu'il n'y en a point ail-
 » leurs. Le corps en est quelquefois cou-
 » vert : on en apperçoit jusques sur le visage,
 » & sur-tout sur les paupieres. Ceux qui en
 » ont le plus, ne sont pas toujours plus ma-
 » lades que ceux qui en ont le moins, »

» Ces *pétéchies* s'évanouissent, le troi-
 » sième jour, chez quelques malades ; chez
 » d'autres, elles persistent plus long-tems,
 » & même jusqu'à la fin de la maladie : quel-
 » quefois elles subsistent après que la fièvre
 » a cessé. Il arrive aussi qu'elles reparoissent
 » après s'être évanouies. M. Strack a vu
 » des *pétéchies* sans fièvre, dans le tems
 » que la fièvre *pétéchiale* étoit épidémique.
 » Il est important de remarquer que la fièvre
 » ne se calme pas après l'éruption de ces
 » taches ; elle augmente même, au con-
 » traire, si on n'y remédie pas ; ce qui
 » suffit pour empêcher qu'on ne considère

» cette éruption comme une éruption critique. »

» La chaleur & la fièvre augmentent ; le
 » pouls devient fort & fréquent. Le visage
 » du malade s'enflamme ; ses yeux se cou-
 » vrent comme d'une taie rouge ; le délire
 » s'accroît ; les mains lui tremblent, lorsqu'il
 » veut prendre quelque chose ; les lèvres se
 » séchent ; la langue est rude & couverte
 » d'une croûte épaisse ; la toux est sèche ;
 » elle augmente, sans que le malade puisse
 » rien expectorer. Enfin la fièvre s'allume
 » de plus en plus : le malade respire avec
 » peine ; il regarde autour de lui avec inquié-
 » tude ; il se découvre ; il tâtonne ; & lorf-
 » qu'il a saisi ses draps ou quelqu'autre linge ,
 » il les manie de ses mains tremblantes ,
 » comme s'il vouloit défaire un nœud.
 » Lorsque le médecin lui demande de mon-
 » trer sa langue , il ne peut la porter que sur
 » le bord des lèvres , & la remue avec
 » effort dans l'intérieur de sa bouche. Après
 » avoir été quelques jours dans cet état , les
 » extrémités se refroidissent ; les yeux se re-
 » tirent ; ils deviennent tristes ; le nez de-
 » vient pointu ; les lèvres prennent une cou-
 » leur livide ; les hypocondres se serrent ;
 » le pouls devient petit , inégal ou intermit-
 » tent , & comme tremblottant ; une pâleur
 » mortelle couvre le corps ; il en coule une
 » sueur froide ; & le malade périt de spha-

» cèle , avant le vingtieme jour, quoique
 » les taches subsistent à la peau. Tous ceux
 » qui meurent victimes de cette maladie ,
 » périssent de cette maniere ; & il est rare
 » qu'on en revienne , si la maladie a été
 » abandonnée à elle-même , à moins que
 » les pétéchies ne soient sans fièvre , ou
 » qu'elles ne se compliquent avec quelqu'au-
 » tre maladie. »

» Ceux qui en échappent par le secours
 » de l'art , ou par le bienfait de la nature ,
 » commencent , vers le neuvieme jour , à
 » avoir l'ouïe dure : le rouge qui coloroit
 » leurs yeux , s'affoiblit ; leur ouïe devient
 » de plus en plus dure ; & ils finissent
 » quelquefois par être absolument sourds.
 » Leurs yeux se nettoient entièrement : il
 » y a quelques personnes cependant chez
 » lesquelles il en découle une humeur qui
 » forme des croûtes aux bords des pau-
 » pieres , sur-tout à leur commissure. Dès
 » que les malades commencent à devenir
 » sourds , ils reprennent le sommeil , & tom-
 » bent même dans une espece d'assoupisse-
 » ment : on en voit cependant se rétablir ,
 » sans éprouver rien de tout cela , sur-tout
 » lorsque les pétéchies se sont jointes à quel-
 » qu'autre maladie , comme une fièvre inter-
 » mittente , &c. Cependant les malades
 » commencent à rejeter des crachats épais ;
 » la croûte de leur langue se détache ; ils

» mouchent une matiere cuite ; la raison leur
 » revient. Le pouls , lorsque la fièvre com-
 » mence à baisser , devient mol , lent & ré-
 » glé : ensuite , lorsque les pétéchies ont dis-
 » paru , il survient une sueur abondante-
 » acide qui coule de tout le corps , & qui
 » dure deux ou trois jours ; quelquefois
 » même elle survient avant que les pétéchies
 » se soient dissipées : cette sueur ne paroît
 » jamais , que la fièvre ne soit tombée.
 » Après cinq jours d'assoupissement , les
 » malades reprennent leur sommeil ordi-
 » naire ; l'ouïe leur revient ; & leur visage
 » reprend sa couleur. Dans ce tems , le vi-
 » sage & les mains enflent à quelques-uns ;
 » il survient à quelques autres des douleurs
 » comme de rhumatisme : il y en a à qui les
 » pieds enflent ; d'autres qui n'ont aucun
 » appétit , & qui , lorsqu'ils ont mangé ,
 » éprouvent des pesanteurs d'estomac : quel-
 » ques-uns tombent dans la fièvre tierce ;
 » d'autres se rétablissent parfaitement , sans
 » rien éprouver de semblable. »

M. Strack , pour compléter son tableau
 de la fièvre pétéchiale , distingue deux sortes
 de taches : les unes , qu'il appelle *circonscrites* ,
 sont rondes , égales , & bien termi-
 nées ; les autres sont moins bien terminées :
 elles ne sont ni rondes ni égales ; elles s'éten-
 dent sous la peau comme une tache d'encre
 sur du linge : il les appelle *diffuses* , *diffusas*.

Ces dernières sont, tantôt plus, tantôt moins rouges, comme les premières; elles sont, ou solitaires, ou dispersées entre les circonscrites. Elles ne sont pas ordinairement nombreuses; & , lorsqu'elles sont seules, elles ne subsistent pas long-tems; mais elles s'évanouissent en trois jours. Cependant elles rendent la maladie beaucoup plus dangereuse; & il est rare qu'on en réchappe. Elles peuvent en imposer au médecin, parce qu'elles sont plus rares & plus pâles; & , par conséquent, elles se laissent moins appercevoir; ainsi, s'il n'est pas bien attentif, il peut aisément les méconnoître: c'est pourquoi notre auteur conseille, lorsque la fièvre pétéchiale régné quelque part, d'examiner, chaque jour, la peau du malade.

Il arrive quelquefois, lorsque les pétéchies sont diffuses, ou même après qu'elles se sont dissipées, qu'il survient une hémorragie abondante par le nez: le sang, qui coule, est dissous, & ne se coagule point comme celui des gens en santé. M. Strack en a vu rendre jusqu'à huit livres. Le malade reste très-foible; la fièvre augmente; & ils périssent bientôt de gangrene, sans que notre auteur ait trouvé aucun remède capable de prévenir cet accident: la saignée, pratiquée au commencement, n'est de nul secours. Cet accident n'arrive point dans les pétéchies circonscrites: il survient,

à la vérité , quelquefois une legere hémorragie ; mais le sang n'est pas dissous ; & les malades en ont réchappé.

Il est bon de remarquer que , pendant que cette fièvre pétéchiALE régnoit à Mayence , on observa une infinité de fièvres qui , aux pétéchies près , avoient le même caractère , & qu'on fut obligé de traiter de la même manière. Enfin cette maladie , comme toutes les autres épidémies , fit ses plus grands ravages dans les commencemens , & parut s'adoucir à la fin , comme si le venin se fût affoibli , en se dispersant.

Après avoir ainsi décrit la maladie pétéchiALE , M. Strack recherche , dans les chapitres trois & quatre , quelle est la cause qui a coutume de la produire , & la méthode curative , la plus propre à la combattre avec succès : ses recherches sont toutes fondées sur des observations & des expériences. Ses premières observations lui découvrirent , comme nous l'avons dit , que cette maladie n'étoit point , ainsi que l'avoient pensé quelques médecins , l'effet d'un traitement mal-entendu , ni de l'usage des remèdes échauffans , puisqu'il l'observa sur des malades auxquels il n'avoit prescrit que des rafraîchissans & la boisson la plus abondante. De nouvelles observations le convinquirent qu'on ne devoit pas regarder , avec quelques autres médecins , les pété-

chies comme une éruption critique, puisqu'il vit des malades chez lesquels leur apparition, bien loin de calmer la fièvre, parut aggraver la maladie.

Ayant tenté les rafraîchissans ou les acides, le camphre & les diaphorétiques, & ayant observé que, malgré ces secours administrés avec le plus grand soin, plusieurs malades étoient périés, il crut devoir rejeter des méthodes qui étoient au moins insuffisantes. S'étant rappelé alors qu'il pouvoit y avoir un très-grand rapport entre les pétéchiez & ces taches livides & lenticulaires qu'on observe quelquefois sur la peau des enfans, & qu'on fait disparaître par le moyen des purgatifs, parce qu'elles sont produites par des vers vivans ou morts, ou quelque matiere putride qui séjourne dans le bas-ventre; ou avec ces éruptions qui surviennent quelquefois aux personnes qui ont mangé des moules corrompues, & qui disparaissent, dès qu'il survient un vomissement, ou quelques déjections par bas, soit naturellement, soit qu'on les ait excitées par l'art; il soupçonna qu'une pareille cause pouvoit donner naissance aux pétéchiez, & que, si cela étoit, elles devoient céder aux purgatifs; en conséquence, à la première occasion qui se présenta, il eut recours à ce genre de remèdes qui lui réussirent au-delà de ses espérances. Ces succès confirmèrent

ses conjectures , & justifierent la sagesse de ses vues curatives : une observation singulière lui donna même lieu de s'assurer de plus en plus qu'il avoit découvert , & la véritable cause , & le véritable remède de cette maladie.

La femme d'un pauvre payfan des environs de Mayence , fut attaquée d'une fièvre pétéchiale qu'elle avoit gagnée de quelques foldats immédiatement après être accouchée ; elle fut fort mal : la fièvre s'alluma vivement ; les lochies ne coulerent point ; il ne parut point de lait dans ses mammelles : sur ces entrefaites , il lui survint un cours de ventre très-considérable , que les femmes du voisinage croyoient devoir arrêter. M. Strack , qui heureusement fut appelé assez à tems , les en empêcha ; il se contenta donc de lui prescrire un julep & une boisson rafraîchissante , à laquelle il fit ajouter de l'esprit-de-vinaigre , & du syrop de framboises. Au bout de quelque tems , la fièvre se calma ; les pétéchies perdirent de leur couleur , & se dissipèrent entièrement ; & lorsque la maladie fut à son terme , le dévoiement s'arrêta de lui-même. Les forces se rétablirent ; les lochies coulerent comme si elle ne faisoit que d'accoucher ; ses mammelles se remplirent de lait , & la mirent en état de nourrir son enfant.

A peine fut-elle relevée , que son mari fut

pris de la même maladie : elle fût plus longue, parce qu'il ne prit que des remèdes rafraîchissans ; mais il lui survint, à la fin, des envies de vomir & des tranchées suivies de déjections muqueuses, par haut & par bas, qui le soulagerent beaucoup. Eclairé par cet événement, M. Strack eut recours aux purgatifs qui perfectionnerent la cure ; aussi, depuis ce tems-là, il n'employa plus d'autre méthode ; & elle lui réussit constamment.

Sa doctrine reçut un nouveau degré de certitude par les rechutes qu'il eut lieu d'observer : elles furent toutes occasionnées par l'abus trop prompt des alimens, & cédèrent constamment aux purgatifs. Il ne croit pas que les pétéchies se manifestent sous la peau, parce que le venin, qui les produit, est entré dans le sang & le corrompt, mais plutôt parce que ce venin s'est mêlé au ferment corrompu qui séjourne dans les intestins : il appuie ce sentiment de plusieurs raisons qui nous ont paru très-fortes. Les principales sont, 1^o qu'il arrive souvent que les pétéchies paroissent dès les premiers jours de la maladie, & avant que le sang ait pu être infecté du venin. 2^o Qu'on fait disparaître, presque sur le champ, ces taches, si on a recours de bonne heure aux vomitifs ou aux purgatifs qui entraînent la matière corrompue qui séjournoit dans les premières voies. 3^o Que ceux dont les pre-

mieres

vières voies sont le plus farcies de cette matière corrompue, sont aussi ceux chez lesquels les pétéchies subsistent le plus long-tems, &c. Nous ne suivrons pas notre auteur dans le détail des explications qu'il donne des différens symptômes qui ont coutume d'accompagner cette dangereuse maladie ; nous dirons seulement qu'il les déduit, avec beaucoup de vraisemblance, de la cause qu'il lui a assignée.

Il arrive quelquefois qu'il se joint à la fièvre pétéchiale, ou qu'elle amène à sa suite, des accidens que M. Strack a cru devoir décrire plus particulièrement ; tels sont la fièvre intermittente, l'hydropisie & des abcès qui se forment à la surface du corps. Il survient souvent, pendant le cours de la fièvre pétéchiale, même lorsque la fièvre commence à tomber, des accès de fièvre quotidienne ou tierce, qui cessent avec la fièvre pétéchiale : cela n'arrive qu'à ceux chez lesquels la saburre putride abonde dans les intestins. On arrête ces accès par le même moyen que nous avons dit propres à combattre la fièvre pétéchiale. Il arrive quelquefois qu'après que la fièvre pétéchiale est terminée, il survient une nouvelle fièvre qui prend le type des quotidiennes ou des tierces, pendant le cours de laquelle les pétéchies, qui subsistent encore, se conservent ; & même il en paroît de nouvelles :

¶14 OBSERVATIONS MÉDECINALES

les douleurs se renouvellent aussi quelquefois , lorsque le malade en a déjà eu ; souvent les accès se confondent au point qu'il est difficile d'en observer la durée & les intervalles. Elle commence par des frissons accompagnés souvent d'envies de vomir , & suivis d'une chaleur brûlante , & quelquefois de délire. Lorsque l'accès est sur sa fin , il s'échappe une sueur d'une odeur forte. Les urines sont troubles , & déposent un sédiment semblable à de la brique pilée ; quelquefois elles ressemblent à de l'urine de jument. Les malades sont foibles , dégoûtés ; ils ont le ventricule tendu & douloureux ; & tout ce qu'ils prennent , les gonfle. Cette fièvre attaque ceux qui se sont livrés de trop bonne heure à leur appétit , & qui ont usé d'alimens de difficile digestion , ou même d'alimens sains , mais qu'ils ont pris en trop grande quantité , avant que le foyer des matieres corrompues , qu'ils avoient dans les premieres voies , ait été épuisé. Les purgatifs suffisent encore ici pour remédier à cet accident , & terminer cette espece de fièvre , en emportant les restes d'humeurs putrides qui séjournoient dans leurs entrailles.

La même cause produit également l'espece d'hydropisie que les malades éprouvent à la suite de la fièvre pétéchiale : il survient , en effet , quelquefois une leucophlegmatie uni-

verselle, ou un œdème aux pieds, ou même une ascite. Les malades deviennent pâles; le visage, sur-tout le dessous des yeux, leur enfle; le ventre se gonfle; leur respiration devient difficile; ils ont la bouche fade; les alimens leur répugnent; lorsqu'ils en prennent, leur estomac s'enfle & est douloureux; & ils sont oppressés: cela n'arrive qu'à ceux dont le corps n'a pas été purgé, & cède, comme la fièvre précédente, à l'usage des purgatifs répétés. Il est bon de faire remarquer que l'hydropisie ne cède pas d'abord à ces purgatifs; elle subsiste tant qu'il reste quelque impureté; mais, dès que les matieres putrides sont épuisées, il survient un flux d'urine abondant qui évacue toutes les eaux épanchées, & dissipe l'hydropisie:

Les abcès, qui paroissent à la suite de la fièvre pétéchiaie, & que quelques médecins ont cru pouvoir regarder comme autant de dépôts critiques, ne reconnoissent pas d'autre cause que les deux accidens que nous venons de décrire, & cèdent aux mêmes remèdes: ce sont ordinairement des parotides, des bubons, des furoncles & des abcès dans les articulations.

Après avoir établi sa doctrine sur la cause de la maladie dont il avoit entrepris de traiter, & proposé sa méthode curative qu'il appuie d'un très-grand nombre d'obser-

116 OBSERVATIONS MÉDECINALES
vations, M. Strack a cru devoir examiner les différentes méthodes qu'on avoit proposées jusqu'à lui ; il les réduit à trois ; car les uns ont eu recours aux remèdes rafraîchissans , les autres, aux sudorifiques ; d'autres enfin, au quinquina. Il fait voir qu'aucun de ces trois moyens ne réussit constamment , à moins que la nature ne vienne au secours du malade, & n'excite elle-même des évacuations par les selles , ou qu'on ne joigne à leur usage celui des purgatifs. La saignée a été rejetée absolument par les uns , & adoptée par les autres sans réserve. M. Strack reproche aux uns & aux autres d'avoir donné dans des excès opposés , & également condamnables. Il ne croit pas qu'elle convienne , si , dès le commencement de la maladie , il y a des signes d'une grande foiblesse , que le pouls soit petit , &c ; parce qu'elle ne serviroit qu'à épuiser de plus en plus les forces du malade ; mais elle peut être utile , lorsque la chaleur est vive , & la fièvre très-forte , pour prévenir l'inflammation que la matiere putride peut très-bien exciter : il ne craint pas de voir rentrer les pétéchies qu'il ne sçauroit regarder comme une éruption critique. Les emplâtres vésicatoires lui paroissent moins utiles : on peut cependant y avoir recours , lorsqu'on a à craindre quelque engorgement lymphatique de la part de quelque matiere ténace qui

se ramasse quelquefois dans les viscères du bas ventre.

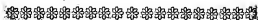
Les pétéchies se compliquent quelquefois avec d'autres maladies, comme avec la fièvre intermittente, la petite vérole, ou la dysenterie; ce qui désigne, selon notre auteur, qu'outre la cause morbifique, particulière à ces maladies, il y a dans les entrailles des matières putrides qu'il conseille d'évacuer, avant de songer à traiter la maladie primitive: il n'y a que dans le cas de la petite vérole où il tâche de combattre la putridité par les anti-septiques, jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie: alors il a recours aux purgatifs, lorsqu'il les croit nécessaires; mais, en général, il remarque qu'il arrive souvent que cette complication des pétéchies avec la petite vérole n'aggrave pas cette dernière maladie, & n'exige aucun traitement particulier. Outre ces complications, notre auteur a aussi observé la fièvre miliaire-rouge & les pétéchies dans les mêmes sujets: dans ces cas, il traite les pétéchies comme si elles étoient seules. Enfin il a vu un cataleptique attaqué de fièvre pétéchiale dans l'accès même de sa catalepsie; il en rapporte l'observation tout au long: nous y renverrons le lecteur, parce qu'elle mérite d'être lue en entier.

M. Strack termine son ouvrage par l'histoire des maladies qu'il appelle *intercurrentes*.

c'est-à-dire des maladies qui, sans être accompagnées de pétéchies, présentoient cependant tous ou quelques-uns des caractères de la fièvre pétéchiale. Celles qui avoient tous les caractères, ne différoient pas de la fièvre pétéchiale & légitime : elles étoient faciles à reconnoître, & demandoient à être traitées de même. Mais il y en avoit une espèce qui, n'ayant que quelques-uns des caractères de cette fièvre, étoit plus facile à méconnoître, d'autant mieux qu'elle étoit accompagnée d'autres symptômes fort différens, & le plus souvent de ceux de la pleurésie ; ce qui ne servoit qu'à induire plus aisément en erreur. Cette maladie commençoit par un frisson ; & aussitôt le malade étoit pris d'une douleur de côté très-aiguë : le frisson passé, il survenoit une chaleur très-vive. A la douleur de côté se joignoit la toux ; & les malades crachoient une pituite visqueuse comme un blanc d'œuf, ou jaunâtre. La respiration étoit pressée & laborieuse, à cause de la douleur : souvent le malade touffoit avec effort, sans rien cracher. Le pouls étoit petit, fréquent, & comme opprimé ; aussi la saignée le développoit-elle. Le sang qu'on tiroit aux malades, étoit plus ou moins glutineux, & se couvroit même quelquefois de la croûte pleurétique. Les saignées répétées, les fomentations émollientes, & les vésicatoires appliqués sur la partie douloureuse, les juleps rafraîchissans,

les boissons relâchantes, si utiles dans la vraie pleurésie, n'étoient d'aucun secours, lors même qu'on y avoit eu recours dès le commencement. Les malades ne rendoient jamais de crachats cuits. Le cinquieme jour, il survenoit du délire; la fièvre augmentoit; les urines devenoient enflammées; & la maladie se terminoit par la gangrene qui emportoit le malade le septieme jour.

Lorsqu'on étoit assez heureux pour reconnoître la maladie de bonne heure, le plus court étoit de recourir aux cathartiques. Les signes auxquels on pouvoit la distinguer de la vraie pleurésie, étoient les suivans : Les malades n'avoient ni le visage rouge & enflammé comme dans la vraie pleurésie; leur visage, au contraire, étoit défait, plombé, ou jaune; leurs yeux tristes & creux : ils étoient plus affaiblés qu'on n'a coutume d'être dans la pleurésie inflammatoire; leur poulx étoit, dès le commencement, foible & fréquent, ou le devenoit le quatrieme jour. A cette époque, il ne paroissoit point de crachats cuits; les yeux étoient ceints d'un cercle livide; les crachats étoient visqueux, rouillés ou rouges; l'urine étoit jaune dans la force des accès, & enflammée, ou semblable à celle des jumens dans les accès : lorsqu'on donnoit des lavemens, ils entraînoient des matieres muqueuses : enfin l'épidémie régnante devoit tenir le médecin sur ses gardes.



OBSERVATION

*Sur une Hystérie vermineuse ; par M. DU-
FAU , médecin à la Bastide d'Ar-
magnac.*

Le Journal de Médecine ne cesse de publier des observations relatives aux maladies nerveuses. Celles qui préconisent la théorie & la pratique de M. Pomme , s'y trouvent en foule : on y en voit très-peu qui ne s'adaptent complètement aux vues de ce célèbre médecin. Plus nous nous rapprochons , dans nos recherches , du terme de la vérité , plus nous devons nous tenir sur nos gardes contre les faux pas qui peuvent nous entraîner dans les sentiers faciles de l'erreur. Il est de l'intérêt de l'humanité que ceux qui s'occupent sérieusement des progrès de la médecine , s'empresent de faire connoître , avec la même impartialité , les cas où une méthode moderne échoue , & ceux où elle se distingue avec le plus d'avantage. C'est en suivant une telle route , qu'on parviendra à résoudre solidement les difficultés qui partagent encore les praticiens les plus éclairés sur le choix des moyens curatifs qu'on peut heureusement opposer aux affections vaporeuses de l'un & de l'autre.

texte. Une notion utile, mais trop généralisée, peut être la source des écarts les plus dangereux. Persuadé qu'on ne sçauroit trop s'attacher à en fixer l'étendue & les bornes, j'espère que les partisans même les plus zélés de M. Pomme ne me sçauront pas mauvais gré d'avoir fait insérer dans ce Journal une observation qui m'a paru mériter leur attention.

Mademoiselle D. . . . âgée de neuf ans, d'une vivacité singulière, & d'une santé qui jusqu'alors n'avoit reçu aucune atteinte, tomba, vers le commencement du mois de Mai de l'année 1763, dans une lipothymie accompagnée d'une respiration laborieuse & entre-coupée; à cela se joignoient des grincemens de dents, des pandiculations & différens mouvemens qui annonçoient l'anxiété la plus cruelle. Transportée dans sa maison, on essaya inutilement sur elle tous les petits secours qu'on ne manque guères de prodiguer dans de pareilles conjonctures; elle ne recouvra ses forces qu'au bout d'une demi-heure. Deux ou trois jours consécutifs, ces accidens se présentèrent à-peu-près dans le même ordre, & sous le même degré d'intensité. Vers le cinquième jour, ils eurent encore lieu; mais à la place du calme qui succédoit auparavant à son état primitif, on vit éclore des symptomes plus formidables; je veux dire des mouvemens

convulsifs, des contorsions, des rigidités successivement dans tous les membres : en vain auroit-on voulu les fléchir ; il eût été plus facile de les briser. La malade, couchée sur son lit, s'élançoit quelquefois avec une impétuosité qui demandoit la plus exacte vigilance de la part des assistans ; elle se feroit mille fois écrasée, si on ne l'eût retenue dans ces saillies : souvent on la voyoit se livrer à la joie & aux ris les plus immodérés ; bientôt après, les larmes, les soupirs, les sanglots formoient le contraste le plus bizarre : on remarquoit en elle moins une suite de spasmes, qu'une alternative irrégulière d'angoisse, de roideur, d'agitation & de calme.

Depuis cette époque, tous les symptômes, loin de se mitiger, prirent, au contraire, de nouvelles forces ; ils ne cessèrent de reparoître, chaque jour, sans observer aucun type constant, ni pour l'heure de l'invasion, ni pour le nombre des paroxysmes qui se répétoient jusqu'à deux & trois fois dans les vingt-quatre heures.

Pendant la lipothymie, qui étoit le fidele précurseur des secousses hystériques, la malade n'étoit privée de l'exercice d'aucun des sens ; elle exprimoit avec énergie les différentes sensations dont elle étoit affectée, & répondoit à toutes les questions qu'on lui proposoit ; elle se plaignoit plus particu-

lièrement d'un sentiment douloureux, & d'une foiblesse inexprimable dans les jambes; elle assuroit qu'avec la volonté la plus décidée, il lui seroit impossible de faire un seul pas; elle croyoit sentir le mouvement d'une grosse boule qui, roulant dans les régions de l'*abdomen*, changeoit, à chaque instant de position. Aussi-tôt que cette ondulation se portoit du bas-ventre à la gorge, (événement dont elle avoit soin de prévenir toujours ses gardes,) elle éprouvoit les horreurs d'une suffocation cruelle, & d'un étranglement violent; elle perdoit la parole, & étoit exposée aux différens genres de convulsion, dont j'ai déjà tracé une foible peinture.

Le prétendu globe étoit à peine descendu du pharynx à l'estomac, qu'on voyoit les premières défaillances remplacer les mouvemens convulsifs : ces scènes variées avoient des retours plus ou moins fréquens, suivant la durée de l'attaque qui ne se prolongeoit guères au-delà d'une heure. Des assauts, si multipliés & si graves, ne firent cependant pas des impressions fort sensibles sur l'embonpoint de cette jeune personne; ses fonctions s'exercerent toujours avec la plus parfaite intégrité : ses parens néanmoins, qui redoutoient les suites d'une incommodité fâcheuse, & qui faisoit, de jour en jour, de nouveaux progrès, ne crurent pas devoir

plus long-tems fermer les yeux ; ils chargerent du soin de sa guérison un ancien médecin qui jouit , dans cette contrée , d'une brillante réputation. Ce médecin ne méconnut ni l'espèce ni la nature de cette lésion ; il présuma avec le plus juste fondement que la présence des vers dans les premières voies étoit la cause de tant de défordres ; il crut devoir leur opposer , à deux ou trois reprises , outre la saignée du pied , des émétiques & des cathartiques. Le mauvais succès de ces remèdes déterminà à les abandonner : on osa espérer que la nature serviroit mieux que l'art. La maladie persista jusqu'à la fin de Septembre où elle disparut contre tout espoir. Deux mois s'écoulent sans récidive. Vers le commencement de Décembre , quelques indispositions fébriles viennent empoisonner les douceurs de son nouvel état : on les combat ; elles cèdent ; mais les levains que laissent ces fièvres intermittentes trop brusquement domptées , ne tarderent guères à développer les germes de l'hydre qui renaît aussi furieux qu'auparavant. Cette pauvre victime passa l'hyver , toujours exposée aux plus terribles accès. A l'entrée du printems , on prépare des armes plus efficaces contre ce monstre. La saignée du pied , le tarte stibié , & une purgation font le prélude du traitement ; on passe , après un très-court

Intervalle , aux bains domestiques qu'on lui fait prendre , matin & soir , pendant environ un mois ; pour obtenir un relâchement plus marqué de la part des solides , on la gorge de 'petit-lait clarifié : des apozèmes , qui viennent au secours , terminent enfin une longue & ennuyeuse carrière. Tout cet appareil thérapeutique , bien loin de rétablir l'harmonie du fluide nerveux , produit des effets tout contraires.

Notre hystérique étoit encore dans ces horribles perplexités , lorsque je me retirai de Montpellier : (c'étoit à la fin du mois d'Août ,) où je venois de prendre mes grades. Informé de la triste situation de cette infortunée , & prié de lui donner mes attentions , je ne fus pas long-tems sans être le spectateur de ses paroxysmes. Le tableau surprenant qu'on m'en avoit fait , ne me parut rien moins qu'exagéré. Après avoir pris toutes les instructions que la prudence exigeoit dans cette occurrence , il ne me fut pas mal-aisé de reconnoître , à des traits si frapans , une affection vaporeuse. Les vers qu'elle avoit rendus dans plusieurs occasions , l'odeur particulière de son haleine , le prurit presque continuel de la membrane pituitaire , &c. justifient dans mon opinion le jugement qui avoit été déjà porté. Il n'étoit pas possible de se refuser à l'évidence : l'hystérie vermineuse étoit , on ne peut

mieux, caractérisée; nulle particularité d'ailleurs qui donnât le moindre poids à quelque conjecture; rien de prématuré dans le sujet; sa conformation, sa taille, ses inclinations, tout étoit analogue à sa tendre jeunesse; rien enfin qui fît présumer que quelque dérangement dans les organes de l'excrétion menstruelle pût exciter ces orages. Un diagnostic clairement établi, ramene les moins instruits aux indications pratiques. Je tournai mes principales vues sur les premières voies. Les tentatives infructueuses, qu'on avoit déjà faites, me persuaderent qu'il ne suffisoit pas, pour une cure radicale, de procurer une abondante évacuation de vers; mais qu'il falloit encore travailler à en détruire le germe, & à changer la disposition des organes, qui en favorisoit la génération.

Je prescrivis, pour cet effet, quelques verres d'une limonade émétiqée; le surlendemain, une purgation qui avoit pour base l'extrait de rhubarbe (a). Ce préliminaire rempli, j'ordonnai une poudre composée d'anthelminthiques & d'anti-spasmodiques les plus accrédités. L'usage de cette poudre, délayée dans un petit verre de vin d'absinthe, fut continué pendant trois semaines.

(a) On auroit de la peine à imaginer la quantité prodigieuse de vers lombricaux & ascarides que la malade rendit par haut & par bas, sous l'opération de ces deux évacuans.

Ce procédé, si simple, fut couronné des plus heureux succès. Cette fille jouit, depuis plus de trois ans, d'une santé qui n'a depuis souffert aucune altération de ce genre.

Quoiqu'une heureuse expérience & les suffrages les plus respectables se réunissent en faveur de la pratique des humectans, on ne sçauroit cependant désapprouver le doute sage qui la soumet à l'examen, pour en évaluer les inconvéniens & les avantages. Personne ne peut désavouer qu'une hystérique, guérie par les vermifuges, quelques autres par le quinquina (a), ne modèrent la rigueur de l'arrêt prononcé contre les toniques dans les affections vaporeuses. De pareils exemples autorisent les médecins à tenter encore l'usage, mais circonspect & judicieux, de ces secours trop généralement proscrits.

M. P. a eu le courage de fronder un préjugé dominant : un peu plus de modération lui eut assuré la gloire de le vaincre. L'homme sans passion, l'ami du vrai, ne rejettera pas une méthode qui a plusieurs fois merveilleusement réussi ; il ne lui donnera pas non plus des éloges outrés & exclusifs ; il n'ignore pas qu'elle a été & qu'elle sera encore insuffisante dans quelques circonstances. Nous

(a) Lisez, dans le Journal de Janvier, l'Observation de M. Dablain ; &, dans ceux de Mars & de Juillet, les Lettres de M. Dejean.

devons toujours la regarder comme une découverte intéressante ; mais ce ne sera une connoissance complète, dogmatique, qu'autant qu'un grand nombre d'observations bien appréciées ; auront déterminé les égards qu'exigent les tems, les causes, les complications de la maladie, le tempérament, l'âge, les dispositions du malade, & qu'on aura posé les limites d'une indication trop vague encore, & susceptible d'éclaircissémens ultérieurs. Il est certain que le traitement des maladies doit varier à raison des principes qui les produisent : or peut-on prétendre que la sécheresse, ou le raccornissement du genre nerveux, soit un principe proëgumene, constant & invariable, ou, pour parler le langage ordinaire, une cause prochaine & univoque des vapeurs ? Il ne faut, pour se convaincre du faux de cette assertion, que parcourir la partie æthiologique de ces affections morbifiques chez les meilleurs écrivains, principalement dans les ouvrages de MM. Whytt & Sauvage.

Je croirois volontiers que la roideur ou l'exsiccation des nerfs existe plus fréquemment qu'on ne l'avoit cru jusqu'ici, & qu'alors les anti-hystériques sont moins salutaires que pernicioeux. Mais qui osera douter que leur trop grande délicatesse, ou leur irritabilité, leur sensibilité dépravée, leur foiblesse, des matieres morbifiques engendrées

drées dans la masse des humeurs, la diminution ou la suppression de quelque évacuation, des vers, des obstructions, les passions même de l'ame, &c. (a) ne soient une source féconde & inépuisable de phénomènes vaporeux, indépendamment du racornissement auquel on les impute sans restriction ? Ce détail raccourci des causes physiques, capables de produire les maux hystériques & hypocondriaques, est plus que suffisant pour faire saisir le vice de la doctrine de M. Pomme, & démontrer la nécessité d'acquérir les lumières qui peuvent nous diriger sûrement dans l'administration & dans le choix respectif des humectans ou des toniques.

OBSERVATION

Sur les Effets de l'application de l'eau froide dans les Mouvements convulsifs, &c. Par M. FEUILLERADE, médecin à Damazan en Guienne, diocèse de Condom.

Dans le mois d'Octobre dernier, je me trouvai chez un M. de mes amis, qui me pria de voir un de ses vigneron, abandonné de son médecin ordinaire qui, pour dernier

(a) Voyez l'ingénieuse production de M. Whytt sur cette matière.

remède, lui faisoit faire usage du café. La peinture qu'il me fit de l'état du malade, fit que je me rendis, à regret, à ses instances. A mon arrivée, je compris qu'il n'avoit rien exagéré. Je trouvai ce pauvre homme dans une situation des plus tristes : il éprouvoit, dans les bras sur-tout, des mouvemens convulsifs, les plus violens que j'aie encore vus; un spasme cynique qui faisoit horreur, & une roideur de tout le corps. Je trouvai son pouls dans l'état naturel; ce qui me fit dire à mon ami, que le malade n'étoit pas sans ressource. . . Je bannis l'usage du café; & j'employai l'eau de poulet émulsionnée. Pendant qu'on la préparoit, je fis couper les cheveux; & je fis appliquer sur la tête des serviettes chargées d'eau froide. A la seconde ou troisieme application, les mouvemens convulsifs cessèrent; & le malade reprit l'usage de ses sens qu'il avoit perdu. . . . Ici finit mon observation; & ce seroit ici que je devrois faire l'æthiologie de la maladie qu'avoit éprouvée le malheureux qui fait le sujet de mon observation; mais je n'ai garde de l'entreprendre : je le vis alors pour la premiere & derniere fois. Il étoit dans le délire; & plusieurs personnes étoient occupées à le tenir. Il avoit été saigné & purgé plusieurs fois. . . . *Interest non quod morbum faciat, sed quod tollat.* CELSUS. Je n'entreprendrai pas non plus

de relever le système que M. Pomme a fait revivre ; je n'ai d'autre intérêt, en faisant part au public de cette cure aussi prompté que surprenante, que celui de l'humanité. Je ne connois pas M. Pomme ; j'ai lu son *Traité des Vapeurs* ; & je ne crois pas, comme lui, que le raccornissement des fibres en soit toujours la cause.

OBSERVATION

*Sur une Catalepsie ; par M. VIALE fils ;
maître en chirurgie de la ville d'Agde.*

Claude Chaudeson, natif de Lunel, postillon, âgé actuellement de trente-deux ans, d'une taille un peu au-dessus de la médiocre, d'une mine sombre, a les yeux bleus, les cheveux légèrement châtons, le poil de la barbe & les sourcils blonds, la peau bafanée. Sept heures de sommeil lui suffisent en fanté ; il n'a jamais eu d'autre maladie que quelques accès de fièvre quarte, il y a environ huit ans ; il n'est pas grand mangeur, n'a jamais fait d'excès de vin, de tabac ni des séduisans plaisirs de l'amour dont il uoit cependant modérément dans l'état de mariage auquel il se trouve engagé. L'infâme manufupration ne l'a pas souillé, à ce qu'il assure, depuis long-tems. Il y a environ

quatre ans qu'ayant manqué à un seigneur qu'il menoit, il en reçut un coup de pistolet qui lui emporta le doigt index de la main droite : dans l'instant, il perdit connoissance, & ne revint, à ce que lui dirent les assistans, que deux heures après. Quelques mois ensuite, il assassina d'un coup de couteau un maréchal de Lunel, avec qui il avoit eu quelque démêlé. Il fut arrêté & conduit aux prisons de Montpellier, où il perdit derechef connoissance, & ne revint que le troisieme jour. Conduit, quelque tems après, aux prisons de Lunel, il y eut une troisieme attaque qui dura neuf jours. Passant par Béziers, dans le tems qu'on le conduisoit à Toulouse, il y essuya une quatrieme attaque qui dura six jours. Rendu à Toulouse, il a eu, aux prisons du palais, deux attaques. La premiere, qui fait la cinquieme de sa vie, dura deux jours; & la sixieme, trente-six heures. Les prisons du palais ne pouvant contenir tous les prisonniers, il fut transféré à celles du Capitole, où il essuya, le 20 Février dernier, une septieme attaque. Le chirurgien du Capitole étant malade, pria M. Arrazat de le voir. Ce medecin lui fit appliquer, le 24, cinquieme jour de sa maladie, les vésicatoires aux jambes : elles prirent, suppurèrent beaucoup; & il en revint quelques heures après. Il fut saigné du bras & du pied, émétié le lendemain, &

purgé quatre fois, à peu d'intervalle. Quelques jours après le dernier purgatif, il eut une huitieme attaque qui dura trois jours, & pour laquelle on n'appella personne. Le 28 Mars, on le conduisit au palais, où il fut condamné à être rompu. Immédiatement après, on le reconduisit aux prisons du Capitole; & se doutant de son sort, il tomba, le même jour, dans une neuvieme attaque: on lui appliqua les vésicatoires aux jambes, le 31 Mars au soir; & il en revint, le 1^{er} Avril. Vers les deux heures après midi, on lui donna une prise de bouillon, & une potion cordiale. Il passa bien la nuit; mais, le lendemain, 2 Avril, l'ayant conduit, vers les onzes heures du matin, à la chambre de la question, pour le faire confesser, il retomba dans sa dixieme, & jusqu'à ce jour, dernière attaque, dans laquelle on s'apperçut, pour la premiere fois, qu'il étoit cataleptique. Le bruit que caufoit dans Toulouse (où je suis à la poursuite d'un procès) ce singulier malade, excita ma curiosité. Je fus le voir pour la premiere fois, le 15 Avril, dans l'après-midi, quinzieme jour de sa dernière attaque. Je le trouvai habillé & étendu sur une paillasse: son pouls, que je fus obligé de tâter aux carotides, étoit petit, lent; les pulsations exactement égales. Ses paupieres supérieures étoient dans un mouvement convulsif, continuel: il ne respiroit que par la

nez, ayant ses lèvres exactement fermées, & les dents si bien clavées, qu'il me fut impossible de les desserrer par aucun moyen. Sa tête, son tronc & ses extrémités inférieures étoient roides, & paroissoient d'une même pièce; de façon que, le prenant par l'un de ses pieds, ou par sa tête, je le faisois glisser aussi facilement que s'il eût été une barre de fer; ses extrémités supérieures étoient un peu moins roides. Je pris son nez avec deux de mes doigts, & le serrai assez exactement, pour intercepter le passage de l'air. J'eus le plaisir, dans l'espace de vingt à trente secondes, de voir les lèvres s'ouvrir lentement par un mouvement vraiment mécanique, & l'air entrer avec un léger sifflement, à travers l'intervalle des dents. Je répétai cette expérience à quatre reprises, & toujours avec le même succès, en présence de MM. Baquié, maître ès-arts de l'université de Paris, en chirurgie, de Toulouse, de l'Académie des sciences de la même ville; Lacaze, chirurgien des prisons, & plus de vingt curieux. Je pris ensuite son bras que je plaçai dans toutes les attitudes possibles; & il y tint constamment le bras étendu, & l'avant-bras fléchi. Je pris ses doigts, & les mis dans le plus grand écartement possible; ils y restèrent. Je les serrai ensuite, & lui mis une canne à la main, qu'il tint à merveille. Je fis les mêmes

expériences sur l'autre bras avec un succès égal : voilà l'état cataleptique des extrémités supérieures bien prouvé ; aussi personne n'a osé le contester. Il n'en est pas de même des extrémités inférieures : plusieurs médecins & chirurgiens , d'une réputation bien méritée , ont dit qu'elles n'étoient pas cataleptiques ; & on vient de m'assurer qu'on l'a avancé , sans éprouver aucune contradiction , dans une thèse soutenue , ces jours derniers , aux écoles de médecine ; ce qui prouve que c'est le sentiment du collège. Je ne puis me rendre à des autorités si respectables , parce qu'elles me semblent contredire des faits que je suis sûr d'avoir bien vus. Je vais poursuivre le détail de mes expériences : mes lecteurs jugeront si elles peuvent se concilier avec le sentiment que je viens d'indiquer , ou si c'est pour n'avoir pas poussé leurs expériences assez loin , que ces MM. l'ont embrassé. Je pris donc une extrémité inférieure , la relevai avec peine vers le tronc ; je la lâchai ; elle tomba. Je priai M. Baquié de relever une extrémité , pendant que je relevois l'autre : nous les lâchâmes dans le même tems ; elles tombèrent encore. Je ne me rebutai point ; nous relevâmes derechef , M. Baquié & moi , les deux extrémités inférieures aussi haut qu'il nous fut possible. Je tins toujours la mienne , & priai M. Baquié de laisser

aller la fienne ; il le fit : elle se soutint à merveille. M. Baquié soutint ensuite la fienne ; & je lâchai la mienne qui resta parfaitement immobile. Nous répétâmes vingt fois cette expérience ; elle réussit toujours. Les pieds du malade, débordant le lit, étoient dans la plus grande extension, formant ce qu'on appelle *pied de pendu*. Je les repoussai l'un & l'autre avec la pointe de mon pied, & les mis dans l'état de la plus grande flexion, c'est-à-dire la pointe dirigée vers la partie antérieure de la jambe ; & ils se soutinrent très-bien, malgré la pesanteur de très-gros souliers dont ils étoient surchargés. Personne ne voulant m'aider à le relever, je terminai mes expériences. M. Lacaze nous assura qu'on l'avoit mis, quelques jours auparavant, sur ses pieds, & qu'il s'y étoit soutenu : son insensibilité fut à l'épreuve d'une brûlure considérable que MM. les professeurs en médecine lui firent à un des gros orteils, avec une chandelle allumée ; de l'application des ventouses scarifiées, & de l'irritation qu'auroit dû produire un stylet d'argent, avec lequel on agaca rudement, & pendant assez long-tems, la membrane qui tapisse les nombreuses anfractuosités de l'os étmoïde. Je ne dois pas passer sous silence ce que m'ont dit MM. Villars fils, maître en chirurgie de Toulouse, & Frisat, aspirant à la même maîtrise, qu'ils avoient trouvé,

vers le dix de l'attaque, la verge dans une demi-érection, & parfaitement cataleptique. Je puis assurer qu'elle ne l'étoit pas le quatorzième, & qu'au contraire, elle étoit très-flasque. Le lendemain de mes expériences, 16 Avril, & quinzième de sa maladie, la fièvre le prit : vers les quatre heures du soir du même jour, & environ une heure après, il se reconnut en présence de M. Latour, doyen des professeurs en médecine, balbutia quelques mots, prit quelques gorgées de bouillon, & retomba, l'instant après, dans son premier état. Je le vis, le 18 matin : son corps n'étoit pas à moitié si roide que le jour de ma première visite ; ses extrémités supérieures étoient presque aussi souples que dans l'état naturel : il avoit beaucoup de fièvre ; le mouvement convulsif des paupières supérieures avoit cessé ; il ouvroit la bouche & les dents avec facilité. Je le secouai, l'assis sur son lit, l'appellai par son nom : il sembloit m'entendre & vouloir répondre aux questions que je lui faisois ; mais le mouvement de ses lèvres ne produisoit qu'un son confus qui ne signifioit rien. Le lendemain, 19 Avril, on lui administra, à onze heures du matin, un lavement d'eau froide, qui fit tomber la fièvre, & le fit revenir à une heure de l'après-midi. Je fus le voir, le lendemain matin, 20 Avril, avec MM. Brun, professeur en

chirurgie ; Latour , maître en chirurgie ;
Lacaze , chirurgien des prisons ; un ancien
chirurgien-major de la reine de Hongrie, &
un médecin dont j'ai oublié le nom. Nous
le trouvâmes assis sur son lit , un chapelet à
la main ; nous commençâmes par l'assurer
qu'il avoit sa grace , afin de mieux gagner
sa confiance. Je lui fis ensuite raconter son
histoire telle qu'on l'a lue ci-dessus , à la-
quelle on peut ajoûter d'autant plus de foi ,
que tous les faits qu'elle contient , (hors les
dates qu'il n'a jamais pu se rappeler ,) pa-
roissent bien gravés dans son esprit , puisqu'il
me les a racontés , pendant quatre fois , de
la même manière , quoique j'aie pris la pré-
caution de mettre quatre ou cinq jours d'in-
tervalle d'une visite à l'autre : d'ailleurs ce
que j'ai pu vérifier sur le registre du chirur-
gien des prisons , s'est trouvé exactement
conforme à son récit. Je l'interrogeai en-
suite sur ce qu'il éprouvoit avant , pendant ,
& après ses attaques. Il répondit qu'elles le
prenoient ordinairement , quand il avoit plus
de chagrin qu'à l'ordinaire , & qu'il sentoit
une roideur & un feu vif qui partoît du cen-
tre du diaphragme , & montoit à la tête
avec tant d'impétuosité , qu'il n'avoit jamais
eu le tems de se reconnoître ; que , tant que
l'attaque duroit , il ne sentoit exactement
rien , & qu'il ne se rappelloit point absolu-
ment que nous l'eussions secoué , le 18.

que, pour le présent, il sentoît des grenailles, (ce sont ses propres expressions,) occuper la partie postérieure & les deux latérales de la tête; que la douleur qu'elles lui causoient, l'empêchoient de se tenir, pendant un quart d'heure, dans la même situation, & qu'il la sentoît passer d'un côté de la tête à l'autre, quand il la changeoit de situation. Ce sentiment douloureux lui a duré jusqu'au 30 du mois dernier. A cette époque, il m'a dit ne sentir que de l'eau à la place qu'occupoient ci-devant les grenailles: il sentoît aussi passer cette eau d'un côté de la tête à l'autre, quand il la remuoit. Ce sentiment lui dure encore, quoiqu'il se soit un peu affoibli. J'ai promené, aujourd'hui 11 Mai, environ demi-heure avec lui: il marche encore avec quelque peine, parce que la roideur des articulations des extrémités inférieures n'est pas entièrement dissipée. L'escarre qu'occasionna la brûlure faite par MM. les médecins, n'est tombée que depuis peu de jours; la plaie suppure encore. On a dû remarquer que, depuis le 28 Mars, que commença la neuvième attaque, jusqu'au 20 Avril où la dixième a cessé, notre malade n'a pris que deux prises de bouillon, & une potion cordiale. Il ne me reste, pour finir son histoire, qu'à dire qu'il n'a fait aucune fonction naturelle, pendant le long intervalle du 28 Mars au 23 Avril, qu'il urina & fut à la selle pour

la premiere fois , c'est-à-dire trois jours après sa guérison. Puiffe cette observation être de quelque utilité à ceux qui employeront leurs veilles à éclaircir la théorie & la cure des maladies de la tête !

On fera, fans doute, charmé de ſçavoir que le parlement a furſis à l'exécution de ce misérable juſqu'à la Pentecôte ; on eſpere , d'ici à ce tems, obtenir une grace qui commuë ſa peine en une priſon perpétuelle.

L E T T R E

Sur un Spina bifida , & ſur deux Hydropiſies guéries par des moyens différens ; par M. RICHARD , docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, & réſidant à Caſteljaloux en Albret,

MONSIEUR,

Je viens de trouver , parmi quelques papiers , une obſervation que j'ai faite autrefois ſur le *ſpina bifida* : ſi vous la jugez digne d'avoir une place dans vos Feuilles périodiques , je ſerai ſatisfait de l'avoir faite , & content de l'avoir trouvée.

Le 30 Janvier 1755 , madame D. . . . accoucha d'une fille qui avoit une tumeur de la groſſeur d'un œuf de poule , occupant les deux ou trois dernieres vertèbres du dos ,

& la première, même la seconde, ou en partie, de celles des lombes. Je fus appelé, le quatrième jour après sa naissance; j'examinai cette tumeur que je trouvai en partie charnue, en partie semblable à une ampoule: la partie charnue suppurait un peu. Pressant celle qui ressembloit à une ampoule, je sentoie une fluctuation qui s'étendoit par toute la tumeur; j'examinai les parties inférieures que je trouvai paralytiques: la peau des jambes sur-tout étoit d'une couleur plombée, parsemée de quelques phlyctènes gangreneuses. Ce qui me paroissoit sur-tout digne de remarque, étoit que, pendant l'inspiration qui étoit gênée, l'ampoule sembloit se renfler un peu, & s'affaïsser dans le tems de l'expiration. L'enfant tettoit très-peu; la tête me parut être dans l'état naturel; la couleur du visage étoit très-bonne. Je jugeai la tumeur mortelle: en effet, l'enfant expira le huitième jour. Dans la dissection que je fis de la tumeur, je commençai par l'ampoule de laquelle il sortit beaucoup de sérosité jaunâtre; poussant plus avant le scalpel du côté de la masse charnue, il en sortit beaucoup de sang fort noir: dans cette sérosité & ce sang noirâtre nageoit un nombre prodigieux de filamens nerveux. Je pénétrai jusqu'aux vertèbres; j'en trouvai environ trois ou quatre de celles qui répondoient à la tumeur, sans

apophyses épineuses, ni transverses, n'ayant que la partie antérieure de leur corps ; avec la moitié de la cavité qui sert au canal de l'épine, c'est-à-dire la moitié de leur corps ; tellement que je ne suis pas éloigné de croire que la partie de la moëlle de l'épine, que les anatomistes appellent *queue de cheval*, ne se soit terminée dans la tumeur, au lieu de continuer sa route dans le reste du canal : la ressemblance de tous ces filamens nerveux qui flottoient dans la sérosité contenue dans la tumeur, avec la queue de cheval, m'engage à le croire. J'aurois pu, en quelque façon, décider la question, s'il m'eût été permis de scier la colonne vertébrale à l'endroit de la tumeur, parce qu'alors j'aurois vu ce qui étoit contenu dans le reste du canal.

L'an dernier, un jeune Lanusquet (a) de quatorze à quinze ans, arriva à l'hôpital de Cateljaloux, pâle, un peu bouffi, & ictérique ; son foie étoit gros & dur. J'ordonnai des remèdes propres à enlever les embarras de ce viscere : il les prit assez long-tems, sans beaucoup de succès ; son teint s'éclaircit un peu ; mais il languissoit toujours ; il tomba même dans une leucophlegmatie des plus considérables, pour laquelle j'employai inu-

(a) C'est le nom qu'on donne, en Guyenne, aux payfans qui habitent les Landes de Bordeaux.

àilement différens remedes : comme j'apercevois un fond de chaleur & de fièvre, j'omis les apéritifs qui avoient trop d'action, ou je les associois au petit-lait. Ennuyé de n'apporter aucun soulagement par le traitement que je crus le plus méthodique, je conseillai au malade de boire en quantité de l'eau nitrée, ou du crystal minéral, à la dose d'une drachme par pinte d'eau. Il n'eut pas usé deux jours de ce dernier remede, qu'il désenfia à vue d'œil ; & ce qui me surprit le plus, c'étoit un hydrocèle des plus considérables, qui disparut aussi : il s'en tint à cette tisane, & fut en état de sortir de l'hôpital en moins de quinze jours.

Cette observation m'en rappelle une autre faite il y a dix ans. Je fus mandé pour un payfan malade d'une hydropisie ascite : son état de pauvreté ne me permit pas d'employer beaucoup de remedes. Je conseillai une tisane avec le chiendent & les cloux rouillés ; je croyois le soulager un peu, & n'osois prétendre à la cure radicale. Six mois après, appelé pour un autre malade dans la même maison, la premiere personne qui se présenta à moi, fut l'hydropique en question, bien guéri.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS

*Sur trois Couches accompagnées d'accidens
fâcheux ; par M. RENARD , docteur
médecin à la Fere.*

*Resse enim HIPPOCRATES judicavit partus
sine debito dolore periculosos esse.*

On a déjà beaucoup de connoissances & de lumieres sur l'art des accouchemens ; mais, comme tout est grave dans la grossesse, dans le part & dans ses suites, on ne peut trop multiplier les observations à ce sujet. Un accoucheur instruit, & une sage-femme habile sont, sans doute, les gens les plus précieux à l'Etat, & les plus essentiels à l'espece humaine. Ils sçavent tout prévoir, remédier à tous les accidens ; ils n'hazardent rien ; ils suivent la nature pas à pas, consultent les forces de la mere, s'assurent de la situation & des besoins du *fœtus*, favorisent ou accélèrent même l'accouchement, si la conservation de l'un ou de l'autre le requiert, & enfin produisent au jour un être dont l'existence fait déjà le bonheur des parens, & peut, dans la suite, contribuer aux forces, à la richesse, ou à la gloire de l'Etat. Un accoucheur ignorant, & une sage-femme mal-adroite, au contraire, sont des pestes publiques :

publiques : guidés par une routine aveugle , ils n'ont jamais sçu remédier au moindre accident , soit de la grossesse , soit des couches ; ils ne connoissent que l'usage des cordiaux les plus incendiaires , pour faciliter l'accouchement naturel un peu laborieux ; & les crochets , pour terminer tous ceux contre-nature ; aussi combien de meres périssent , souvent même après une couche heureuse , d'inflammation à la matrice , causée par l'abus des remèdes échauffans ! Combien de malheureux enfans , aidés de la nature seule , alloient jouir de la lumière , ou qu'une main habile , dans les circonstances les plus extraordinaires , auroit conservés à leur famille & à la patrie , sont déchirés impitoyablement dans le sein même de leur mere mourante , & n'offrent plus que des membres ensanglantés & palpitans ! Quel affreux spectacle ! que d'horreur ! quelle dépopulation ! J'en ai trop dit pour les ames sensibles & vertueuses ; mais il en est d'autres que rien n'étonne , que rien n'ébranle. Essayons pourtant de les persuader & de les instruire : c'est l'ouvrage des faits ; en voici plusieurs.

I. Je suis appelé , en Octobre 1766 , pour secourir la femme de sieur Liépard de Lyez ; j'arrive auprès d'elle vers les huit ou neuf heures du matin : elle étoit en travail pour accoucher , depuis vingt-quatre heures :

les douleurs étoient devenues fréquentes, & très-aiguës depuis plus de cinq heures. La sage-femme du village, qui est très-âgée, & qui se défioit de ses forces, & peut-être de son habileté, après avoir reconnu que l'accouchement étoit contre-nature, ne voulut rien risquer, & demanda du secours; (exemple bien rare!) Je louai sa prudence; & tout de suite je m'occupai des moyens de sauver la mere & l'enfant; mais ç'en étoit déjà fait de ce dernier. La première chose qui se présenta sous ma main, fut le cordon ombilical qui me parut très-froid: il n'y avoit plus de pulsation dans les artères. En poussant mes recherches plus loin, je reconnus que la tête étoit engagée dans le petit bassin, & que la face étoit tournée vers l'os pubis. Lamotte « assure, pag. 429, » qu'une situation contre-nature, telle que » celle où la face est en-dessus, expose » l'enfant dans un extrême danger, puisque » les plus heureux accouchemens de cette » sorte ne se terminent qu'avec beaucoup » de tems & de douleurs. » Je n'avois pas de *forceps*; & je voulois éviter jusqu'à la moindre apparence de carnage. Par conséquent, je rejettai tous les crochets, le tire-tête de Moriceau, &c. Je ne voulus me servir que de mes mains; & j'essayai, pendant quatre ou cinq heures, à différentes reprises, de saisir avec mes doigts la tumeur

qui a coutume de se former sur toutes les têtes enclavées, pour dégager celle-ci, & en faciliter la sortie : tous mes efforts furent inutiles. Je ne réussis pas mieux, en tentant de la repousser en dedans, pour pouvoir, après cela, terminer tout de suite l'accouchement par les pieds. Tous les accoucheurs veulent qu'on se serve d'instrumens dans pareilles circonstances. Celse, de *Remedicâ, lib. vij, cap. 29*, s'exprime ainsi : *Tum, si caput proximum est, demitti debet uncus undique laevis, acuminis brevis, qui vel oculo, vel auri, vel ori, interdum etiam fronti rectè injicitur, deinde attractus infan-tem educit.* Rueff a imaginé un bec de canard ; Ambroise Paré, un pied de griffon, &c. Ce sont-là tous instrumens dont l'aspect seul doit faire frissonner, & dont l'usage doit être absolument banni de la saine pratique.

» Mais, si la tête de l'enfant, dit Dionis,
 » dans son *Traité des Opérations par La*
 » *Faye*, pag. 301, s'étant présentée la pre-
 » mière, étoit tellement avancée & engagée
 » dans le passage, qu'elle ne pût être repous-
 » sée, sans faire trop de violence à la femme,
 » il faudroit tâcher d'en procurer la sortie
 » en cet état ; &, comme la tête est ronde
 » & glissante, à cause des humidités dont
 » elle est abbreuvée, le chirurgien n'a sur
 » elle aucune prise avec ses mains, il faut
 » donc qu'il ait recours au crochet, On

pourroit très-souvent , dit Levret , dans son livre sur l'*Art des Accouchemens* , pag. 108 & 109 , « prévenir tous les défordres qui » peuvent suivre de l'enclavement de la tête » de l'enfant , si on prenoit promptement le » parti de terminer l'accouchement par le » moyen du *forceps*. . . . Il est , ajoûte-t-il , » également utile pour déclaver , dans tous » les cas , la tête de l'enfant , soit que la » face soit tournée du côté du pubis , soit » qu'elle regarde l'os *sacrum*. » Il est bon d'observer qu'on doit s'en servir promptement ; mais pour cela , il faut être appelé de bonne heure , & être muni de l'instrument ; sans cela , l'accouchement est impossible , & la mort de l'enfant certaine. Comme celui-ci étoit expiré , peut-être même long-tems avant mon arrivée , je donnai toutes mes attentions , tous mes soins à la mere ; dont l'état étoit d'autant plus critique , qu'elle avoit eu une grossesse très-fâcheuse. Je l'avois vue , vers le quatrième mois , à l'occasion d'une dysenterie avec ténésie & douleurs aiguës : les urines avoient cessé de couler dans le même tems. Le ventre étoit extraordinairement volumineux : je le touchai ; & je reconnus une hydropisie ascite. Ce n'étoit pas tout : la malade étoit d'une maigreur qui approchoit beaucoup du marasme ; & la fièvre , quoique petite , étoit continuë. J'eus d'abord recours

aux diurétiques doux qui rappellerent le cours des urines, & dissipèrent l'hydropisie; je remédiai aux ténèsmes par des lavemens adoucissans, anodins, & quelquefois un peu toniques; & je fis cesser la dysenterie, en conseillant l'usage de quelques astringens légers, & de calmans, à petite dose. Tous les accidens disparurent; & je cessai alors de voir la malade. Je sçus qu'elle avoit été sujette à quelques petites récidives pendant le cours de sa grossesse; qu'elle porta jusqu'au terme de neuf mois environ, parce qu'elle ne put pas, à cause de son peu d'aisance, suivre bien exactement le régime prescrit, ni prendre tous les remèdes indiqués. Ces alternatives de bien & de mal ne lui avoient pas laissé le tems de reprendre un peu d'embonpoint & de forces; de sorte qu'au moment d'accoucher, elle étoit encore fort maigre, foible & découragée. Il lui étoit donc, pour ainsi dire, impossible, de faire valoir ses douleurs. Pour comble de malheur, l'enfant se présentoit la face tournée vers l'os pubis; & sa tête étoit enclavée dans le passage. Le sçavant Astruc convient que, quand on ne peut pas la repousser, on est forcé, dans ce cas, de tirer l'enfant dans cette posture; & il conseille, pour faire l'extraction d'un enfant mort, de se servir du *forceps* courbe de M. Levret, dont le succès

est sûr, & sans danger. Mais j'ai déjà dit que je n'avois pas cet instrument, & que je ne voulois pas recourir aux crochets, dont l'usage, toujours si effrayant, est souvent très-funeste. Ainsi, tant qu'il y eut douleur, j'assistai la malade ; je consultai toujours attentivement l'état du pouls & ses forces, afin de lui distribuer à propos, & avec sûreté, quelques legers cordiaux & les boissons convenables. Je fis donner un lavement émollient que je conseillai de garder long-tems, pour relâcher les parties, & favoriser, par-là, l'issuë du fœtus mort : il fut sans effet. Quelques momens après, on en administra un second un peu irritant, comme cela se pratique dans les accouchemens laborieux, afin de rappeler les douleurs, & d'accélérer l'accouchement, en excitant des envies d'aller ; mais il n'eut pas plus de succès. On changea la malade plusieurs fois de situation ; on la fit promener : tout fut inutile. Enfin, vers les deux ou trois heures après midi, la malade me parut tranquille : les douleurs avoient cessé absolument. Il n'y avoit pas d'hémorragie ni autre accident. J'ai déjà fait remarquer que l'enfant étoit mort avant mon arrivée ; & cela fondé sur ce que le cordon ombilical étoit sorti-peut-être depuis long-tems, qu'il étoit froid, & que ses arteres ne battoient plus. Je ne pus pas porter ma main jusqu'au nom-

bril, pour m'en assurer encore mieux, ni présenter mon doigt à la bouche de l'enfant qui a coutume de le fucer, quand il est vivant. Je ne reconnus aucun mouvement d'artère aux deux tempes : les futures de tout le crâne me parurent lâches & flasques. Ce fut cette dernière considération qui me fit interrompre tout travail. La malade fut mise dans son lit où elle resta tranquillement plusieurs heures. Je fus obligé de la quitter, dans cette circonstance, pour voler au secours d'un malade en danger. Je laissai auprès d'elle un chirurgien des environs, & la sage-femme ordinaire. Je leur recommandai d'attendre tout de la nature. Je leur assurai que l'enfant étoit mort, la mère sans danger, & que l'accouchement se feroit naturellement, un peu plutôt, ou un peu plus tard, aux moindres efforts de la mère. Tout est dans le relâchement chez un enfant mort : le cerveau s'affaïsse & se ramollit; les os du crâne se replient sur eux-mêmes; la tête, dont la grosseur est souvent le seul obstacle à l'accouchement, s'allonge & se rétrécit, & rend, par conséquent, la sortie de l'enfant des plus faciles. Tout arriva ainsi : Sept ou huit heures après mon départ, la mère eut une douleur, & mit au monde un enfant mort, & probablement à terme; il avoit seulement un œil un peu éraillé, & la peau légèrement excoriée à l'endroit du sinciput.

Auroit-on causé moins de désordres, en se servant du *forceps* ? L'enfant auroit-il été moins blessé, & l'accouchement moins heureux ? Je continuai de la voir pendant quelques jours ; & j'eus la consolation de la laisser sans aucun accident, & en état de pourvoir elle-même aux besoins de son ménage ; mais, un an après, j'appris qu'elle étoit morte. La dyffenterie & la fièvre, qui ont reparu, à plusieurs reprises, dans cet intervalle, & qui n'ont pas été traitées, ont enfin terminé les jours.

II. *Si mulieri in utero gerenti purgationes prodeunt, fœtum sanum esse impossibile.*
HIPPOCRATE, sect. v, Aphor. 60.

Madame S. . . . épouse d'un procureur-notaire de cette ville, essuya une perte, pendant environ six semaines, quelques mois avant le terme. Comme le sang ne couloit pas avec abondance, dans les premiers tems, on ne prit aucune précaution ; mais, l'hémorragie étant augmentée considérablement, & la malade s'affoiblissant de plus en plus, je fus prié de la voir en Janvier 1767. J'attribuai cet écoulement habituel au détachement d'une partie du *placenta* ; & je me gardai bien de faire saigner la malade, comme on a coutume de le pratiquer dans de pareilles circonstances : l'épuisement étoit déjà extrême. Je conseillai donc, avec tous les praticiens & tous les

auteurs dans l'art des accouchemens , de faire cet accouchement de force. Je prouvai que la conservation de la mere & de l'enfant en dépendoit absolument ; mais un chirurgien peu versé dans cette partie, une sage-femme , qui , depuis ce tems , a cessé d'être , & quelques commeres soutinrent qu'on n'avoit jamais accouché sans douleur , & qu'il étoit plus prudent d'attendre. Leur sentiment prévalut. Je cessai aussi-tôt de voir la malade ; je ne pouvois plus lui être utile ; j'étois même certain que le *placenta*, une fois détaché de la matrice par un bout , ne pouvoit plus s'y rattacher , & que le seul secours efficace , dans pareilles circonstances , étoit d'accoucher promptement ; ainsi cette jeune dame , estimable & digne d'un meilleur sort , fut , pour ainsi dire , abandonnée à elle-même pendant plus de dix jours : on vouloit absolument attendre les douleurs. Cependant les eaux percerent ; la malade eut des foibleesses Qu'importe ? Notre ignorante sage-femme resta dans l'inaction ; mais la famille alarmée fait appeler un second chirurgien plus expérimentée , & peut-être moins timide. Il trouve la malade en syncope , sans pouls , sans chaleur ; il la croit morte , & déjà se dispose à faire l'opération Césarienne , pour procurer le baptême à l'enfant , s'il est encore tems. Heureusement pour la mere , elle

donne quelques signes de vie : alors notre accoucheur courageux fait l'accouchement forcé, & rend, par cette opération prompte, une tendre épouse à son mari, & une parente chérie à toute une famille désolée. Lamotte, que j'ai déjà cité plus haut, & dont M. Antoine Petit, D. M. P. un des plus grands accoucheurs-théoriciens & praticiens de ce siècle, fait un très-grand cas, s'exprime ainsi à la fin de sa 201^e observation : « Ces pertes de sang affoiblissent tellement les femmes, que ce n'est que par le secours de bons alimens, d'un grand repos & du tems qu'elles se rétablissent : il y en a même auxquelles il reste une douleur de tête longue & fâcheuse, & dont le visage ne reprend jamais son beau coloris. » Notre malade effectivement languit très-long-tems. Immédiatement après ses couches, elle fut livrée aux soins de la même sage-femme qui avoit refusé de l'accoucher : plus suffisante qu'instruite, elle promettoit tous les jours un rétablissement prochain. Cependant la malade avoit dans toute la tête une espece de fluxion qui lui causoit les douleurs les plus aiguës ; sa pâleur étoit extrême ; les foiblesses fréquentes, l'insomnie continuë, &c ; tout annonçoit, au contraire, un dépérissement considérable, & une fin prochaine. Je fus rappelé de nouveau : il y avoit quarante-sept jours que je

n'avois vu la malade : son aspect me fit tout craindre pour elle ; c'étoit l'image de la mort. Mais , après un examen exact , je fus rassuré. Je reconnus que tous les viscères , quoiqu'affoiblis , faisoient passablement leurs fonctions ; j'attribuai tous les accidens à l'appauvrissement des humeurs. M. Lieutaud , dans son excellent *Précis de Médecine pratique* , pag. 75 , décrit une maladie sous le nom d'*anémie* , tout-à-fait semblable à celle que j'avois à traiter. Dès ma première visite , je mis la malade à l'usage des restaurans , des cordiaux légers , & des hypnotiques à petite dose. La convalescence fut très-longue. Je fus obligé d'administrer , de tems à autre , un purgatif extrêmement doux , pour désenfler les premières voies , & détourner l'humeur de la tête. Cette pratique eut un très-bon succès. Nous vîmes tous les accidens disparoître petit-à-petit , & ses forces revenir insensiblement. Sur la fin d'Août de la même année , la malade prit le lait d'ânesse qu'elle continua en Septembre ; elle alla ensuite passer quelque tems à la campagne , dans son vignoble qui est très-agréablement situé ; elle en est revenue , en Novembre , avec toute la santé qu'on peut attendre d'un tempérament délicat & phlegmatique.

M. Dolignon , habile chirurgien de Crécy-sur-Serre , m'a fait part d'une observation

assez semblable à la mienne : je l'abrégérai. Une jeune femme, grosse de sept à huit mois, tombe sur le pavé, & se sent blessée dans le moment même. Trois jours après, elle essuie une perte abondante qui dure quatre ou cinq jours : le sang cesse de couler pendant quinze autres jours environ ; puis il reparoit encore deux fois en différens tems, mais en plus petite quantité. M. Dolignon est appelé ; il apprend que, dans ce moment-là même, il paroît quelque chose en blanc ; que les mouvemens de l'enfant, quoiqu'affoiblis, sont encore sensibles. Il touche la mère qui se plaignoit déjà de fausses douleurs, trouve l'orifice de la matrice dilaté, & assure qu'il est de toute nécessité de terminer aussi-tôt l'accouchement. (L'habile, le judicieux Lamotte se conduisoit ainsi ; il dit, à la pag. 347 : Toutes les fois que j'ai été appelé pour secourir des femmes qui souffroient de violentes pertes de sang, j'ai été obligé de les accoucher, pour sauver la vie à la mère & à l'enfant :) il fut différé jusqu'au lendemain. En attendant, il prescrivit des bouillons vulnéraires, & une boisson aigrelette, & un peu astringente ; il ne jugea pas la saignée utile : la malade étoit trop affoiblie. Le lendemain, les douleurs deviennent vives & fréquentes. Le chirurgien, après avoir reconnu les progrès de la dilatation, annonce un

accouchement prochain. Pour le faciliter & augmenter les forces de la malade, il lui administre deux cuillerées d'eau de mélisse composée en deux fois, & fait appliquer sur le bas-ventre des fomentations émollientes. En moins de cinq quarts d'heure, l'enfant se présente au passage, situé naturellement. La sage-femme le reçoit sans peine : il reste cinq ou six minutes sans donner aucun signe de vie ; il étoit d'une maigreur extraordinaire ; il avoit rendu le *meconium* dans le sein même de sa mere : cependant il a pu vivre encore environ deux jours. Si malheureusement cet accouchement avoit encore été retardé seulement de quelques heures, ç'en étoit fait de l'enfant ; il n'auroit jamais respiré, &, par conséquent, auroit été privé de la grace du baptême. La sage femme, qui parut plus entêtée qu'instruite dans cette occasion, mit plus d'un quart d'heure à délivrer la mere. M. Dolignon s'offrit plusieurs fois de l'aider : elle ne voulut jamais quitter prise ; la manœuvre finie, il veut reconnoître si tout est en bon état ; mais il en est empêché : les deux côtés de la matrice étoient tombés jusques dans le vagin, & fermoient le passage : il les repousse avec le dos de la main, & les replace dans leur situation naturelle : essayant ensuite de pousser ses recherches plus loin, il rencontre au fond de ce viscere un morceau d'ar-

rière-faix de la grosseur d'un œuf, & adhèrent ; il le détache & le tire dehors. Enfin il fait situer la malade convenablement, & la traite relativement aux accidens qu'elle venoit d'essuyer. Tout a très-bien été depuis.

III. *Mulier in utero gerenti, si alvus multum fluxerit, periculum ne abortiat.* HIPPOCRATE, sect. v, Aphor. 34.

La jeune femme d'un jardinier de cette ville, grosse d'environ cinq mois, est attaquée, dans le courant d'Octobre 1767, d'une dyssenterie qu'on essaie de dissiper par quelques remèdes de commerce, sans doute trop chauds & trop spiritueux. Le mal s'aggrave ; la fièvre survient ; les déjections sont fréquentes ; les douleurs aiguës, & la faiblesse extrême. Je suis appelé ; je conseille la limonade, l'eau de veau ou de poulet, les lavemens avec la décoction de graines de lin & les têtes de pavot blanc. Tous les soirs, on donne, en deux fois, une once de syrop diacode. Après un très-petit nombre de jours de l'usage de ces différens remèdes, les accidens diminuent ; la fièvre disparoit : il n'y a plus de douleur, plus de sang : cependant les déjections sont encore fréquentes. Je fais prendre une petite dose d'ipécacuanha ; & la malade entre en convalescence. Je cesse de la voir ; je la rencontre ; & elle m'assure qu'elle se porte très-bien.

Environ cinq semaines après, elle retombe. Le régime certainement n'avoit pas été observé : d'ailleurs elle avoit pris l'air & travaillé trop tôt. Le mari a recours à l'ipécacuanha qui a si bien réussi la première fois : elle le prend sans succès. Je vois la malade ; & elle est tirée d'affaire, en deux ou trois jours, avec les mêmes secours que ci-dessus. Je lui conseille d'être plus circonspecte, de vivre long-tems de régime ; je l'avertis que son état de grossesse exige un très-grand ménagement, & qu'une troisième rechute pourroit lui être funeste. On fut sourd à mes remontrances ; on voulut aller le même train ; & on retomba, pour la troisième fois, en Janvier 1768. C'est ici le moment de crise. La malade entroit dans le huitième mois de sa grossesse. Trois jours de déjections fréquentes, de ténèbres & de fièvre, nous firent présager une fausse-couche. En effet, bientôt notre malade, découragée, & considérablement affoiblie, sent des douleurs dans les reins & dans le bas-ventre ; l'enfant ne se remue plus, ou presque plus ; les syncopes se renouvellent souvent ; en un mot, tout annonce ; non plus une fausse-couche, mais une fin prochaine. La sage-femme est chargée d'examiner la malade ; elle trouve l'orifice de la matrice exactement fermé ; & , croyant l'accouchement fort éloigné, & la mere sans espérance, elle

opine pour l'opération Césarienne (a). Un jeune chirurgien, qui réunit à de grandes dispositions d'excellens principes, & beaucoup de modestie, est consulté, & s'y refuse. J'arrive dans ce même tems; & il est décidé qu'on différera l'opération. Cependant la malade s'affoiblit de plus en plus; & l'accouchement paroît indispensable pour sauver la mere & l'enfant. La même sage-femme veut hazarder une potion cordiale & emménagogue, pour ranimer la malade, & provoquer les douleurs: je m'y oppose; je sçavois trop ce qu'il en avoit coûté à plusieurs femmes, pour en avoir usé; le vin même est une sorte de poison (b). Je me contente de faire continuer celle dont elle usoit, depuis

(a) On ne reconnoît que trois cas où l'on doit pratiquer l'opération Césarienne dans une femme en vie. 1^o Celui où il y a une si grande difformité dans les os du bassin de la mere, qu'il est physiquement démontré qu'un enfant à terme ne peut point passer par ce détroit. 2^o Celui où l'enfant se seroit formé hors de la matrice, & se trouveroit renfermé dans le ventre, les trompes ou les ovaires. 3^o Celui où, dans un travail laborieux, l'enfant vigoureux & placé en travers dans la matrice qui se trouve mince alors, en perce les membranes, & se fait un passage dans le bas-ventre. Notre malade ne se trouvoit dans aucun de ces trois cas: l'opération n'étoit donc pas admissible; elle ne fut pas faite.

(b) Voyez le Journal de Médecine, Août 1766, pag. 148 & suivantes.

quelques

quelques jours , pour la dyffenterie , & qui étoit compofée d'égale quantité d'eau de cannelle orgée , de fyrop diacode , & de quelques gouttes de teinture anodine de Sydenham. Cela nous réuffit parfaitement. Les épreintes diminuerent infenfiblement ; les felles furent un peu plus rares , moins copieufes & moins rouges ; le poulx parut fe ranimer ; les douleurs devinrent plus vives , plus longues , & fe porterent en bas : la malade put les faire valoir ; & l'accouchement fe fit heureufement , & en affez peu de tems , en préfence du même chirurgien. L'enfant a vécu cinq heures ; & il fut jugé être au terme de fept mois au moins. Je fis encore continuer la potion pendant quelque tems ; j'en ajoutai même , le premier jour des couches , une certaine quantité à un lavement , dont l'effet fut merveilleux. « Si la femme » groffe , dit le très-fenfé & le très-expert » Lamotte , pag. 812 , retire beaucoup d'a- » vantage de l'ufage des lavemens , celle » qui eft nouvellement accouchée , n'en » reffent pas moins les bons effets , rien ne » lui étant d'un plus grand fecours pour di- » minuer & diffiper la chaleur que la lon- » gueur , la violence des douleurs , & la » perte du repos , caufent , à l'occafion d'un » travail difficile , non-feulement dans les » humeurs en général , mais dans le bas- » ventre en particulier. » Depuis ce lave-

ment, qui fut si contredit, si blâmé par la sage-femme, tout a été de mieux en mieux. L'extrême foiblesse a pourtant exigé un régime exact, particulièrement aux approches de la fièvre de lait qui se fit à peine sentir. Il semble que l'accouchement ait mis fin à tous les accidens qui menaçoient les jours de la malade : aucun n'a reparu depuis ; & cette jeune femme jouit à présent de la santé la plus solide, malgré le pronostic malheureux de quelqu'un qui se donne pour accoucheur, & qui assuroit n'avoir jamais vu de femme survivre à une fausse-couche de sept mois.

OBSERVATIONS

Sur le Danger qu'il y a de ne pas réduire les Luxations sur le champ ; par M. MARTIN, principal chirurgien de l'hôpital S. André de Bordeaux.

Hippocrate, ce prince de la médecine, a dit qu'il falloit réduire les luxations sur le champ ; & l'illustre Lamotte conseille de travailler à leur réduction, avant de préparer l'appareil. Il semble qu'après de si grandes autorités, on ne devroit jamais voir de ces anciennes maladies : rien de plus commun cependant que de rencontrer dans

la pratique de semblables cas. Les observations que j'ai à rapporter, sont pour confirmer les préceptes que ces hommes célèbres nous ont donnés, & prouver, en effet, le danger qu'il y a de ne pas réduire sur le champ les os luxés. Trop heureux ! si ces nouveaux faits, en renouvelant les dogmes de nos anciens maîtres, peuvent engager les chirurgiens à ne jamais temporiser, lorsqu'ils sont appelés dès le moment de l'accident ; mais plus heureux encore ! s'ils peuvent dessiller les yeux du public sur la confiance aveugle qu'il accorde toujours, à son préjudice, à tant d'empyriques.

I^{re} OBSERV. *Guillaume Fauverie*, de la paroisse de ce nom, à une lieue de cette ville, eut le malheur de se luxer le bras avec l'omoplate, le 30 Août 1764. Par le conseil de quelques personnes, il alla trouver le curé d'une paroisse peu éloignée de la sienne, qui jouit de la réputation de sçavoir bien remettre les os démis, & même guérir les fractures. Ce pieux ecclésiastique fit étendre le bras du malade par une personne assez robuste ; il appliqua ensuite un bandage à sa façon, & recommanda à l'affligé de l'aller trouver au bout d'un mois, sans, jusqu'à ce tems, faire nul mouvement de son bras. Tout fut exactement observé de la part du malade ; & , au bout du tems, le même artiste lui appliqua un second ban-

dage semblable au premier, & lui promit que, dans la quinzaine, il pourroit vaquer à ses travaux de laboureur. Ce tems arrivé, notre pauvre agriculteur ne se voit point en état de reprendre ses fonctions. Les difficultés qu'il éprouvoit encore à remuer cette extrémité, lui firent craindre qu'elle n'eût pas été bien remise; il se détermina à venir nous consulter. A la première inspection, je lui assurai qu'il avoit le bras luxé, & qu'il feroit très-bien d'entrer dans notre maison. Il n'y entra, je ne sçais par quelle raison, que le 27 Novembre. Pendant quinze jours, nous lui fîmes faire des linimens relâchans sur l'articulation affectée : il fut saigné, purgé & tenu, pendant quelque tems, à un régime propre à seconder l'effet de nos topiques. Quand il fut suffisamment préparé, nous tentâmes la réduction en présence des personnes de l'art, qui passent pour être éclairées; & quoique nous nous soyons servi de tous les moyens imaginables, nous n'avons pu, malgré les lumières & l'aide de notre conseil, venir à bout de cette réduction; & aujourd'hui les mouvemens du bras sont très-bornés.

II. OBS. *Mathurin Prou*, âgé de soixante ans, du Poitou, se luxa le bras gauche avec l'omoplate, le 1^{er} Octobre 1767. Un prétendu ranoveur promit de le guérir en peu de tems, comme au nommé *Fauverie* : on

lui fit des extensions, & on appliqua un bandage qui n'eut pas plus d'effet ; car ce pauvre malheureux entra à l'hôpital, le 5 Novembre suivant, & ne fut pas plus heureux, malgré les soins que nous apportâmes dans les préparations, ainsi que dans les moyens de réduire.

Je ne dirai cependant pas que toutes les anciennes luxations ayent le même sort que celles dont je viens de donner l'histoire. Lamotte, dont j'ai parlé, en a réduit au bout de deux mois : un chirurgien, considéré dans cette ville, y a aussi réussi au bout de six semaines, & moi, un mois après l'accident. Mais, si l'on considère les fortes extensions qu'il faut employer dans pareil cas, les douleurs causées par le tiraillement que le malade doit souffrir, & enfin souvent, comme on voit dans mes deux observations, l'inutilité de nos efforts, on voit combien il importe de remédier à ces maladies, dès le moment qu'elles arrivent, & combien le public a à se repentir ; lorsqu'il se livre en d'autres mains qu'en celles des vrais maîtres de l'art.

On pense communément que la difficulté qu'on trouve à réduire les anciennes luxations, vient de l'épaississement de l'humour synoviale, ou de l'engorgement de ses glandes, qui efface, pour ainsi dire, la cavité articulaire ; mais si l'on fait attention à la

pente qu'à cette tumeur, pour se porter hors de cette cavité, on verra que, lorsqu'elle vient à s'épancher ou à s'épaissir, elle ne peut diminuer en rien le fond glénoïdal. L'engorgement des glandes synoviales ne peut pas plus produire cet effet, vu que ces glandes ne sont point placées dans cette fosse articulaire, mais sur le bord interne de la capsule, qui répond à l'omoplate & à l'*humerus*. Je ne crois point non plus que la tête de l'os, déplacée, puisse, par une inflammation, adhérer avec les parties voisines, & empêcher, par conséquent, la réduction de l'os. J'ai eu occasion, il y a 8 ans, d'être présent, à Paris, à l'ouverture du corps d'un enfant mort d'une ancienne luxation de la cuisse : il n'y avoit aucune apparence d'union de la tête du fémur avec le petit fessier, sur laquelle elle appuyoit ; mais, au contraire, il sembloit, comme on l'a vu dans des cas semblables, qu'il s'y seroit formé dans ce lieu une nouvelle articulation. Dans les fractures avec éclat, les esquilles ne prennent jamais avec la peau ; au contraire, elles y causent des inflammations, dont la suppuration empêche souvent que le cal ne se forme. La profusion des sucs osseux, qui se fait quelquefois dans les fractures, & qui lie avec le cal les muscles voisins, ne prouve point non plus la concrétion des parties molles avec les dures.

Si la tête de l'os déplacé s'enflamme, elle se carie; & si les parties molles suppurent, (dans des lieux aussi pleins de graisse,) cette suppuration cause des dépôts très-difficiles à guérir. La rigidité des parties ne me paroît pas non plus l'obstacle qui s'oppose à cette espèce de réduction, vu la facilité que l'on a de faire descendre la tête de l'os déplacé beaucoup plus bas que la cavité qui le reçoit. Cette difficulté me paroît donc venir de ce que la cavité glénoïde, qui a déjà très-peu de profondeur, vu la tête de l'os, qui y est reçue, commence, pour ainsi dire, à s'effacer, peu de tems après que les luxations sont faites, comme on voit les alvéoles se rapprocher & s'effacer entièrement, lorsque les dents sont extraites (a). Cette cause me paroît d'autant

(a) Les alvéoles ne sont pas les seules parties osseuses qui fournissent des exemples du pouvoir qu'ont les os de rapprocher les parois de leur cavité. Dans le mois d'Octobre de l'année 1759, il mourut une gouvernante, à l'hôpital général à Paris, qui avoit eu la cuisse amputée à la partie moyenne, il y avoit environ vingt ans. La curiosité me porta, comme jeune élève, à faire la dissection du moignon. Je trouvai que les parties qui couvroient l'extrémité de l'os, lui étoient très-adhérentes; & quand j'eus dépouillé l'os de ses chairs, je fus très-surpris de voir que sa grosseur avoit la moitié moins de diamètre que le fémur de l'autre côté, & que la cavité en étoit presque oblitérée.

plus vraisemblable, que l'illustre *Van-Swie-*
ten semble la croire possible; & comme,
 par les raisons que j'ai données, les autres
 causes, auxquelles on attribuoit cette diffi-
 culté, ne peuvent en rien y contribuer,
 nous concluons, appuyés sur les con-
 jectures du célèbre auteur que nous venons de
 citer, & sur les Observations de M. Moreau,
sur les ressources de la nature dans les an-
ciennes luxations, que la difficulté de les
 réduire, ne vient que de ce que la cavité
 glénoïde de l'*humerus* se trouve presque
 effacée, peu de tems après que les luxations
 sont faites.

OBSERVATION

Qui prouve le danger qu'il y a d'opérer les
Hernies qui sont d'un trop gros vo-
lume; par le même.

Armande Contré, âgée de trente-deux
 ans, de Langoiran, près de cette ville,
 entra à l'hôpital, le 10 Août 1765, pour se
 faire traiter d'une hernie crurale du côté
 gauche, du volume de la tête d'un enfant
 de sept mois: jamais je n'avois vu d'hernie
 aussi considérable. L'épaisseur des tégu-
 mens, qui la recouvroit, étoit d'un demi-
 pouce; dans leur partie inférieure & anté-

rière, il y avoit une ouverture fistuleuse, dont le fond ne se pouvoit reconnoître, & qui, chaque jour, rendoit une grande quantité de matiere purulente. Cette pauvre fille avoit contracté des engagemens pour le mariage; elle crut ne pouvoir les finir, sans consulter sur son état ses amies mariées: celles-ci, plus instruites, lui assurerent qu'auparavant d'épouser, il falloit qu'elle se fît guérir; sans quoi, son mariage pourroit être dissous. Avant d'entrer à l'hôpital, elle me demanda mon avis sur son état: je lui assurai que je croyois fortement son mal incurable. Deux maîtres de l'art, qui opinèrent dans la consultation que je fis à son sujet, furent de mon avis; mais d'autres, en plus grand nombre, décidèrent qu'il n'y avoit aucun danger de dilater l'arcade, pour faire rentrer les parties. L'opération fut faite le 14 Septembre. La tumeur se trouva formée par le grand épiploon, l'intestin *ileum*, *jejunum*, le mésentère & la partie du *colon*, qui forme l'S romaine, avec la portion du mésentocolon qui y répond. L'arcade dilatée, les parties rentrèrent avec assez de facilité; mais à leur réduction succéderent tous les accidens de l'étranglement, qu'elle n'avoit jamais eus avant d'être opérée: elle mourut le 24 dudit mois.

L'ouverture du cadavre me parut inté-

ressante : je la fis. L'estomac descendoit jusques dans la région ombilicale, & étoit très-enflammée, ainsi que les intestins qui formoient la hernie.

L'état inflammatoire du canal intestinal, & les accidens survenus à la suite de l'opération, ne me paroissent point difficiles à expliquer. L'ancienneté (a) du déplacement des parties & leur volume les avoient rendus, pour ainsi dire, étrangers dans le bas-ventre ; ils n'ont pu, par le relâchement du mésentère, occuper, dans cette cavité, la place qu'ils avoient avant leur dérangement ; ils se sont trouvés comprimés & serrés (b) par les muscles abdominaux ; de-là leur inflammation & les accidens de l'étrangle-

(a) L'ancienneté des hernies fait toujours craindre des adhérences ; mais l'accident qui me paroît le plus à craindre dans ce cas, c'est l'impossibilité de donner aux viscères la place qu'ils occupoient avant leur déplacement, attendu que les adhérences n'arrivent jamais guères que dans les hernies d'un gros volume ; & celles-ci supposent toujours un grand relâchement dans les parties.

(b) Quoique les parties molles, qui font l'enceinte de l'*abdomen*, soient susceptibles d'une grande extension ; comme il est prouvé par les ascitiques & les femmes grosses, elles ne laissent cependant pas de gêner considérablement des parties anciennement déplacées, qui s'y trouvent réduites tout-à-coup, attendu que, dans les deux premiers cas, la distension se fait peu-à-peu.

inent ; à quoi a pu contribuer le trouble de la circulation dans les artères mésentériques (a).

Cette observation , en nous présentant une hernie d'un volume qu'on voit assez rarement , nous prouve aussi le danger qu'il y a de les opérer , &c , par conséquent , l'obligation où sont les malades de les garder.

OBSERVATION

*Sur une Plaie de Tête ; par M. DUMAS ;
médecin à Saint-Chély en Gévaudan.*

Au commencement d'Octobre 1766 ; un enfant , âgé de neuf ans , fils de feu sieur Martin , maître chirurgien de notre ville , se laissa tomber de sa hauteur sur le pavé. Dans la chute , la partie antérieure de la tête heurta si rudement contre une pierre , qu'il en fut étourdi : il se releva cependant sans le secours de personne , & se rendit

(a) Il est assez difficile que , dans des hernies d'un volume aussi considérable , les artères , qui se portent aux parties déplacées , ne changent point de direction , pour s'accommoder à la circulation plus lente qui doit naturellement s'y faire. Cette direction doit également changer , quand les parties se trouvent remises dans la capacité ; de-là des accidens produits par le seul dérangement de la circulation dans ce lieu.

chez ses parens. Ce ne fut que sur le soir qu'il se plaignit : le violent mal de tête qu'il ressentoit, le força de rompre le silence. Il fut examiné avec soin : on ne trouva, à l'endroit du coup, aucune marque de contusion. Cependant la douleur de tête augmenta ; le vomissement & la diarrhée survinrent dans la nuit. Le lendemain, il tomba dans l'assoupissement, & perdit presque la connoissance. Malgré ces symptômes, croiroit-on que la saignée ne fut point pratiquée ? La mere avoit beau la demander : on lui objectoit que son fils étoit trop foible, & qu'il périroit infailliblement sous la lancette. Cette objection ne mérite pas d'être réfutée sérieusement ; on en sent assez la futilité. Ce jour-là, il fut mis à l'usage des cordiaux, & au bouillon qui ne séjournoit que très-peu dans l'estomac. Le troisieme jour, le pouls devint plus fort & plus fréquent. Cette mere attentive, que son mari avoit, sans doute, initiée dans les secrets de l'art, s'étant apperçue du changement, insista sur la saignée plus fort que jamais : on s'y détermina, à la fin, par condescendance ; & la veine fut ouverte. Quelques instans après, l'enfant recouvra l'usage de ses sens ; la parole lui revint ; & le vomissement cessa. Comme il n'alloit point à la selle, & qu'il lui étoit survenu des douleurs dans la région hypogastrique, on lui fit pren-

dre quelques purgatifs. Deux mois s'étoient écoulés , lorsque je fus prié de le voir. Il éprouvoit , de tems à autre , de violens maux de tête , des mouvemens irréguliers de fièvre : l'appétit s'éclipsoit par intervalles ; & il étoit perclus de ses jambes. Ces accidens me firent soupçonner un abcès : je fis part de mes craintes à la mere , & ne lui laissai pas ignorer le danger auquel je croyois son fils exposé. Cependant il prit un léger purgatif combiné avec les anthelmintiques , qui lui fit rendre un peloton de vers , & sembla le soulager : le ventre , par mon ordre , fut tenu libre par le moyen des lavemens & des minoratifs qu'on avoit soin de répéter de tems en tems , tandis qu'on lui fomentoit les jambes avec une décoction de plantes aromatiques dans le vin. L'amaigrissement , la langueur dans laquelle il étoit tombé , & quelques autres signes avant-coureurs de la fièvre lente , me firent changer ce régime , mais sans aucun succès. Enfin , vers la fin d'Août 1767 , je conseillai aux parens de l'envoyer aux eaux thermales de Chaudes-aigues, petite ville d'Auvergne, pour prendre les douches. Ce secours fut presque inutile ; & il en revint dans le même état. Mais , peu de jours après , il lui survint , vers l'angle postérieur & inférieur du pariétal , une tumeur de la grosseur d'une châtaigne , qui , étant venue à suppuration ,

laissa échapper une petite quantité de matière sanieuse : l'abcès se ferma, dans peu, à mon insçu, peut-être même trop tôt. Depuis cette époque, les maux de tête ont été plus rares, & moins violens ; l'appétit plus régulier, & mieux soutenu ; & le petit malade se sert de ses jambes.

Cette observation prouve l'étendue des ressources qu'a la nature, pour se délivrer des maux qui l'oppriment : elle produit ici une crise dans le tems qu'on avoit le moins lieu de s'y attendre : l'abcès paroît ; & il est suivi d'une guérison presque radicale.

Il se présente maintenant une difficulté à résoudre : personne ne niera, sans doute, que l'humeur, qui s'évacua, n'ait été la cause des symptômes que cet enfant a éprouvés. Je demande où en étoit le foyer ? Etoit-elle épanchée dans l'intérieur du crâne, ou bien sous le cuir chevelu ? La question n'est pas aisée à décider. Si, dans une telle incertitude, il m'est permis d'exposer mon sentiment, je croirois volontiers que cette humeur étoit sous le crâne, & qu'elle s'est ouvert un passage à travers la future lambdoïde qui, comme les autres, est fort lâche chez les enfans.

Ce n'est point l'envie de critiquer, encore moins celle de détruire la réputation de certaines personnes, qui m'a engagé à publier cette observation ; je n'ai eu en vue que de

faire connoître les ressources du principe qui veille à notre conservation, & d'attaquer un préjugé contre la saignée, qui n'est que trop enraciné dans ce pays ; préjugé qui la fait rejeter dans les cas où elle est le plus évidemment indiquée. Malgré le nombre des victimes que cette erreur immole, le peuple persiste dans son aveuglement ; & on l'y entretient. Des gens bien intentionnés ne me prêteront pas d'autres motifs que ceux que je viens de déclarer ; quant aux autres , je redoute peu leurs clameurs.

OBSERVATION

Sur l'Extirpation d'un Polype de la Matrice ; par M. SOYEUX, chirurgien à Comey-l'Abbaye.

Monsieur, j'ai lu un peu tard l'observation de M. Nollefon le fils, ancien chirurgien aide-major des armées du roi, & maître en chirurgie à Vitry-le-François, insérée dans le Journal de Médecine, Octobre 1766, pag. 364, sur la cure d'un sarcôme, ou polype utérin, opérée par la ligature qui l'a laissé mourir en place : sa manière d'agir me détermine, Monsieur, à vous communiquer celle que j'ai suivie dans une maladie à-peu-près semblable : elle seroit restée dans

Poubli, si elle ne contraſtoit avec celle de M. Nolleſon : on ne ſçauroit prendre trop de précautions , pour rendre plus utile un art qui ne s'occupe que de la conſervation des hommes ; & c'eſt remplir cet objet , que de l'appuyer d'obſervations naturelles & exactes.

Le 22 Juin 1723 , je fus appellé pour la femme d'un nommé *Le Roy*, de la paroiffe de Comey-l'Abbaye, diocèſe de Soiffons , juridiction de Château-Thierry , âgée d'environ quarante ans , qui avoit eu pluſieurs enfans , & qui , depuis plus de quatre ans , étoit attaquée de pertes de ſang preſque habituelles. Elle attribuoit ces pertes à une deſcente de matrice : dans cette idée , elle conſulta la ſage-femme qui propoſa un peſſaire , dont l'effet ſuppoſé étoit de ſoutenir cette prétendue deſcente ; ce qui n'empêcha point la fréquence des pertes. La malade étoit d'un jaune-plombé , épuisée, & preſque dans le maraſme ; elle ne pouvoit transporter aux vignes la ſoupe de ſon mari , qu'à l'aide d'un âne. Un jour qu'elle montoit ſur cet animal , pour aller remplir ſa fonction ordinaire , ſon peſſaire fit la culbute ; & ſa prétendue deſcente ſe précipita : elle tomba évanouie , reſta ſur la place ; & le voiſinage effrayé lui prêta du ſecours , appella M. le curé qui vint , & l'adminiſtra : ceci ſe paſſa vers les dix heures du matin. J'étois abſent ;
je.

je ne revins qu'à cinq heures du soir. A mon retour, j'allai chez elle ; je l'examinai, & trouvai un corps polypeux, charnu, gros au moins comme la tête d'un enfant à terme. Il étoit sorti au-delà des grandes lèvres ; sa couleur paroissoit de chair jaunâtre, lisse, polie ; & , si on l'eût renversé, sa figure représentoit le chapiteau d'un alambic : il étoit suspendu par un pédicule très-gros, très-court & très-ferme. Cela n'est pas surprenant, parce que cette tumeur, remplissant le vagin, elle étoit refoulée, vers son attache, par la résistance qu'opposoit le pessaire. Il me fut impossible de m'éclaircir sur cette attache, tant le pédicule étoit pressé, soit dans la vulve, soit par la tumeur ; de façon que je fus obligé de faire tirer avec ménagement, par un aide, cette tumeur, pour me procurer un espace d'un travers de pouce tout au plus. Je saisis le lieu le plus élevé ; & j'y plaçai une ligature de plusieurs brins d'un fil fort & ciré, que je ferai de toutes mes forces, sans occasionner aucune plainte de la malade. Comme le poids de la tumeur tirailloit néanmoins l'*uterus*, quoiqu'elle fût soutenue, je me déterminai à l'amputer aussitôt. Au premier coup de bistouri, il sortit une abondance de sang étonnante ; & , sans m'étourdir, je suspendis pour un instant le reste de ma section : je m'aperçus alors qu'il ne venoit que du corps compris au-

deffous de ma ligature ; je continuai à le foustraire : il ne se répandit pas une palette de fang ; & , dans le moment , ma ligature remonta au haut du vagin : depuis cet instant , il ne s'en est pas écoulé une goutte.

Cette tumeur pesoit cinq livres deux onces , fans y comprendre le fang évacué pendant la section ; elle étoit intérieurement peu celluleuse , de couleur de tétine de vache , mais beaucoup plus ferme. Je visitai , sur le soir , la malade que j'aurois saignée , si elle n'eût pas été épuisée par la longueur de ses pertes , dont elle n'avoit pas eu le moindre signe depuis l'extraction du corps polypeux. Elle me dit alors qu'elle ne ressentoit aucune douleur , & que je l'avois tirée d'un grand embarras. J'y retournai le lendemain au matin. Je la touchai , pour examiner le vagin & l'orifice de la matrice ; je rencontrai , au haut du vagin , un corps que je ne soupçonnois pas ; c'étoit le pessaire que je faisis & mis dehors : ma ligature le suivit ; ce qui me causa quelques inquiétudes ; mais , malgré cet événement , il ne se répandit pas une goutte de fang. Probablement la matrice , repliée sur elle-même , avoit fermé l'embouchure des vaisseaux. Cependant je remis au lendemain les injections qui furent continuées pendant huit jours ; & , dans tout cet intervalle , je ne m'apperçus d'aucun écoulement sanieux ni purulent : peut-être

D'UN POLYPE DE LA MATRICE. 179
que les injections qu'on faisoit quatre fois
par jour , emportoient les humeurs. Après
ce traitement , elle reprit ses exercices ordi-
naires ; elle n'éprouva aucun écoulement :
en six semaines , elle parvint à recouvrer sa
santé , ses forces , sa couleur naturelle , &
son embonpoint. Elle a vécu quinze ans ,
sans ressentir , ni dans le vagin ni dans la
matrice , aucun effet qui eût rapport à un
polype ; elle est morte enfin d'une fluxion
de poitrine négligée.

Cette maniere d'opérer est la même
que j'avois vu pratiquer , en 1721 , à feu
M. Thibault , chirurgien-major de l'Hôtel-
Dieu de Paris , sur une fruitiere de la rue
S. Pierre - aux - Bœufs , nommée *Colson* ;
& cet habile praticien méritoit d'être suivi.
Cette maladie , aujourd'hui plus connue , a
été traitée constamment selon la méthode
ordinaire , qui est la mienne ; & d'heureux
succès confirment la préférence qu'elle s'est
acquise. Pour s'en convaincre , il ne faut
que lire le Mémoire de M. Levret , inséré
dans le tome troisieme de la *Collection de
l'Académie royale de Chirurgie* , pag. 518.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N 1768.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de denie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	10 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
2	10	14	11	28	28 1	28 2
3	9	16	10	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{2}{3}$	28 1 $\frac{2}{3}$
4	8 $\frac{1}{2}$	17	13	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
5	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	28	28
6	12	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28
7	13	23	13	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{3}{4}$
8	14 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{3}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
9	12 $\frac{1}{2}$	16	11 $\frac{1}{4}$	27 9	27 8	27 8
10	12	17 $\frac{1}{2}$	14	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
11	13	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10
12	15 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11
13	13	16	11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
14	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
15	10 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	11	27 11	28	28 1 $\frac{1}{2}$
16	10	18	12 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
17	12	14	13	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28
18	12	19 $\frac{1}{2}$	13	28	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
19	12	17	12 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 2
20	11	17 $\frac{1}{2}$	12	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
21	10 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
22	10 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 2
23	9	18 $\frac{1}{2}$	13	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
24	10 $\frac{1}{2}$	21	16	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
25	15	17 $\frac{3}{4}$	14	28	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
26	13 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	15	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28
27	16 $\frac{1}{4}$	18	14	27 11	27 9	27 9
28	14	15 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	28 1
29	11 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
30	14 $\frac{1}{2}$	21	16	28 1	28 2	28 2

OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 181

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. pl. cont.	O. pl. couv.	Pluie.
2	O - N - O. c. pet. pluie.	N - N - O. n.	Nuages.
3	N. ép. nuag.	N - N - E. n. beau.	Beau.
4	N. nuages.	N-E. épais n.	Nuages.
5	N-E. beau. n.	N-E. nuages.	Beau.
6	E-N-E. nuag.	N-E. nuages. éclairs.	Nuages. écl.
7	E-N-E. nuag.	O. c. gr. pl. éclairs tonn.	Pluie.
8	S - O. couv.	S - S - O. c. pl. nuages.	Nuages.
9	S - O. nuag. pluie.	S S-O. pluie. nuages.	Convert. pl.
10	O-S-O. couv.	S-O. couv.	Couvert.
11	S - O. couv. nuages.	S.n. écl. tonn. v. forte ond.	Pluie.
12	O. pl. cont.	O. pl. couv. n.	Nuages.
13	S. pl. cont.	O. pl. nuag.	Nuages.
14	S-O. nuages.	S S-O. nuag. forte ondée.	Nuages.
15	S - O. couv. nuages.	O - S - O. n. vent.	Beau.
16	S-S O. nuag.	S-O. n. pl.	Couvert.
17	E-S-E. cou- vert. pluie.	S. gr. pluie.	Nuages.
18	S - O. nuag.	S-S O. n. écl. tonn. f. ond.	Nuages.
19	O. couvert.	O. tonnerre. f. ond. nuag.	Nuages.
20	S - O. couv. nuages.	O. nuag. pl.	Nuages.
21	N-O. nuag.	N - N - O. n.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir d. 11 h.</i>
22	N. nuages.	N.-E. nuages.	Beau.
23	N.-E. leg. n.	N.-E. nuages.	Nuages.
24	N.-E. beau.	N.-E. beau. n.	Beau.
25	E.-N.-E. couv.	S.-O. éclairs. t. f. ond. n. b.	Couv. gr. pl.
26	O. couvert.	S.-O. n. pluie.	Nuages.
27	S. couvert.	N. gr. pl. écl. tonn. gr. v.	Nuag. gr. pl.
28	S.-O. pluie. v.	S.-O. couv.	Beau.
29	S.-O. nuages.	O.-S.-O. n.	Nuages.
30	S.-O. nuages.	S.-O. beau.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 8 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 14 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 $\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes; la différence entre ces deux termes est de 6 $\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

2 fois du N.-N.-O.

1 fois du N.-O.

1 fois de l'O.-N.-O.

7 fois de l'O.

3 fois de l'O.-S.-O.

12 fois du S.-O.

5 fois du S.-S.-O.

4 fois du S.

1 fois de l'E.-S.-E.

3 fois de l'E.-N.-E.

MALADIES REGN. A PARIS. 183

Le vent a soufflé 6 fois du N-E.

1 fois du N-N-E.

Il a fait 6 jours beau.

27 jours des nuages.

17 jours couvert.

18 jours de la pluie.

7 jours des éclairs & du tonnerre.

4 jours du vent.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juin 1768.

Les affections catarrhales & rhumatisantes, qu'on avoit observées pendant les mois précédens, ont subsisté pendant ce mois-ci : il s'y est joint des fièvres d'un assez mauvais caractère, qui ont pris des faces très-différentes, suivant les sujets qui en étoient attaqués ; en général, elles paroissent avoir leur source dans une matiere putride, contenue dans les premières voies.

On a observé également des éréfipeles qui n'ont pas paru avoir fait de grands ravages. La petite vérole, qui a paru se multiplier sur la fin du mois, a conservé le caractère de bénignité qu'elle a depuis quelques années.



*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Mai 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été serein , & presque sans pluie , du 1^{er} au 17 ; & , depuis ce jour jusqu'au 31 , il n'a plu que cinq jours. Il y a eu plusieurs jours de chaleur , tant au commencement que vers la fin du mois , le thermomètre s'étant porté , à diverses reprises , au-dessus du terme de 22 degrés. Le tems néanmoins s'est refroidi vers le milieu du mois : le 15 , la liqueur du thermomètre étoit descendue , le matin , à cinq degrés au-dessus du terme de la congélation.

Le mercure , dans le baromètre , a été observé , presque tout le mois , au-dessous du terme de 28 pouces. Le 18 , il est descendu à 27 pouces 4 lignes , & le 29 , à 27 pouces 3 lignes.

Le vent a été variable , mais plus souvent *nord* que *sud*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de $22\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux termes est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans

le barometre, a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ ligne;
& son plus grand abaissement a été de
27 pouces 3 lignes. La différence entre ces
deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

15 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

4 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

1 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 15 jours de tems couvert ou nua-
geux.

10 jours de pluie.

2 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sèche-
resse tout le mois, mais bien plus forte à
la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans
le mois de Mai 1768.*

La fièvre continuë s'est étendue, à la
ville & à la campagne, sous deux aspects
différens, tantôt avec le caractère & les
attributs de la synoque-putride des anciens,
& tantôt avec l'appareil de la fièvre putride-
vermineuse & maligne. Les rapports géné-
raux de ces deux especes de fièvres con-
sistoient en ce qu'elles portoient toutes deux

sur-tout à la tête, & que l'une & l'autre se terminoient assez souvent par des dépôts gangreneux, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur. Dans la première espèce, l'embaras de la poitrine se joignoit souvent à l'accablement de la tête; & parfois elle se déclaroit par un point de côté & par les symptômes de la pleuropneumonie. La seconde espèce s'annonçoit par un abattement général, joint à un violent mal de tête, avec un pouls petit & fréquent, ou bien un pouls ferré, une disposition à la diarrhée séreuse, qui devenoit considérable & fâcheuse dans les progrès de la maladie; circonstance observée, sur-tout en ceux qui n'avoient pas été évacués, au commencement, par quelques émético-cathartiques : les vers, tantôt vivans, & tantôt morts, étoient rendus avec les déjections, ou par le vomissement dans tous les tems de la maladie, & sur-tout dans le fort & dans le déclin : malheur à ceux, dans cet état, en qui ils sortoient comme d'eux-mêmes, & sans matière excrémentitielle. L'une & l'autre espèce de fièvre se terminoit heureusement par des selles bilieuses, précédées d'abondantes urines troubles & sédimenteuses.

Le tems s'étant refroidi tout-à-coup, vers le milieu du mois, après quelques jours de chaleurs assez vives, l'on vit des rhumes, des angines catarrheuses, des pleu-

ropneumonies, des fluxions au visage, & quelques rhumatismes inflammatoires; maladies qui exigeoient une cure anti-phlogistique.

La petite vérole s'est propagée non-seulement dans la ville, mais encore plus à la campagne, dans plusieurs cantons; elle a cependant été peu meurtrière, quoique très-abondante dans nombre de sujets: il n'en est guères mort que ceux qui n'ont pas été traités en règle.

LIVRES NOUVEAUX.

Pharmacopœia extemporanea, sive prescriptorum Chylis, in quâ remedium elegantium & efficacium paradigma, ad omnes ferè medendi intentiones accommodata, candidè proponuntur; cum viribus, operandi ratione, dosibus & indicibus annexis per Thomam Fuller, M. D. editio castigatior, curante Theodoro Baron, D. M. P. Parisiis, apud P. G. Cavelier, 1768, in-12.

Il est étonnant qu'un livre, qui jouit d'une réputation si bien méritée, n'eût pas encore été imprimé en France: l'édition que nous annonçons, l'emporte sur toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici, par la correction du texte, & par un assez grand nombre de

Notes excellentes que feu M. *Baron* y a ajoûtées.

Mémoires & Consultations pour *Antoine & Jean Perra*, & *Jeanne Dalin*, femme *Forobert*, accusés de crime de viol & d'assassinat, avec le jugement de la sénéchaussée criminelle de Lyon, qui les décharge de toute accusation; suivi de Lettres, de Consultations & de Dissertations sur les causes de mort de ceux que l'on trouve dans l'eau. A Paris, chez la veuve *Duchefne*; & à Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1768, in-12.

Caroli Linnæi, S. R. M. Archiatri med. & botan. profess. reg. & ordin. Acad. imp. Monspel. Stockolm, Ups. Berolin. socii, Materies medica, lib. ij de Animalibus, & iij de Mineralibus secundum genera, loca, præparata, vires, differentias, nomina, potentias, usus, synonyma, simplicia, qualitates; composita. Digesti Holmiæ, typis Laur. Salvii, 1763, in 8º.

Cet ouvrage, quoiqu'il paroisse imprimé à Stockolm, est une production des presses de *Martel* à Montpellier, & a été retouché, & même augmenté, par M. S. docteur de cette université.

Dissertatio physico-medica de Aëris Naturâ & Influxu in generationem morborum, cui accessit Corrollarium de aëre, aquis & locis Foro-Juliensibus, quam præside RR.

DD. Paulo-Josepho Barthez, *reg. consiliario & medico, & in almâ universitate Monspeliensi medicinæ professore regio dignissimo*, tuebatur Joannes-Franciscus Petroncelly. *Monspelii, apud viduam Martel, 1767, in-4° de 38 pages.*

Francisci Boissier de Sauvages, &c. *de venenatis Galliae Animalibus, & venenorum in ipsis fideli observatione comperitorum indole, atque antidotis Dissertatio medica, in Rhotomagensi Academiâ anno 1758 laureâ donata, & nunc ab autore recognita atque aucta, quam è gallico in latinum versam, & palestris medicis accommodatam, tueri conabitur J. B. Monspelii, apud eandem, 1764, in-4° de 22 pages.*

Dissertatio medica de Viribus vitalibus, quam tueri conabitur J. B. Montecot Frairot. Monspelii, apud viduam J. Martel, 1764, in-4° de 20 pages.

Ces trois Dissertations ayant été fort recherchées, on a été obligé de les réimprimer : on en trouve des exemplaires à Paris, chez Vincent.

Guide des Chemins de la France, contenant toutes les routes générales & particulières; troisième édition revue, corrigée, & presque entièrement refondue; considérablement augmentée, & principalement d'une Notice très-ample des villes principales, & des choses les plus remarquables

qu'on y trouve. A Paris, chez *Vincent* ; 1768, in-12.

Nous n'annonçons cet ouvrage que parce qu'on trouve à la tête un Avis aux voyageurs, sur les accidens les plus ordinaires dans les voyages, & sur les moyens d'en prévenir les suites, qui nous a paru fait avec soin.

Aphorismes de Chirurgie d'*Herman Boerhaave*, professeur en l'université de Leyde, commentés par M. *Van-Swieten* ; nouvelle traduction du latin en françois, avec des Notes par M. *Louis*. A Paris, chez *Cavelier*, 1768, in-12, sept volumes.

Conjectures sur l'Electricité médicale, avec des Recherches sur la Colique métallique ; par M. *J. J. Gardane*, censeur royal, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, de la Société royale des sciences de cette même ville & de celle de Nancy, avec cette épigraphe :

Per mezzo di tali irritazioni si promovono dall' arte nostra nel corpo umano salutari mutazioni ;
Saverio Manetti annota, &c.

A Paris, chez la veuve *D'Houry*, 1768 ; in-12.

Nous nous occuperons plus particulièrement de cet ouvrage intéressant.

Traité des Eaux minérales, avec plusieurs Mémoires de Chymie, relatifs à ces

objet ; par M. Monnet , de la Société royale de Turin , & de l'Académie royale des sciences , arts & belles-lettres de Rouen. A Paris , chez *Didot le jeune* , 1768 , in-12. Prix 3 liv. relié.

Livres de Médecine & de Botanique , nouvellement arrivés de différens pays étrangers , qui se trouvent , à Paris , chez P. G. CAVELIER , avec leur prix en feuilles.

- Albini B. S. academicarum Annotationum liber septimus , continet anatomica , physiologica , pathologica , in-4°. Leydæ , 1766. 5 l.
 Nihell. novæ , raræque Observationes circa variarum Crisium Prædictionem ex pulsu , in-8°. Amst. 1746. 3. l. 10 s.
 Gaubii (Hier. Dav.) Libellus de Methodo concinnandi Formulas medicamentorum , editio tertia , iterum revisa & aucta , in-8°. Lugd. Bat. 1767. 5 l. 10 s.
 Home (Franc.) Principia Medicinæ , editio tertia. Amstælodami , 1766. 3 l.
 Morgagni , (Jo. Bapt.) de Sedibus & Causis Morborum , 2 vol. in-fol. Patavii , 1765. 30 l.
 Idem. Lovani , 2 vol. in-4° , 1766. 24 l.
 Tissot , (S. A. D.) de Valétudine Litteratorum ; in-8°. Laufannæ , 1766. 1 l.



T A B L E.

E XTRAIT des Observations sur La Maladie plé-	
chiale. Par M. Strack, médecin.	Page 99
Observation sur une Hystérie vermineuse. Par M. Dufau,	
médecin.	120
— sur les Effets de l'application de l'eau froide	
— dans les mouvemens convulsifs. Par M. Feuillerade, mé-	
decin.	129
— sur une Catalepsie. Par M. Viale fils, chirurgien.	131
— sur trois Couches accompagnées d'accidens	
fâcheux. Par M. Renard, médecin.	144
— sur le danger qu'il y a à ne pas réduire les	
Luxations sur le champ. Par M. Martin, chirurg.	162
— qui prouve le danger qu'il y a à opérer les	
Hernies d'un trop gros volume. Par le même.	163
— sur une Plaie de Tête. Par M. Dumas, mé-	
decin.	171
— sur l'Extirpation d'un Polype de la Matrice.	
Par M. Sôyeux, chirurgien.	173
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le	
mois de Juin 1768.	180
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois	
de Juin 1768.	183
Observations météorologiques faites à Lille, pendant	
le mois de Mai 1768. Par M. Boucher, médecin.	184
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mai	
1768. Par le même.	185
Livres nouveaux.	187

A P P R O B A T I O N.

J'Ar lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le
Journal de Médecine du mois d'Août 1768. A Paris,
ce 23 Juillet 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

SEPTEMBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1768.

EXTRAIT.

*Description des Maux de Gorge épidémiques
& gangreneux, qui ont régné à Aumale,
& dans le voisinage; par Pierre-Antoine
MARTEAU DE GRANDVILLIERS,
docteur en médecine, agrégé au collège
d'Amiens, ancien médecin de l'hôpital,
& inspecteur des eaux d'Aumale, avec
cette épigraphe :*

Non ex intellectis causis; sed ex observatione
fidei effectuum morbos cognoscere & curare.
VAN-SWIETEN, §. 587.

*A Paris, chez Vallat-La-Chapelle, 1768,
in-12.*

DE toutes les maladies qui affectent
l'humanité, aucune ne mérite autant
l'attention du médecin, que celles qui atta-

quent à la fois un grand nombre d'habitans d'un même lieu, sur-tout lorsqu'elles se propagent par contagion; en un mot, les maladies qu'on a appellées *épidémiques*. Les ravages qu'elles font, sont d'autant plus grands, qu'elles ont presque toujours un caractère particulier qu'on ne saisit guères dans le commencement de leur invasion, & qu'elles ne cèdent pas, pour l'ordinaire, aux remèdes qui triomphent des maladies auxquelles elles ressembtent le plus. Les maux de gorge gangreneux, qui régnerent, depuis quelques années, dans une partie de la Picardie, sont de cette espece. Quelques médecins anciens paroissent les avoir connus. Ils furent décrits, à la fin du siècle dernier, par des médecins Italiens & Espagnols; au commencement de celui-ci, Tournefort les observa dans l'isle de Milo, & en parla dans son *Voyage du Levant*; mais M. Fothergill, médecin Anglois, est le premier qui en ait donné une description exacte & détaillée. Depuis cet auteur, M. Chomel publia, en 1749, une Dissertation historique sur cette cruelle maladie qu'il avoit observée dans un couvent de Paris: M. Raulin la décrivit dans son *Traité des Maladies causées par les variations de l'air*, publié en 1752. Enfin M. Huxham, ce célèbre praticien de Plimouth, donna, en 1757, à la suite de la troisième édition de

son *Traité des Fièvres*, sur cette espece de maux de gorge, une Dissertation qui a été traduite en françois en 1765, & imprimée à la suite d'une nouvelle traduction de son *Traité des Fièvres*.

M. Marteau vit cette maladie, pour la première fois, en 1749, à Paris: en 1751, il eut occasion de la traiter aux environs d'Aumale où il faisoit alors sa résidence; mais ce n'est que depuis 1754 qu'il a pu suivre cette épidémie, & qu'il a sçu qu'elle se fixoit dans ce canton de la Picardie. Le tableau qu'il nous en donne, est tracé d'après nature. Quoiqu'il ait la modestie d'avouer qu'il doit une partie de sa méthode curative aux conseils de quelques-uns de ses confreres, l'ensemble de sa méthode nous a paru lui appartenir; du moins ne connoissons-nous pas d'ouvrage où cette méthode soit aussi-bien décrite & présentée sous un jour aussi favorable. Nos lecteurs en jugeront mieux par l'esquisse que nous allons leur tracer de la description de la maladie, & par le précis de la méthode curatoire; & nous sommes persuadés que cela suffira pour les engager à recourir à l'original où ils trouveront une infinité de détails précieux que la nature de nos Extraits nous force de négliger.

Le mal de gorge gangreneux attaque principalement les enfans: cependant, quand il

régné dans un canton, les adultes n'en sont pas à l'abri : les femmes y paroissent plus exposées que les hommes ; & , en général , il est beaucoup moins dangereux pour les personnes fortes & robustes , que pour celles qui ont le tempérament foible & délicat. Rien n'est si irrégulier que son invasion : quelquefois il s'annonce par un léger sentiment de douleur & de chaleur à la gorge , accompagné d'une très-petite fièvre qui se développe au bout de deux ou trois jours. Quelquefois il est précédé d'un mal-être général , d'un sentiment de pesanteur & de lassitude , avec des alternatives de petits frissons & de petites chaleurs : cet état dure quelquefois plusieurs jours , avant que la maladie ne se manifeste. Souvent cette maladie prend subitement par un frisson ; d'autres fois , par une douleur soudaine à l'une des amygdales : d'autres fois la maladie s'annonce par un gonflement plus ou moins considérable , plus ou moins douloureux de la parotide , ou des glandes maxillaires. On l'a vue commencer par des vomissemens & des flux de ventre rebelles : d'autres fois il survient d'abord une espece de fièvre rouge que le frisson ne précède pas toujours , mais qui est presque toujours accompagnée de flux de ventre putride , & de météorisme de l'*abdomen*.

A ces premiers symptomes succede la

difficulté d'avaler , & la douleur à la gorge : la tête devient lourde ; la douleur augmente : quelquefois elle n'occupe qu'une amygdale , quelquefois toutes les deux ; ou la seconde ne se trouve prise que par propagation , deux ou trois jours après la première. Quelquefois la douleur s'étend jusqu'à l'oreille interne , avec élancement , bourdonnement & sifflement. Les malades se plaignent de douleurs de rhumatisme au col. La fièvre est quelquefois médiocre ; mais presque toujours elle est forte. Le pouls est précipité , mais très-petit & très-ferré ; rarement est-il développé , sur-tout dans les enfans , à moins qu'il n'y ait quelque disposition à une éruption cutanée. Il y a souvent , dès le premier jour , des nausées , des rapports nidoreux , des vomissemens de matieres vertes , jaunes , érugineuses , âcres , & des flux de ventre très-fétides , séreux , & de couleur de lie de cidre. L'abattement est presque toujours très-grand dans les enfans. Ils sont mous , manquent de courage , & se plaignent d'oppression. Dans quelques-uns , la respiration est accompagnée de profonds soupirs , & d'agitation dans les membres. La plupart des malades ont le visage pâle , plombé & bouffi : quelques-uns ont les yeux mornes ; ce qui est d'un très-mauvais augure.

Si l'on observe les amygdales , on en

trouve, tantôt une, tantôt toutes les deux gonflées. Dans ces premiers instans, elles sont, ou blanches comme un morceau de veau saisi dans l'eau bouillante, ou d'un rouge purpurin & terne; ou bien elles se couvrent d'hydatides ou vésicules blanches. Peu d'heures après, elles se masquent d'une pellicule blanche, tantôt plus, tantôt moins épaisse: quelquefois on n'apperçoit d'abord que quelques petites taches blanches, semées çà & là sous l'amygdale; mais, sous peu d'heures, elles ne forment qu'une surface continuë, c'est ainsi que se forme l'aphthe gangreneuse: rien n'est si rapide que ses progrès. M. Marteau en a vu égalier à peine un lentille, qui se sont étendues, en moins de deux heures, au point de couvrir presque toute l'arrière bouche. Ce ne sont pas seulement les amygdales qui se gonflent; la luette & le voile du palais sont souvent de la partie; ils se couvrent même d'aphthes: quand l'engorgement est considérable, la respiration devient laborieuse, & la déglutition impossible; les alimens reviennent par le nez, ou ne peuvent passer qu'autant que les malades se le pincient. Il survient à plusieurs un ptyalisme abondant. Les malades rendent une salive muqueuse, & très-filante: elle est quelquefois de mauvaise odeur; ce qui est un très-mauvais signe.

Quelques-uns sont attaqués de rhume : les expectorations ne sont que glaireuses ; elles s'épaississent , quand la maladie se termine en bien. Cependant ces toux doivent toujours être suspectes ; elles peuvent être l'effet de l'écoulement de l'humeur caustique sur la trachée-artère , & les bronches où elle peut causer des fusées de gangrène , presque toujours mortelles. M. Marteau a vu des malades qui , dès le premier ou le second jour , avoient l'haleine très-forte , sans qu'il pût soupçonner la carie des dents d'y contribuer. Cette puanteur lui a paru encore d'un très-mauvais augure ; elle indique la putréfaction très-avancée des viscères de la poitrine , & l'extrême putridité de l'ulcère de la gorge.

Si l'aphthe fait des progrès , elle s'étend , tantôt au palais , & jusqu'aux gencives ; tantôt au voile du palais & à la membrane pituitaire , tantôt au pharynx , & tantôt au larynx. C'est toujours un augure sinistre , quand on cesse d'appercevoir sa base, ou sa circonscription : quand elle gagne la membrane pituitaire , la voix devient nazarde. Il coule du nez un *ichor* caustique , blanc comme du petit-lait. Cet *ichor* picote la membrane pituitaire , produit l'enchifrenement , des envies inutiles de moucher , de fréquens éternumens , des saignemens de nez goutte à goutte , toujours d'un fâcheux pronostic. Il

enflamme aussi & gonfle les narines & la lèvre supérieure ; souvent même il les excorie : ceux qui meurent en cet état , périssent , pour la plupart , en délire , ou avec des légères convulsions. M. Marteau conjecture que la gangrene gagne le cerveau par les fentes orbitaires. Quand l'aphte s'étend vers le pharynx , il est à craindre qu'elle ne gagne très-promptement l'œsophage & l'estomac. Lorsque cela arrive , il survient des hoquets & des vomissemens. Notre auteur a vu un malade rendre par le vomissement un bon ponce de la doublure ou membrane interne de l'œsophage , qui avoit encore sa forme circulaire. Quand cette escharre se fait dans l'estomac , & qu'elle vient à se détacher , les parties saines , & très-sensibles , mises à nud , ne peuvent supporter la présence , ni des alimens ni des remèdes. Les malades éprouvent les anxiétés les plus cruelles , & meurent. Si la propagation de l'aphte se fait vers la trachée-artère , la voix devient rauque & sourde ; le malade tombe même quelquefois dans l'aphonie ou extinction de voix : si elle s'étend jusqu'aux poumons , il naît aussi-tôt une oppression péripneumonique qu'accompagnent souvent les secousses d'une grosse toux férine , mais sourde : elle l'est moins , s'il se fait une exfoliation ou dépouillement de la membrane interne de la trachée-artère. M. Marteau remarque que

la toux n'accompagne pas toujours l'aphte des poumons ; il a vu plusieurs malades, qui les avoient parfaitement gangrenés, oppressés seulement, sans presque touffer. Il croit que la toux n'a lieu que lorsqu'il se fait quelque exfoliation : alors l'air fait sur les parties saines & dépouillées des impressions trop vives, qui les irritent : peut-être aussi le chatouillement des escarres flottantes suffit-il pour produire dans la trachée-artère ces spasmes & ces toux convulsives ; du moins ceux que notre auteur a vus touffer avec aphonie & oppression, ont-ils expectoré des lambeaux d'escarre. On sent bien que ces cas sont absolument désespérés : cependant il peut arriver que les fusées gangreneuses vers les bronches, aient peu d'étendue. Si l'escarre se détache, il reste un ulcère qu'il n'est pas impossible de guérir : cette maladie rentre alors dans la classe des phthysies pulmonaires.

Toutes les fois que l'aphte gangreneuse afflige le canal alimentaire, l'estomac & le ventre se tendent & se gonflent : les douleurs s'y font sentir, mais d'une manière la plupart du tems obscure ; elles s'amortissent peu-à-peu, à mesure que la mortification s'établit. La plupart de ces malades ont un flux de ventre pestilentiel très-abondant, mais qui ne diminue pas le météorisme.

La fièvre, qui accompagne cette maladie,

est très-irrégulière : cependant elle est toujours plus forte la nuit. Elle est quelquefois très-véhémence dans les commencemens de la maladie , & quelquefois peu considérable. M. Marteau a vu des malades qui avoient le pouls dans l'état le plus naturel , quoique les aphres fussent du caractère le plus effrayant. Si le pouls se développe , s'il devient large & souple , avec une vivacité régulière , & humidité de la langue , quelque forte que paroisse la fièvre , il y a tout à espérer : quand , au contraire , de large & onduleux , il se resserre , devient très-petit & très-fréquent , quelque bien d'ailleurs que puisse paroître le malade , il faut se défier.

La plupart des malades n'ont point d'altération : dans les uns , la peau est brûlante ; dans d'autres , elle n'excede pas la chaleur naturelle. La langue est ordinairement pâteuse , blanche ou brune à sa base ; quelquefois elle devient aride , pleine de gerçures & de fentes : les lèvres sont sèches & noires. Grand nombre d'enfans , attaqués de l'esquinancie gangreneuse , rendent des vers : les adultes n'en sont pas toujours exempts. Les urines sont très-variables : dans les uns , elles sont cruës & aqueuses ; ce qui est de mauvais augure , sur-tout dans les maux de gorge avec éruption : dans d'autres , elles sont naturelles ; ce qui ne signifie

encore rien de bon , quand , en même tems , il y a délire ou phrénésie. En général , les signes même de coction , qu'on remarque dans les urines , quoique le plus souvent salutaires , peuvent en imposer ; ils accompagnent quelquefois les symptômes le plus décidément mortels.

Il se fait des éruptions dans cette maladie : tous les malades n'y sont pas sujets ; mais elles sont communes parmi les enfans ; & les adultes n'en sont pas toujours à l'abri. La plus universelle est l'éruption rouge. La peau devient écarlate , ou le plus souvent cramoisie ; elle est âpre , dure , couverte de petits boutons qui ne contiennent aucune sérosité : le visage , les yeux & les bras se bouffissent. Ces éruptions se font dès le second ou troisième jour ; elles causent quelques démangeaisons ; elles se bornent quelquefois aux bras , au col & à la poitrine ; quelquefois elles se répandent sur tout le corps : la face n'en est pas exempte. Elles sont quelquefois accompagnées de flux de ventre , quelquefois de paresse ; mais la diarrhée opiniâtre & abondante les fait évanouir. Elles sont aussi presque toujours précédées de vomissement : quand ces éruptions surviennent au mal de gorge ; quand elles fixent les progrès de l'escarre ; quand le flux de ventre est modéré ; qu'il n'est point accompagné de tension de l'abdomen , d'ardé

de la langue, elles sont ordinairement salutaires : l'aphte se circonscrit & cesse de s'étendre. Le malade est presque toujours en sûreté, quand l'épiderme s'exfolie par larges écailles comme du son ; ce qui arrive, aussi tôt que ces exanthèmes se flétrissent. Les éruptions rouges précèdent quelquefois le mal de gorge, & le précédent même de plusieurs jours. M. Marteau regarde cette espece comme généralement funeste : rien ne prouve mieux, selon lui, la surabondance du virus gangreneux, que lorsqu'après en avoir déposé une partie à la peau, la nature s'en trouve encore assez surchargée, pour attaquer la gorge. Cette partie n'est, dans ce cas, que la dernière prise ; & tout porte à croire que l'humeur a déjà porté la gangrene dans les viscères. Il a toujours vu ces éruptions précoces accompagnées du météorisme & de l'insensibilité de l'*abdomen*, avec un flux de ventre féride : les urines ne couloient qu'en petite quantité, & restoient naturelles ou crües : ce n'étoit que douze ou quinze heures avant la mort, que le mal de gorge se manifestoit ; mais il s'étendoit avec la plus grande rapidité. Ces malades périssoient en trois ou quatre jours, la plupart rendant des vers. Le poulx, sur la fin, étoit très-fréquent & très-débile.

Quelquefois, au lieu de cette éruption

rouge, il survient une véritable miliaire qui ne paroît jamais qu'après la terminaison des aphtes; de sorte, dit M. Marteau, que le danger de la gangrene ne s'éclipse que pour faire place à celui qui accompagne cette nouvelle éruption: c'est une seconde maladie, qui succede à la première, qui demande autant de soins, & qui cause autant d'alarmes. Les escarres se circonscrivent & deviennent d'un beau blanc, dès que les sueurs commencent à s'établir. Ces sueurs sont, peu de jours après, suivies de l'éruption; &, pendant ce tems, la gorge se nettoie: l'éruption est aussi-tôt accompagnée de la rémission de la fièvre; mais il arrive aussi qu'elle se relève, sur les fins, avec délire & convulsions. Ce n'est que depuis quatre ans, que M. Marteau a vu les maux de gorge gangreneux se terminer par cette espece d'éruption. Il n'a remarqué, dans cette maladie, d'autres crises que des sueurs; les éruptions, qui succèdent aux aphtes & les parotides: cependant il dit ensuite qu'il a vu très-peu de malades qui ayent guéri, sans quelque signe de coction dans les narines.

Quand le mal de gorge se termine en bien, les aphtes cessent d'abord de s'étendre; ensuite elles diminuent peu-à-peu; le contour devient plus vermeil & plus fleuri; la tache blanche se divise & laisse appercevoir dans ses intervalles des chairs de belle cou-

leur. La partie affectée se défenfle ; & la déglutition devient plus facile ; la langue s'humecte , si elle étoit aride. Ces cures sont ordinairement terminées en cinq ou sept jours ; ce n'est pas que la fièvre ne s'étende quelquefois au-delà ; mais elle cède facilement aux derniers remedes. M. Marteau a cependant vu quelquefois des aphtes , qui occupoient tout le palais jusqu'à l'arrière-bouche , s'opiniâtrer , près d'un mois , avec une fièvre intermittente-anomale , & ne se déterger qu'après ce laps de tems. Quand le mal de gorge se termine en mal , il tue quelquefois en deux ou trois jours , communément en quatre ou cinq ; rarement épargne-t-il jusqu'à la fin du neuvième , quoiqu'on ait vu le danger s'obstiner beaucoup au-delà de ce terme.

En même tems que les aphtes gangreneuses , il régné des aphtes d'une espèce plus bénigne , & qui cèdent plus facilement aux premiers remedes. M. Marteau croit qu'ils ne diffèrent que du plus au moins , soit à raison de la disposition du sujet , soit à raison de la quantité d'humeur morbifique. Dans la difficulté de distinguer ces deux genres de maladies , sur-tout dans les commencemens , il conseille d'avoir recours aux remedes qu'il indique pour le traitement de l'espèce maligne.

Cette maladie , lorsqu'elle est portée à
un

un certain degré de malignité ; est quelquefois terrible par ses suites ; elle laisse aux uns des douleurs de poitrine ; aux autres, des langueurs d'estomac : quelquefois les amygdales demeurent grosses & squirrheuses ; d'autres, quelque tems après la convalescence, tombent dans une fièvre hectique qui les conduit au tombeau ; d'autres, avec les apparences de la guérison la plus certaine, au bout de quinze jours, trois semaines ou un mois, tombent dans une bouffissure universelle. A la leucophlegmatie succède, plus ou moins promptement, la toux, l'oppression & la fièvre. Ils meurent avec tous les symptômes de l'hydropisie de poitrine ; ou bien l'ascite se forme : il se joint quelquefois à l'anasarque une éruption de gratelle. L'esquinancie gangreneuse laisse à d'autres un écoulement purulent des oreilles, à d'autres, des douleurs de rhumatisme ou de sciatique, ou des gonflemens douloureux des articulations.

Cette épidémie a été accompagnée d'une autre fièvre qui avoit tant d'analogie avec celle-ci, qu'elle n'en différoit que par l'absence des éruptions & des aphthes à la gorge ; elle étoit contagieuse, emportoit plusieurs sujets dans une maison, à des courts intervalles. Notre auteur l'appelle *cholera-morbus* aphtheux, à raison du plus terrible symptôme qui l'accompagnoit : voici sa marche.

Les malades sont subitement frappés d'un léger mal de gorge, précédé d'un frisson peu considérable : le pouls est éteint, & à peine perceptible. Au froid de la fièvre succèdent les vomissemens continuels, & une diarrhée abondante d'une odeur pestilentielle. Le visage est, ou cramoisi foncé, ou pâle. Dans le second cas, les yeux sont ternes & languissans ; dans le premier, ils sont étincelans. Quelques-uns ont une soif inextinguible ; ils rendent peu d'urine crüe, rouge, ou aqueuse. Si le pouls devient sensible, il est petit, bas & précipité. Ces malades avalent facilement ; & à peine apperçoit-on quelques signes de phlogose à la gorge ; souvent même elle est pâle, & moins vermeille que dans l'état de santé, les amygdales sur-tout. La peau est toujours froide dans ceux qui ont le visage pâle : dans ceux qui l'ont rouge, la chaleur de la peau n'excede pas l'état naturel ; & , au bout de douze ou quinze heures, elle devient froide. Le ventre demeure plat, mollet, & ordinairement insensible. Au bout de vingt-quatre heures, le pouls devient extrêmement fréquent & ferré ; le malade délire ; sa langue est couverte à sa base d'une crasse épaisse & blanche : il périt en trente-six ou quarante-huit heures. Après la mort, les cadavres deviennent plombés, & se putréfient promptement. Quelques-uns rendent des vers,

soit par le vomissement, soit par les selles ; mais cela est rare. M. Marteau croit que cette maladie est l'effet du même levain qui produit les éruptions rouges, & les aphthes gangreneuses ; il se fonde sur ce qu'elle se convertit aisément en mal de gorge gangreneux, lorsqu'on est assez heureux pour arrêter la première impétuosité des symptômes ; & sur ce qu'il a trouvé l'estomac d'un homme, mort de cette maladie, marqué de taches blanches & violettes, & des portions du *duodenum*, de l'iléon & du colon de même couleur, & évidemment gangreneuses : d'ailleurs ces intestins fourmilloient de vers très-vivaces.

Tel est le tableau que M. Marteau fait de cette cruelle maladie : les praticiens jugeront facilement du danger qu'elle faisoit courir aux malades, & de ce qu'on avoit à craindre de chaque symptôme en particulier ; ainsi nous nous dispenserons de rapporter les pronostics que notre auteur en porte. Le tems où elle a fait le plus de ravage, est l'hyver de 1756 & 1757 : toutes les maladies qu'on observa dans cette saison, avoient un caractère de pûtridité que M. Marteau croit pouvoir attribuer aux mauvaises nourritures comme cause prédisposante. En effet, la maladie n'a guères attaqué que le peuple : il avoit beaucoup souffert en 1756. Le pain étoit très-cher aux

mois de Mai, Juin, Juillet & Août : il y eut beaucoup de fruits à noyau, sur-tout de prunes. La récolte des poires & des pommes fut aussi des plus abondantes : les enfans les mangeoient, dès long-tems avant la maturité. Les premiers cidres, fabriqués au commencement de Septembre, étoient mauvais, verts & austères : le peuple en faisoit sa boisson, avant même qu'ils fussent fermentés. Dès les premiers jours d'Août, il se nourrissoit avec avidité du pain de seigle nouveau, dont le prix modique lui faisoit oublier sa disette passée : il n'est pas étonnant que des nourritures aussi mal-saines aient produit une si grande quantité de vers, & tant de putridité.

M. Marteau a cru devoir regarder le mal de gorge gangreneux comme une véritable fièvre putride-maligne. L'irrégularité de la fièvre, la mollesse & la petitesse du pouls, l'abattement des forces, la puanteur des déjections & celle de l'haleine, l'abondance du flux de ventre, sont, en effet, des caractères qui ne permettent pas de s'y méprendre. Dans le traitement qu'il décrit, il propose deux indications essentielles à remplir. La première est d'arrêter promptement les progrès de la pourriture ; la seconde est de détruire celle qui est déjà établie. Les premières voies contiennent, en partie, le foyer de la saburbe putride, comme

le prouvent l'abondance & le mauvais caractère des évacuations, soit naturelles, soit artificielles, & sur-tout la quantité de vers que rendent les malades. On ne peut guères se flater d'arrêter les progrès de la gangrene, qu'en enlevant ces impuretés des premières voies. Notre auteur préfère, pour cette vue, les vomitifs, parce que, dit-il, leur action est plus vive; qu'elle ranime les oscillations languissantes de tout le système vasculaire, & le jeu de la circulation. Il rejette les purgatifs, parce qu'il a remarqué que, dans cette maladie sur-tout, ils abbaissent prodigieusement les forces qui ne sont déjà que trop altérées. C'est pour la même raison que, craignant que le vomitif n'entraîne par les selles, il préfère l'ipécacuanha, soit en poudre, soit en infusion, mais toujours à dose suffisante, pour ne pas manquer son effet. Mais, pour tirer quelque fruit de ce remède, il faut l'administrer à propos. La première règle qu'il propose, est d'examiner si la nature tend, par des nausées, à se débarrasser de la surcharge des humeurs; 2^o si les forces du malade le permettent; 3^o de placer le vomitif, dès le premier jour, quand il est jugé nécessaire; 4^o de le donner dans quelque liqueur légèrement cordiale, telle que le vin; 5^o de modérer les évacuations, quand on les juge suffisantes: dans cette vue, il conseille de don-

ner un peu de thériaque dans du vin , quand le remède a fini son opération , ou qu'on veut l'arrêter : on peut lui substituer quelque alkali volatil dans le vin : ils manquent rarement , selon notre auteur , de calmer l'irritation de l'estomac , & développent le pouls. Il ne seroit pas sage de recourir aux vomitifs , si la nature étoit fatiguée par la fréquente répétition des vomissemens spontanés ; & moins encore , si , pendant les vingt-quatre premières heures , ces vomissemens ont été accompagnés de cours de ventre : ce seroit ajoûter une nouvelle irritation à celle qu'éprouve le canal alimentaire. Dans ce cas , il est essentiel de changer promptement la direction de l'humeur virulente ; & on ne peut y réussir qu'en calmant & fortifiant les viscères de la digestion , qui souffrent son action. Le camphre , l'æther , l'eau de Luce , la liqueur minérale anodine d'Hoffman , la liqueur de corne-de-cerf succinée , la thériaque , le vin sont les remèdes que notre auteur propose , pour remplir cette double indication.

Quand , après l'opération de l'ipécacuanha , on a administré les corroborans , on peut , au bout de quelques heures , placer un lavement de lait sucré avec un jaune d'œuf. Il achève de balayer le canal intestinal , & d'amorcer les vers qui suivent ces matières douces , & s'entraînent avec plus

de facilité. Si les évacuations se soutiennent les jours suivans, il ne faut pas trop s'en alarmer, lorsque le ventre demeure plat & mollet. Tout le devoir du médecin se réduit à les contenir dans de justes bornes. Quatre ou cinq évacuations chaque jour, sans colique ni ténésie, n'ont rien d'inquietant : si elles excèdent & abbatent les forces, il faut les modérer ; mais il faut bien se garder de les supprimer tout-à fait, & subitement : on s'exposeroit à voir l'*abdomen* s'enfler & se tendre, & à tous les autres accidens qu'entraîne après soi le séjour des matieres putrides dans les intestins.

Une seconde contre-indication qui doit empêcher de recourir aux évacuans, surtout passé le premier jour, est la proximité de l'éruption qui se fait quelquefois subitement, dès le second jour, mais que le développement du pouls annonce presque toujours : si, dans ce cas, on administre un émétique, & que malheureusement il passe, en partie, par le bas, le pouls se concentre de nouveau ; la rougeur disparoît ; les anxiétés renaissent & augmentent ; le pouls s'éteint de plus en plus ; le visage se plombe ; la peau devient froide ; & le malade court le plus grand danger. Tout cela ne vient que de ce qu'on a détourné la nature, & qu'on a rappelé, vers le canal intestinal, l'humeur maligne qu'elle travailloit à déposer vers la

peau. M. Marteau conseille, en conséquence, d'examiner la peau du malade, avant de lui administrer aucun évacuant, sur-tout quand l'esquinancie gangreneuse régné épidémiquement, & est accompagnée d'éruptions. Pour peu que la peau paroisse tachée, ou qu'on apperçoive profondément les germes d'une éruption, on doit s'arrêter. Il propose donc comme une règle générale pour l'administration des évacuans dans cette maladie, de n'y avoir recours que *dans les premiers instans, avant la naissance de l'éruption, pourvu que la nature sollicite ce secours; que les forces soient entières, & qu'il n'y ait pas un vomissement opiniâtre, ou une diarrhée abondante.*

M. Marteau condamne la saignée dans cette maladie, à moins que la fièvre ne soit violente, le pouls plein, dur, brusque; que le sujet ne soit athlétique; encore, en ce cas, faut-il en user avec le plus grand ménagement, seulement pour détendre un peu les vaisseaux: dans toute autre circonstance, elle est dangereuse par l'atonie dans laquelle elle jette le système vasculaire, & par l'affaiblissement entier des forces qui ne sont déjà que trop altérées.

Un second moyen de satisfaire à la première indication, c'est-à-dire d'arrêter les progrès de la gangrene, est de détourner promptement le cours de l'humeur morbide.

fique, en favorisant l'éruption à la peau, par des boissons tempérantes & cordiales; en réprimant les évacuations trop abondantes. Lorsque la nature ne prend pas cette route, on peut y suppléer en quelque sorte, en appliquant un large vésicatoire depuis l'angle de la mâchoire inférieure, jusqu'à la clavicule. Pour rendre l'action de ce vésicatoire plus sûre & plus efficace, M. Marteau conseille de frotter un peu rudement la partie, si sa sensibilité le permet, ensuite d'y appliquer une petite ventouse. Il ne leve l'épispastique qu'au bout de vingt-quatre heures, à moins que, dans les cas pressans, il n'ait été obligé d'employer le cataplasme de levain avec la moutarde, la fiente de pigeon & les cantharides, dont l'effet est beaucoup plus prompt, mais plus douloureux. Quelquefois, au lieu d'épispastique, notre auteur s'est servi d'un savon volatil, fait avec une once d'esprit de corne de cerf, une once d'essence de térébenthine, deux onces d'huile d'olive, & un gros de camphre. Il en étend une cuillerée sur de la laine, & il l'applique sous la gorge: il tient le malade au lit, la tête bien couverte d'une serviette. Ce remède développe le poulx, diminue sa fréquence, & excite une douce moiteur qu'on entretient en renouvelant l'irrotation de la laine, toutes les six heures.

Dans la vue de détruire la gangrene ; M. Marteau, dès le moment de la naissance de l'aphte , la touche avec un pinceau de charpie , chargé d'esprit de sel marin. S'il est fumant , il l'édulcore avec un peu de fyrop de violettes , ou de miel rosat , sans cependant trop altérer sa causticité. Il répète cette opération quatre ou cinq fois le jour , à trois heures d'intervalle , & cela les deux premiers jours seulement. Il arrive souvent que cette application déchire les pellicules qui recouvrent l'aphte , & les laisse flotter par petits lambeaux : c'est ce qui peut arriver de mieux , pourvu que ce ne soit pas l'effet d'un frottement trop fort ; car il est dangereux d'emporter ces aphtes de force , il faut laisser à la nature le soin de séparer le mort d'avec le vif. Elle y suffit , pourvu qu'on l'aide ; le baume du Commandeur de Perne , remplit en partie cette vue : on peut le mettre en usage , après avoir touché huit à dix fois la gorge avec l'esprit de sel. Un pinceau mollet de charpie , chargé de cette teinture anti-septique , & appliqué quatre fois par jour , y fait des merveilles ; il détruit efficacement la pourriture , nettoie promptement l'ulcère , & par ce moyen facilite la chute des escarres.

On doit , dans ces circonstances , avoir recours aux gargarismes. On peut se servir

d'eau-de-vie , soit pure , soit aiguillée d'esprit de sel , ou d'un peu de camphre , ou d'une petite portion de teinture de myrrhe , ou d'un peu de styrax liquide. Pour les enfans , il est bon de tempérer avec un peu d'eau l'ardeur de l'eau-de-vie : quand ils sont en trop bas âge , pour pouvoir se gargariser , on leur injecte plusieurs fois le jour d'un gargarisme anti-septique , dont on trouve la formule , avec celles des autres remèdes , à la fin de ce Traité : il importe peu qu'ils l'avalent , puisqu'on en doit faire usage intérieurement , comme nous allons le dire.

Les topiques que nous venons d'indiquer , suffisent rarement pour détruire la gangrene , si on ne soutient leur action par l'usage intérieur des anti-septiques les plus éprouvés ; c'est dans ces vues que M. Marteau prescrit , peu d'heures après l'entière opération de l'événement , une décoction de quinquina , dont il fait prendre un verre toutes les quatre heures ; il y ajoûte tantôt la camomille Romaine , tantôt le *contraherva* , quelquefois même la serpentinaire de Virginie. Si le malade a beaucoup d'altération , il y ajoûte sur chaque verre six ou huit gouttes d'esprit de sel ou de nître dulcifiés. Il supprime le quinquina dans les fièvres éruptives , & dans la tension de l'abdomen ; il se contente des infusions de

camomille Romaine, de *contra-hyerva*, de safran, de mélisse, avec quelques gouttes d'acide dulcifié, ou de simple limonade; & dans la tension du ventre, il leur joint quelques lavemens d'eau miellée ou d'eau simple, pour procurer de douces évacuations, qui sont aussi nécessaires dans ce cas, que des évacuations trop abondantes seroient à craindre.

Les décoctions anti-septiques dont nous venons de parler, relevent le pouls, le dilatent; mais il est rare qu'elles excitent les sueurs: elles poussent plutôt par les urines; celles-ci manquent rarement, au bout d'un jour ou deux, de devenir troubles, & de déposer un sédiment blanc, gris ou briqueté. Dans les cas où la pourriture menace de s'étendre très-promptement, M. Marteau associe le camphre aux anti-septiques en forme de looch; il l'a trouvé aussi d'une très-grande efficacité pour arrêter les effets des cantharides, lorsqu'elles portent sur les reins & sur la vessie; & il assure qu'il convient très-fort dans le météorisme du bas-ventre; il le dissout dans le vinaigre, & l'ajoute aux lavemens de petit lait, ou de camomille & de mélilot.

Le *corysa* qui accompagne souvent cette maladie, est un symptôme des plus fâcheux. Pour le combattre, notre auteur propose de faire aspirer par le nez du lait tiède, ou

de le faire injecter doucement dans les nârines.

La boisson ordinaire des malades est , suivant la saison , de la limonade , une légère décoction d'oseille, d'alleluia, de l'eau de groseilles , &c. ou les infusions à froid de mélisse , de menthe ; & à chaud ; de safran , de fleurs de camomille , &c. suivant l'exigence des cas. On fait fucer tous les jours une orange ou deux aux malades , quand il y a sécheresse à la bouche , ou qu'on soupçonne beaucoup de vers. L'été , on peut ajouter aux bouillons le pourpier , le cerfeuil , l'oseille , la carotte.

Le *cholera-morbus* qui accompagnoit cette épidémie , a été beaucoup plus funeste : de quinze malades que M. Marteau a vus , à peine en a-t-il pu sauver un tiers. Les vésicatoires & les gargarismes étoient parfaitement inutiles ; l'émétique & les purgatifs décidément , ou presque décidément mortels. Les cordiaux , les calmans , les acides végétaux sont les seuls qui aient pu calmer la fureur des premiers symptômes : pour lors , ou la fièvre demouroit simplement continue putride , ou se métamorphosoit en fièvre rouge , ou en aphte gangreneux ; & il falloit la traiter suivant les différentes formes qu'elle prenait.

Les hydropisies, qui ont succédé à la con-

valeſcence , quelquefois la mieux confir-
mée , ont toutes été très-rebelles. Celles
qui ont attaqué la poitrine , ont été mor-
telles , quelques-unes même en deux jours.
Les aſcites & les anafarques n'ont cédé
qu'aux ſcillitiques , aux minoratifs de caſſe
& de crème de tartre , à l'usage du cryſtal
minéral , des tiſanes apéritives , du creſſon
de fontaine : ces cures ont été longues &
faſtidueuſes.

Tel eſt le tableau de la maladie qui ra-
vage la Picardie ; telles ſont les armes avec
leſquelles M. Marteau a çru devoir la com-
battre. Les lecteurs médecins reconnoîtront
ſans peine dans cette eſquiſſe que nous ve-
nons de tracer , l'obſervateur exact , & l'ha-
bile praticien. Les détails que nous avons
été forcés d'obmettre , & qu'ils trouveront
dans l'ouvrage auquel nous les exhortons
d'avoir recours , juſtifieront pleinement cette
idée. On trouve à la ſuite de la méthode
curative , les formules des médicamens ,
& un aſſez grand nombre d'obſervations
très-propres à confirmer la doctrine de
l'auteur.





ANALYSE

*D'une Dissertation de M. RÉCOLIN ;
sur l'Esquinancie , imprimée dans les
Mémoires de l'Académie de Chirurgie ,
Tome IV ; par l'auteur des Réflexions
sur les Affections vaporeuses.*

Quam scit quisque lubens , censebo , exerceat artem.
HORAT.

Je sçais que l'on ne doit pas regarder comme des dogmes avoués de toute une Académie, les opinions des particuliers, dont elle daigne inférer les Mémoires dans ses Recueils ; mais aussi l'on doit supposer que de telles sociétés sont trop éclairées, pour y admettre des ouvrages qui ne méritent cette distinction, soit par des découvertes utiles, ou parce qu'ils peuvent répandre de nouvelles lumières sur des objets déjà connus. Dois-je donc m'en prendre à mon peu d'intelligence, si je ne puis découvrir, dans la Dissertation de M. Récolin, insérée dans le 4^e tome des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie, ce qui a pu déterminer cette illustre compagnie à se charger de la communiquer au public ?

Seroit-ce dans l'intention d'ajouter l'esquinancie au domaine de la chirurgie, en le

fondant avec M. R. sur l'aveu des meilleurs auteurs de médecine ? Il eût donc fallu nommer ces meilleurs auteurs : j'ai lu un assez grand nombre de ceux que l'on connoît à ce titre ; & je n'en ai pas trouvé un seul qui soit de l'avis de cet académicien.

Est-ce pour illustrer la chirurgie, en mettant au nombre de ceux qui en ont fait leur métier unique ou principal, Alexandre de Tralles, Guy de Chauliac, Laurent Joubert ? Les gens instruits ne le croiront point ; & l'on ne se persuadera jamais qu'une compagnie aussi respectable ait voulu en imposer à ceux qui ne le font pas.

L'on ne croira pas aussi que l'Académie ait prétendu avec M. R. apprendre aux médecins, que l'on ne doit faire usage des gargarismes répercussifs, que dans les esquincancies légères & commençantes ; car où M. R. l'auroit-il mieux appris que dans les livres de médecine ? Il ne cite, en preuve de cette assertion, que les Ecrits de trois médecins ; mais il en eût pu citer à-peu-près autant qu'il en est qui traitent de cette maladie.

Peut-être seroit-ce pour nous apprendre qu'il faut ouvrir les tumeurs de la gorge, quand elles sont abscedées : ce seroit encore un soin superflu. Personne n'a jamais douté que cette ouverture ne soit nécessaire quelquefois,

quelquefois, c'est-à-dire quand il y a danger de suffocation; ce qui est fort rare dans les espèces d'esquinancies susceptibles de cette opération; qu'elle ne soit utile pour le soulagement des malades, lorsque l'abcès est parvenu à maturité, & que l'on peut y atteindre avec l'instrument, sans risquer d'offenser les parties voisines, mais tout-à-fait déplacée, dans la circonstance où étoit madame la comtesse de Fumel; quand M. R. la lui jugea nécessaire. Notre académicien dit : *Un médecin auroit voulu qu'on la saignât du pied*; & moi je dis : *Un médecin auroit très-bien fait de le vouloir*; il auroit, par le moyen d'une saignée, soit du pied ou du bras, mis la malade en état d'attendre la maturité de l'abcès; il n'auroit pas jugé qu'il fût nécessaire de porter douloureusement le fer à une trop grande profondeur, pour en tirer beaucoup plus de sang que de pus, puisque la respiration étoit libre, & que la déglutition étoit possible, quoique douloureuse; il n'eut pas prolongé la maladie jusqu'au douzième jour, par une plaie qui a été six jours à guérir, & qui eût pu devenir bien plus sérieuse, pour peu que le temperament eût été affecté de quelque vice; tandis qu'il est rare que ces tumeurs arrivent au neuvième jour, sans être parvenues à une parfaite maturité, comme le dit Van-Swieten, & que l'ouverture, qui s'en fait

alors , termine sur le champ la maladie.

M. Récolin est d'avis que la *réitération* de la saignée est abusive dans quelques circonstances : personne n'en doute ; mais il ajoute qu'il y a de la *témérité à vouloir saigner , quand l'engorgement inflammatoire n'est pas disposé à la résolution*. Mais , s'il est possible de s'assurer qu'un engorgement inflammatoire est disposé à la résolution , c'est , sans doute , parce que l'inflammation est légère : si elle est forte , elle aboutira à la suppuration ; & , si elle est extrême , elle finira par la gangrene : *la saignée sera donc d'autant moins indiquée , que l'inflammation sera plus violente*. Il faut bien que M. R. accorde cette conséquence , quelque absurde qu'elle soit , puisqu'elle dérive naturellement du principe qu'il entreprend d'établir. Cependant il est raisonnable de penser qu'une inflammation , qui se termine par la suppuration , eût pu dégénérer en gangrene , si l'on n'eût pas fait beaucoup de saignées , & que l'on termine , par voie de résolution , bien des tumeurs qui , sans ce secours , eussent fini par la suppuration.

Peut-être , lorsque notre académicien nous dit qu'il ne faut pas saigner , dans les maux de gorge , quand ils ne sont pas disposés à résolution , veut-il nous faire entendre qu'il faut s'en abstenir , quand la suppuration se fait actuellement , comme dans le cas de

madame la comtesse de Fumel, parce qu'alors la résolution ne sçauroit avoir lieu : si c'est-là sa pensée, il auroit dû la rendre plus intelligible. Mais, dans ce cas, croit-il que c'est dans l'intention de résoudre la tumeur, que l'on saigne dans ces circonstances ? Il seroit étonnant qu'ayant emprunté des Commentaires de Van-Swieten, autant de citations qu'il l'a fait, pour donner à son Mémoire un air d'érudition, il n'y eût pas appris que l'on n'a point en vue de procurer une résolution, quand la suppuration est commencée, mais que l'on saigne alors, non-seulement pour prévenir une nouvelle inflammation que la tumeur, dont le volume s'accroît d'autant plus que la suppuration s'avance, pourroit occasionner, en comprimant les veines qui l'avoisinent ; mais aussi pour rendre la maladie plus supportable, afin de n'être pas obligé d'ouvrir la tumeur prématurément ; ce que l'on doit toujours éviter autant qu'on le peut, quoi qu'en dise notre académicien.

Ce ne sont donc pas toutes ces raisons qui ont pu déterminer l'Académie à grossir son Recueil du Mémoire de M. Récolin ; il reste à examiner si elle pourroit avoir eu, comme lui, l'intention d'affranchir l'esquinancie de *l'empire de la mode*, qui décide *tout le monde à vouloir être saigné du pied*. Voyons ce que M. R. va nous dire là-dessus.

Il veut d'abord que nous sçachions que ; selon *l'opinion vulgaire* , la saignée du pied est révulsive , par rapport aux parties supérieures , & que néanmoins des auteurs célèbres ont prétendu qu'elle ne l'est pas ; mais , en même tems , il proteste que *son dessein n'est pas de prendre parti dans cette dispute théorique.*

Si l'on regarde cette protestation comme un acte de modestie , il faut convenir que cette vertu est chez lui bien fragile ; car il n'attend pas d'avoir fini sa phrase , pour décider souverainement la question , en disant *qu'il ne pense pas avec les adversaires de la révulsion , que le choix des saignées soit aussi indifférent qu'on pourroit le croire* , croyant bien fermement qu'il est démontré *par ses observations* , que la saignée du pied , *en dégageant puissamment les parties supérieures* , peut occasionner des métastases funestes. Voilà donc M. Récolin devenu partisan de *l'opinion vulgaire* , quoiqu'il voulût , il n'y a qu'un instant , garder la neutralité ; & combien d'observations a-t-il fait , qui lui paroissent favoriser cette opinion ? Il en produit une ; & est-il bien certain que ce soit la saignée du pied qui ait produit une métastase , dans le cas qu'il nous raconte ? Il rapporte une observation de Van-Swieten , dans laquelle il est dit qu'il s'en fit une semblable à un malade , sans qu'il y soit fait mention de

la saignée du pied ; il a dû voir , au même endroit , des exemples de plusieurs autres auxquelles cette saignée n'avoit eu aucune part : d'ailleurs il est persuadé que les anciens ne saignoient jamais du pied dans l'esquinancie ; & cependant il convient qu'ils avoient observé que cette maladie est très-sujette à métastase. Il peut donc se faire une métastase , sans que l'on ait saigné du pied ; par conséquent , elle auroit pu se faire dans le cas qu'il nous rapporte , quand même l'on n'auroit pas fait cette saignée ; donc il est évident que son observation ne prouve rien.

Peut-être sera-t-il plus heureux en preuves , quand il aura recours à des autorités : il invoque celle d'Hippocrate & de tous les anciens *qui nous ont donné*, dit-il, *d'excellens préceptes sur le choix des veines qu'il faut ouvrir*, & qui cependant excluient la saignée du pied du traitement de l'esquinancie. Mais il faut remarquer qu'il n'applaudit pas moins à la doctrine sur laquelle ils ont fondé ces préceptes , puisqu'il loue , pour l'avoir adoptée, non-seulement Alexandre de Tralles , Guy de Chauliac , Laurent Joubert , (ce qui , à la vérité , ne paroît pas si étonnant , puisqu'il les qualifie de *chirurgiens* ;) mais ceux même qu'il reconnoît avoir été médecins , comme Charles le Pois & Riviere, en insinuant toutefois qu'ils en ont eu l'obligation au bonheur d'être nés après

ces *grands* prétendus *chirurgiens*. Cependant cette doctrine consiste à exclure la saignée du pied du traitement de l'esquinancie, *parce qu'elle a moins d'efficacité que celle du bras, pour débarrasser promptement les parties supérieures*; & M. R. ne la condamne que *parce qu'elle les débarrasse trop puissamment*. Voilà donc notre académicien en contradiction avec les anciens, de l'autorité desquels il croit être bien appuyé; & il l'est, par conséquent, avec lui-même, puisqu'il approuve une doctrine qui est directement opposée à la sienne.

Après avoir cité les anciens en général, notre académicien en appelle, en particulier, à l'autorité d'Alexandre de Tralles & de Guy de Chauliac; mais ce n'est, sans doute, que pour multiplier les citations, aimant mieux faire parade d'érudition que de jugement; car Guy de Chauliac est si peu opposé à la saignée du pied dans l'esquinancie, que, de l'aveu même de M. Récolin, c'est précisément par elle qu'il en commence le traitement; & si Alexandre ne la propose que dans le cas de la suppression des règles & des hémorrhoides, M. R. en donne lui-même la raison; c'est, comme il le dit très-bien, parce que les anciens la croyoient moins propre que celle du bras; pour dégager les parties supérieures, bien loin qu'ils en appréhassent

des métaftases , parce qu'elle les dégageroit trop puiffamment.

Il y a donc toute apparence que ce ne font ni les observations de ce chirurgien , ni les autorités qu'il rapporte , pour décréditer la prétendue mode de la faignée du pied dans l'esquinancie , qui ont induit MM. de l'Académie de chirurgie à publier son Mémoire : feroit-ce donc enfin la théorie ? C'est encore ce que je ne puis pas me persuader , quoiqu'elle soit toute empruntée d'un Mémoire de M. Bertrandi , déjà imprimé dans le troisieme tome des Mémoires de cette Académie.

M. Bertrandi , dit notre auteur , a prouvé par des observations , que la saignée du pied , dans les embarras du cerveau , favorise beaucoup l'engorgement du foie , parce qu'elle diminue la résistance de la colonne inférieure du sang qui revient au cœur : or cette théorie est applicable aux maux de gorge inflammatoires ; donc la saignée du pied , dans les maux de gorge inflammatoires , favorise de même l'engorgement du foie.

Il est vrai que , si M. Bertrandi a prouvé par des observations , que la saignée du pied favorise les engorgemens du foie , dans les embarras du cerveau , il y a même raison de croire qu'elle peut les favoriser , dans les embarras de la gorge , quand ils sont assez

violens pour causer, comme le dit M. Récolin, un engorgement de tous les vaisseaux de la tête. Mais non-seulement M. Bertrandi n'a pas prouvé cette proposition, mais il n'a pas prétendu l'avoir prouvée; puisqu'il ne l'a donnée que pour une simple conjecture; & , bien loin qu'il l'ait prouvée par des observations, son Mémoire n'en contient aucune, par laquelle il paroisse qu'il se soit jamais apperçu que la saignée du pied ait produit cet effet. Il dit, en général, avoir observé, dans ces cas, des malades devenir ictériques, immédiatement après la saignée du pied; mais ne le fussent-ils pas devenus après la saignée du bras? Il n'est pas bien rare d'entendre des malades se plaindre qu'ils n'ont pas plutôt été saignés, quoique ce ne fût que du bras, & même par ordonnance des *maîtres de l'art*, qu'ils sont devenus jaunes comme du safran; c'est-là leur expression.

Mais cet engorgement du foie ne se forme jamais mieux, selon M. Récolin, que lorsqu'il y a *une disposition vicieuse dans la circulation du sang des parties supérieures*; disposition qui arrive d'autant plus aisément, dit M. Bertrandi, que *la direction ascendante des artères du cerveau, leur délicatesse, la mollesse de ce viscère, & sa structure favorisent beaucoup le désordre de la circulation*. Si l'on eût demandé à M. Bertrandi,

quel peut être l'effet de ces causes, je crois bien qu'il n'eût pas fait difficulté d'avouer que c'est principalement de retarder le cours du sang dans les arteres du cerveau; & c'est cependant par ces arteres que le sang doit passer, pour arriver dans les sinus & dans les jugulaires : comment se peut-il donc que ce sang se décharge avec violence dans les sinus & dans les jugulaires, comme le veut M. Bertrandi, & qu'il aille faire effort, par sa rapidité & par la pesanteur de sa masse, contre celui qui remonte par la veine-cave inférieure, dès qu'il n'y arrive qu'avec lenteur ? Ce sera bien pis, lorsque ces vaisseaux souffriront un engorgement inflammatoire : les vaisseaux engorgés ne transmettront que très-peu de sang ; ceux qui ne le feront pas, seront comprimés par le plus grand volume de la partie enflammée ; & , par conséquent, le cours du sang y sera d'autant plus ralenti. C'étoit bien la peine que M. Bertrandi nous allât faire un grand étalage de raisons directes, inverses, simples, composées, réciproques, pour nous prouver une augmentation de quantité & de vitesse, qui se trouve anéantie par la cause même dont il la fait dériver.

Si, à son tour, M. Récolin étoit obligé de répondre à un malade, attaqué d'une violente esquinacie, qui lui demanderoit pourquoi est-ce qu'il se sent les vaisseaux de la

234 ANALYSE D'UNE DISSERTATION

tête engorgée, pourquoi est-ce qu'il a la tête pesante, embarrassée, douloureuse ? il lui répondroit bien, sans doute, que c'est parce que son sang ne revient pas librement de la tête au cœur ; & c'est précisément de cet engorgement des vaisseaux de la tête, qu'il fait dépendre la rapidité, la précipitation, l'abondance, avec lesquelles il suppose que le sang se porte dans ce viscere.

Il est vrai que la marche du sang, qui remonte par la veine-cave inférieure, étant ralentie par la saignée du pied, ce sang ira heurter avec moins de force contre celui qui descend par la veine-cave supérieure ; mais, comme il est démontré que celui de la veine-cave supérieure arrivera lui-même avec moins de force & d'abondance, tout sera proportionné ; ainsi, bien loin que le cœur reçoive cette grande quantité de sang qui, selon nos deux académiciens, doit aller former des embarras dans le poumon, il en recevra moins, tant de l'une que de l'autre veine-cave. Qui devroit mieux sçavoir cela que M. Récolin, si cette théorie étoit du ressort de la chirurgie ? Un chirurgien, qui a tous les jours la lancette à la main, auroit, dans ce cas, plus d'occasions qu'un médecin, de se convaincre, par la foiblesse & par la pâleur qu'occasionne la saignée du pied, & par les syncopes qui en sont si souvent le produit, qu'au lieu d'accélérer le cours du

sang par le cœur, dans le cerveau & dans toutes les parties supérieures, comme il croit bien nous l'avoir démontré, elle le retarde toujours, & le suspend assez souvent; mais on peut très-bien manœuvrer en chirurgie, & ne pas porter ses spéculations jusques-là.

J'ai dit plus haut que M. Récolin s'est déclaré partisan de la révulsion, quoiqu'il eût dit, en commençant sa phrase, que *son dessein n'étoit pas de prendre parti dans cette dispute théorique*; je dis à présent qu'il eût très-sagement fait de s'en tenir à sa première résolution; il n'eût pas fait voir qu'il ignore ce que c'est que révulsion. Quand on saigne du pied, pour faire une révulsion, l'on a intention que le sang se porte en plus grande abondance aux parties inférieures, & d'en diminuer l'affluence aux parties supérieures: en général, on se propose de détourner, autant qu'il est possible, le cours du sang de la partie que l'on veut soulager. Le mot de *révulsion* suffiroit seul pour exprimer cet effet, sans autre explication; & c'est ainsi que l'ont entendu tous ceux qui en ont parlé. M. R. veut, au contraire, que la saignée du pied accélère le cours du sang dans les parties supérieures; qu'elle le fasse passer rapidement des parties supérieures dans l'oreillette droite du cœur; & il ne paroît seulement pas se douter que ce puisse être-là l'effet de la dérivation.

Cette théorie ne répond-elle pas bien à ce ton avantageux qu'il affecte contre les médecins, dans tout le cours de son Mémoire ? S'il est difficile, comme je l'ai déjà dit, de découvrir ce qu'il peut y avoir d'assez rare dans cet Ecrit, pour avoir décidé l'Académie de chirurgie à l'insérer dans ses Recueils, il pourroit ne l'être pas autant de pénétrer le motif qui a fait prendre la plume à son auteur : il semble ne l'avoir fait que pour attaquer un corps, dont il auroit eu le plus grand besoin de prendre des leçons, avant d'entreprendre une Dissertation sur l'esquinancie ; & c'est en continuant sur le même ton, qu'il reproche à Riviere, l'un des plus grands hommes dont la médecine ait à se glorifier, d'avoir ignoré la signification de *sectio jugularium*, & d'avoir adopté l'idée de ceux qui croyoient la saignée des jugulaires dangereuse, par la difficulté d'arrêter le sang, à cause du grand diamètre de ces veines. « On lit dans les » auteurs, dit notre académicien, qu'il est » difficile, dans les plaies du cou, d'arrêter » le sang, lorsque les grands vaisseaux sont » ouverts ; & les anciens comprenoient, » sous le nom de *vaisseaux jugulaires*, les » veines de ce nom, tant internes qu'externes, & même les artères carotides ; » ainsi ce que les auteurs ont exprimé par » ces mots *sectio jugularium* n'est

» point du tout applicable à l'ouverture
 » méthodique de la jugulaire externe, dans
 » l'opération de la saignée. L'équivoque a
 » suggéré à Riviere, sur ce point de chi-
 » rurgie, des précautions qu'il n'eût pas
 » proposées, s'il eût consulté *quelque maître*
 » *de l'art* : (il veut dire un chirurgien.) » De
 ce que les auteurs ont dit qu'il est difficile
 d'arrêter le sang, dans les plaies du cou,
 lorsque les gros vaisseaux sont ouverts ; &
 de ce que les anciens Grecs (qui, comme
 le dit Galien, n'avoient pas distingué les
 vaisseaux en artériels & veineux,) ont com-
 pris, sous le nom générique de *vaisseaux*
jugulaires, les veines de ce nom, tant in-
 ternes qu'externes, & même les carotides ;
 s'ensuit-il que ce que les auteurs, (*depuis*
que l'on s'est avisé de saigner les jugulaires,)
 ont exprimé par *sectio jugularium*, ne soit
 point du tout applicable à cette saignée
 méthodiquement faite, mais seulement aux
 plaies du cou, avec ouverture des gros
 vaisseaux, comme l'entend M. Récolin ?
 Cet argument est tout aussi peu concluant
 que le seroit celui-ci : On lit dans les au-
 teurs, qu'il est difficile d'arrêter le sang,
 dans les plaies, lorsque les grosses artères
 sont ouvertes ; & Hippocrate comprenoit,
 sous le nom de *veines*, non-seulement les
 veines, mais encore les artères ; *ainsi* ce
 que les auteurs ont exprimé par *vena sectio*,

n'est point du tout applicable à l'ouverture méthodique des veines , dans l'opération de la saignée , mais uniquement aux plaies avec ouverture des artères & des veines. Si je raisonnois ainsi , M. R. pourroit avec raison taxer ma logique de la plus grande absurdité , parce que la conséquence n'auroit aucun rapport nécessaire avec les antécédens : cependant il y a la plus exacte parité entre ce raisonnement & celui sur lequel il fonde uniquement le reproche qu'il fait à Riviere, d'une *équivoque qui lui a suggéré des précautions qu'il n'eût pas proposées , s'il eût consulté un maître de l'art.*

Mais pourquoi supposer que Riviere ait adopté l'idée de ceux qui rejetoient la saignée de la jugulaire , à cause de la difficulté d'arrêter le sang ? Cet auteur condamne lui-même cette idée , en disant qu'il est démontré par l'expérience , que cette saignée n'est pas aussi dangereuse qu'on se l'est imaginé. (*Verùm experientia docuit non adeò periculosam esse hanc operationem , &c.*) Mais il la croyoit donc un peu dangereuse , dira M. Récolin , puisqu'il dit *non adeò periculosam*. Si notre académicien avoit parcouru les Œuvres de Riviere ; s'il ne se fût pas contenté d'aller chercher matière à une citation , dans le seul chapitre de la maladie sur laquelle il a entrepris de différer , il y auroit vu que , si Riviere conservoit quel-

ques craintes au sujet de cette saignée , ces craintes n'étoient pas dénuées de fondement ; il auroit trouvé , dans le chapitre *De Affectibus soperosis* , l'histoire d'un malade qui , ayant eu la jugulaire ouverte par le conseil de très-habiles médecins , perdit , par l'ouverture de cette veine , une si grande quantité de sang , qu'il étoit dans le dernier degré d'épuisement , quoi que l'on eût pu faire , lorsque Zacutus , étant accouru à son secours , l'arrêta par le moyen d'un emplâtre & d'un bandage. M. R. croira-t-il que ces médecins eussent conseillé de couper la gorge à ce malade ? qu'ils eussent dit de lui ouvrir les veines jugulaires , tant internes qu'externes , & même les carotides ? C'étoit bien , sans doute , par une saignée méthodique que ce malade avoit perdu tant de sang. Si donc notre académicien eût mieux étudié Riviere , il auroit compris , par l'attention qu'a eue cet auteur de rapporter cette observation de Zacutus , que les précautions qu'il lui reproche , ne lui étoient pas suggérées par une équivoque sur la signification de *sectio jugularium*. M. R. dira peut-être que cette saignée pourroit être regardée comme une plaie du cou , parce qu'elle n'auroit pas été assez méthodiquement faite. Mais , que cela fût ainsi , la cause de Riviere n'en deviendra que meilleure : tous les maîtres de l'art ne sont pas aussi adroits phlébotomistes que

M. R. peut l'être : si ce malade avoit été saigné mal-adroitement, Riviere a dû prévoir que d'autres pourroient avoir le même sort. Mais au reste, quelles si grandes précautions proposoit donc Riviere, pour en prendre occasion de faire tant de bruit ? M. R. nous dit que c'est, 1° *de ne point faire de ligature* ; 2° *de faire une petite ouverture, en suivant la longueur du vaisseau* ; 3° *d'appliquer sur la plaie un médicament astringent.*

De ces trois précautions, considérées comme ayant pour objet d'arrêter le sang, après en avoir tiré la quantité nécessaire, j'en justifierai deux ; mais je commencerai par retrancher la première, Riviere n'ayant du tout point prétendu supprimer la ligature, dans la vue de se rendre maître du sang ; &, à cette occasion, qu'il me soit permis de mettre au jour une réflexion que j'ai souvent faite en mon particulier : c'est qu'il est malheureux pour un auteur de tomber sous la main de ces écrivains qui n'ouvrent un livre que pour y chercher matière à citations, & qui souvent s'arrêtent à la table de ce livre, parce qu'ils y trouvent à-peu-près ce qu'ils cherchoient. Si notre académicien eut fait une lecture suivie de la médecine-pratique de Riviere, il y auroit vu, au même endroit que je viens d'indiquer, que si cet auteur propose l'omission de la
ligature,

ligature ; ce n'est pas par la crainte que l'on ne puisse pas arrêter le sang , mais uniquement parce qu'elle peut occasionner un plus grand engorgement dans la partie que l'on a intention de soulager ; sur quoi il s'explique à la manière de ceux qui ne croyoient point encore à la circulation du sang , (*quos posset ad caput sanguinem attrahere.*) N'est ce pas pour cette raison que ; de notre tems , on ne comprime le cou , que du côté de la veine que l'on veut ouvrir ? Il seroit à souhaiter que cette saignée pût se faire également bien ; comme le vouloit Riviere , sans le comprimer d'aucun côté ; & ne devoit-on pas , à plus forte raison , faire cesser l'usage où l'on est à présent ; après avoir saigné , de tenir le malade étranglé ; pendant vingt-quatre heures , par un bandage , comme si l'on avoit intention de renouveler l'engorgement qu'on a voulu dissiper par la saignée ; puis que les anciens nous ont indiqué , dans la seule application d'un emplâtre , un moyen d'arrêter le sang , pour le moins aussi sûr , & incomparablement plus commode ?

Notre académicien voudroit que Riviere eût consulté , sur ce point de chirurgie , *un maître de l'art* : il n'en eût certainement pas consulté qui en méritât mieux le titre que Fabrice de Hilden , qui étoit son

contemporain ; cependant cet auteur conseille les mêmes précautions que M. R. blâme dans Riviere. Il faisoit son incision longitudinale ; il appliquoit sur la plaie un topique astringent ; il faisoit même quelque chose de plus que ce que Riviere propose : il mettoit un bandage par-dessus l'emplâtre. M. R. dira-t-il que ces précautions lui étoient suggérées par une équivoque sur la signification de *sectio jugularium* ? Fabrice combat lui-même cette équivoque, en expliquant un passage de Galien , qu'il soupçonne y avoir donné occasion. L'exemple rapporté par Zacutus , avoit pu inspirer de la défiance à Fabrice comme à Riviere ; & d'ailleurs combien de malheureux n'a-t-on pas trouvé morts , baignans dans leur sang , & seulement après des saignées du bras ou du pied ? Le danger est bien plus grand après la saignée des jugulaires : on ne serre pas le cou , comme on serre le bras ; & si l'on est fort sujet à tomber en foiblesse dans cette saignée , comme l'a dit Heister , on seroit aussi fort sujet à mourir , & bien plus vîte qu'après la saignée de toute autre veine , si la ligature venoit à glisser ; & sur-tout si , à l'exemple de M. R. on eut regardé comme pusillanimité , la précaution que Riviere propose , de faire une petite incision , en suivant la longueur du vaisseau ,

Voilà donc Riviere pleinement justifié des accusations que M. R. a formées contre lui : pourrai-je également justifier les médecins qui présiderent au traitement de deux malades , auxquels il a ouvert des tumeurs dans la gorge ? Je n'analyserai que la première des deux observations qu'il en a données , parce que ce que je dirai de celle-ci , doit s'entendre , à plus forte raison , de l'autre.

M. R. nous raconte que « dans le mois » de Mai 1752 , un jeune homme de vingt- » deux ans , d'un tempérament robuste , » fut attaqué d'un violent mal de gorge , avec » difficulté d'avaler ; qu'il avoit une dou- » leur fixe & pulsative au côté droit du » cou , le long du cartilage thyroïde , une » grande pesanteur à toute la tête , & la » fièvre avec redoublement. »

Il faut avouer que personne n'a , comme M. R. l'art de prévoir les événemens : Van-Swieten a dit qu'il seroit bien difficile de reconnoître exactement le moment auquel la résolution d'un engorgement inflammatoire cesse d'être possible , & auquel commence la suppuration , & que l'on doit en distinguer avec soin les trois périodes , sçavoir , les tems de l'augmentation , de l'état & du déclin , parce que ce n'est que *dans son état* qu'il se dispose à l'une des trois issues qu'il peut avoir , qui sont la ré-

folution , la suppuration & la gangrene. Mais notre academicien les ſçait deviner de plus loin , (tant il y a de l'avantage à vouloir être medecin , ſans avoir étudié la medecine.) Il ne nous a dépeint juſqu'ici que l'invaſion de la maladie ; cependant il y a déjà reconnu les ſymptomes de la ſuppuration , ſçavoir des redoublemens de fièvre , qui annoncent cet événement , & la douleur pulſative ou avec élanemens ; & il faut bien que ce ſoit de ce moment-là qu'il prétend l'avoir devinée , ſans quoi il y auroit de ſa part une grande abſurdité , de tourner en dérifion ce qu'ont fait , pour procurer la réſolution , les medecins qui n'avoient pas eu le talent de prévoir d'auffi loin que lui , que la maladie ſe termineroit néceſſairement par la ſuppuration.

Il paroît que depuis l'invaſion de la maladie , les choſes ſe paſſerent aſſez tranquillement juſqu'au huitieme jour , puis que notre obſervateur ne nous dit pas qu'il ſe ſoit fait juſques-là la plus petite augmentation des ſymptomes ; & puis que la déglutition étoit ſi peu gênée , que l'on faiſoit avaler au malade des apozèmes , tandis que , dans les maux de gorge tant ſoit peu conſidérables , on a beaucoup de peine à les déterminer à avaler , au lieu de bouillon , ſeulement quelques gouttes de lait. Tout alloit donc bien , lors que , le matin du hui-

nième jour , la scène change tout-à-coup : déjà la respiration est fort difficile ; le cou s'est gonflé ; il est dur & douloureux : on ne voit que boursoufflement dans toutes les parties du gosier , & l'on observe un redoublement de fièvre bien établi. En conséquence les médecins s'assemblent , ils délibèrent , ils parlent beaucoup , dit M. R. Ils s'étendent en longs discours sur le peu d'effet des remèdes : ils finissent par proposer une saignée ; mais où la fera-t-on ? L'un la veut du pied , l'autre la veut du cou ; ils contestent beaucoup ; ils ne résolvent rien : chacun apporte ses raisons , pour faire valoir son opinion , jusqu'à ce qu'enfin , las de discourir , ils finissent par en laisser le choix au malade. Mais que ne se fussent-ils retirés sans rien ordonner ? Ils avoient déjà fait saigner plusieurs fois , au commencement de la maladie ; ce qui étoit autant de *témérités* , selon M. R. qui avoit jugé dès-lors que *l'engorgement inflammatoire n'étoit pas disposé à la résolution*. En faisant saigner trois fois du pied , trois fois , selon le même M. R. *ils avoient exposé le malade à un engorgement du foie ; ou à des embarras dans le poumon ; & par-dessus cela , ils osent encore proposer une saignée , lorsque la suppuration est faite : seroit-ce parce que Van-Swieten a dit que c'est-là le cas de s'écarter de la règle , pour*

parer au danger d'une nouvelle inflammation que pourroit occasionner le volume augmenté de la tumeur ? Belle autorité ! M. R. dit le contraire ; pourquoi ne pas s'en rapporter à un maître de l'art , dans une maladie chirurgicale ? Aussi qu'en arrive-t-il, continue notre Aristarque ? Le malade , déjà très-foible , supporte à peine cette saignée ; il est à toute extrémité la nuit suivante ; il a des momens de délire ; il n'avale aucune sorte de liquides ; son gosier est *fermé* ; il respire très-difficilement ; il ne parle plus , ou ce n'est que pour exprimer avec beaucoup de difficulté , qu'une soif ardente le consume , depuis qu'il a le gosier fermé : le pouls foiblit de plus en plus ; *le visage est abattu , déjà les extrémités commencent à être froides* ; tout , en un mot , annonce que le malade est au moment d'expirer. Il n'y a donc pas de tems à perdre , dit M. R. Il ne reste de ressource que dans la chirurgie. Mais que faire dans d'aussi malheureuses circonstances ? La tumeur , couverte par la base de la langue , par l'amygdale , & par le pilier du voile du palais , est inaccessible au pharyngotome ; toutes ces parties ont part au gonflement ; en un mot , le gosier est fermé.

Que faire , dites-vous , M. Recôlin ? Il faut prendre patience ; c'est tout ce que vous pouvez faire de plus salutaire pour le

malade. Il ne faut pas faire une cruelle violence aux parties enflammées, en enfonçant de force le doigt fort avant dans le gosier, comme vous faites, & comme vous l'avez fait inhumainement à M. Satis : les accidens qui étoient fort légers, il n'y a que vingt-quatre heures, ont augmenté tout-à-coup, tant par cette manœuvre peut-être, que parce que la suppuration étant achevée, la tumeur est si fort distendue par le pus, qu'elle est prête à éclater : le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est d'en faciliter la rupture par des vapeurs, & par tous les moyens ordinaires, & de soutenir le malade par des lavemens nourrissans. S'il est arrivé que des malades aient péri par des esquinancies du pharynx, venues à suppuration, il faut que cela soit bien rare. Nous ne l'avons jamais vu. Van-Swieten ne l'a pas plus vu que nous ; il nous dit que Lamotte ne l'a pas observé, dans le cours d'une pratique de trente années ; (vous devez en croire à celui-ci, M. R. C'étoit un maître de l'art, & un des meilleurs.) D'ailleurs, si les accidens étoient tels que vous les exposez, & sur-tout si le visage, dont les vaisseaux devroient être fort engorgés, comme vous le dites, étoit abattu ; si les extrémités commençoient à être froides, toute votre adresse chirurgicale seroit inutile ; la gangrene seroit déjà

établie dans le gosier , & peut-être dans la poitrine ; & ne s'agissant que d'un abcès , ce seroit procéder contre toutes les règles de la prudence , que de tenter de l'ouvrir , sans l'appercevoir , & avec la nécessité de blesser toutes les parties voisines ; c'est Van-Swieten qui vous le dit. Encore quelques quarts d'heure , M. Recolin , & vous verrez que l'abcès se percera de lui-même.

Mais quoi ! dans une maladie que M. R. soutient être du ressort de la chirurgie , demeurera-t-il donc ainsi dans l'inaction ? Il n'en fera rien ; il a résolu d'opérer : il fera tant auprès de la famille , qu'il la déterminera à consentir à l'exécution de son dessein ; & si l'entrée du gosier est fermée , il saura bien l'ouvrir : il plongera jusques fort avant dans le pharynx un bistouri courbe , qui coupera tout ce qui s'opposera à son passage ; (il le faut bien nécessairement , si le gosier est fermé par le gonflement de toutes ses parties :) en retirant le bistouri , non-seulement il fendra la tumeur de bas en haut ; mais il entrainera tout ce qui se trouvera sur son chemin : il sortira beaucoup plus de sang que de pus ; n'importe : il en sera quitte pour dire qu'il lui a fallu *inciser au moins trois lignes d'épaisseur* , pour percer le kiste , (qui , au neuvième jour , devoit être presque entièrement détruit par la suppuration.)

Ensuite, quelle satisfaction plus flatteuse, que de pouvoir dire qu'en un instant, on a rendu la vie à un malade *qui étoit*, dirait-il, *au moment d'expirer* ! Notre opérateur avoue bien qu'après cela, le malade n'est encore guéri que *pour ainsi dire* ; mais il le fera tout de bon, quand les plaies faites par le bistouri seront cicatrisées.

Mais parlons plus sérieusement ; aussi-bien cette histoire finit par une scène plus capable de faire frémir, que d'inspirer le goût de la plaisanterie. Quel est celui qui étant en usage de lire & de juger des observations, ne verra pas, comme moi, que celle-ci, & celle qui la suit, sont des histoires arrangées de manière à faire valoir le talent, & à mettre en tort les médecins ? Telles seront toutes les observations que la passion aura dictées : avec l'intention de se faire valoir aux dépens d'autrui, il seroit difficile de ne pas, tout au moins, exagérer les faits ; & si cette tentation est séduisante, il est visible que M. R. y a succombé. Mais, quand il seroit vrai que les médecins dont il parle, eussent erré ; quand vous seriez capable d'en juger, M. Recolin, y auroit-il, pour cela, de la justice à vous en prendre à l'ordre entier des médecins, & à dire d'eux, en général, comme vous faites dans l'histoire de la maladie de madame de Fumel : *Des médecins*

auroient voulu qu'on la saignât du pied ?
 Que ces médecins aient montré peu d'habileté, ce que vous n'avez certainement pas démontré, quel est l'ordre de la société assez privilégié, pour n'être composé que de gens également habiles ? Est-ce le votre ? Il est certainement de très-grands chirurgiens ; mais, à part le petit nombre de ceux-ci, combien de douzaines n'en faudra-t-il pas compter, pour en trouver un passable ? Cependant l'ordre des chirurgiens se récrieroit avec raison, si on vouloit faire rejaillir sur lui les fautes de la pluralité de ses membres. Je n'admirerai pas moins les grands talens de ceux de vos collègues, je veux dire, des membres de l'Académie royale de chirurgie, qui se sont signalés par des découvertes, qui annoncent tout-à-la-fois & la science de leur art, & le génie, quoique je ne voie dans votre Mémoire, qu'un tissu d'erreurs, pour ne rien dire de plus ; & (voyez combien je suis plus équitable que vous,) toutes ces erreurs ne m'empêchent pas de croire que vous ne soyez capable de rendre des services à l'humanité, si, au lieu de chercher à déprimer les talens d'autrui, vous ne vous étudiez qu'à cultiver les vôtres, & quand vous n'entreprenez rien qui soit au-dessus de votre portée. Que ne vous renfermez-vous dans les bornes de votre

art ; elles ne sont pas si resserrées, qu'elles ne vous laissent une assez vaste carrière à parcourir , pour que vous ne dussiez pas chercher à vous égarer dans des routes qui vous sont aussi complètement inconnues qu'à l'éditeur du *Précis de la chirurgie-pratique*, qui n'en jugeant que par ses yeux, s'imagine que les autres *n'y marchent que dans les ténèbres*. Mais je jurerois bien , M. Recolin , que vous ne déférerez pas à l'avis que je vous donne.

Optat ephippiâ bos piger, optat arare caballus.

DESCRIPTION

De la Maladie épidémique qui a régné à Ville, village situé près de Noyon en Picardie ; par M. DUFOUR, docteur en médecine , demeurant à Noyon.

La maladie épidémique du village de Ville a commencé ses ravages dans le courant du mois d'Octobre 1767. Jusqu'au 10 de Janvier 1768 , que j'ai été chargé de donner mes soins aux malades , il est mort environ cinquante personnes de tout âge & de tout sexe. Le froid excessif de la fin de Décembre & du commencement de Janvier , en donnant plus d'intensité aux accidens de la maladie , avoit aussi augmenté

considérablement le nombre des morts : vingt personnes sont périées dans l'espace de quinze à dix-huit jours. La crainte commença alors à s'emparer des esprits : on est venu, quoiqu'un peu tard, demander du secours. Le subdélégué de M. l'Intendant à Noyon, à qui on avoit fait un rapport effrayant de la maladie, m'a chargé de me transporter sur les lieux, pour examiner la nature de l'épidémie, & en rendre compte à M. l'Intendant, (M. Le Pelletier de Morfontaine.) Depuis ce tems jusqu'au 6 Avril dernier, où on peut dater la fin de l'épidémie, j'ai donné à tous les malheureux qui en étoient attaqués, tous les soins & les secours nécessaires ; & j'ai eu la satisfaction de les voir couronnés du succès le plus heureux : de cinquante personnes au moins, que j'ai traitées, je n'en ai vu périr qu'une seule, âgée de soixante-dix ans, qui avoit négligé de m'appeller à tems.

La nature de cette épidémie étoit des affections catarrhales-malignes, (*catarrhi mali moris*.) Le vice de l'air, la mauvaise qualité des alimens, la disette de fruits peuvent être regardés comme les causes éloignées & prédisposantes. Le village de Ville, situé dans une vallée, est très-marécageux ; il est environné de tous côtés de montagnes assez élevées, & coupé par mille ruisseaux. Des brouillards fort épais le couvrent tou-

jours, sur-tout vers la fin de Septembre, & dans les mois d'Octobre & de Novembre. On sçait qu'un air dense & chargé de beaucoup de vapeurs humides, épaisit les fluides, ôte à la fibre son action tonique, son élasticité. Cette fibre, ainsi distendue, lâche, molle, sans ressorts, devient incapable d'agir sur le fluide épaisi, qui, ne trouvant plus de la part des organes la force nécessaire pour l'élaborer & le faire circuler, s'arrête & devient plus dense : de-là l'inertie & l'engourdissement de toute la machine, le peu d'activité de la fibre nerveuse, le peu d'énergie de l'esprit vital. Mais ce qui arrive dans toute l'habitude du corps, arrive particulièrement au poumon : cet air humide le pénètre, le macere & le rend, pour ainsi dire, oedémateux ; il en intercepte la transpiration, & rend plus difficile le dégorgement des glandes bronchiales.

La seconde cause que j'ai assignée, est la mauvaise qualité des alimens. La cherté des vivres, & sur-tout du bled, oblige, dans nos cantons, les pauvres habitans de la campagne à faire ressource de tous les alimens auxquels la misère est forcée d'avoir recours : des navets, des carottes, des pommes de terre, des pois, des féverolles, &c. bouillis dans l'eau avec un peu de sel, composent la principale partie de leur nourri-

ture. Un pain noir, mal fermenté, mal cuit, dans la composition duquel il entre autant d'orge & d'avoine que de seigle & de bled, est pour eux, dans ces tems malheureux, l'aliment le plus substantiel. Quel estomac aura la force nécessaire pour bien digérer des alimens de certe espece ? Quels produits peuvent résulter de pareilles digestions ? Un chyle crud, visqueux, ne fera qu'énervier la machine, loin de réparer ses pertes ; il augmentera l'épaississement des liqueurs, & en arrêtera le mouvement déjà trop ralenti.

La troisieme cause est la disette de fruits. Les fruits peuvent-ils être les préservatifs des maladies ? Un préjugé vulgaire, consacré par l'ignorance, veut, au contraire, que les fruits, & principalement les fruits à noyaux, (ils ont manqué entièrement l'année dernière, dans nos cantons,) portent avec eux une qualité nuisible qui, une fois développée dans le corps, y est le germe des fièvres, & la source féconde de toutes les maladies automnales : cela posé, je serois dans l'erreur, en mettant cette disette de fruits au nombre des causes éloignées & prédisposantes. Mais la prévention du vulgaire ne peut avoir force de loi chez des médecins éclairés qui consultent plus la nature que les préjugés. Ils savent que les fruits en général, mais sur-tout les fruits à noyaux,

contienneut un suc légèrement acide & savonneux, dont le premier effet est de rafraîchir & de tempérer l'effervescence des humeurs, dans la saison des plus fortes chaleurs, & dont les effets secondaires sont de fondre, de diviser les liqueurs épaissies, & de détruire les congestions naissantes. J'avoue que l'abus de ces fruits donne naissance à des maladies; mais quel est l'excès qui ne soit point nuisible? Nos payfans, dans les années abondantes, s'en gorgent, & n'en éprouvent cependant, pour l'ordinaire, que de légers, j'aurois dire que de salutaires, inconvéniens: une diarrhée bilieuse de très-peu de durée, & rarement accompagnée de fièvre, est la peine ordinaire de leur gourmandise. Mais quel est l'effet de cette diarrhée? Elle fait couler une bile visqueuse & insipide, entraîne les produits des mauvaises digestions, évacue la saburre accumulée dans les intestins, & nettoie les premières voies d'un levain qui auroit été le germe des maladies les plus dangereuses. Doit-on être étonné, après cela, que la disette de fruits, si communs dans nos cantons, dans les années ordinaires, ait été une des causes de la maladie épidémique du village de Ville?

Les causes que je viens d'établir, devenues familières à tous les habitans de cette contrée, la maladie s'est montrée à-peu-

près de la même manière chez tous ceux qui en ont été pris : il n'y a eu que quelques différences dans les causes spéciales & prochaines ; elles se tiroient de l'âge , du sexe , du tempérament , de la misère plus ou moins grande , de l'excès du travail , de la fatigue , &c. qui donnoient un vice universel , plus ou moins d'intensité chez les différens sujets , & qui le déterminoient à porter son impression plutôt sur telle que telle autre partie :

Voici quels étoient les symptômes : La plupart des malades étoient , pendant les trois ou quatre premiers jours , assez mal à leur aise ; ils éprouvoient une espece de courbature , un abattement insigne , un engourdissement général. (Cette prostration de forces est la marque la plus certaine que le système nerveux péchoit dans son universalité , & que la maladie avoit un caractère particulier de malignité.) Ce premier tems passé ; venoient des frissons irréguliers , d'abord assez légers , puis plus considérables. A ces frissons succédoient une oppression assez forte ; un mal de tête insupportable , des gonflemens aux amygdales & à la gorge , des douleurs , tantôt vagues , tantôt fixes , en différentes parties du corps ; des anxiétés , des nausées , &c. Le visage étoit assez rouge , un tant soit peu bouffi ; les yeux brillans , la langue embarrassée , &
fort

fort chargée ; la peau sèche & brûlante ; la toux étoit violente , & comme convulsive ; les crachats , d'abord téreux & clairs , devenoient ensuite épais , rouillés , mais jamais sanglans. Cependant le pouls étoit lent , mol , foible , souvent intermittent ; la fièvre étoit à peine marquée. Vingt-quatre ou trente-six heures après , le milieu de la langue devenoit noir ; le malade étoit assoupi : réveillé , il avoit l'air étonné & hagard. Dans ce tems , on sentoit des facades , des mouvemens irréguliers dans les tendons ; les urines étoient claires ; le ventre se météorisoit ; il survenoit quelquefois des sueurs ; venoit enfin un dévoiement , tantôt bilieux , tantôt dysentérique ; & c'étoit la crise de la maladie.

D'après cela , le diagnostic de la maladie n'étoit pas difficile à établir. Quant au pronostic , la maladie étoit très-fâcheuse , moins par elle-même encore , que par le mauvais traitement qu'on a fait essuyer d'abord aux malades. Les saignées , les sudorifiques , les hydragogues & autres remèdes semblables , administrés par l'ignorance , en ont précipité la plupart dans le tombeau ; les autres sont périés , faute de soins.

Dès que j'ai été appelé au secours de ces malheureux , voici la conduite que j'ai tenue : Après avoir examiné les accidens de la ma-

ladie, après avoir bien écouté la nature, & l'avoir, pour ainsi dire, suivie à la piste, je l'ai aidée à faire sa besogne, sans la troubler par des remèdes souvent inconsidérément administrés. Les nausées, qu'ont éprouvées presque tous les malades, dans le commencement, m'indiquoient que les premières voies étoient surchargées; leur affaïssement m'annonçoit qu'il falloit réveiller l'esprit vital engourdi: un émético-cathartique remplissoit à la fois les deux indications, en évacuant la saburre, & en donnant plus de jeu à la circulation. J'avois observé que les évacuations stercorales étoient la principale crise; j'insistai de très-bonne heure sur les laxatifs légèrement aiguës. Les crachats sortoient avec peine: je voyois que l'oppression diminueoit, à mesure que l'expectoration avoit lieu; je tâchois de la faciliter au moyen de quelques potions béchiques appropriées, où je faisois entrer un peu de kermès minéral, pour exciter, en même tems, une douce transpiration, lorsque j'appercevois de la moiteur à la peau. Pour boisson ordinaire, je donnois l'eau d'orge; l'eau de riz, une infusion légère de safran, de camomille Romaine, de lierre terrestre, &c. édulcorée avec un peu de miel, & légèrement nîtrée. Je prescrivois des apozèmes béchiques & laxatifs:

l'eau de pruneaux , celle de tamarins , aiguifées avec un peu de tartre ftibié , ont fait des merveilles. J'ai auffi fait ufage de l'oxymel fimple , étendu dans beaucoup d'eau ; je donnois peu de bouillons ; l'eau panée , ou l'eau de riz y fuppléoiẽt. Je n'ai purgé en règle , que lorsque les accidens ont entièrement ceflé : les loochs , les potions huileufes , les calmans de toute efpece , &c. n'ont pas été mis en ufage.

Ceci fini , il étoit néceffaire de reftituer à l'eftomac fon reffort perdu , & de donner plus d'activité aux forces digeftives. Pour remplir cette derniere indication , je prefcrivois un opiat fait avec l'écorce du Pérou bien pulvérifée , une petite quantité de *diafcordium* , & le fyrop d'abfinthe. Les malades en prenoient , tous les matins , un bol gros comme une aveline , & enfuite deux ou trois taffes d'infufion théiforme de fommités , de petite centauree & de chamædrys. Voilà le précis des remedes que j'ai mis en ufage , & la méthode que j'ai employée avec le fuccès le plus flatteur pour un homme à qui l'humanité eft chere.



OBSERVATION

*Sur les Effets pernicieux des Champignons.**Par le même.*

Fungus, qualiscumque sit, semper malignus est, semper exitium qualitatum apparatus instructus.
 Achanaf. KARCHER, libr. de Peste.

Il n'est point de médecins qui, pour peu qu'ils aient pratiqué, n'aient eu occasion d'observer quelques accidens occasionnés par les champignons : il n'en est presque point, malgré cela, qui, connoissant le danger de cet aliment, n'aient suivi le torrent, & n'en aient mangé. Je suis dans le cas : il m'étoit arrivé plusieurs fois d'en manger impunément ; & je crus le pouvoir faire encore, sans courir aucun risque. Ils étoient de couche, & avoient été bien choisis & bien apprêtés. J'en mangeai une douzaine au plus ; & je fus, pendant cinq heures, sans en éprouver la moindre incommodité ; mais, au bout de ce tems, je me sentis un certain mal-être, & un peu de pesanteur dans la région épigastrique. Je crus que la promenade au grand air pourroit dissiper ce léger mal-aise qui m'est assez ordinaire. Chemin faisant, je m'amusai à herboriser. Je rencontrai de la jusquiame naissante ; j'en pris une ou deux feuilles que j'écrasai dans les

loigns, & dont je respirai l'odeur vireuse : elle me porta un peu à la tête : je continuai cependant ma promenade. Un troupeau de vaches vint me barrer le passage ; & une d'elles se dressa comme pour se jeter sur moi. Je l'éloignai avec ma canne ; mais, en voulant la fraper, je tombai à la renverse dans une haie, & y restai plus d'une heure sans connoissance & sans mouvement. Je ne voyois, ne sentois rien ; j'imaginois seulement qu'on me serroit le col avec une corde, comme pour m'étrangler : (mon col & le collet de ma chemise, qui étoient fort serrés, produisoient cet effet.) Au bout d'une heure, je sortis de ma léthargie, couvert d'une sueur froide, & respirant à peine. Je restai quelque tems, assis à la place où j'étois tombé, dans un état de stupeur & d'imbécillité ; j'étois comme un homme yvre qui cherche sa raison, & qui ne peut la trouver. Je crachois beaucoup de sang, & je regardois fixement les personnes qui m'environnoient, & semblois leur reprocher de n'avoir pas eu l'attention de me porter les secours nécessaires. Cependant le sang, qui n'avoit pu être rapporté de la tête par les veines, à cause de l'étranglement, avoit produit, par son séjour, une échymose affreuse sur tout le visage : les yeux me sortoient de la tête ; ils étoient noirs, & fort gonflés : tous les vaisseaux de la conjonctive

étoient horriblement engorgés : j'avois la tête & la face d'un rouge foncé & rembruni, & si prodigieusement tuméfiées, qu'elles paroissoient une fois plus grosses que dans l'état naturel. J'avois la respiration très-laborieuse & entre-coupée de sanglots ; j'étois incapable non-seulement de former aucune idée, mais même d'articuler. Enfin, après bien des tentatives inutiles, je me relevai, & me traînai comme par instinct chez un de mes malades. Personne ne me reconnut, en entrant : la dame même de la maison, que je vois, depuis plus de deux ans ; plusieurs fois par jour, & chez qui j'avois dîné ce jour-là, ne me reconnoissant pas même au ton de voix, crut que quelqu'un entroit masqué chez elle, pour la surprendre. Je me fis enfin connoître : on fut effrayé de l'état affreux où j'étois ; on me desserra ; on me fit des frictions par tout le corps ; on me fit avaler un peu d'eau d'Ardelle étendue dans l'eau. D'après cela, j'eus une cardialgie, des anxiétés intolérables ; je fis des efforts incroyables pour vomir une quantité prodigieuse de glaires moussieuses, accumulées dans l'estomac, & mêlées avec les champignons que j'avois mangés. J'étois tourmenté alors de maux de tête insupportables, & qui me rendoient comme phrénétique. Revenu un peu à moi-même, je pris quelques lavemens où je fis

jetter un demi-verre de vinaigre. J'éprouvai alors les douleurs les plus vives vers le scrobicule du cœur, des coliques atroces, & qui me faisoient jetter les hauts cris; une sueur froide, suivie de déjections glaireuses très-abondantes & ensanglantées. Je bus ensuite, *largissimo haustu*, de l'oxymel simple, étendu dans l'eau; & le lendemain, après avoir beaucoup lavé, je me fis tirer quatre poëlettes de sang; ce qui me délivra presque entièrement d'une douleur gravative à la tête, qui m'engourdissoit au point de m'ôter le libre usage du sentiment & de la raison. Beaucoup de pédiluvés, de délayans légèrement acides, des bains de tête à l'eau froide, mêlée de vinaigre, &c. suivis d'une purgation, me rétablirent dans un état de santé parfaite.

Je crois pouvoir conclure de-là, qu'il est très-dangereux de manger des champignons, de quelque espece qu'ils soient; qu'ils produisent à-peu-près les mêmes effets que les substances narcotiques & résineuses; qu'en même tems qu'ils portent leur impression sur le système nerveux, par leur principe vireux-volatil, & qu'ils raréfient les fluides, ils donnent naissance à la phlogose de l'estomac & des intestins.



OBSERVATION

*Sur une Tympanite ; par M. LABORDE ;
médecin-pensionnaire de la ville du Mas
d'Agénois en Guienne.*

Mademoiselle Laborde ma parente , âgée d'environ cinquante-cinq ans , grasse , robuste , & buveuse d'eau , d'une vie sôbre & réglée , fut attaquée , le mois de Septembre dernier , d'une colique qui , dans l'intervalle de quatre jours , devint très-sérieuse , & commença à faire craindre pour la vie de la malade. Je n'avois pas encore été appelé , & M. Ferriar , son chirurgien ordinaire , avoit jusques-là fait ce qu'on pratique ordinairement dans ces sortes de cas , beaucoup de lavemens émolliens , des fomentations du même genre , des potions huileuses , &c ; mais le tout en vain. Ayant , après ce rapport , examiné la malade , je trouvai son ventre extrêmement tendu , résonant comme un tambour , très-douloureux dans toute son étendue , & sur-tout vers la région du foie ; ce qui me détermina promptement à la saignée , dont le mot seul effraya d'abord la famille , mais dont la nécessité me parut indispensable dans ce cas d'évétisme & de crispation ;

fondé d'ailleurs sur la pratique reçue de tous les médecins , & sur l'autorité expresse d'Hippocrate , *ventositatem flatulentam venæ sectio solvit*. Deux heures après la saignée , je fis mettre la malade dans un demi-bain ; & à l'heure du sommeil , je lui fis avaler seize gouttes de *laudanum* liquide dans une tasse d'une legere teinture de cannelle. Ces remedes produisirent le meilleur effet que je pusse desirer ; car , le lendemain matin , étant allé revoir la malade , j'eus le plaisir d'apprendre que son ventre s'étoit vuïdé ; qu'il étoit diminué de moitié , & qu'elle avoit passé la nuit assez tranquillement. Je prescrivis alors l'usage de l'eau de poulet , deux lavemens par jour , l'un émollient , l'autre un peu détersif ; le soir , la prise anodine & légèrement cordiale , & avec tout cela beaucoup d'exactitude dans le régime. Au moyen de ce traitement continué pendant quelques jours , la malade se trouvoit assez bien ; mais elle étoit sans appétit , & se plaignoit d'un mauvais goût à la bouche , & d'un sentiment de plénitude. Ces signes , joints à ceux d'une langue un peu sale , & à la cause antécédente de la maladie , que je presumois être une saburre glaireuse , & en même tems un peu bilieuse , me déterminèrent à la purgation. Je ne laissai pas d'avoir quelque crainte de la part des purga-

tifs, dans ces sortes de dispositions des entrailles à l'irritation & à l'érétisme ; aussi ne fis-je donner à la malade que des minoratifs, la casse & la manne. Ce remède, au lieu de procurer une évacuation douce & tranquille, telle qu'on avoit lieu de l'attendre, ne fit qu'irriter davantage le conduit intestinal, en augmenta la crispation douloureuse ; & quoique j'en aidasse l'effet, au moyen de tous les relâchans extérieurs, après avoir séjourné vingt-quatre heures dans le corps de la malade, il ne fit que réveiller les douleurs assoupies de la colique, augmenter excessivement la tympanite, & se terminer enfin en passion iliaque, avec un vomissement de matieres jaunes très-fétides. Ce symptôme terrible m'effraya ; & m'étant alors résolu à bannir toute méthode qui porteroit avec elle le moindre caractère d'irritation, je compris que la rigidité excessive de la fibre ne pourroit céder qu'aux émolliens aqueux, gras, & onctueux. Je fis en conséquence remettre la malade au bain deux fois le jour ; & le soir, elle avaloit sa potion anodine, dont il fallut augmenter la dose de quelques gouttes. Je voulus faire prendre à la malade, pendant qu'elle étoit au bain, quelques onces d'huile d'amandes douces ; son estomac ne put jamais la supporter ; & quoique je l'aye essayé plusieurs fois, elle

fut toujours rejetée après des anxiétés & des langueurs inexprimables. Il fallut y renoncer tout-à-fait. Enfin le vomissement céda à cette méthode anodine & humectante, & plus vraisemblablement encore à une seconde saignée que je fis faire le lendemain. Dès-lors tout se calma ; les douleurs s'affoupirent une seconde fois, & le ventre obéit comme de lui-même. L'explosion de beaucoup de vents, l'évacuation de quelques matieres gypseuses très-fétides, parmi lesquelles on trouva quelques concrétions de bile, semblerent donner de nouvelles espérances, & promettre des jours plus sereins. La malade se trouvoit très-bien à tous égards, & se flattoit déjà d'être parfaitement guérie.

J'étois moins tranquille qu'elle, sur les événemens : nombre d'auteurs m'avoient appris à me défier de moi-même dans le traitement des coliques ; & Sydenham me disoit expressément à propos de la colique iliaque *Quominus recidiva fiat, cui hic affectus præ omnibus aliis est obnoxius.* Aussi ne cessai-je de lui recommander de boire beaucoup d'eau de poulet, de tenir son ventre chaudement couvert, de prendre tous les jours un demi-bain, &, deux fois le jour, un scrupule de sel d'absinthe dans une cuillerée de suc de citron ; ce qui étoit la méthode de l'Hippocrate Anglois.

Tout alla bien , tant que la malade eut la force d'observer ce régime ; mais une aversion des plus grandes pour le bouillon & pour l'eau de poulet , jointe à un mieux sensible qu'elle éprouva plusieurs jours de suite , lui parut un besoin de la nature assez pressant pour oser manger , sans goût , un peu de viande , & en outre quelques autres crudités. Elle ne tarda pas long-tems à subir la peine de son épreuve inconsidérée. Dès le lendemain , la constipation , les borborygmes , la tension du ventre , le vomissement parurent plus considérables que jamais ; & il fallut reprendre en entier , pour la troisième fois , toute la méthode curative dont elle avoit jusques-là , à deux reprises , éprouvé les plus heureux succès.

Elle me réussit encore dans cette troisième rencontre , la méthode curative dont j'ai donné plus haut le détail. Le ventre s'évacua , s'applatit ; les nuits furent plus tranquilles ; & après trois mois des plus cruelles souffrances , à l'exception de peu de jours qu'elle avoit eus tranquilles , le premier instant de convalescence parut pour elle la date d'un retour de santé la mieux confirmée. Quoiqu'elle fût d'une foiblesse extrême & fort amaigrie , elle se tenoit pourtant levée , & se promenoit dans sa maison. Elle commençoit même à manger un peu ; toutes les nuits , à la même heure , son

ventre évacuoit des matieres abondantes & fétides ; elle s'en trouvoit tous les jours un peu plus foulagée : elle avoit assez bonne couleur ; mais il lui restoit, depuis le troisieme accident, un grouillement d'entrailles si considérable, que ceux qui n'en étoient pas prévenus, l'auroient facilement pris pour celui du tonnerre qui gronde fourdement & de loin. La malade l'appelloit *la marée*, & n'en ressentoit aucune douleur. Ce grouillement revenoit au moins tous les quarts d'heure. La malade se trouvant d'ailleurs bien, aux forces près, avoit déjà totalement abandonné l'usage des demi-bains, de l'eau de poulet, & ne buvoit alors, pour toute grace, qu'une eau légèrement émulsionnée, qu'elle trouvoit passablement bonne. Elle reprit peu-à-peu l'usage des alimens solides, mais elle étoit sans appétit. Je voyois bien que quelque stomachique amer lui auroit convenu, mais je craignois le retour de la crispation & de l'érétisme du canal intestinal. Je me défiois encore plus alors de l'application d'un purgatif stomachique, tel que la rhubarbe, qui, ce semble, auroit été par lui-même encore assez indiqué. J'avois beau lire dans Baglivi : *Purgantia quandoque bene cedunt in colicâ præsertim si nulli adsint vomitus & febris, denturque in formâ*

liquidâ. Le vomissement avoit cessé depuis environ vingt jours ; il n'y avoit presque jamais eu de fièvre. Mais, d'un autre côté, quoique Sydenham conseille la purgation, lorsque la douleur & le vomissement ont cessé depuis deux ou trois jours, je fus frappé d'une observation qu'il fait ailleurs, & qui me parut décisive dans le cas que j'avois à combattre : *Cùm enim*, dit-il à propos des purgatifs dans cette occasion, *hujusmodi medicamen viam sibi facere per intestinorum canales non valeat, æger ab eo læditur magis, dum scilicet ab ejusdem inefficaci agitatione & vomitus & dolor augentur.* La continuation de l'effrayant borborygme dont j'ai parlé plus haut, les douleurs d'entrailles qui le suivoient, me faisoient assez comprendre que la crispation du canal intestinal étoit trop forte pour oser la heurter par ce genre de remèdes : l'enflure du ventre, qui reparut alors, pour la dernière fois, avec quelques vomissemens ; les douleurs cruelles qui ne discontinuerent plus, sur-tout vers la région du foie ; la longueur de la maladie qui duroit alors depuis près de quatre mois, ne me certifierent que trop, que la colique, que je combattois, étoit hépatique, occasionnée par des grumeaux de bile pétrifiée, qui, à force de dilater ou les pores biliaires, ou le conduit hépatique,

avoient produit l'affreuse chaîne de douleurs qu'avoit effuyées la malade. L'inutilité de la saignée que je fis répéter encore, des fomentations émollientes qu'on mit sur le ventre, particulièrement sur le foie; l'impossibilité de mettre au bain une malade exténuée de douleurs; toutes ces considérations me firent presque abandonner le mal à la nature, & reconnoître avec Hippocrate, qu'il y avoit dans certaines maladies quelque chose de divin : *Est quid divinum in morbis*. Je n'eus d'autre ressource, dans cette cruelle extrémité, que celle que conseille Sydenham, dans le cas d'une longueur considérable de cette maladie, d'un grand épuisement de forces, & après des évacuations copieuses; c'est le seul usage des narcotiques, *narcotica ferè sola in usum revocanda*. Je me livrai donc à ce genre de remède avec d'autant plus de confiance, que je le regardois comme celui auquel la malade devoit essentiellement les différens calmes qu'elle avoit éprouvés dans le cours de sa maladie. Elle en fit donc un grand usage dans ce dernier accident; mais enfin le mal prévalut : la nature succomba, après une longue, mais tranquille agonie. Vingt-quatre heures avant sa mort, les environs des plis des deux bras se couvrirent de taches pourprées; & son corps exhaloit une odeur

cadavéreuse. Quelques raisons m'empêchèrent de faire ouvrir le cadavre que j'aurois été curieux de voir ; mais les symptômes , dont nous avons fait l'énumération , ne doivent guères laisser de doute sur le genre & le siège de la maladie.

Avant de finir cette observation , je ne sçaurois me dispenser de faire les réflexions suivantes : Comment se peut-il que la malade ait échappé à quelque atteinte de paralysie ? *Nil facilius colicæ supervenit quàm paralyfis* , nous assure Baglivi. Mais l'étonnement augmente encore , quand on fait réflexion à la grande quantité de *latudanum* qu'on a été obligé d'employer. *Cave igitur* , continue le même auteur , *ne opiata copiosius in eâ exhibeas ; solet enim , post opiata , magnus supervenire sudor , & exinde paralyfis*. Je n'ai pourtant pas corrigé la vertu narcotique de l'*opium* par le mélange du *castoreum* , comme l'enseigne le même praticien , mais seulement avec quelques gouttes de quintessence d'absinthe. La malade n'a jamais eu la moindre moiteur , quoique sa peau fût assez fine & douce. Comment encore n'a-t-il paru aucun signe d'hydropisie aqueuse ? *Semper ante mortem ascitis tympanitidi conjungitur* , Cependant , après la mort , le ventre s'abbaît entièrement , & ne donna guères d'autre évacuation que celle

celle de beaucoup de matiere aërienne. Voilà deux réflexions qui m'ont toujours frappé dans une maladie , dont la violence & la durée auroient dû , dans l'idée qu'on se fait aisément de l'état du genre nerveux , le réduire , ce semble nécessairement , à un état de relâchement & d'atonie totale ; effet indispensable en apparence , de la tension & de l'éretéisme poussés à l'excès. Quel a dû être l'état intermédiaire de la fibre , pour ne pas succomber à ce relâchement si ordinaire dans la colique de Poitou ? C'est ce que je laisse à décider à ceux qui ont plus de lumières & plus de sagacité que moi.

R É P O N S E

De M. POMME à l'Observation de M. DUFAU , & à ses Réflexions contre la nouvelle Méthode de traiter les Vapeurs , insérées dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1768.

De toutes les objections qui m'ont été faites , votre Observation , Monsieur , sur une Hystérie vermineuse , & les réflexions que vous y ajoûtez , sont , sans contredit , celles qui paroissent avoir le plus de valeur ; aussi m'obligent-elles à vous dire que , si

vous m'en présentez une seconde, je me vois forcé de donner publiquement le défa-
veu que j'ai promis. Vous voilà donc, Mon-
sieur, victorieux à demi ; & ce qui rehausse
votre gloire, c'est qu'elle est le fruit de vos
prémices, puisque c'est au sortir de l'école
de Montpellier, que vous avez fait, dites-
vous, cette merveilleuse cure. Heureuse
époque dont vous devez conserver pré-
cieusement le souvenir, & dans laquelle le
fort vous a si bien servi ! car vous ne discon-
viendrez pas que le sujet en question auroit
pu fort bien être un jeune garçon, & non
une jeune fille ; & alors vous n'auriez pas
eu le plaisir de guérir une hystérie vermi-
neuse avec un émétique & plusieurs pur-
gatifs ; mais bien une fièvre vermineuse,
accompagnée de mouvemens convulsifs.

Je n'irai pas plus loin ; & , sans vous ré-
péter ce que j'ai déjà répondu aux apolo-
gistes du quinquina, je vous prierai seule-
ment de faire votre second essai sur une
fille réellement hystérique, c'est-à-dire sur
une fille nubile, & non sur celle qui sera
âgée de neuf ans ou de neuf mois, telle
que la vôtre, *dont la conformation, la
taille & les inclinations soient au-dessus
de cette tendre jeunesse* (a), & dont la ma-

(a) Voyez l'Observation de M. Dufau dans
le Journal cité.

ladié ne soit pas accompagnée de fièvre (a) ; en un mot , donnez-moi une observation valable : je vous tiens quitte , après cela , des éloges que vous m'en prodiguez ; & mes prosélytes vous remercient sincèrement de la leçon que vous avez voulu leur faire. J'attends ; & je suis avec une considération distinguée , &c.

OBSERVATION

*Sur un Corps étranger ; par M. MARTIN ;
principal chirurgien de l'hôpital Saint-
André de Bordeaux.*

Quoiqu'il arrive souvent que des corps étrangers , insinués dans notre corps , en divisant les parties , ne troublent en rien les fonctions des plus nobles viscères (b) sur lesquels ils sont déposés , il peut cependant arriver qu'il s'en trouve , quoique placés dans une partie beaucoup moins essentielle à la vie , dont la présence devienne des plus incommodes , & qu'on doive au plutôt les extraire : voici un fait qui prouve cette vérité.

Un négociant de cette ville , ayant voulu

(a) *Ibidem* , pag. 124.

(b) *Mémoire de l'Académie royale de Chirurgie* , tom. j , Remarques sur les Plaies du Cerveau ; par M. Quesnay.

retenir une morue sèche qu'il n'avoit pu jeter sur le haut d'une armoire, il lui entra dans la paume de la main droite une arrête de ce poisson, qui ne lui fit, dans le moment, que peu de douleur. Quelques jours après, il s'aperçut que, lorsqu'il vouloit prendre quelque chose de solide avec cette main, il sentoît une impression incommode : il lui survint même une espece de bouton dans ce lieu. Il en parla à diverses personnes qui lui conseillèrent de porter sur cet endroit un emplâtre, pour fondre la tumeur, & extraire le corps qui le bleffoit. L'indication étoit des mieux prises ; & je ne doute point que cet estimable citoyen n'eût guéri avec ce seul secours, si effectivement la matiere chirurgicale avoit fourni des emplâtres de cette espece. Malgré leur inefficacité pour l'objet qu'on se proposoit, ils furent continués près de quatre mois ; mais, voyant qu'au bout de ce tems, cette apparence de bouton, au lieu de diminuer, étoit parvenu au volume d'un petit noyau de cerise, & que même la douleur étoit plus vive, lorsqu'il y touchoit, il se détermina à me consulter le 13 Juin dernier. Je ne le dissimulerai pas ; j'eus d'abord de la peine à croire que cette petite tumeur fût causée par l'arrête de morue qu'il me dit être dans cet endroit depuis le 17. Février. Je n'ignorois point, comme je l'ai dit plus

haut, qu'un corps étranger peut rester dans des parties que nous regardons comme essentielles à la vie, sans déranger en rien les fonctions du viscere sur lequel il est déposé; mais j'ignorois qu'un corps piquant, qui de sa nature devoit blesser & irriter les parties, auroit plutôt produit un kyste dans le lieu de son domicile, qu'une suppuration propre à le jeter au-dehors. Après donc m'être assuré qu'effectivement cette espece de tubercule étoit le produit d'un corps étranger qu'il renfermoit encore dans son sein, j'en proposai l'extirpation comme l'unique ressource pour guérir, attendu que les topiques n'ont point pour un semblable cas une faculté directement extractive. Il se détermina sur le champ à suivre mon avis; &, le lendemain 14 Juin, je fus avec un de mes élèves lui faire l'opération de la maniere qui suit.

Je saisis la tumeur avec des pinces propres à disséquer; & je la séparai des tégumens par deux incisions latérales, dont l'angle de leur rencontre rendoit la plaie d'une figure ovalaire. La petite arrête, longue d'environ trois lignes, étoit engagée dans l'espece de durillon, & bleffoit d'une demi-ligne l'aponévrose palmaire, de laquelle je la dégageai parfaitement; & le malade fut très-bien guéri au bout de quinze jours.

Quoique cette observation ne présente

278 OBS. SUR UN CORPS ÉTRANGER.

rien de nouveau pour le manuel chirurgical ; elle nous offre cependant des conséquences à tirer. 1^o Que l'extraction des corps étrangers piquans ne doit jamais être abandonnée à la nature, parce qu'ils sont plus propres à être enfoncés, que d'être jettés au dehors. 2^o Que les topiques ne peuvent point les extraire, mais qu'il faut tout de suite en venir à une opération méthodique. 3^o Que les aponévroses ne sont point aussi sensibles par leur division, qu'on l'avoit cru, mais que le sentiment qu'on leur apperçoit, ne vient que de leur inflammation. 4^o Enfin que ces mêmes aponévroses peuvent être piquées & irritées pendant long-tems, sans pour cela s'enflammer, &, par conséquent, sans produire les accidens qu'on leur attribue à la moindre piquûre.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I L L E T 1768.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	16	24 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
2	18 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	15	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
3	12	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
4	13	18 $\frac{1}{2}$	15	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
5	15	22	16	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 $\frac{1}{2}$
6	15	22	18	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
7	16	20 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$
8	14 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
9	15 $\frac{1}{2}$	21	14 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$
10	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{4}$
11	12	20	14 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
12	12 $\frac{1}{2}$	20	16	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
13	16	21	16	28 1	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
14	14	17 $\frac{3}{4}$	11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
15	11 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	14	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
16	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	13	28	28	28 $\frac{1}{2}$
17	11	19 $\frac{1}{4}$	13	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
18	12 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	15	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$
19	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{4}$	12 $\frac{3}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
20	13	18	13	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
21	12	18	14	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{4}$
22	13	20 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
23	14	22 $\frac{1}{4}$	17 $\frac{3}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$
24	15	23 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{4}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
25	18	22 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$
26	16	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$
27	13 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
28	15 $\frac{1}{2}$	25 $\frac{1}{2}$	19	28 2	28 2	28 1 $\frac{1}{2}$
29	17 $\frac{1}{2}$	24 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28	27 11 $\frac{1}{4}$
30	14 $\frac{1}{2}$	19 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
31	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E. leg. nuag. beau.	E. b. nuages. écl. tonnerre.	Nuages. écl. tonn. pluie.
2	O. nuages.	O. ép. nuag. ondées.	Nuages.
3	S-O. pluie.	O-S-O. pl.	Nuages.
4	O. nuages.	O-N-O. n.	Couvert.
5	O-S-O. n.	S-S-O. nuag.	Nuages.
6	S-S-E. nuag.	S. nuages. pl.	Couvert.
7	S-S-O. c. petite pluie.	S-S-O. couv. pluie. vent.	Nuag. vent.
8	O-S-O. cou- vert. vent. n.	O. nuages.	Nuages.
9	O. nuages.	O. couv. n.	Couvert.
10	N-O. pluie.	N. couv. n.	Couvert.
11	N-N-O. n.	O. nuag. pl.	Couvert.
12	O-S-O. couv.	S-O. nuag.	Nuages.
13	O. couvert.	O-S-O. cou- vert. pluie.	Couvert.
14	S-S-E. pluie. nuages.	O. pl. nuag. O. nuages.	Beau. Nuages.
15	O. nuages.	N-N-O. n.	Nuages.
16	N. nuages.	écl. tonn. pl.	
17	O. nuages.	O. nuag. pl.	Couvert.
18	S. pl. cont.	S-O. pluie contin.	Pluie. vent.
19	O-S-O. cou- vert. pluie.	O. nuag. écl. tonn. f. ond.	Nuages.
20	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
21	O. c. nuages.	N-O. nuag. beau.	Beau.
22	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
23	N-N-E. beau.	N-E. nuages.	Nuages.
24	E-N-E. nuag.	E. nuages.	Nuages.
25	E. nuages.	S. pet. pl. n.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	O-S-O. cou- vert. nuages.	S. nuag. ton- nerre. pluie.	Nuages.
27	S-O. nuag.	S-O. nuages.	Nuages.
28	S-E. légers nuages.	E-S-E. légers nuages.	Nuages.
29	E. nuages.	O. nuag. écl. tonnerre. pl.	Pluie.
30	O. pl. cou- vert.	E. nuag. pl.	Couvert.
31	O. nuag. pl.	O. nuag. écl. tonnerre, pl.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de $25\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 11 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de $14\frac{1}{4}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de $4\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

2 fois du N-N-O.

2 fois du N-O.

3 fois de l'O-N-O.

15 fois de l'O.

7 fois de l'O-S-O.

4 fois du S-O.

2 fois du S-S-O.

4 fois du S.

2 fois du S-S-E.

282 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 1 fois du S-E.

1 fois de l'E-S-E.

4 fois de l'E.

1 fois de l'E-N-E.

1 fois du N-E.

1 fois du N-N-E.

Il a fait 6 jours du beau tems.

29 jours des nuages.

14 jours couvert.

17 jours de la pluie.

3 jours du vent.

* 6 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1768.

Les petites véroles, qui jusqu'ici avoient été assez bénignes, ont pris, dans ce mois, un caractère de malignité qui les a rendu funestes à un grand nombre d'enfans, sur-tout parmi le peuple, quoiqu'elles aient été plutôt cohérentes que confluentes. Il s'y est joint, chez plusieurs sujets, des taches pourprées qui ont augmenté le danger. Ce danger ne s'est pas borné au cours ordinaire de cette maladie : plusieurs, après en avoir parcouru tous les tems, ont eu une convalescence orageuse, & ont péri par des dépôts formés dans les poumons ou dans le foie.

Les rhumatismes & les affections catarrhales n'ont pas encore pris fin ; & on a vu un assez grand nombre de personnes qui en étoient attaquées.

*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Juin 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Le tems a été , ce mois , bien pluvieux : depuis le 8 jusqu'au 31 , il s'est passé peu de jours sans pluie ; elle a été même forte certains jours vers le milieu du mois : il pleuvoit de tout vent. Le tonnerre a grondé souvent : il n'y a pas eu cependant de fortes chaleurs. Le thermometre s'est porté , le 7 , au terme de 23 degrés ; mais il n'a guères approché de ce terme les autres jours , si ce n'est le 6.

Le mercure , dans le barometre , a été observé , tout le mois , au-dessous du terme de 28 pouces : le 23 , il s'est porté un peu au-dessus de ce terme ; & , le 9 , il est descendu à 27 pouces 3 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 9 lignes.

284 MALADIES REGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

9 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

13 fois du Sud vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 22 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

1 jour de grêle.

7 jours de tonnerre.

4 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois, mais plus au commencement qu'à la fin.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juin 1768.

La petite vérole s'est propagée ce mois à la campagne, ainsi qu'à la ville; quoiqu'elle eût été confluyente dans bien des sujets, peu en sont morts. On a observé, dans plusieurs malades, que l'éruption s'est faite en deux ou trois tems, & même que, dans le tems du desséchement, il s'est fait, dans quelques-uns, une seconde éruption au visage, & une prompte suppuration de ces nouveaux boutons.

Il y a eu aussi des points de côté pleu-

rétiqnes, qui ont cédé à la cure anti-phlogistique, excepté dans le cas où ils étoient le symptôme d'une fièvre continue putride. Cette fièvre a encore été la maladie dominante, tant à la campagne qu'à la ville, & elle a été très-maligne & très-opiniâtre dans quelques cantons de l'une & de l'autre, se terminant par des dépôts gangreneux de très-mauvais caractère, ou par des aphtes rebelles & très-dangereuses. Dans certains sujets, cette fièvre étoit plus inflammatoire que putride; & dans d'autres, c'étoit tout le contraire: cette dernière espèce étoit plus fâcheuse & plus difficile à traiter que l'autre, les malades périssant souvent par des selles colliquatives, si on ne les évacuoit par des émetiques appropriés, dès le commencement de la maladie.

LIVRES NOUVEAUX.

Icones rerum naturalium, ou Figures enluminées d'histoire naturelle; premier cahier contenant dix planches avec leur explication; sçavoir, 1^{re} la Carpe de mer; 2^e l'Anguille de mer; 3^e le Maquereau; 4^e le Dorſch; 5^e le Tydtling, espèce de Dorſch; 6^e l'Orphie; 7^e la Vive ou Dragon de mer; 8^e le Corbeau-blanc de Féroë; 9^e le Vaneau-

gris de fer ; 10^e la Tulipe de mer. A Copenhague, chez *Philibert* ; & se trouve à Genève, chez le même ; & à Paris, chez *Saillant & Nyon*, libraires, 1767, in-4^o, forme d'Atlas ; prix 12 liv.

On ne peut rien ajouter à l'exactitude des desseins & à la vérité du coloris des planches que nous annonçons. Ce Recueil, entrepris par M. *Ascanius*, professeur d'histoire naturelle, sera suivi de plusieurs autres, qui comprendront les différentes espèces d'animaux, tant quadrupedes, oiseaux, que poissons & autres corps marins qui se trouvent dans le royaume de Danemarck.

Etat des baptêmes, des mariages & des mortuaires de la ville & des fauxbourgs de Lyon, pour les années 1766 & 1767 ; par un de MM. de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon. A Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1768, in-8^o.

Il seroit à souhaiter que cet exemple, que vient de donner un Académicien de la ville de Lyon, fût imité dans les autres villes du royaume : on pourroit, en perfectionnant ces sortes de nécrologes, les rendre utiles pour la médecine, en faisant connoître plus particulièrement l'influence que le climat & la position particulière de certaines villes peut avoir sur la santé & sur la durée de la vie de leurs citoyens

De la Santé des Gens de lettres ; par M. Tiffot , docteur & professeur en médecine , de la société royale des sciences de Londres , de l'Acad. méd. phys. de Basle , & de la société œconom. de Berne. A Lausanne , chez Grasset ; & à Paris , chez Didot , 1768 , in-8°.

Livres de Médecine & de Botanique , nouvellement arrivés de différens pays étrangers , qui se trouvent , à Paris , chez P. G. CAVELIER , avec leur prix en feuilles.

Pouteau , Mémoires sur la Lithotomie par l'appareil latéral , circonstances & dépendances ; avec addition de quelques nouveaux instrumens pour cette opération , in-8°. fig. Avignon , 1765 ,
1 l. 10 s.

Nietski , Elementa Pathologiæ universæ , in-8°. Ebroduni in Helvetiâ , 1766. 5 l.

Jo. Oosterdick Schacht , Institutiones Medicinæ practicæ ad auditorum potissimum usus in epitomen redactæ & evulgatæ , in-8°. Amstelædami , 1767. 2 l. 10 s.

Haller (Albert) Operum anatomici Argumenti Minorum Tomus secundus , pars prima ad Generationem , in-4°. Laufannæ , 1767. 12 l.

Ejusd. Elementa Physiologiæ , tomus sextus , septimus & Octavus , 3. vol. in-4°, 1764 , 1765 & 1766. 34 l.





T A B L E.

<i>EXTRAIT de la Description des Maux de Gorge gangreneux.</i> Par M. Matteau, médecin.	Page 195
<i>Analyse d'une Dissertation de M. Récolla, sur l'Esquinancie.</i>	223
<i>Description d'une Maladie épidémique.</i> Par M. Dufour, médecin.	251
<i>Observation sur les Effets pernicioeux des Champignons.</i> Par le même.	260
— <i>sur une Tympanite.</i> Par M. Laborde, médecin.	264
<i>Réponse de M. Pomme, médecin, à l'Observation de M. Dufau.</i>	271
<i>Observation sur un Corps étranger.</i> Par M. Martin, chirurgien.	275
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Juillet 1768.</i>	279
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Juillet 1768.</i>	282
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Juin 1768.</i> Par M. Bouchet, médecin.	283
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juin 1768.</i> Par le même.	284
<i>Livres nouveaux.</i>	285

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre 1768. A Paris, ce 23 Août 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Pro-
fesseur de Pharmacie de la Faculté de Médecine
de Paris, Membre de l'Académie Royale des
Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux,
& de la Société Royale d'Agriculture de la
Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

OCTOBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1768.

EXTRAIT.

*Conjectures sur l'Électricité médicale, avec
des Recherches sur la Colique métallique ;
par J. J. GARDANE, censeur royal,
docteur-régent de la Faculté de médecine
de Paris, médecin de Montpellier, de la
Société royale des sciences de la même
ville & de celle de Nancy, avec cette
épigraphe :*

Per mezzo di tali irritazioni si promovono
dall' arte nostra nel corpo umano salutari mu-
tazioni. SAVERIO MANETTI Annotaz, &c.

*A Paris, chez la veuve D'Houry, 1768,
in-12.*

IL est peu de phénomènes dans la nature,
dont la découverte ait paru mériter au-
tant l'attention des physiciens, que l'électri-

cité. L'attraction & la répulsion que les corps électrisés exercent, les feux qui s'en échappent, l'odeur particulière qui les accompagne, & sur-tout l'impression vive que le principe électrique, quel qu'il soit, fait sur les corps animés qui éprouvent son action, semblent indiquer un agent puissant, & peut-être universel; du moins il paroïssoit assez naturel de se promettre qu'il seroit capable de produire des changemens très-marqués sur l'œconomie animale, sur-tout depuis qu'on eut découvert la commotion violente qu'il faisoit éprouver, dans certaines circonstances, aux êtres de cette classe. C'est d'après ces vues, que plusieurs médecins ont tenté de l'appliquer à la cure de certaines maladies rebelles. Les succès que quelques-uns d'entr'eux avoient eus, sembloient devoir exciter leurs confreres à faire de nouveaux efforts pour perfectionner ce moyen curatif, ou du moins pour déterminer les cas où on pouvoit l'appliquer avec avantage, & ceux où il étoit sans effet; mais quelques essais infructueux paroïssent l'avoir fait abandonner entièrement; on a été même jusqu'à révoquer en doute les cures qu'on disoit avoir été opérées par son moyen. M. Gardane, notre confrere, ayant été assez heureux pour guérir, par le moyen de l'électricité, un homme devenu paralytique à la suite d'une colique

faturnine, a cru devoir réveiller l'attention du public sur ce nouveau secours. Pour cet effet, après avoir donné l'histoire de la cure qu'il a opérée, il a recueilli les différentes observations dont il a pu avoir connoissance, & en a déduit les cas où il imagine qu'on pourroit tenter le même moyen avec quelque apparence de succès; &, comme c'est principalement dans la paralysie qui succede à la colique produite par le plomb, qu'il croit que l'application peut en être le plus avantageuse, il a saisi cette occasion, pour justifier les médecins de Paris du reproche que M. De Haën leur a fait d'avoir méconnu cette maladie, & démontrer que leur méthode curative est préférable à celle du médecin de Vienne. Mettons nos lecteurs en état de juger par eux-mêmes du mérite de son ouvrage, en leur présentant un précis de ses vues.

Notre auteur donne d'abord une histoire abrégée des tentatives qui furent faites, dans les commencemens, pour appliquer l'électricité à la médecine. Les instituteurs de la médecine électrique, convaincus que certains enduits augmentoient la force de l'électricité, crurent pouvoir, par cette même voie, en modifier également les effets, & trouver un moyen d'introduire dans le corps humain les médicamens sans l'impression désagréable qu'ils font ordinairement sur le

palais. De nouvelles recherches ; faites avec soin en France, en Suède, en Angleterre, n'ayant point répondu aux promesses de ces physiciens, on perdit toute espérance. M. Gardane ne regrette point les globes purgatifs, sudorifiques, anti-apoplectiques, &c; mais il croit qu'on eût pu tirer un meilleur parti de l'électricité. On ne révoque point en doute que l'électrification n'ait procuré aux personnes qu'on y a soumises, des larmoyemens, des salivations, des sueurs, des diarrhées, l'écoulement des mois, le flux des hémorrhoides : n'est-on pas en droit d'en conclure que les purgatifs qui, par défaut d'énergie, ou par la petitesse de la dose, n'auroient fait aucune sensation, secondés par l'électricité, produiroient une évacuation suffisante ? L'avantage de cette pratique ne seroit point à mépriser dans les hystériques & les hypocondriaques. On sçait qu'un purgatif ordinaire les dérange le plus souvent : cependant il est essentiel qu'ils ayent le ventre libre ; un moyen de les purger, en les amusant, en les détournant, par la variété des objets, de celui qui fixe leur imagination, & fait le principal symptôme de leur maladie, seroit, sans doute, précieux. Notre auteur pense aussi qu'on pourroit appliquer l'électricité avec avantage pour la cure de certaines hydropisies ; il la croit très-propre à résoudre

de legeres obstructions , à rendre aux vaisseaux le jeu qu'ils semblent ne pouvoir reprendre d'eux-mêmes , enfin à faire couler les eaux autrement que par la paracenthèse , sur-tout si on emploie , en même tems , des remedes qui concourent aux mêmes vues. Il pense également que l'électricité seroit très-propre à favoriser l'action des emménagogues , sur-tout des préparations ferrugineuses qu'on sçait , par leur nature métallique , être très-propres à se charger de l'agent électrique , & à en augmenter les effets. L'électricité appliquée conjointement avec les remedes sudorifiques antimoniaux , lui paroissent promettre un secours plus efficace contre la goutte , que tous ceux qu'on a proposés jusqu'ici. Enfin une foule d'expériences semblent démontrer que ce moyen est un de ceux qui réussit le mieux dans les douleurs de rhumatisme , dans les tremblemens , & sur-tout dans certaines especes de paralysie. Les succès annoncés par MM. Jallabert , de Sauvages , Quelzmann , Linné , Lecat , ne permettent pas de le révoquer en doute : l'observation de M. Gardane , que nous allons rapporter , confirme suffisamment tout ce qu'ils ont publié à ce sujet.

» Guillaume Le Monnier , surnommé
 » *François* , plombier de son métier , ayant
 » eu quatorze fois la colique des plombiers ,

» demeura trois ans paralytique de ses deux
» extrémités supérieures ; il avoit ses bras
» & ses mains pendantes dans l'état du relâ-
» chement le plus complet. Dans cette triste
» situation , il prit les bains aromatiques :
» chaque jour , on le frottoit plusieurs fois
» avec les onguens huileux ; on lui donnoit
» un bouillon avec les plantes ameres , & le
» sel volatil de vipere ; il étoit purgé une
» fois par semaine. Ce traitement , com-
» mencé la deuxieme année de sa paralyfie ,
» fut continué pendant trois mois consécu-
» tifs ; après quoi , on lui conseilla de s'ex-
» poser à l'ardeur du soleil ; ce qu'il fit
» encore le même espace de tems : alors
» n'ayant aucun succès de ces remedes , il
» eut de nouveau recours aux huileux ,
» & continua ainsi ces linimens , pendant
» deux mois ; ils parurent produire quelque
» effet : les bras reprirent un peu de force ;
» son avant-bras se plia , & fit angle avec
» cette premiere partie : il en fut de même
» de ses poignets ; & ses doigts devinrent
» crochus. Il se forma sur le dos de chaque
» main une grosseur dure , assez semblable ,
» pour la forme & le volume , à la moitié
» d'un œuf de poule , partagé par son grand
» axe. Ce dernier symptome disparut , en
» partie , au bout de cinq mois que le ma-
» lade eut frotté ses grosseurs avec l'huile de
» briques ; mais il restoit encore une portion

» de ces ganglions calleux ; & , malgré ces
 » succès , amenés plus par le tems que par
 » les remèdes , Le Monnier ne pouvoit rien
 » soutenir : il remuoit ses bras. avec beau-
 » coup de peine , & avoit les extrémités
 » supérieures d'une maigreur considérable. »
 Tel étoit l'état de ce paralytique , lorsque
 M. Gardane commença à l'électrifier. Nous
 nous contenterons de rapporter les princi-
 pales circonstances de son traitement , sans
 copier le Journal que notre auteur en donne.

Il électrifia cet homme , chaque jour , pen-
 dant une heure , pendant laquelle il lui fai-
 soit subir cinq fois la commotion ; & ,
 dans les intervalles , il faisoit tirer de fortes
 étincelles de presque tous les points des
 membres paralyfés. A chaque commotion ,
 ses mains s'ouvroient : dès le troisieme jour ,
 il parut empoigner plus facilement la bou-
 teille ; le quatrieme , il remua ses doigts , &
 porta son bras avec assurance vers la bou-
 che , & sur sa tête ; ce qu'il n'avoit pu faire
 jusqu'alors. Le huitieme , le mouvement de
 ses doigts devint plus manifeste ; ses forces
 augmentèrent au point qu'après l'électrifi-
 cation , il fut en état de lever d'une seule main
 un fauteuil qui pesoit 15 ou 18 livres : en
 un mot , il fut radicalement guéri au bout de
 vingt jours d'électrification ; & depuis il a été
 en état de traîner un petit chariot de démé-
 nagement qu'on lui donna , pour gagner sa

vie, ayant renoncé à son premier métier ; par la crainte d'une rechute. L'électricité produisit sur cet homme les effets généraux qu'elle a coutume de produire : à la fin de chaque électrisation, on sentoît un battement plus fort des arteres temporales ; le pouls du malade étoit plus fréquent ; son visage paroissoit rouge & enflé, comme dans les personnes menacées d'apoplexie : en même tems, ses yeux se troubloient ; souvent on l'a vu touffer ; &, par quatre fois, il a été dévoyé : le reste du tems, son ventre a toujours été libre ; il étoit rare qu'il ne fût pas en moiteur à la fin de l'expérience, & que ses urines ne coulassent pas. Après avoir été électrisé, & sur-tout pendant la nuit, il sentoît des picotemens, des agitations qui l'empêchoient de dormir ; mais le phénomène le plus remarquable est un flux hémorrhoidal qui survint à la fin des dernieres électrisations.

Notre auteur observe que, dans le nombre de malades attaqués de tremblemens & de paralysies à la suite de coliques métalliques que M. De Haën a guéries par le moyen de l'électricité, plusieurs avoient fait usage des eaux thermales sulfureuses de Bade : on les avoit frottés auparavant avec des linimens huileux aromatiques ; on leur avoit appliqué des ventouses, tous moyens capables d'ébranler les nerfs, d'augmenter

les effets de l'électricité, &, par conséquent, d'en assurer le succès; d'où il se croit fondé à conclure que c'est en partie à ces préparations beaucoup trop négligées, que le médecin de Vienne doit ses cures. Un autre exemple, fourni par l'événement le moins attendu, lui semble prouver combien il est avantageux, pour obtenir tous les avantages qu'on a lieu de se promettre de l'électricité, de combiner les remèdes, tant extérieurs qu'intérieurs, avec l'action du fluide électrique. Un homme, paralytique depuis vingt ans, fut frappé de la foudre: les effets du tonnerre, en tout semblables à ceux de la commotion électrique, lui rendirent l'usage de ses membres qu'il croyoit perdus pour jamais. Il est bon d'observer que ce malade prenoit, dans ce tems, les eaux ferrugineuses de Tunbridge. Notre auteur présume que le fer, contenu pour lors dans son individu, attira sur lui le tonnerre, ou du moins que ce minéral en modifia les effets, au point de les faire tourner à l'avantage de ce perclus. Il conjecture aussi que les animaux ne s'électrifient si facilement, qu'à raison du principe ferrugineux qui est contenu dans leurs liqueurs; d'où il conclut que la force de l'électricité doit augmenter en raison des parties métalliques, introduites dans le corps de l'animal; en conséquence, il croit qu'il faut désormais

préparer les paralytiques qu'on veut électriser, avec des eaux minérales naturelles ou artificielles, martiales ou sulfureuses.

M. Gardane croit trouver, dans la nature & le traitement de la colique métallique, de nouvelles preuves de l'utilité de l'électricité. Nous ne le suivrons pas dans la description qu'il donne de cette maladie ; nous nous contenterons d'observer qu'elle est tracée d'après la nature elle-même ; mais nous croyons devoir rapporter ce qu'il dit sur la manière d'agir du plomb, qu'il regarde avec Henckel, presque comme la seule cause capable de la produire. « Le plomb, » sous la forme de chaux plus ou moins » parfaite, est reconnu pour un puissant » dessicatif : mêlé avec l'huile, il l'épaissit » & la rend siccativ ; il opère le même » effet sur les mucilagineux. . . . Une » fois introduites dans les premières voies » & dans celles de la respiration, les molécules épaissiront la mucoité qui fuit des parois de ces deux cavités ; mais leurs effets sur la dernière ne seront pas aussi sensibles que dans le bas-ventre, parce qu'il est démontré que ce muqueux peut s'épaissir jusqu'à un certain point, sans gêner ni sans interrompre la respiration. . . . L'air, qui s'introduit dans les intestins, a le tems d'y séjourner & de s'y corrompre ; & les molécules métalli-

» ques, pénétrant, soit avec ce même air,
 » soit avec les alimens, s'y déposent & pro-
 » duisent par leur séjour leurs tristes effets
 » sur les parois du canal intestinal. » Il con-
 firme cette théorie par l'effet que les molé-
 cules de plomb, volatilisées dans les ateliers
 où l'on traite ce métal en grand, dans ceux
 où l'on broie les couleurs qui en sont compo-
 sées, ont coutume de produire sur ceux qui
 y séjournent. « La sécheresse s'empare du
 » nez & de la gorge : ceux qui y sont expo-
 » sés, sentent une ardeur cuisante dans le
 » fond du palais ; ils ne crachent & ne mou-
 » chent le plus souvent que des matieres
 » épaisses : les amygdales & la luette sont
 » douloureuses, sèches, sans élancement,
 » sans fièvre : à cela se joint un mal de tête
 » qui n'est que gravatif ; l'action des molé-
 » cules métalliques sur les membres amene
 » le tremblement ; & bientôt le plomb s'em-
 » parant des premieres voies, les intestins
 » deviennent plus sensibles ; ils serrent de
 » plus en plus les excréments déjà durcis ; ils
 » en augmentent la consistance, & sont ainsi
 » eux-mêmes, par ces étranglemens, la
 » cause secondaire de la compression qui
 » en résulte : de cette compression vient la
 » douleur qui n'est ni aiguë, ni lancinante,
 » mais sourde, profonde, & telle qu'on
 » l'éprouve par-tout ailleurs, par une cause
 » comprimante quelconque. Les parties ne

» peuvent guères rester dans cet état , sans
» que la stupeur ne s'ensuive ; aussi ne man-
» que-t-elle pas de survenir. Les douleurs ,
» qui s'étendent jusqu'aux membres , déjà
» disposées à l'engourdissement , ne tardent
» pas de produire sur eux cet effet : ce sont
» de véritables crampes auxquelles succede
» insensiblement la paralysie. »

De cette théorie & de la description de la colique métallique , M. Gardane conclut qu'on doit nécessairement recourir aux remèdes les plus efficaces pour chasser un ennemi aussi dangereux ; & c'est ce qu'on ne peut obtenir que par le moyen des émétiques & des purgatifs les plus forts , en un mot , par la méthode qu'on suit dans l'hôpital de la Charité à Paris , telle qu'elle a été décrite par M. Dubois. Mais il n'est pas moins important de connoître une méthode prophylactique , capable de mettre ceux que la nécessité expose aux émanations si nuisibles du plomb , à l'abri de ses impressions. Notre auteur adopte celle qui a été proposée par M. De Haën : elle consiste à manger , le matin , avant de se mettre à l'ouvrage , du lard avec du pain bis , & même d'en faire usage dans les repas : on retire le même avantage du lait proposé par Paracelse. Notre auteur recommande même à ceux qui travaillent les métaux , de se mettre au lait pour toute nourriture.

Il résulte de tout ce qui précède, que la paralysie, qui succede à la colique métallique, ne sçauroit dépendre d'une affection primitive du cerveau, & qu'elle est encore moins le produit d'une inflammation des tuniques de la moëlle épiniere. Les nerfs, dans cet état d'atonie, paroissent affectés d'une compression trop continuée, qui les a paralysés, peut-être même par l'épaississement de la lymphe qui sert à leur lubrification. Les secousses données par l'électricité, en atténuant cette lymphe nervale épaissie, en agitant fortement le système nerveux relâché, & ouvrant tous les couloirs engoués par la viscosité des fluides excrémentitiels, sur-tout en entretenant la liberté du ventre, ne peuvent être que du plus grand secours; &, puisque le fer, pris intérieurement, est salutaire à l'homme; puisqu'il augmente singulièrement l'électricité, notre auteur en conclut que tout doit porter à combiner l'action électrique avec celle des martiaux.

Ce n'est pas seulement dans la paralysie qui succede à la colique, que M. Gardane pense qu'on doit recourir à l'électricité; il voudroit encore qu'on électrisât les malades, attaqués de la colique, dans les jours d'inter valle qu'on met entre l'exhibition des remèdes évacuans: il se fonde sur les effets que cet agent a produits sur son malade, &

dit qu'ils étoient les mêmes que ceux qu'on se propose d'obtenir dans le traitement de cette colique, c'est-à-dire l'écoulement d'urine, la liberté du ventre, les sueurs, le flux des hémorrhoides.

Le rapport de l'effet extérieur des étincelles électriques avec celui de l'urtication, a fait penser à notre auteur, que ce moyen trop négligé pourroit être employé avec succès, dans les cas de paralysie, pour lesquels les auteurs les plus anciens & les plus accrédités l'ont recommandé : il a eu lieu lui-même de s'assurer de son efficacité sur une payzarne de soixante-dix ans, qui venoit de tomber en apoplexie, lorsqu'on la porta dans un hôpital dont il étoit le médecin. Rappelée à elle-même par les remèdes généraux, elle resta paralytique de tout le côté gauche. Les remèdes, tant internes qu'externes, lui ayant paru sans effet, il se détermina à faire battre les membres paralytiques avec des orties. Les premières urtications furent peu sensibles, & n'eurent pas de grands succès. Dans la suite, elles promirent davantage : les muscles fléchisseurs se contractèrent ; on vit le bras, l'avant-bras & le poignet se plier, &c. La malade ne guérit cependant point ; elle eut une seconde attaque d'apoplexie, causée par son intempérance, qui l'emporta. En recommandant cette pratique, notre auteur observe

observe qu'il ne faut pas la pousser trop loin : la rougeur érépélateuse est le signe auquel il faut en suspendre l'usage ; si l'on continuoit, ce qui ne faisoit qu'un érépele simple, se change en érépele boutonneux : la partie s'engorge, se tuméfie & suppure.

M. Gardane termine ses Conjectures par des observations en faveur de la médecine électrique : elles sont nombreuses, & plus que suffisantes pour justifier l'idée avantageuse qu'il paroît en avoir conçue. Il ne dissimule pas que l'action électrique, si secourable en tant d'occasions, n'a pas toujours également réussi : plusieurs fois, elle n'a produit aucun soulagement remarquable : quelques électrisés ont senti des douleurs après cette épreuve ; & on en a vu périr d'apoplexie ; mais cet effet funeste est des plus rares ; & on ne l'a jamais observé, tant qu'on a sçu modérer les électrisations : il conseille donc d'y procéder avec précaution, c'est-à-dire en ne donnant aux malades que des commotions legeres, à des heures éloignées de celles de leurs repas, & partagées entre plusieurs personnes ; en travaillant à procurer la dissipation du fluide électrique, ce qu'on obtient, en évitant de se servir de gâteau : l'incommodité de cet expédient le lui fit abandonner dans l'électrisation de son paralytique ; & il ne s'aperçut pas que cela nuisît au succès de son

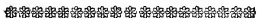
opération. Il croit encore qu'il est dangereux d'électriser les femmes enceintes, les gens dont la poitrine est délicate, ceux qui sont d'un tempérament chaud & bilieux : si l'on veut recourir à ce moyen pour ces sortes de personnes, on doit donc y procéder avec le plus grand ménagement & la circonspection la plus grande, afin de ne pas nuire, au lieu de soulager.

Le but des *Recherches sur la Colique métallique*, que notre auteur a insérées à la suite de ses *Conjectures sur l'Électricité*, sont, comme nous l'avons dit, de démontrer combien la méthode qu'on suit, dans l'hôpital de la Charité des hommes de Paris, pour le traitement de cette colique, l'emporte sur celle à laquelle M. De Haën a cru devoir donner la préférence, & qui consiste à faire usage des saignées, des cataplasmes, des relâchans, des lavemens huileux, des minoratifs, des boissons adoucissantes, en un mot, de tous les secours qu'on a coutume de mettre en usage pour combattre les maladies inflammatoires. Après avoir répondu au reproche que le médecin de Vienne a cru pouvoir faire aux médecins de cet hôpital, d'avoir confondu cette maladie avec quelque affection d'un autre genre, mais dont les symptômes étoient à-peu-près semblables ; & à quelques autres encore moins fondés, notre auteur oppose au petit nombre de malades que M. De

Haën dit avoir traités , un relevé des registres de l'hôpital de la Charité depuis le mois de Janvier 1755 jusqu'à la fin du mois de Juin 1767. Il résulte de ce relevé , dans lequel il a indiqué exactement la profession de chaque malade , le jour de son entrée & le jour de sa sortie de l'hôpital, ou celui de sa mort, que , dans l'espace de douze années , on a traité , dans cette maison , 1353 malades , sur lesquels il n'en est mort que 64 , c'est-à-dire 1 sur 21 ; au lieu que , dans la dernière liste publiée par M. De Haën , de 9 il en a perdu 3.

Pour confirmer de plus en plus la théorie qu'il avoit établie dans ses *Conjectures sur l'Electricité médicale* , notre auteur fait observer que de ce nombre de malades , il y en avoit à peine une douzaine qui ne fussent pas peintres , plombiers , ou de quelque autre profession qui les exposoit à l'action du plomb ; & on peut raisonnablement soupçonner que ce petit nombre avoit bu des vins falsifiés : d'où il conclut que c'est au plomb , plutôt qu'à tout autre minéral , qu'il faut attribuer cette maladie. Les anciens , en effet , ne redoutoient que le plomb auquel ils attribuoient une qualité froide & ficcative. C'est d'après cette idée , que tous ceux qui ont parlé des effets du plomb , ont assez bien décrit la maladie qui fait l'objet de cet article ; & la méthode qu'ils em-

ployoient pour combattre les effets de ce poison, ne diffère point de celle que les médecins de Paris ont généralement adoptée ; c'est ce que notre auteur prouve très-bien dans la Notice qu'il donne des principaux auteurs qui ont écrit sur la colique des peintres, depuis Hippocrate jusqu'au 15^e siècle, à laquelle nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs : ils y trouveront des recherches curieuses, & des observations très-intéressantes ; en un mot, cet ouvrage ne peut que faire honneur à son auteur, par les vues utiles dont il l'a rempli.



O B S E R V A T I O N S

Sur la Colique hépatique ; par M. MARTEAU, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins d'Amiens.

Rien n'est si commun que la colique hépatique dans cette capitale & dans la partie de notre province, qui confine à la haute Normandie. Je l'ai souvent observée à Amiens, & dans le voisinage. Quelles causes en accuser ? Toutes celles qui sont capables d'épaissir la bile, & de lui concilier une consistance résineuse qui l'arrête dans ses canaux excréteurs, & les engorge. L'eau-de-vie, dont l'usage est familier aux Picards, & les

cidres souvent mal cuvés, verts, aigres ou durs, sont des boissons sur le compte desquelles on est souvent en droit de rejeter tout le désordre ; mais elles ne sont pas toujours l'unique cause qu'on doive accuser. L'excès de l'appétit, si rare chez les grands buveurs, produit également chez les grands mangeurs cet épaisissement résineux de la bile ; & j'en ai vu plus d'un exemple : l'abus du café au lait pourroit encore être rangé parmi les causes médiate de la colique hépatique.

Le diagnostic de cette maladie n'est pas toujours facile à saisir : on la confond quelquefois avec la néphrétique, & bien plus souvent avec la colique d'estomac, ou avec l'indigestion, parce que les signes, qui la manifestent, ne sont point décidément pathognomoniques, & lui sont communs avec ces maladies. Cependant l'habitude apprend à les distinguer : des douleurs aiguës, qui s'étendent de l'hypocondre droit à la région épigastrique ; des nausées, des vomissemens, des rots, des vents, des urines bilieuses, safranées, ou couleur de lessive, donnent des soupçons légitimes. Mais, quand les urines sont entièrement supprimées, comme il arrive quelquefois, ne sera-t-il pas naturel de suspecter la néphrétique ? L'embarras ne dure pas long-tems ; l'ictère & la couleur

blanche, ou grise, des excréments ne tardent pas à dissiper les nuages.

La fièvre accompagne souvent cet état : quand elle précède la colique hépatique, elle est opiniâtre & continuë ; quand elle lui succede, elle se termine en peu de jours.

Cette maladie se termine quelquefois par les seules forces de la nature, ou par le secours de très-peu de remèdes ; mais elle est sujette à retour, à de plus ou moins longs intervalles ; & , comme le foie ne souffre jamais plus de pression que quand l'estomac est plein, c'est souvent après le repas que se fait l'invasion de cette maladie. C'est aussi par cette raison que la plupart des malades n'accusent que l'indigestion, la foiblesse de l'estomac, &c. & négligent les secours qu'ils pourroient tirer de la médecine. Cependant la bile s'épaissit de jour en jour, devient concrète, s'arrête dans ses tuyaux excréteurs, s'y durcit & s'identifie, pour ainsi dire, avec eux, ou se forme en calcul dans la vésicule du fiel. Ces symptômes primitifs en entraînent bientôt d'autres à leur suite ; les vomiques du foie, les spasmes, les fièvres continuës ou intermittentes anormales, la tympanite, les hydropisies de la poitrine, du bas-ventre, ou de la peau. Le médecin consulté vient trop tard ; & souvent il ne lui reste que la triste satisfaction d'établir un

pronostic aussi certain que malheureux, & de reconnoître l'impuissance de l'art, quand les maux sont portés à leur comble.

1^{re} OBSERVATION. Un homme, fort & robuste, âgé d'environ 43 ans, portoit, depuis long tems, une dartre vive presque universelle. Tous les étés, les bains & le petit-lait tempéroient l'acrimonie des humeurs ; mais le défaut d'un régime exact en effaçoit bientôt les bons effets. Ce malade ne se levoit le plus souvent qu'à midi, employoit le reste du jour à un travail forcé ; se livroit, le soir, au plaisir de la table, & se trouvoit la tête assez forte pour sabler deux à trois bouteilles de vin. Il étoit assez ordinaire qu'il ne se mît au lit que sur les deux heures ; mais souvent les inquiétudes & le mal-être, que produisoit l'effervescence du vin, le forçoient d'en sortir : ce n'étoit que vers les cinq à six heures du matin qu'il pouvoit commencer à goûter les douceurs du repos.

Une supériorité de mérite peu commune l'avoit, depuis deux ans, élevé à un poste éminent qui demandoit un homme tout entier. Jaloux de remplir ses devoirs, il négligea les secours des remèdes ordinaires ; mais, quoiqu'entraîné par le torrent des affaires, il ne changea rien à un genre de vie que la surcharge des occupations rendoit encore plus préjudiciable à sa santé. Le concours de deux causes si puissantes, dont

l'activité n'étoit croisée par aucun remède, pouvoit-il manquer de l'altérer ? Il essaya une barre douloureuse à la région épigastrique, & une diminution soudaine des urines qui paroissoient briquetées ; il eut le teint & les yeux jaunes : peu de jours après, il éprouva un gonflement subit au scrotum. Son chirurgien lui fit prendre des bouillons amers. La jaunisse disparut. Il appliqua des fomentations alumineuses : l'hydrocèle ne céda pas. Il étoit, depuis un mois, en cet état ; il prit enfin le parti d'appeller des médecins. Je le vis en consultation avec MM. Gauchain & d'Esmeri, mes collègues. Nous trouvâmes de la fièvre, une ascite très-décidée, l'œdème des jambes, des cuisses & des reins ; l'hydrocèle par infiltration, très-peu d'urine, & presque toute en sédiment épais & briqueté ; l'amaigrissement des parties supérieures, l'insomnie, & tout le corps couvert de larges plaques d'une dartre sèche & écailleuse.

Nous ne doutâmes point qu'il n'y eût embarras au foie ; nous sentions, en même tems, qu'il étoit en phlogose. Notre première indication fut de la rabattre, en tirant, à deux fois, au bras douze onces de sang couenneux. Nous portâmes ensuite nos vues vers l'engorgement du foie dont nous ne pouvions douter, quoique le volume de l'épanchement interceptât le tact ; mais il

falloit, en même tems, s'occuper sérieusement du soin de rétablir le cours des urines. Le symptôme consécutif devenoit plus urgent que la maladie principale. Il étoit impossible qu'elles demeuraissent long-tems interceptées, sans amener les désordres les plus irremédiables. Nous nous proposâmes de satisfaire à cette double indication, en associant les diurétiques aux fondans. Les poudres de scille & d'arum, *āā gr. xij*, furent, chaque jour, partagées en trois prises, par-dessus chacune desquelles nous prescrivîmes quatre onces d'un mélange des suc épurés de cresson de fontaine, cerfeuil, pariétaire, verd de raves, & cochléaria, avec vingt cloportes écrasés vifs, pour chaque dose. Dès le second jour, la fièvre tomba; les urines furent abondantes, citrines & naturelles. L'état déplorable du foie ne permit pas à ces premiers succès de se soutenir. La petite quantité des urines fit bientôt évanouir tout espoir, & renaître les accidens. Le malade fut purgé avec la manne, la gomme-gutte, & la décoction de la seconde écorce de sureau. Ce remède opéra doucement, vuida des sérosités, & ne diminua rien de la somme des maux.

Un médecin de réputation fut consulté. Il conseilla, pour chaque jour, la boisson de quatre livres de petit-lait aiguë de deux scrupules de terre foliée du tartre. J'avois

proposé des mouchetures aux malléoles. Il leur préféra l'application d'un large emplâtre vésicatoire à chaque jambe, & renforcé par l'aspersion d'un demi-gros de poudre de cantharides. J'avoue que j'eus peine à adopter cette méthode : quel mal n'alloit pas faire l'abondance d'une boisson qui n'avoit pas d'issuë ? Le malade d'ailleurs se déterminoit à peine à avaler même quelques gorgées de bouillon. Quant aux vésicatoires, ma répugnance étoit fondée sur la crainte de la gangrene (a); & l'autorité de Boerhaave, qui conseille les épispastiques (b), ne pouvoit me rassurer, quand je considérois le monstrueux gonflement des jambes, & par conséquent, la perte totale du ressort des solides en ces parties. Je crus devoir du moins faire quelques représentations sur ces deux points importans ; on persévéra : j'oubliai

(a) *Vesicatoria autem locis prædictis applicari solita, calorem naturalem jam ferme aquis obrutum, deficientibus item spiritibus animalibus, omnino extinguunt, & gangrenam, (plus satis in hoc casu familiarem,) sæpenumero invitant.* SYDENH. *Traët. de Hydrop.*

(b) *Laudabo maximè veterem Ægyptiorum methodum ad eliciendas aquas absque corporis perturbatione, scilicet, ut ad utraque crura bina vel terna epispastica de cantharidibus applicentur, cuticulam aperiant; teneantur diù aperta, ut aqua liberè exstillare queat.* BOERHAAVE, *Consult. medicæ*, pag. 368. Paris. 1750.

mes craintes. Le ton tranchant & décisif d'un médecin du premier ordre sembloit imposer la nécessité de se conformer à ses vues : il regardoit comme inutile tout remède qui n'attaquoit pas le mal dans son principe ; & il ne voyoit qu'un lavage de petit lait capable de débarrasser le foie. Il jugeoit des mouchetures insuffisantes pour dissiper l'infiltration du tissu cellulaire ; & il n'y avoit qu'un *emplâtre épispastique volumineux* qui pût satisfaire à cette indication. Il redoutoit douze grains de scille en substance , distribués en trois prises ; mais il y substituoit trois onces de vin scillitique , c'est-à-dire l'infusion de vingt-sept grains de scille. Il ne me restoit d'autre parti que d'être le docile exécuteur des ordonnances d'un maître de l'art. Je pressai le malade ; mais j'éprouvai de sa part les oppositions les plus fortes. Pendant une absence que j'avois faite , on avoit administré une once de vin scillitique : elle avoit produit des irritations & des vomissemens cruels. Ce début n'encourageoit pas un malade qui craignoit la douleur. Le possesseur d'un prétendu spécifique déterminâ plus aisément sa confiance. Que peuvent coûter aux empiriques les promesses les plus fastueuses ? La poudre hydragogue de celui-ci fut administrée clandestinement : on nous en fit l'aveu peu d'heures après ; & nous laissâmes le malade.

Le drastringe entraîna près de huit livres de sérosités; & l'on n'en fut pas mieux. Une seconde prise, deux jours après, donna les tranchées les plus atroces, n'entraîna que des glaires, & laissa dans le canal alimentaire une impression douloureuse de crispation & d'érétisme. Le malade excédé rappella ses médecins. On revint aux suc épurés des plantes apéritives, & on y ajouta le petit-lait. Sur ces entrefaites, la nature, qui trouvoit trop de résistance du côté des reins, se fraya de nouvelles issues, pour se débarrasser de l'excès des sérosités dont elle se trouvoit plus que jamais accablée. Une dartre à la cuisse droite fournit un suintement très-abondant. Cet écoulement & des fomentations aromatiques camphrées dissipèrent, en peu de jours, l'hydrocèle, & ramollirent l'œdème des extrémités inférieures. Cet événement rendoit inutile l'application des vésicatoires; mais la suppression presque entière des urines avoit tellement rempli la capacité de l'*abdomen*, qu'il parut urgent de faire la ponction. On tira vingt-quatre livres d'eau; & nous imaginions avoir tout épuisé. Après l'opération, nous substituâmes le bandage de corps au bandage fenestré de Monro. Le malade se trouvoit bien. Sur les onze heures du soir, il tomba en apoplexie, & mourut trente heures après l'attaque.

Je dois observer ici, que, la veille de la mort, j'aperçus que le bandage de corps ferroit trop le ventre, quoique le chirurgien l'eût appliqué assez lâche. Quelle pouvoit être la cause de ce phénomène ? Sans doute la raréfaction de l'air intérieur. Je détachai les épingles; & aussi-tôt il se fit une explosion par l'expansion brusque des tégumens de l'*abdomen* : il nous parut aussi météorisé que dans la tympanite la plus invétérée.

Le cadavre fut ouvert par M. Palyart, chirurgien du malade, en présence de MM. Gauchain pere, & fils, & D'Ésmeri, mes confreres.

1^o Le tronc & les extrémités inférieures étoient couverts de larges dartres écailleuses.

2^o La dartre, qui s'étoit excoriée à la cuisse droite, & qui avoit fourni l'abondant suintement de sérosités, étoit gangreneuse. Cet accident justifioit la légitimité de nos craintes, quand il avoit été question du véficatoire.

3^o Les tégumens du tronc & des extrémités étoient encore infiltrés, malgré l'abondance & la continuité de l'écoulement pendant huit à dix jours.

4^o Le scrotum, dont l'enflure étoit dissipée, étoit d'un violet noir; & la verge encore tortuée & infiltrée paroissoit livide.

5^o L'anti-tupie nous ayant averti qu'il

reſtoit encore des eaux épanchées, un coup de trocart porté au côté gauche du ventre, laiffa d'abord échapper beaucoup d'air avec bruit & ſifflement : il fut ſuivi de douze livres au moins d'eau d'un jaune orangé.

6° L'ouverture du ventre nous préſenta l'eſtomac & les inteſtins bourſoufflés d'air, & parſemés de quelques taches violettes, ſur-tout le colon.

Nous examinâmes tout le canal inteſtinal ; dans la perſuaſion que la pointe du trocart pouvoit avoir rencontré quelque inteſtin, & fourni iſſuë à l'air qui s'eſt enſuite échappé par l'ouverture de la paracentheſe. L'examen le plus attentif ne nous laiffa rien appercevoir. Comment donc cet air ſe trouvoit-il contenu dans le ſac du péritoine ? Se feroit-il engendré par la fermentation putride du reſte des eaux épanchées ? Elles n'avoient pas encore aſſez de fétidité, pour le ſouperçonner. Il eſt plus vraiſemblable que cet air s'eſt introduit, lors de la première ponction, au moment où l'on avoit lâché le bandage de Monro, pour y ſubſtituer le bandage de corps.

7° Le grand & le petit épiploon étoient obſtrués en différens endroits.

8° Toute la ſurface du foie, dure, ſquirrheuſe, raccornie & diminuée de volume, confirma mes conjectures ſur l'obſtruction de ce viſcère, dans le tems où le volume

des eaux, interceptant le tact, n'offroit que des signes rationnels & conjecturaux. Toute la surface étoit parsemée de tubercules si nombreux, qu'à peine auroit-on trouvé à placer un grain de chenevi entre deux. Ces mammelons tuberculeux étoient vergetés de taches blanchâtres, ainsi que les interstices qui les séparoit : leur volume étoit depuis la grosseur d'un noyau d'aveline jusqu'à celle d'une petite lentille. La substance du parenchyme, dure sous le scalpel, étoit comme plâtreuse, marbrée de jaune, & ne donnoit pas une goutte de sang : on appercevoit la bile durcie, figée comme de la résine, & identifiée avec ses canaux.

9^o Cependant les deux principales branches de la veine-porte étoient libres ; aussi le malade n'avoit-il jamais eu d'attaque d'hémorrhoides, excepté un léger flux hémorrhoidal de peu de durée, dans le cours de sa maladie : encore a-t-on cru depuis appercevoir que ce sang couloit de la crépature d'un petit vaisseau variqueux aux bourses.

10^o La rate racourcie étoit ronde, mais saine.

11^o La vésicule contenoit peu d'une bile naturelle.

12^o Les reins étoient d'un tiers plus volumineux que dans l'état naturel, le droit surtout, & portoient quelques taches de lividité.

13^o Le cœur n'offrit rien de remarquable, non plus que la vessie urinaire que nous trouvâmes saine, flasque & vuide.

14^o Il n'y avoit point d'épanchement dans les cavités de la poitrine ; mais les poumons étoient échymosés , & le lobé gauche presque entièrement adhérent à la plèvre. Je ne pus l'en séparer qu'avec violence. Ce vice organique rend raison d'une petite toux sèche dont le malade étoit travaillé depuis très-long-tems.

Le tems nous manqua pour faire l'ouverture du crâne : elle auroit mis à découvert les désordres que l'apoplexie avoit produits dans le cerveau.

Des vices si considérables ne pouvoient manquer d'éluder la force des remèdes les mieux indiqués , & le plus sagement administrés. Il n'y a pas d'apparence que , même dès le tenis de l'invasion de la colique hépatique , il eût été possible d'y apporter des secours efficaces. Le mal avoit jetté de trop profondes racines ; il avoit sourdement , & depuis long-tems commencé à miner le principe de la vie. La pétrification du foie n'étoit pas l'ouvrage de quelques mois : il auroit peut-être été moins impossible de sauver le malade de l'observation suivante.

Nota. Nous avons réservé pour le Journal prochain la suite de ce Mémoire.

RÉFLÉ-

R É F L E X I O N S
E T O B S E R V A T I O N S

*Sur l'Usage de l'Appendice vermiforme du
Cæcum ; par M. HERLIN , démonstra-
teur d'anatomie au port de Brest.*

Les anatomistes se sont attachés de tout tems à déterminer l'usage des parties qu'ils décrivoient , & à en démontrer le mécanisme. Quoiqu'ils aient réussi à nous satisfaire sur une infinité d'objets intéressans , dont la médecine a profité , il faut cependant convenir qu'ils n'ont pas encore tout découvert , & qu'il est des parties dont l'usage est peu connu. Tout ce qu'on a dit sur l'usage de l'appendice du cæcum , ne rendant pas raison des changemens & des variétés auxquels cette partie est sujette , & ne s'accordant guères avec l'arrangement ou le jeu des organes auxquels ce corps paroît destiné , ne pourroit-on pas avancer qu'on n'a pas tout-à-fait rencontré à en déterminer la véritable destination ? Etayé de l'observation , je vais tâcher de le faire ; ce qu'il en résultera , si j'ai rencontré , paroîtra , sans doute , peu intéressant ; mais il importe toujours de sçavoir ce qui est , ne fût-ce que pour satisfaire notre curiosité.

De tous les sentimens qui ont été proposés sur l'usage de l'appendice du cœcum, il n'y a que celui qui lui assigne la propriété d'être le réservoir d'une humeur muqueuse, qui doit s'écouler continuellement dans le cœcum, pour lubréfier cet intestin, & le mettre à l'abri de l'acrimonie des matieres qui y séjournent, qui ait quelque chose de vrai, & qui soit présenté d'une maniere à mériter attention; mais il est bien loin de remplir l'idée qu'on doit se faire de l'utilité de cette partie, comme je le ferai bientôt voir. Dire avec quelques anatomistes, que l'appendice du cœcum n'est plus considérable dans le fœtus que dans l'adulte; que par la distension que cette partie éprouve de la part du *mucus* retenu dans sa cavité par la présence du *mæconium*, c'est hasarder une opinion que l'inspection de la partie dément, puisqu'on ne la trouve pas plus sensiblement chargée de cette mucosité dans le premier âge que dans l'adulte, & qu'on observe, au contraire, que ce petit intestin est d'autant plus diminué, que les personnes sur lesquelles on l'examine, ont été plus ou moins sujettes à la constipation & aux évacuations stercorales. Mais un autre objet sur lequel les anatomistes ont passé, & qui mérite attention, c'est que le cul-de-sac du cœcum est à peine marqué dans le

Fœtus, & qu'il augmente plus ou moins avec l'âge, & gagne ordinairement en proportion de ce que l'appendice, en se développant, perd en longueur; sans doute parce que ce changement se faisant insensiblement pendant tout le cours de la vie, il étoit difficile d'en être frappé. L'ouverture du cadavre de quelques matelots morts d'une espèce de colique connue sous le nom de *colique sèche*, m'ouvrit les yeux sur cet objet: je trouvai l'appendice du cœcum, dans deux de ces sujets, presque entièrement effacée; le cœcum & le colon énormément dilatés, & remplis d'une quantité de matieres endurcies, & de beaucoup d'air raréfié (a). Les tuniques de l'in-

(a) M. Antoine Petit, mon maître, à qui j'avois fait part de ces observations & des réflexions auxquelles elles m'ont conduit, m'assura avoir trouvé, à l'ouverture d'une personne morte d'une colique spasmodique, le colon & le cœcum dans le même état que dans les deux cas que je viens de citer: l'appendice avoit disparu. M. Delatoison, chirurgien des gardes-marine & du pavillon, a ouvert, en 1734, en présence de plusieurs gens de l'art, le domestique d'un capitaine de vaisseaux, mort d'une colique que l'on traitoit de *passion iliaque*, & auquel on avoit fait avaler trois balles de gros calibre: il les trouva nichées toutes trois dans l'appendice du cœcum, & accompagnées de beaucoup de matieres qui avoient dilaté cette partie au point qu'elle ressembloit, à quelque chose près, au reste de l'intestin.

testin colon étoient extraordinairement amincies , les cellules avoient disparu , & les brides ligamenteuses étoient à peine sensibles , tandis que celles du cœcum , qui lui sont continuës , & les tuniques du cul-de-sac , ne paroïssent qu'avoir très-peu perdu de leur épaisseur ordinaire.

Ces particularités fixant mon attention , la disposition des parties se présenta à mon esprit ; j'ai cru y voir non-seulement l'explication des phénomènes que le cœcum & son appendice m'avoient présentés dans l'état de maladie , mais encore la raison de toutes les variétés qui s'apperçoivent naturellement dans la disposition de cet organe , de façon à pouvoir en déterminer d'une manière plus complète le véritable usage.

Pour concevoir la chose , il suffit de jeter un coup d'œil sur l'attitude que garde l'homme , & d'avoir présent à l'esprit la disposition du cœcum & du colon ; on sentira bientôt que les matières retenues dans le cœcum , ne peuvent en sortir pour passer dans l'arc du colon , qu'en s'élevant considérablement contre leur propre poids , & que les puissances en état d'agir sur elles , ne peuvent avoir d'effet qu'en les pressant latéralement ; d'où il doit résulter que la tendance des matières se trouvant partagée , une partie de leur effort viendra nécessaire-

ment se perdre dans le fond du cœcum : là elles trouvent un point d'appui animé qui réagit sur elles avec d'autant plus d'avantage, que le cœcum est fixé & retenu par des ligamens, & qu'il ne peut échapper à la force qui appuie perpendiculairement la colonne stercorale sur son fond : ce jeu continu & nécessaire aux vues de la nature, & qui tend, sans cesse, à dilater & à allonger le fond du cœcum, l'auroit bientôt aminci & crevé, si la nature ne s'étoit pas précautionnée contre ce désordre, par une mécanique aussi simple qu'admirable, en soutenant le fond de cet intestin de façon que les trois bandes ligamento-musculeuses qui viennent le rétrécir, forment avec lui l'appendice, & présentent à l'effort des matieres une partie qui, cédant peu-à-peu, se développe insensiblement, & prévient, en fournissant à l'augmentation du cœcum, l'amincissement de ses tuniques, & peut-être, dans certains cas, la rupture de cet intestin, en conservant cependant toujours, par cet arrangement, aux trois bandes ligamento-musculeuses, posées suivant la longueur de cette partie, une force égale, durable, & qui n'eût bientôt plus été la même, si ces bandes ligamenteuses, au lieu de rétrécir l'intestin, & d'être placées suivant sa longueur, n'eussent fait que le traverser & en soutenir le fond. C'est aussi pour ménager

cette fonction, & dans la vue de la rendre aussi solide que durable, que la nature a jetté un peu de côté le rétrécissement du cœcum : la pesanteur des matieres en agit moins directement sur cette partie ; le développement s'en fait avec un peu plus de difficulté, & avec une lenteur dont on sent aisément l'avantage. Il est bien vrai qu'il se filtre, dans l'appendice, de la mucofité ; & , par conséquent, on doit regarder comme un des usages de cette partie de fournir une matiere capable de lubréfier le cœcum, mais qui, en même tems, est très-propre à s'opposer efficacement au recollement des parois de ce petit intestin qu'on peut regarder comme une pierre d'attente.

Le recoquillement & les plis ménagés de cette partie, qui sont d'autant plus considérables, que l'appendice paroît élevée plus favorablement, pour verser la liqueur, qui s'y filtre, dans le cœcum, ont été faits pour ménager l'écoulement trop prompt de la mucofité, dont la présence dans l'appendice est nécessaire à la conservation de son état.

D'après toutes ces vues économiques sur l'usage de l'appendice vermiciforme, il est facile d'en déduire toutes les variétés naturelles ou accidentelles qu'a pu présenter cette partie dans les différens sujets & dans tous les âges. Pourquoi, par exemple, lorsque l'appendice répond directement au fond du

cœcum, on la trouve plus grosse, & moins recoquillée ? Pourquoi, dans le progrès de l'âge, cette partie se trouve plus courte que dans les sujets où l'appendice étoit placée de côté, & que, dans ce dernier cas, lorsque l'appendice est beaucoup rétrécie, & très-longue, on ne laisse pas que de trouver, dans le progrès de l'âge, le cœcum vaste, mais ayant ses tuniques très-amincies ? On explique aussi aisément pourquoi les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans, ont l'appendice courte, & le cul-de-sac du cœcum très-prolongé : en un mot, il n'y a aucun des phénomènes, dont j'ai fait mention plus haut, qui ne puisse se prêter à mon explication, & confirmer, en même tems, l'usage que j'ai cru devoir assigner à l'intestin vermiciforme.

L E T T R E

A M. GERARD, docteur en médecine, de la Société royale d'agriculture d'Alençon, au sujet de l'Ouverture du Cadavre d'un Enfant d'un mois, dont le procès-verbal est inséré dans le Journal d'Avril dernier, pag. 334. Par M. VÉTILLART, docteur en médecine au Mans.

MONSIEUR & CHER CONFRERE.

Le portrait que vous faites d'une mere infortunée qui a perdu six enfans à l'âge d'un

mois ou à-peu-près, est, on ne peut, plus intéressant. *Non moins vertueuse qu'aimable, cette dame réunit aux charmes de la figure cette sensibilité d'ame, qui va au cœur.* Le mien seroit affecté bien plus agréablement, mon cher confrere, si mes réflexions secondées de votre zèle & de vos lumieres, pouvoient contribuer à conserver à la société des enfans qui, nés d'une si digne mere, ne pourroient manquer d'en faire l'honneur & les délices : je vous communique ces réflexions par la voie du Journal, dans la vue de les rendre utiles à plusieurs familles affligées du même malheur que M. & M^{me} Turpin.

» Cette aimable & tendre mere, persuadée que tout autre lait que le sien n'est point analogue aux principes constitutifs de ses enfans, s'est décidée à nourrir de son propre lait le premier enfant qu'elle aura, malgré la répugnance qu'elle en a conçue, & qui n'est uniquement fondée que sur la délicatesse de son tempérament. Cette dame n'auroit point de reproches à se faire pour avoir différé à prendre ce parti, si elle avoit pu vaincre plutôt la résistance de son mari. »

Une telle résolution, Monsieur, est digne d'un bon cœur, tel que celui que vous avez dépeint ; mais, si la cause est autre que le défaut d'analogie du lait, le parti projeté,

loin de procurer l'effet qu'on s'en promet , peut devenir dangereux à la mere & à l'enfant : d'après votre procès-verbal , consultons la raison & l'expérience.

On a pris , dites-vous , Monsieur , toutes les précautions pour donner à ces enfans les meilleures nourrices qu'on a pu choisir. Est-il vraisemblable , dans le nombre de six nourrices scrupuleusement choisies , sur-tout les dernières , qu'il ne s'en soit pas trouvé une dont le lait ait eu plus ou moins d'analogie avec les principes constitutifs de l'un des six enfans ? Peut-on croire que ce défaut d'analogie s'est trouvé dans toutes les nourrices précisément au même degré , pour faire périr chacun des enfans dans le même espace de tems , & avec les mêmes symptômes ? Je crois que la raison ne peut admettre une telle prétention ; & de plus cette disproportion n'auroit point été une cause suffisante de l'altération mentionnée dans votre procès-verbal : la membrane interne de l'estomac , altérée dans sa couleur ; le diaphragme flétri dans les endroits attenans l'estomac ; les lobes du poumon , tachetés de noir.

Ces symptômes de gangrene , précédés de marasme , n'ont pu être produits par un aliment aussi doux qu'est le lait de femme , sur-tout quand quelqu'un de l'art n'a rien négligé pour le choix de la nourrice. La

bouillie claire & legere , dont on a été obligé de sustenter les enfans dans les derniers jours , n'a pas été plus capable de produire cet effet (a) : en supposant même que l'estomac des enfans n'ait pu la supporter, il n'en est pas fait mention dans le procès-verbal ; mais l'état de l'estomac indique assez que ses fonctions ont dû être altérées ; que l'état de marasme a dû être accompagné de dévoisement : les enfans même ont pu rejeter le lait par caillots ; mais le lait de la mere & toute autre nourriture auroient-ils été mieux digérés ?

Si les malheurs consécutifs de M. & de M^{me} Turpin ont été produits par une cause étrangere aux alimens , ainsi que je me crois en droit de l'affurer , le lait de la mere

(a) Je ne compte pas certainement approuver l'usage de la bouillie ; je crois cet aliment fort mal-sain pour un estomac foible & délicat , tel que celui d'un enfant ; mais il n'est pas vraisemblable que cette nourriture , quoique mauvaise en soi , ait été capable de produire les effets énoncés au procès-verbal. Comme on ne peut espérer que du tems de détruire un préjugé si pernicieux à l'enfance , & qu'il est presque impossible d'empêcher les nourrices d'alimenter les enfans avec cette espece de colle , les parens doivent avoir l'attention de fournir aux nourrices de la farine cuite au four , & réduite en poudre : la bouillie que l'on en fait , est moins mal-saine , si l'on a l'attention de la faire claire & legere.

n'obvierra point à cette cause (a), après tant & de si rudes épreuves : les moindres cris, le moindre dépérissément de l'enfant feroient envisager à cette mere sensible un nouveau malheur prêt à l'accabler ; son lait, altéré par le chagrin, par l'inquiétude, peut-être par le défaut de sommeil, deviendrait de jour en jour plus âcre & plus préjudiciable que celui d'une nourrice étrangère, & conséquemment plus capable d'accélérer les funestes symptômes mentionnés. Le parti généreux que projettent M. & M^{me} Turpin, mérite qu'on leur épargne l'excès de la douleur qui en seroit tout le fruit, sans que les jours de l'enfant fussent prolongés : ceux de la mere, dont vous nous annoncez le tempérament délicat, pourroient souffrir d'une aussi rude épreuve.

La bonne constitution des enfans, lors de la naissance, ne nous permet pas de chercher au sein de la mere, ni d'attribuer à la délicatesse de son tempérament la cause de sa douleur : si elle eut éprouvé, pendant la

(a) Il faut une circonstance telle que celle en question, pour détourner une mere à donner à son enfant une nourriture que la nature a produite pour lui ; mais les meilleurs préceptes sont susceptibles d'exceptions : il faut se dépouiller de tout préjugé, si l'on veut découvrir & suivre le parti le plus avantageux.

grossesse, des maladies, des chutes, ou autres accidens, ces accidens seroient-ils arrivés à toutes les grossesses ? Nous les auriez-vous laissé ignorer ? Les enfans auroient-ils été bien vivans ; lors de la naissance ? Auroient-ils été gras & potelés, &c ?

La raison & l'expérience me font appercevoir, dans le travail de l'accouchement & dans ses suites, plusieurs causes meurtrières pour beaucoup d'enfans : je crois que l'on n'y fait point assez d'attention : ces causes pourroient-elles avoir influé sur la mort des enfans de madame Turpin ? C'est ce que nous allons examiner.

Le travail de l'accouchement consiste dans la contraction des muscles du bas-ventre, du diaphragme & de la matrice ; cette contraction tend à expulser, par l'orifice de la matrice, qui se dilate peu-à-peu, l'enfant contenu dans ce viscere. L'enfant, pendant ce travail douloureux pour la mere, ce dont toutes les femmes ne nous laissent point douter ; l'enfant, dis-je, obligé de souffrir de toutes parts toutes les forces des muscles susdits réunis contre lui, se trouve dans un état de mal-aise & de souffrance encore plus considérable que la mere, eu égard à sa délicatesse. J'avoue que les membranes remplies d'eau, empêchent que cette compression ne soit im-

médiate, & qu'elles épargnent beaucoup de douleurs à l'enfant ; mais pour peu que ces eaux s'évacuent auparavant la sortie , toute la contraction des muscles agit immédiatement sur lui : son corps frêle & délicat en est plus ou moins contus , selon que cette compression immédiate dure plus ou moins ; la contusion diminuant le ressort ou l'action organique des vaisseaux extérieurs : le sang doit refluer d'autant à l'intérieur ; quelquefois le col de l'enfant se trouve entouré du cordon ; d'autres fois il reste engagé à l'orifice de la matrice : dans ces deux circonstances, il est évident que la compression sur les vaisseaux du col empêche , ou du moins gêne considérablement le retour du sang de la tête. Cette gêne , ou cette interception du sang , peut encore reconnoître d'autres causes : la situation de l'enfant suffit pour y donner lieu , s'il présente la tête ; il sera peut-être resté huit ou neuf jours dans cette situation , c'est-à-dire la tête en bas ; cet intervalle est assez ordinaire depuis la culbute jusqu'à l'accouchement. Dans cette situation , que l'on peut dire contre nature par rapport à l'enfant , puisque ce n'est point celle qu'il a tenue depuis qu'il est conçu , puisque ce n'est point celle qu'il doit tenir après la naissance ; dans cette situation , dis-je , le

retour du sang du cerveau vers le cœur est plus difficile , puisqu'il se fait contre son propre poids. Considérons le travail de l'accouchement , & nous trouverons encore une autre raison qui augmente cette difficulté de circulation. La tête de l'enfant trouve de la résistance , & du côté des os du bassin , & du côté de l'orifice de la matrice , qui ne se prête que peu-à-peu à sa sortie ; de l'autre côté le bassin de l'enfant ; & tout le tronc sont poussés fortement par l'action de tous les muscles du bas-ventre ; du diaphragme , sur-tout par les fibres circulaires du fond de la matrice , contre le point de résistance ; le col se trouve la partie moyenne entre la force compressive & l'obstacle ; les épaules sont forcées de se rapprocher de la tête autant qu'elles le peuvent faire : dans cette situation , le col est fortement comprimé ; en faut-il plus pour gêner considérablement le retour du sang du cerveau ? La tête est elle-même tellement comprimée , qu'elle s'allonge , & que l'on trouve quelquefois les os du crâne dejetés les uns par-dessus les autres.

Mille périls , ainsi qu'on le voit , assiègent l'enfant , menacent ses jours même avant sa naissance : à peine sorti de sa prison , il est assailli par de nouveaux dangers ; il ne peut manifester son mal-être ; les douleurs

qu'il vient d'éprouver, & celles qu'il ressentent par ses cris : aussi ne les épargne-t-il pas ; d'un élément il passe subitement dans un autre ; de la chaleur il passe au froid ; ses poumons se chargent d'air ; de sang ; enfin , dans un clin d'œil, une aussi frêle machine éprouve la plus vive révolution dont son être soit susceptible. Comment un si grand nombre peuvent-ils résister à tant de périls qui précèdent, & qui accompagnent la naissance ? C'est ce qui doit exciter notre étonnement & notre admiration , loin d'être surpris d'en voir quelques-uns en être la victime.

La difficulté du retour du sang du cerveau , la stagnation qui a distendu les vaisseaux outre mesure, l'épanchement du sang par la rupture de quelques petits vaisseaux , ou l'épanchement de l'humeur lymphatique à travers les pores des vaisseaux distendus ; le dépôt en conséquence de cette humeur sanguine ou lymphatique dans les ventricules du cerveau , sur la tente du cervelet ; voilà , je pense , ce qui a pu donner lieu à la mort des six enfans de Madame Turpin. En admettant cette cause, on peut rendre raison des symptômes qui ont précédés la mort, & de ceux que l'ouverture a présentés.

D'abord en admettant ce dépôt dans le

cerveau , il a fallu à-peu-près le même tems pour produire le même effet chez tous les enfans ; la fièvre lente , le marasme , la lésion des fonctions naturelles sont la suite & l'effet des dépôts intérieurs. Ce que l'on a remarqué chez les enfans en question , il est certains symptomes particuliers à la capacité , & même aux viscères sur lesquels ces dépôts ont lieu ; ceux de la poitrine se manifestent par la toux , par l'oppression , &c ; ceux du cerveau , souvent par des convulsions , par la paralysie de telle ou telle partie , selon que les nerfs de telle ou telle partie se trouvent comprimés par l'humeur épanchée. Si la branche moyenne de la cinquième paire de nerfs , qui fournit les nerfs maxillaires , se trouve dans ce cas , la difficulté de la mastication doit en être l'effet ; par conséquent , les enfans de madame Tui-pin , affectés de ce mal , ne pouvoient faire que de vains efforts pour tetter leurs nourrices.

La gangrene est produite par l'abolition de l'action organique des vaisseaux : cette action organique dépend de la régularité de l'influx des esprits vers les parties ; ce cours , ou cet influx des esprits , s'il est gêné , & même intercepté dès son origine , ne peut plus être régulier : le cerveau étant le siège du mal ,
il

il n'est donc pas étonnant que l'on ait trouvé telle ou telle partie gangrenée.

Pour confirmer mon opinion, Monsieur, j'avoue qu'il auroit fallu que l'ouverture de la tête eût été faite : je regrette véritablement cette omission, persuadé que vous y auriez trouvé la première cause des autres désordres que l'on ne peut regarder que comme symptomatiques.

On me demandera peut-être ce qui a pu donner lieu à cet épanchement, à ce dépôt ? C'est à vous, mon cher confrère, c'est à l'accoucheur de madame Turpin à examiner de concert avec cette dame, & à rappeler les différentes circonstances de ses accouchemens. Les enfans sont-ils restés long-tems au passage ? Les couches ont-elles été sèches ? Le cordon ne s'est-il point trouvé entourer le col de l'enfant ? Les eaux se sont-elles évacuées avant la sortie de l'enfant ? Le travail a-t-il été long ? L'extérieur de l'enfant, au moment de la naissance, & les jours suivans, a-t-il paru bouffi, comme vergeté & rempli d'échymoses ? Le visage sur-tout a-t-il paru gonflé, les yeux rouges & enflammés ? Quelques-unes de ces circonstances, & même toutes réunies, n'auroient point empêché les enfans d'être gras & potelés ; on auroit même pu dire qu'il n'est pas arrivé d'accidens dans les couches

de madame Turpin, attendu que jusqu'ici l'on n'a pas fait assez d'attention à ces sortes d'accidens, à moins qu'ils ne fussent portés à un degré considérable.

La raison autorise mon sentiment, puisqu'il est favorable à l'explication des accidens qui ont précédé & accompagné la mort des enfans en question; l'expérience le confirme: j'ai trouvé, dans plusieurs enfans morts à-peu-près à cet âge, & de même façon, le dépôt sur le cerveau, d'une matière, tantôt sanguine, quelquefois lymphatique: si le préjugé contre les ouvertures n'étoit pas aussi répandu, les occasions ne seroient que trop fréquentes de convertir en certitude l'opinion que je viens d'établir.

D'après ces principes, Monsieur, quand j'ai lieu de soupçonner quelques-unes des causes meurtrières mentionnées, ou que j'apperçois quelques-uns des symptomes qui peuvent seulement exciter les soupçons; quand les enfans naissent de parens qui en ont perdu plusieurs dans le premier âge, je fais pratiquer un remède très-simple, qui a trop constamment réussi, pour en attribuer l'effet au hazard.

Je recommande à l'accoucheur, ou à la sage-femme, de ne serrer la ligature du cordon ombilical qu'après avoir laissé couler par cette partie coupée, deux onces de sang

ou environ : cette petite saignée établit l'équilibre dans la circulation, & paroît capable de prévenir les accidens les plus graves, en empêchant la distension des vaisseaux, les engorgemens, les ruptures & les dépôts qui en sont la suite. Si la rupture de quelque vaisseau considérable s'étoit faite dans le cerveau pendant le travail, il est vrai que ce moyen pourroit être insuffisant ; mais, à cet âge, on n'en pourroit pas employer de plus efficace, à moins que la force des enfans ne permît de pratiquer encore ce qui suit.

Comme il n'est qu'un moment pour pratiquer la saignée par le cordon (a), quand on n'en a pas profité, & que je m'apperçois de quelques-uns des symptomes énoncés ; lors même que l'enfant est déjà attaqué de mouvemens convulsifs, je fais appliquer, avec succès, des sang-suës aux temples & aux jugulaires, au nombre de quatre ou de six, selon les forces de l'enfant, & l'intensité du mal.

Il faut faire prendre, pendant trois ou quatre jours, une infusion de vulnéraires ;

(a) Comme on ne doit point se parer des découvertes d'autrui, je déclare que ce moyen m'a été indiqué par M. Ant. Petit, docteur-régent & démonstrateur à Paris, de qui je m'applaudis tous les jours d'avoir suivi & de mettre en pratique les leçons.

y ajouter, les premières vingt-quatre heures, du vin & du sucre ; donner, dans l'intervalle, quelques cuillerées de syrop de fleurs de pêcher, ou de chicorée, composé, afin d'accélérer l'évacuation du *mæconium* : il faut que l'enfant ne tette qu'après cette évacuation, c'est-à-dire, pour le plutôt, vingt-quatre heures après sa naissance. Notre prudente & sage mère la nature fait remonter le lait dans le sein de la mère, au tems où il est nécessaire que l'enfant en fasse usage ; & ce n'est, pour l'ordinaire, que le 3^e jour : si l'on fait tetter l'enfant, avant que ce *mæconium* soit évacué, le lait se caille dans son foible estomac : cette mauvaise humeur passe elle-même dans le sang, & en nourriture ; ce qui constitue de mauvais fondemens à ce petit édifice, & devient la source de beaucoup de maux : le premier âge suffit à peine pour en débarrasser entièrement.

Dans le choix que madame Turpin fera d'une nourrice, il faut qu'elle ait attention de préférer, toutes choses égales d'ailleurs, celle qui auroit le lait le plus nouveau.

Beaucoup de parens, dans ma province, ne pouvoient élever d'enfans : ils périssoient tous dans les premiers mois. J'ai fait pratiquer les moyens indiqués à ceux qui sont nés depuis ; ce qui a réussi au point que, s'il

en est mort quelques-uns d'eux , ça été à un âge plus avancé , & avec des symptômes différens de ceux qui avoient enlevé leurs freres ou leurs sœurs.

Si ces moyens ont le succès que je desire , Monsieur & cher Confrere , M. & M^{me} Turpin vous en seront redevables par l'intérêt que vous avez sçu insinuer à vos lecteurs , dans l'exposé de votre procès-verbal.

J'ai l'honneur d'être , &c.

Je soussigné GILBERT THIBAUT DESBOIS , maître en chirurgie au Mans , certifie avoir pratiqué , par le conseil de M. VÉTILLART , les moyens proposés dans le Mémoire ci-dessus , toutes les fois que les circonstances détaillées ont paru l'exiger , & qu'ils m'ont tellement réussi , que j'en crois la pratique essentielle.

Signé THIBAUT DESBOIS.

Je soussignée sage-femme au Mans , certifie avoir employé avec beaucoup de succès la méthode indiquée au présent Mémoire (a).

Signée veuve TRONCHET.

(a) M. Desbois & madame veuve Tronchet sont les plus employés pour l'art des accouchemens , dans la ville , & aux environs du Mans.



R É P O N S E

De M. ROBIN, maître en chirurgie à Paris, au Mémoire de M. GALINIER, inséré dans le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier, qui doute avoir eu le ligament de la rotule rompu.

Je loue la délicatesse de M. Galinier de ne m'avoir point nommé dans son Mémoire; & j'y aurois fait une réponse anonyme, si j'eusse pensé qu'il eût été de la bienfaisance de ne pas se faire connoître, quand il ne s'agit que de défendre la vérité : ç'en est une que j'ai à développer; c'est pourquoi je ne crains pas de le faire.

Si M. Galinier se fût donné la peine de me demander quels ont été les signes qui m'ont manifesté la rupture du ligament de la rotule, & de m'engager à les lui mettre par écrit, avant de faire paroître son Mémoire, il auroit évité les reproches que je suis en droit de lui faire, d'avoir omis les principales circonstances qui ont accompagné sa chute, & les symptômes qui en ont été les effets.

Mes moyens, suivant M. Galinier, se réduisent à trois chefs; « sçavoir, les circonstances qui ont accompagné & suivi

» la chute , la dépression ou plutôt le
 » vuide que j'ai senti entre la rotule & la
 » tubérosité du tibia, & enfin le témoignage
 » de MM. *Louis & Sabatier* qui ne m'ont
 » point contredit. » Cela est vrai ; mais
 le détail de ces trois moyens n'étant pas
 conforme à ce qui a été observé, tant au
 moment de l'accident que pendant la cure,
 je pense qu'il est d'une nécessité indispen-
 sable de les rappeler les uns après les au-
 tres, afin d'en faire appercevoir les diffé-
 rences. Je commencerai par le premier
 moyen, qui consiste à expliquer com-
 ment est arrivée la chute, & ce qui s'en
 est suivi.

M. Galinier, le soir, en traversant un
 passage qu'il croit être de plein pied, ren-
 contre deux marches à descendre ; son ta-
 lon du pied gauche frappe d'aplomb le
 pavé qui se trouve au-dessous d'elles ; aussitôt
 il sent un craquement au genou du
 même côté, & tombe, dans le même instant,
 assis sur sa jambe, de manière que son talon
 gauche touche la fesse, & que sa jambe
 droite se trouve tendue horizontalement
 devant lui. Il veut essayer de se relever seul ;
 mais c'est en vain, quoiqu'il ait auparavant
 retiré, à l'aide de ses mains, sa jambe de
 dessous lui. Deux personnes qui passent le
 relevent ; & étant debout, sa jambe se
 fléchit involontairement ; & il ne peut, en

aucune maniere , se soutenir dessus. Ne pouvant donc faire un seul pas , il prend le parti de se faire sortir de ce lieu à reculons , pour que sa jambe , qui a une disposition naturelle à se fléchir , reste toujours tendue. Etant sorti, il se fait amener une brouette, pour se rendre chez lui ; mais , pour s'y placer , il éprouve une impuissance absolue de soulever sa jambe ; ce qui lui suggere un moyen de contre-balancer l'action des muscles fléchisseurs , en attachant à son foulard une corde qu'il tenoit à sa main , pour suppléer à l'action des extenseurs. A la faveur de cet expédient , que l'instinct seul indiquoit, il soutient sa jambe ; & le voila chez lui.

On m'appelle pour lui donner du secours ; je le trouve assis sur une chaise , ayant sa jambe placée sur un tabouret , tenant encore à sa main la corde qu'il avoit attachée à son pied , pour porter sa jambe dans les différens mouvemens qu'il vouloit faire. Sans rien changer à sa situation , je touchai la rotule qui étoit dans sa parfaite intégrité , seulement un peu remontée ; entr'elle & la tubérosité du tibia , je sentis un vuide considérable ; car on pouvoit y placer aisément deux doigts , tant il étoit profond : de plus , en faisant mouvoir la rotule de droit & de gauche , je sentoie qu'elle n'étoit plus retenue au tibia par son liga-

ment ; une petite portion de ce même ligament tenoit encore à la tubérosité ; & de cette tubérosité , en portant le doigt du côté de la rotule , je la soulevois de façon à sentir l'éminence qui sépare les deux fosses articulaires du tibia ; ce qui s'observoit mieux , la jambe étant fléchie , quoique légèrement , crainte de briser en totalité les fibres aponévrotiques qui retenoient encore la rotule au tibia , & qui l'empêchoient de remonter aussi haut qu'on se l'imagineroit bien , mais cependant assez pour sentir qu'elle n'étoit plus retenue par son ligament propre , & qu'elle suivoit les mouvemens que je lui imprimois : je sentoie que le vuide augmentoit à proportion que je fléchissois la jambe ; ce qui ne seroit certainement pas arrivé , si le ligament n'eut pas été rompu ; & alors je ne doutai plus que ce ne fût lui qui ne l'eût été par le violent effort que le malade avoit fait en tombant. D'ailleurs la comparaison des deux genoux ne laissoit aucun doute sur le genre de maladie ; j'en fis faire la différence au malade , qui sentit , comme moi , le vuide qui étoit au-dessous de la rotule , & la facilité que l'on avoit de la porter de droit & de gauche ; phénomènes qui ne s'observoient aucunement à l'autre genou.

D'après un pareil examen , & la tendance naturelle que la jambe avoit de rester

toujours fléchie , joint à l'impuissance que le malade avoit de la soulever , quoique je lui recommandasse de faire ses efforts pour cela , j'eus une certitude que c'étoit la rupture du ligament de la rotule qui constituoit sa maladie : il en fut lui-même convaincu par le toucher ; & la chose me parut d'autant plus évidente , que les signes les plus décisifs , tant sensibles que rationnels , tenoient directement à prouver mon jugement , de la maniere la moins équivoque.

En effet , comment pourroit-on rendre raison des phénomènes ci-dessus décrits , si préalablement on n'admet la rupture du ligament de la rotule ? Dira-t-on que « c'est » l'effort extraordinaire qui a détendu les » ressorts , au point de les faire tomber dans » une espece de paralysie momentanée , » comme M. Galinier le prétend ? » De même qu'il dit , pour appuyer cette hypothèse , « qu'on a des exemples d'efforts » considérables qui se sont passés dans le » genou , & qui ôtoient , pour le moment , » la puissance de mouvoir la jambe. » Sa supposition auroit quelque valeur , s'il n'y avoit qu'à rendre raison seulement de l'impossibilité de mouvoir la jambe ; mais , comme l'on voit , il y a d'autres phénomènes à expliquer , & qu'il a sçu taire ; par conséquent il ne peut tirer , en faveur de son opinion , aucun avantage de cette

espece de paralyfie momentanée. Il étoit nécessaire qu'il agît ainsi , pour donner quelque vraisemblance à son hypothèse ; & encore les gens de l'art ne s'y seroient pas mépris long-tems , s'ils avoient voulu examiner la chose sans partialité. Est-il raisonnable d'avancer , avec M. Galinier , que parce qu'il n'a pas appris « que des ligamens » de la rotule se soient rompus de chutes » de l'espece de la sienne , & que si quel- » que partie de son corps devoit être af- » fectée dans son accident , c'étoit toute » autre partie que le ligament de la rotule ? » L'on sent bien qu'un pareil raisonnement ne peut rien contre des signes si palpables que ceux qui viennent d'être rapportés.

M. Galinier dit que je lui oppose « qu'un » cas qui ne s'est jamais présenté , ou que » l'on croira qui n'est point arrivé , peut » survenir , ou être survenu ; mais que cette » espece de lieu commun , qui avoit quel- » que valeur dans un fait avéré , ne lui paroïssoit en avoir aucune dans un qui n'est ; » selon lui , pas même problématique : » or l'on voit que le cas dont il est question , est avéré , & que je suis la loi qu'il pose , qui est qu'il est plus sûr d'argumenter du fait au possible , que du possible au fait ; ce qui fait voir qu'il est tombé dans l'écueil qu'il me reproche.

Second moyen. Il dit « que le vuide

» que j'ai senti entre la rotule & la tubé-
 » rosité du tibia, existoit ou n'existoit pas ;
 » que s'il existoit , pourquoi la rotule n'a-
 » voit-elle pas changé de place ? » Qu'en-
 tend-il par ce changement de place de la
 rotule ? Pense-t-il qu'elle puisse remonter
 bien haut ? Il se tromperoit , puisque l'on
 sçait qu'elle est retenue au tibia , indépen-
 damment de son ligament , par des fibres
 qui lui viennent des tendons des deux mus-
 cles vastes , & qui vont se fixer au bord
 supérieur & antérieur du tibia , & sur-tout
 encore quand on a sçu les ménager, en évi-
 tant de faire faire des flexions inconsidé-
 rées : de plus , on a vu par mon diagnostic,
 qu'il y avoit réellement un vuide considé-
 rable , & que je trouvai la rotule un peu
 remontée ; par conséquent , je ne me suis
 donc point trompé , mais bien M. Galinier.
 Le même M. Galinier admet cependant
 une dépression sur la partie latérale externe
 du genou , & dit actuellement « qu'il ne
 » s'est pas aperçu qu'elle ait porté sur le
 » trajet du ligament qui sert à attacher la
 » rotule au tibia. »

A cela je répons que c'est qu'il veut
 bien ne pas s'en ressouvenir ; car il l'a sen-
 tie cette dépression , ou plutôt ce vuide ,
 & en est convenu pendant & long-tems
 après sa chute. Et plus bas il ajoûte « que
 » ce qui sembla démontrer d'une maniere

» péremptoire , que le vuide existoit à la
 » partie latérale externe du genou , c'est
 » que je n'ai pas , dit-il , examiné ou tâté
 » son genou, qu'après l'avoir fait mettre au
 » lit. » Cela n'est pas exact. Qu'il se rap-
 pelle donc que je l'ai trouvé assis sur une
 chaise , ayant sa jambe sur un tabouret ;
 que je l'ai examiné , & décidé sa maladie
 dans cette situation , en présence de ma-
 dame sa mere , & de plusieurs autres per-
 sonnes , avant que de le faire mettre au lit ,
 où j'ai ensuite appliqué l'appareil nécessaire
 à cette rupture.

Je veux bien attribuer cette omission au
 trouble que ne manqua pas de lui causer
 son accident , plutôt qu'à son peu d'amour
 pour l'exacte vérité.

Il ne seroit pas bien extraordinaire qu'il
 eût oublié tous ces détails , dont l'énumé-
 ration fidele me sera d'une grande utilité
 pour ma justification , ainsi que pour faire
 voir le défaut de sa mémoire dans cette
 occasion ; il ne seroit , dis-je , pas bien ex-
 traordinaire qu'il les eût oubliés , attendu
 qu'il y a plus d'un an qu'il est parfaitement
 guéri , & que ce n'est qu'au bout de ce
 long espace de tems qu'il prend le parti
 d'exposer ses doutes. S'il en avoit eu de lé-
 gitimes , tant pendant le traitement que
 long-tems après , auroit-il manqué de me
 les communiquer ? Mais il ne l'a pas fait ,

parce qu'il étoit bien persuadé qu'il avoit eu la maladie pour laquelle je l'avois traité.

Ce printems dernier, il me dit, pour la première fois, « que quelques personnes lui » disoient qu'il n'avoit point eu le ligament » rompu, » & ne voulut me citer qu'un célèbre médecin (a) de cette ville, qui changea d'avis d'après mon exposé & le témoignage de M. Viellard, aussi médecin. On peut voir sa Lettre à la fin du Mémoire. J'engageai M. Galinier à paroître avec moi devant lui : il ne voulut jamais y consentir : les choses en sont restées là jusqu'à ce jour, où il fait paroître ses doutes.

Je reviens aux objections de M. Galinier : il avance qu'il n'est pas bien « mer- » veilleux que j'aye rencontré une espece » de dépression, après avoir fait mettre la » jambe & la cuisse sur un plan horizontal ; » mais ce n'est pas une espece de dépression que j'ai sentie ; c'est bien véritablement un vuide considérable. Il semble que M. Galinier prenne plaisir à affoiblir la signification des mots, à mesure qu'il s'en sert.

Je sçais que la rotule est très-forte ; & c'est par cette raison qu'elle a mieux résisté à l'effort de sa chute ; car, sans cette force supérieure, qui n'est pas commune à tous les sujets, elle auroit pu être fracturée par

(a) M. Ant. Petit ; voyez son Certificat à la fin de ce Mémoire.

préférence au ligament, comme on en a plusieurs exemples.

Je n'ai pas observé qu'elle fût placée plus haut que dans les conformations ordinaires. Si elle est plus haut, il est incontestable que son ligament doit être proportionnellement plus grand, toutes choses égales d'ailleurs ; & voilà toute la conséquence qu'on peut en tirer. La dépression que l'on a toujours aperçue à son genou droit, qui n'a point eu d'accident, ne prouve rien, non plus que la facilité que l'on a à sentir la tubérosité pour ainsi dire à nud, puisqu'il est ici question de rupture du ligament, & non pas de la tubérosité. Les deux genoux peuvent bien être égaux à présent ; mais on a fait connoître, il y a un instant, les différences essentielles qu'il y avoit, dans le tems de l'accident.

M. Galinier peut-il, sans s'écarter de la vérité, supposer que je n'ai pas senti un vuide proprement dit à son genou, tant en faisant fléchir sa jambe, qu'en la laissant étendue ? Si, comme il ne peut pas le nier, j'ai senti un vuide, ce sera donc, non pas un préjugé favorable à mon sentiment, mais une preuve bien démonstrative, quoi qu'il dise « que cela auroit dû être constaté tout » de suite, en faisant faire à la rotule des » mouvemens latéraux. » Ces mouvemens ont été faits ; & M. Galinier ne s'en ressou-

vient plus, ainsi que de beaucoup d'autres circonstances. Au surplus, des mouvemens latéraux n'étoient pas nécessaires pour constater la rupture du ligament; il ne falloit que faire remonter la rotule au-delà de ce qu'elle a coutume de faire.

Toutes ces conditions étoient, sans doute, essentielles, dit-il, « pour s'assurer valablement du fait de la rupture, mais que je » n'en ai observé aucune; » c'est bientôt dit. Cependant l'on doit voir, ce me semble, que je les ai toutes observées avec beaucoup d'exactitude; par conséquent, je puis conclure, 1^o que M. Galinier s'est trompé dans son exposé; 2^o qu'il y avoit un vuide, & que ce même vuide est une preuve manifeste de la rupture du ligament.

» Mais, quand on supposeroit pour un » moment, dit M. Galinier, que j'aie senti » une véritable dépression, pourroit-on tirer » de-là une certitude de la rupture du ligament ? » Il prétend appuyer ses doutes de la comparaison d'une corde à boyau, « qu'il » suppose avoir été allongée jusqu'au degré » le plus voisin de celui qui auroit été nécessaire pour qu'elle se rompît; que, dans » cet état, elle a perdu simplement son » ressort, sans être cassée, & que pour lors » elle n'est plus susceptible de vibration. » Il assimile son ligament à cette corde ainsi détendue. Je ne m'arrêterai pas à faire le détail

détail de toute sa comparaison : il est aisé d'appercevoir la disparité qu'elle présente ; & pour ce , on n'a qu'à se rappeler , 1^o le vuide considérable qui s'observoit au bas de la rotule ; 2^o la facilité que l'on avoit de la mouvoir sur les parties latérales ; 3^o l'impossibilité où l'on étoit de pouvoir tendre le ligament , malgré tous les mouvemens que l'on faisoit faire à la rotule ; 4^o le doigt que l'on portoit à l'entrée de l'articulation ; 5^o la flexion involontaire de la jambe , &c. &c.

Je n'entreprendrai pas de déterminer les causes physiques qui ont produit la rupture de ce même ligament ; je me contenterai d'avoir exposé fidèlement ce qui s'est passé ; je dirai seulement que je pense que le ligament s'est rompu , dans l'instant que le malade a senti un craquement au genou , & que la chute sur son talon a été l'effet de la rupture. M. Petit , dans son *Traité des Maladies des Os* , rapporte plusieurs exemples de ruptures de tendons d'Achille , arrivées par une violente contraction des muscles qui forment ce tendon : il est très-possible que la même chose arrive au ligament de la rotule , par la vive contraction des muscles droit antérieur , vastes interne & externe , & du crural : on ne peut pas disconvenir que leur contraction n'ait dû être très-forte , pour modérer , s'il avoit été possible , la chute subite du corps sur le pied gauche. Au surplus , je

laisse aux personnes de l'art à décider comment s'est faite cette rupture. Il me reste à répondre à quelques questions que fait M. Galinier.

1^o « Pourquoi lui est-il resté un ganglion » au jambier antérieur ? »

J'ignore qu'il en ait un ; car il m'en a pas parlé. Mais, s'il en a un, il peut venir de la vive contraction de ce muscle ; contraction qui a pu produire la division de quelques-unes de ses fibres : de-là une certaine quantité de lymphes se sera épanchée, & aura formé le ganglion dont il parle.

2^o Pourquoi « n'y a-t-il ni bourrelet ni » signe de rupture au ligament ? »

Je nie d'abord qu'il soit nécessaire de sentir un bourrelet, pour conclure qu'il y a eu rupture au ligament ; en second lieu, M. Galinier, ainsi que ses partisans, peuvent-ils assurer que, parce qu'ils ne le sentent point, c'est une preuve qu'il n'existe pas ? L'épaisseur de la peau ne s'oppose-t-elle pas à ce qu'on puisse le sentir ?

D'ailleurs le ligament étant entouré d'une grande quantité de graisse, & ne pouvant être touché que par sa face antérieure, il pourroit y avoir un calus, quoiqu'il ne fût pas fort sensible. Quant à l'absence des autres signes de rupture, que M. Galinier ne détaille point, elle ne fait que prouver sa parfaite guérison ; & les personnes judi-

cieuses & éclairées n'auront pas recours, pour s'assurer du fait, à ces signes équivoques, devenus tels, tant par la docilité du malade, que par mes soins; elles n'y auront, dis-je, pas recours, pendant qu'elles en trouveront de certains dans le diagnostic que j'ai fait.

3^o Pourquoi « n'a-t-il rien senti au genou, durant la maladie ? »

C'est que la rupture du ligament étoit complète; &, par cette raison, il n'y avoit aucune fibre nerveuse de tirillée; nouvelle preuve de la rupture: en effet, l'absence de la douleur dans cette partie est une suite naturelle de la solution complète du ligament.

4^o Pourquoi « a-t-il souffert le long du jambier antérieur; de telle sorte que ce muscle avoit des mouvemens convulsifs qui faisoient trembler la jambe, quand on la soulevoit ? »

Les mouvemens convulsifs arrivent, toutes les fois qu'un membre est dans une situation telle que les fibres de quelques-uns des muscles de cette partie se trouvent dans une extension long-tems continuée: ajoûtons encore à cela le ralentissement du cours des liqueurs, produit par la présence nécessaire des bandages. La jambe de M. Galinier a été dans ce cas; car elle étoit dans une parfaite extension, & aussi sous un bandage;

par conséquent, les fibres des muscles fléchisseurs étoient tiraillées : il en étoit de même des fibres nerveuses ; de-là les mouvemens convulsifs, ou les tressaillemens, non-seulement lorsqu'on soulevoit la jambe, mais même sans la déranger de sa place ; c'est ce que l'on voit arriver, pour l'ordinaire, dans le traitement des fractures.

A l'égard « de la sensation désagréable » qu'il dit avoir ressentie au jambier antérieur, il ne m'en a jamais parlé. »

Mais ce qui paroît sans réplique, suivant M. Galinier, « est que, si le ligament eût » été rompu, la rotule, ne tenant plus à » rien par le bord inférieur, seroit remontée » d'une hauteur proportionnée à la force » attractive des muscles qui s'y attachent. » Cela est vrai ; mais j'ai fait voir plus haut pourquoi la rotule ne remontoit pas autant que M. Galinier veut le faire entendre ; j'ai fait voir, en même tems, qu'elle étoit remontée ; par conséquent, M. Galinier a tort de dire qu'elle n'étoit point sortie de l'endroit qu'elle occupe actuellement, ainsi que de conclure que le ligament n'étoit pas rompu, puisque le contraire a été démontré.

Le troisieme & dernier moyen consiste, selon M. Galinier, à me prévaloir de la consultation de MM. *Louis & Sabatier* ; mais qu'on n'en sçauroit tirer aucun avan-

» tage, parce que, dit-il, ces Messieurs
 » ont vu le malade sous l'appareil. La
 cuisse du malade, en effet, étoit sous l'ap-
 pareil, mais le ligament étoit découvert,
 lorsque ces Messieurs l'ont examiné ; j'au-
 vois eu soin de relever les courroies du
 bandage, qui les auroient empêché de sen-
 tir le vuide que formoit la rupture du liga-
 ment ; & conséquemment ils peuvent donc
 avoir senti que le ligament étoit rompu,
 comme on le verra par leur certificat. Je
 ne prétends pas vouloir donner plus d'ex-
 tension au témoignage de MM. Louis &
 Sabatier, qu'il ne doit en avoir ; mais je
 ne puis souffrir que M. Galinier dise, qu'ils
 ne lui demanderent pas comment il étoit
 tombé ; & il est si vrai, qu'ils lui firent
 rendre compte de sa chute, que M. Ensis
 m'interrompit pour le laisser parler. Ainsi
 je pense que, d'après le détail que M. Ga-
 linier fit de sa chute, joint au diagnostic que
 j'exposai à ces Messieurs, & ce qu'ils sen-
 tirent eux-mêmes, je pense, dis-je, qu'ils
 pouvoient bien prononcer qu'il y avoit rup-
 ture au ligament : au surplus, des personnes
 aussi éclairées que ces Messieurs, me dé-
 cident point qu'une chose est, si auparavant
 elles n'en sont bien convaincues ; en sorte
 qu'il n'y a que la vérité qui puisse mériter
 leur approbation.

Outre cette preuve, j'en ai une autre

bien décisive ; & c'est, sans doute, par cette raison que M. Galinier s'est bien donné de garde d'en faire mention. M. *Lesne*, maître en chirurgie , a visité & tâté son genou avant l'application du bandage, c'est-à-dire la surveillance de la consultation. Ce maître en chirurgie a senti, comme moi, tous les signes ci-dessus rapportés, & a décidé que la rupture du ligament de la rotule existoit.

M. Galinier révoqueroit-il en doute un pareil témoignage ? Diroit-il qu'on ne doit pas y ajouter foi ? Pour lors il pousseroit l'incrédulité à un degré qui ne seroit point excusable. Prétendrait-il avoir mieux vu les choses que nous ?

M. Galinier, pour achever ce qui regarde la consultation, dit « qu'elle ne consista qu'à décider si le bandage qui étoit appliqué étoit bon, sans s'informer si la maladie pour laquelle on disoit qu'il étoit bon, existoit ou non. » Ne seroit-ce pas faire tort aux lumières de Messieurs les consultants, que d'admettre l'idée erronée de M. Galinier ? comme si l'on pouvoit raisonnablement dire : voilà un remède qui est bon, mais je ne sçais pas pour quelle maladie. C'est cependant le ridicule qu'il veut leur supposer.

Le bandage dont se plaint M. Galinier, consistoit, 1^o en un circulaire large de quatre travers de doigt, d'un cuir assez solide,

garni d'un bon matelas , le tout recouvert d'une peau de chamois ; à l'une de ses extrémités , il y avoit trois courroies de fil ; à l'autre trois petites boucles pour les recevoir , & pour le ferrer toutes les fois qu'il en étoit nécessaire. Ce circulaire étoit placé à la partie inférieure , c'est-à-dire contre le bord supérieur de la rotule , & au-dessus des condyles du fémur : sur ce circulaire étoient attachées trois courroies aussi matelassées ; l'une passoit sur la rotule ; les deux autres sur ses parties latérales , & alloient se terminer à un second circulaire , placé à la partie inférieure de la jambe ; elles s'y attachoient par le moyen de trois boucles , par lesquelles je faisois descendre , à ma volonté , la rotule , & la maintenois ainsi descendue , en ferrant plus ou moins ces courroies. Le circulaire inférieur étoit fixé dans sa place , par une courroie qui passoit sous le pied , en forme d'étrier. Ce bandage , quoique fort simple , me parut avoir tous les avantages que je desirois. Sans le déranger , je voyois tout ce qui se passoit sur la rotule , & sur le trajet du ligament.

Il est vrai que la peau s'est un peu excoriée sur l'extrémité du tendon du quadriceps crural , comme elle s'excorie quelquefois par la compression des brayers ; mais j'ai eu soin de changer le lieu de com-

pression, en mettant deux compresses graduées sur les parties latérales de ce tendon, qui représentoit un V, dont la pointe regardoit le bord supérieur de la rotule : par ce changement, je ménageai la peau, & la compression étoit également propre à favoriser le rapprochement des deux extrémités du ligament. Malgré cette précaution, la peau resta un certain tems, sans se cicatriser. Les gens de l'art sçauront que l'œdème qui a dû survenir à la peau, sur la fin du traitement, a été la cause de cette opiniâtreté ; mais l'excoriation ne pouvoit nullement s'opposer à la réunion du ligament, comme M. Galinier veut le faire entendre, puisqu'elle étoit au-dessus de la rotule, & que la rupture du ligament se trouvoit au-dessous. Il est bon d'observer que l'œdème a été sur-tout entretenu par l'usage d'une grande bande placée tout le long de la cuisse, pour borner l'action des muscles extenseurs, qui auroient pu faire remonter la rotule, sans son secours.

Pour finir ce qui regarde le traitement, je dirai qu'au bout de trois mois je supprimai le bandage, après m'être assuré de la réunion du ligament. Je fis faire ensuite les mouvemens nécessaires pour rétablir la flexion du genou.

Le 10 Juillet 1767, il se trouva guéri, & prit le parti d'aller respirer l'air de la

campagne , ayant soin de se faire accompagner de quelqu’un pour marcher. Il y passa environ trois mois ; & après ce tems il reprit ses exercices ordinaires. Mais pour aller à l’Hôtel des Fermes où il est employé, il se servit , pendant quelque tems , d’une brouette , & se borna ensuite à ne prendre que le bras d’un homme qui l’accompagnoit tous les matins à son bureau , & qui alloit l’y chercher le soir. Il a eu ces attentions-là pendant très-long-tems ; ce qui prouve bien qu’il ne doutoit pas qu’il n’eût le ligament rompu ; enforte que la conduite qu’il a tenue est en contradiction avec ce qu’il expose aujourd’hui.

Il résulte de ce qui vient d’être déduit ;
1° que les circonstances de la chute , prouvent incontestablement la rupture du ligament , parce qu’elles sont des signes caractéristiques de cette rupture.

2° Que le vuide observé au-dessous de la rotule , prouve qu’il y a eu rupture du ligament , parce que le vuide , tel qu’il est décrit , n’est jamais un signe de foulure ni de luxation , mais toujours de rupture complète du ligament.

3° Que MM. *Louis & Sabatier* ont été appelés pour constater la rupture , & pour ajouter d’autres moyens curatifs , si mon bandage n’avoit pas été suffisant , de même que M. *Lesne* , qui a précédé de deux jours

ces Messieurs : tous les trois ont jugé qu'il y avoit rupture , & ont approuvé les moyens que j'avois employés.

4^o Qu'il y a toutes sortes de raisons pour être persuadé que la rupture existoit , tandis qu'il n'y en a aucune qui puisse faire soupçonner qu'elle n'existoit pas , si ce n'est la prévention.

5^o Enfin que M. Galinier s'est entièrement trompé dans son exposé.

M. Galinier ne me fait pas de grace de ne pas m'en vouloir ; car je me suis comporté envers lui, de manière à mériter plutôt sa reconnoissance que ses reproches. Je ne m'en plains point des honoraires qu'il m'a donnés ; mais lui se plaint peut-être de ma quittance , qui vraisemblablement n'est pas comme il l'auroit désiré. Je ne dis cela que parce qu'il en parle dans son Mémoire.

Malgré les injustes reproches de M. Galinier , je ressentirai toujours une satisfaction intérieure d'avoir vu les peines , que j'ai prises pendant le cours de sa maladie , suivies du plus heureux succès. Je ne m'attendois pas , je l'avoue , qu'il auroit l'injustice de dire un jour , qu'il seroit guéri beaucoup plus promptement , à de moindres frais , & sans ressentir de vives douleurs , si je ne lui eusse pas appliqué le bandage. Je sens à présent , plus que jamais , la valeur des sages précautions que j'ai prises ,

en amenant plusieurs de mes confreres, pour vérifier le fait qu'il me conteste aujourd'hui sans fondement ; & je me félicite d'en avoir agi ainsi.

Pour conclure , je dis , comme M. Galinier , que je soumetts mon Mémoire à la décision des personnes de l'art , qui seules peuvent être juges d'une affaire aussi délicate.

Nous soussignés membres de l'Académie royale de Chirurgie à Paris : Certifions qu'ayant été mandés par M. Robin , pour examiner un blessé à qui il avoit appliqué un bandage méthodique , pour la réunion du ligament extenseur de la jambe , nous ne nous sommes pas bornés à l'examen dudit bandage & de son application suivant les règles de l'art , mais que nous avons observé avec attention la nature du mal qui exigeoit ce bandage , & que nous avons reconnu par les signes les plus positifs , l'existence de la rupture du ligament. En foi de quoi , nous signons le présent Certificat. A Paris , ce 2 Août 1768.

Signés LOUIS. SABATIER.

Je soussigné Adjoint à l'Académie royale de Chirurgie à Paris : Certifie qu'ayant été prié par M. Robin , maître en chirurgie , d'examiner un malade à qui le ligament extenseur de la jambe étoit rompu , j'ai reconnu par les signes les moins équivoques , & en y apportant toute l'attention convenable , l'existence de la rupture de ce ligament ; que cet examen a précédé l'application d'un bandage que M. Robin avoit fait construire , pour en précurer la réunion , & qui m'a paru très-propre

364 LETTRE SUR LA RUPTURE

à remplir ses vûes. En foi de quoi, j'ai signé le présent Certificat. A Paris, le 5 Août 1768.

Signé LESNE.

Les faits énoncés dans l'Ecrit de M. Robin ; étant supposés vrais , & bien constatés , contre ce que M. Galinier a avancé, il me paroît qu'on ne peut se refuser de croire que le ligament de la rotule a été rompu. A Paris, ce 15 Août 1768.

Signé A. PETIT, D. M. P.

LETTRE

De M. VIELLARD, médecin de la Faculté de Paris, adressée à M. ROBIN, au sujet de la Rupture du Ligament de la Rotule de M. GALINIER.

MONSIEUR,

J'ai lu dernièrement dans le Journal de Médecine , une observation sur une prétendue rupture du ligament qui unit la rotule au tibia ; je connoissois le malade & la maladie : cette considération , jointe à l'importance de l'objet , m'a déterminé à lire plusieurs fois cette observation , avec toute l'attention dont je suis capable. D'ailleurs , le mot de prétendue rupture excitoit ma curiosité ; car il ne quadroit pas bien avec les choses dont j'avois été témoin , ni avec le récit que le malade m'avoit fait

des circonstances dont sa chute a été accompagnée, & des accidens dont elle a été suivie. En effet, Monsieur, il s'en faut bien que le détail qu'on lit au Mémoire, soit conforme à celui que le malade me fit au commencement de sa maladie. Le hasard m'ayant conduit chez lui, je le trouvai au lit; je lui demandai qu'elle étoit sa maladie: il me dit qu'il avoit le ligament de la rotule rompu. Je fis l'impossible pour cacher la surprise que me causoit sa réponse; & pour me convaincre de la vérité de son assertion, il me détailla toutes les circonstances de sa chute. Il seroit à souhaiter, pour les progrès de l'art, que sa mémoire l'eût fidèlement servi, lorsqu'il a écrit son observation; personne ne douteroit aujourd'hui de la réalité de la rupture du ligament. En effet M. Galinier, après m'avoir peint la manière dont il étoit tombé, l'impossibilité où il s'étoit trouvé de se relever, ainsi que la nécessité de marcher à reculons, soutenu de deux personnes, en traînant la pointe du pied sur le sol, afin (disoit-il alors) d'empêcher le talon d'aller retrouver la fesse vers laquelle il se portoit, quelque effort qu'il fit pour l'en empêcher; après, (dis-je) m'avoir raconté toutes ces circonstances, il ajouta qu'étant dans sa brouette, il avoit été obligé de passer, en forme

d'étrier , sous la pointe du pied , une corde dont il tiroit fortement les deux extrémités avec ses mains , pour tenir sa jambe ainsi étendue ; moyen que son imagination lui suggéra , pour contre-balancer l'effort violent des muscles fléchisseurs ; moyen qu'il m'a dit avoir été obligé de continuer jusqu'à l'application du bandage. Lorsqu'il m'eut fait ce récit , il me proposa d'examiner son bandage , pour sçavoir ce que j'en pensois ; je le refusai , de crainte qu'il ne cherchât à faire quelque mouvement ; & sur ce qu'il me dit que vous ne tarderiez pas à venir , je me déterminai à vous attendre. Je profitai du tems que dura le pansement , pour examiner le genou malade , & m'assurer de *l'existence de la rupture du ligament* ; j'avois employé celui qui s'étoit écoulé depuis le récit du malade , à faire quelques réflexions sur les signes qui caractérisent nécessairement cette maladie. La promptitude avec laquelle le talon avoit été toucher la fesse , & l'étrier dont le malade avoit été obligé de se servir , ne me laissoient guères de doutes ; j'étois curieux de voir la dépression extraordinaire dont il m'avoit parlé. Il n'en falloit pas davantage pour achever de me convaincre de la rupture. (Le malade ne songeoit pas alors à attribuer cette dépression à

la situation singulière de la rotule.) Je la vis manifestement cette dépression, lorsque vous eûtes lâché les courroies de la partie supérieure du bandage : elle étoit considérable & capable d'admettre au moins le doigt du milieu ; &, après que j'eus été témoin du relevement involontaire de la rotule, & des mouvemens que vous lui fîtes faire, je ne fis aucune difficulté de croire que *le ligament étoit rompu dans son entier.*

J'allai voir plusieurs fois M. Galinier, pendant les deux premiers mois de sa maladie : il me confirma, chaque fois, le récit que je viens de vous exposer, sans en oublier une seule circonstance. Que sa façon de penser étoit alors différente de ce qu'elle paroît être aujourd'hui ! Il ne sçavoit de quels termes se servir, pour me témoigner combien il étoit reconnoissant des soins que vous lui donniez ; il m'a dit plusieurs fois, depuis sa parfaite guérison, que, sans vous, il n'auroit jamais marché.

J'ai cru, Monsieur, devoir à la vérité seule la Lettre que je vous écris : mon témoignage ne paroîtra peut-être pas d'un grand poids, pour établir le diagnostic d'une maladie aussi rare que l'est celle dont il s'agit ; mais, si ce témoignage est récusable, les faits ne peuvent l'être : je les atteste comme

368 LETTRE SUR LA RUPTURE, &c.

témoin ; & je vous prie de faire de ma Lettre tel usage que vous jugerez à propos. Je desirerois fort qu'elle puisse contribuer à dissiper les soupçons que l'Observation de M. Galinier pourroit faire naître dans l'esprit de ceux qui, n'ayant aucune connoissance des faits ci-dessus rapportés, jugeroient, d'après un rapport aussi peu exact que le sien.

Je suis, MONSIEUR, avec l'estime & la considération la plus parfaite,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur VIELLARD, *Méd.*
de la F. de P.

A Paris, ce premier Août 1768.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U T 1768.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. du mat.	A 2 h. de demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	13 $\frac{1}{4}$	19 $\frac{1}{2}$	16	28 $\frac{1}{4}$	28	28
2	15 $\frac{1}{2}$	20 $\frac{1}{2}$	15	28	27 $\frac{11}{16}$	28
3	15	19 $\frac{1}{4}$	15	27 $\frac{11}{16}$	28	28
4	14 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{4}$	14 $\frac{1}{2}$	28	28	28
5	15	20 $\frac{1}{2}$	16	28	28	28
6	14 $\frac{1}{4}$	23	18	28	28	28
7	16	20 $\frac{1}{4}$	13	28	28	28
8	13	18	12 $\frac{1}{2}$	28	28	28
9	11	19 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	28	28	28
10	11	18	14 $\frac{1}{4}$	28	28	28
11	13 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	28	28
12	13 $\frac{1}{4}$	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	28	28	28
13	13	21	16	28	28	28
14	15	18	15 $\frac{1}{2}$	28	28	28
15	14	21 $\frac{1}{4}$	17	28	28	28
16	16	16 $\frac{1}{2}$	17	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
17	16	21 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{10}{16}$
18	14 $\frac{1}{4}$	20 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{10}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	28
19	13	21	17 $\frac{1}{2}$	28	28	28
20	14 $\frac{1}{2}$	22	18 $\frac{1}{2}$	28	28	28
21	17	19 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28	27 $\frac{11}{16}$	28
22	12 $\frac{3}{4}$	19	13 $\frac{1}{2}$	28	28	27 $\frac{11}{16}$
23	13	20	15 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
24	13	19	11 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	28	28
25	11 $\frac{1}{2}$	17	12	28	28	28
26	11	18	12 $\frac{3}{4}$	28	28	28
27	11 $\frac{1}{4}$	17	12	28	28	28
28	11	17	13 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
29	12	19 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$	27 $\frac{11}{16}$
30	15	17 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	27 $\frac{11}{16}$	28	28
31	14	19 $\frac{1}{4}$	16	28	28	27 $\frac{11}{16}$

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S - O. couv.	S-S-O. pet. pluie. nuag.	Nuages.
2	O. nuages.	S-S-O. nuag. pluie.	Couvert.
3	S - O. nuag.	O. pl. nuag.	Pluie.
4	O. pluie.	O. pluie.	Nuages.
5	O. nuages.	O. nuag. b.	Beau.
6	N - O. légers nuages.	N - O. nuag. beau.	Beau.
7	N - O. nuag.	N. nuages.	Beau.
8	O. nuages.	N. ép. nuag.	Beau.
9	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
10	N. beau. nuag. ges.	N. couvert. nuages.	Nuages.
11	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
12	N-E. nuages.	N-N-E. nuag.	Nuages.
13	N-E. nuages. couvert.	E. couv. pet. pluie.	Couvert.
14	E-N-E. petite pluie. couv.	S - S - E. écl. tonn. gr. pl.	Nuages.
15	S-S-E. couv. nuages.	S. nuages.	Nuages.
16	S. pl. couv.	N. nuag. écl. tonnerre. pl.	Ecl. tonn. pl.
17	S-E. couvert. pluie. nuag.	S-O. nuages.	Beau.
18	S - O. couv. pluie.	S - O. tonn. nuages.	Nuages.
19	O. nuages.	S-O. nuages.	Beau.
20	S - S - O. n.	S. nuages.	Nuages.
21	O-S-O. pet. pl. c. écl. ton.	O. écl. tonn. gr. pluie. n.	Beau.
22	S-O. nuages.	S-S-O. n. pl.	Nuages.
23	S-O. nuages.	S-O. gr. pl. n.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
24	O-S-O. n.	S-O. pl. tonn.	Nuages.
25	S-O. nuages.	S-S-O. ond. nuages.	Beau.
26	O. nuages.	O. nuages. b.	Beau.
27	O. couvert.	N. c. nuages.	Nuages.
28	E-N-E. cou- vert. pluie. n.	N-E. n. pluie.	Nuages.
29	E-N-E. nuag.	E-N-E. nua- ges. pluie.	Nuages.
30	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Nuages.
31	S-O. pl. n.	O-S-O. nuag.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 11 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre; a été de 28 pouces $2\frac{1}{4}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 10 lignes: la différence entre ces deux termes est de $4\frac{1}{4}$ lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.

1 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

3 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

3 fois du S.

5 fois du S-S-O.

10 fois du S-O.

A a ij

372 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 3 fois de l'O-S-O,
10 fois de l'O,
2 fois du N-O.

Il a fait 11 jours beau,
tous les jours des nuages,
13 jours couvert.
5 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1768.

On n'a point observé de nouvelles maladies pendant ce mois ; on a continué à voir un très grand nombre de petites véroles qui ont paru faire un peu moins de ravages. Les rhumatismes ont encore continué pendant tout ce mois.

Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Juillet 1768 ; par M. BOUCHER, médecin.

Le tems a été orageux & pluvieux tout le mois. Le mercure, dans le baromètre, a été constamment observé au-dessous du terme de 27 pouces : le 1^{er}, il a descendu près de celui de 27 pouces 3 lignes ; ce jour, il y a eu un violent orage accompagné d'un grand ouragan. Il en a été de même du 29. Nous n'avons cependant pas

OBS. MÉTÉOR. FAITES À LILLE. 373

eu de chaleurs vives avant le 22 : depuis ce jour jusqu'au 30, la liqueur du thermomètre s'est élevée depuis le terme de 22 degrés jusqu'à celui de 25.

Le vent, du 1^{er} au 20, a presque toujours été *sud-ouest*.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 27 pouces 11 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.

4 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

16 fois du Sud vers l'Ouest.

9 fois de l'Ouest.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

18 jours de pluie.

6 jours de tonnerre.

6 jours d'éclairs.

2 jours de tempête.

Les hygromètres ont marqué une sécheresse

resse moyenne au commencement & à la fin du mois.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Juillet 1768.

Il y a eu peu de maladies aiguës dans le cours de ce mois, & sur-tout dans la première moitié : on en a eu vraisemblablement obligation à la température de l'air & aux fruits rouges qui ont été abondans cet été.

La petite vérole régnoit néanmoins assez vivement dans quelques quartiers de la ville, & à la campagne : les adultes la prenoient ainsi que les enfans ; mais elle n'étoit meurtrière que par les erreurs commises dans le traitement.

Nous avons eu encore quelques familles, parmi le peuple, affligées de la fièvre putride-maligne ; triste effet de la disette plutôt que de l'intempérie de l'air. On avoit à craindre & à éviter, dans la cure de cette fâcheuse maladie, deux écueils opposés, la constipation opiniâtre, & la diarrhée : on ne prévenoit bien les suites de ce dernier symptôme, qu'en prescrivant quelques vomitifs, dans les commencemens.

Nombre de personnes se trouvoient attaquées de maladies de tête, qui consistoient en pesanteur de tête avec des éblouissemens.

ou tintemens d'oreilles , des atteintes de paralyfie , d'épilepfie , de manie , & même des apoplexies.

Les maladies de peau ont été fort communes , fur-tout à la fin du mois. Outre la petite vérole , il y a eu des éruptions cutanées de diverses efpeces ; d'un autre côté , un grand nombre de perfonnes ont été moleftées de diarrhées fereufes qui abbatoient les fujets en peu de tems , & qui paroiffoient tenir du *cholera-morbus* , quoiqu'il n'y eût point de vomiffemens.

PRIX PROPOSÉ.

Par l'Académie des sciences , belles-lettres & arts de Lyon , pour l'année 1770.

L'Académie des sciences , belles-lettres & arts de Lyon , propofe , pour le prix de Phyfique , fondé par M. *Christin* , qui fera diftribué à la fête de S. Louis 1770 , le fujet fuivant :

Déterminer quels font les principes qui conftituent la lympe ; quel eft le véritable organe qui la prépare ; fi les vaiffeaux qui la portent dans toutes les parties du corps , font une continuation des dernieres divifions des arteres fanguines , ou fi ce font

des canaux totalement différens , & particuliers à ce fluide ; enfin quel est son usagé dans l'économie animale.

Les ouvrages seront adressés, francs de port, à Lyon,

A M. *De Latourette*, conseiller à la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac ;

Ou à M. *Bollioud Mermet*, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue du Plat ;

Ou chez *Aimé de la Roche*, libraire-imprimeur de l'Académie, aux Halles de la Grenette.

Aucun ouvrage ne sera reçu après le premier Avril 1776. L'Académie, dans son assemblée publique, qui suivra immédiatement la fête de S. Louis, proclamera la pièce qui aura mérité les suffrages.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de 300 livres. Elle sera donnée à celui qui, au jugement de l'Académie, aura fait le meilleur Mémoire sur le sujet proposé.



AUTRE PRIX PROPOSÉ

*Par la même Académie , pour la même
année 1770.*

On demande des *Recherches sur les causes du vice gangréneux , qui conduisent à déterminer sa nature , ses effets & les meilleurs moyens de le combattre.*

M. Pouteau le fils , chirurgien , de l'Académie royale de Chirurgie de Paris , de celle de Rouen , & l'un des membres de l'Académie de Lyon , après s'être occupé à traiter ce sujet dans des Lettres qu'il est sur le point de publier , n'a pas cru l'avoir épuisé ; & , pénétré de l'importance dont il est pour l'humanité , il a désiré de le voir soumis à de nouvelles recherches. En conséquence , il s'est engagé vis-à-vis de l'Académie des sciences , belles-lettres & arts de Lyon , à donner la somme de 600 livres à l'auteur qui aura composé sur ce sujet le meilleur ouvrage , au jugement de la même Académie. Cette compagnie a agréé l'engagement de M. Pouteau , & s'empresse d'annoncer ce prix pour l'année 1770 , aux mêmes conditions énoncées dans le Programme précédent : il sera distribué à la même époque.

378 AUTRE PRIX PROPOSÉ.

OBSERV. L'ancienne médecine paroissoit avoir décidé que tout cancer qu'on ne peut extirper, est d'une nature incurable. On a introduit, depuis quelques années, l'usage interne de quelques plantes jusques-là réputées vénéneuses. On a essayé de la *bella-dona* ; la *ciguë* a succédé ; & l'Europe entière en a conçu les plus grandes espérances. D'autres médicamens inconnus ont obtenu des suffrages ; mais les succès des uns & des autres n'ont pu réunir les esprits, & décider la question.

Les auteurs, qui voudront concourir, doivent donc s'attacher spécialement à fixer les bornes de la possibilité physique de détruire par des médicamens, tant internes qu'externes, les causes & les effets du virus cancéreux, considération faite de l'âge, du sexe, du tempérament du sujet, & des divers degrés d'acrimonie dont ce virus est susceptible. L'Académie exige que les auteurs, qui auront des guérisons à rapporter, entrent dans le détail de toutes les circonstances, & que, sans néanmoins se faire connoître, ils ne négligent rien, pour donner aux faits toute l'authenticité possible.



PRIX DE MATHÉMATIQUE

Pour l'année 1769.

La même Académie a proposé, pour le prix qu'elle doit distribuer en l'année 1769, le sujet suivant :

Déterminer les moyens les plus convenables de moudre les bleds nécessaires à la subsistance de la ville de Lyon.

On ne rapportera pas ici le Programme entier, tel qu'il fut publié l'année dernière ; on se contentera de rappeler aux auteurs qui veulent concourir, que, quels que soient les moyens qu'ils proposent, ils doivent en faire une application précise à la situation de la ville de Lyon. Le prix est une médaille d'or de 300 livres, à laquelle MM. les prévôt des marchands & échevins de cette ville se sont engagés de joindre une pareille somme de 300 livres. Les Mémoires ne seront pas reçus après le 1^{er} Avril 1769.

A V I S

Concernant le Prix des Arts que distribue la même Académie.

L'Académie avoit proposé, pour le sujet qui devoit être couronné en 1765, de trou-

ver le moyen de durcir les cuirs, &c : elle continua le même sujet pour la présente année 1768, le prix étant double; mais aucun des Mémoires qui lui ont été adressés, n'ayant rempli ses vues, elle se trouve dans le cas de réserver un prix triple pour l'année 1771. Cette considération l'a engagée à délibérer dès à présent de ne fixer, dans cette occasion, aucun sujet déterminé aux sçavans & aux artistes qui voudront concourir; elle a arrêté, en conséquence, de décerner en 1771 le prix à celui qui, sous la forme ordinaire des Mémoires qu'on adresse aux Académies, lui aura communiqué la découverte la plus utile dans les arts, en établissant que cette découverte lui appartient, & n'est pas antérieure à la publication du présent Programme.

LIVRES NOUVEAUX.

Précis de Chirurgie pratique, contenant l'histoire des Maladies chirurgicales, & la Maniere le plus en usage de les traiter; avec des Observations & Remarques critiques sur différens points. Ouvrage divisé en deux parties: la premiere traite des Maladies chirurgicales en général; la seconde, de toutes les especes de Maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le secours de la Chir

urgie ; avec Figures en taille-douce. Par M. P** , Méd. avec cette épigraphe :

*Candidus imperti meliora , vel utere nostris ,
Carpere vel noli nostra , vel ede tua.*

A Paris , chez Vincent , 1768 , in-8°.

Abrégé de l'Anatomie du corps humain , où l'on donne une description courte & exacte des parties qui le composent , avec leurs usages ; par M. Verdier , de l'Académie royale de Chirurgie de Paris ; quatrième édition , revue , corrigée , & considérablement augmentée ; par M. Sabatier , de l'Académie royale de chirurgie , professeur-démonstrateur royal en anatomie , & chirurgien en survivance de l'Hôtel Royal des Invalides. A Paris , chez Didot le jeune , 1768 , in-12 , deux volumes ; prix 7 l. 4 s. reliés.

Lettre de M. Rougnon , professeur en médecine en l'université de Besançon , & membre de l'Académie des sciences , belles-lettres & arts de cette ville ; à M. Lorry , docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris , touchant les causes de la mort de feu M. Charles , ancien capitaine de cavalerie , arrivée , à Besançon , le 23 Février 1768. A Besançon , chez Charmet , 1768 , brochure in-8° de 55 pages.

Histoire de la Maladie , & de ses Suites , du sieur Scrouge , maître pâtissier à Paris , âgé

de soixante-douze ans , attaqué de la pierre ; avec quelques Observations sur les Notes insérées au bas des pages d'un Ecrit imprimé qui a pour titre : *Mémoire du sieur Lecat , chirurgien à Rouen , &c ; contre le sieur Dagest , chirurgien-major , &c.* imprimé chez *Gueffier* , à Paris , 13 pages in-4°. A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez *D'Houry* , brochure in-8° de 19 pages.

Cours abrégé d'Ostéologie de *M. Lecat*. A Rouen , chez la veuve *Besogne* ; & se trouve à Paris , chez *Vallat-La Chapelle* , in-8°. Prix 2 liv. 5 s. broché.

Du Traitement & de l'Extinction de la Variole & de la Rougeole , suivi d'un Discours aux Hommes sur leur Santé. A Lyon , chez *Regnault* ; 1768 , in-12 ; se vend à Paris , chez *Saillant*.

Nous ferons connoître plus particulièrement cet ouvrage dans un de nos Journaux suivans.

Supplément à la première édition du Dictionnaire raisonné universel d'Histoire naturelle ; par *M. Valmont de Bomare* , démonstrateur d'Histoire naturelle , avoué du gouvernement , censeur royal , membre de plusieurs Académies des sciences , belles-lettres , beaux arts & d'agriculture , maître en pharmacie. A Paris , chez *Lacombe* , 1768 , in-8° de 800 pages , sans y comprendre une Table des noms latins des substances

dont il est fait mention dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle, qui en comprend 128.

Médecine d'Armée, ou Traité des Maladies les plus communes parmi les troupes, dans les camps & les garnisons; par M. *Monro*, médecin des Armées Britanniques; traduit de l'anglois, avec des augmentations considérables; par M. *Le Bégue de Presle*, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, censeur royal, &c. A Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, in-8°, deux volumes.

Principes de Médecine & de grande Chirurgie, extraits des ouvrages d'*Hippocrate* & de *Boerhaave*, &c. &c; par M. *Lansel de Magny*, docteur en médecine, &c. A Paris, chez *L'Esclapart*, 1768, brochure in-12.

E R R A T A pour le Journal de Juin.

Page 505, ligne 20, le dix-huitieme, lisez le dix-neuvieme.

Page 509, ligne 18, Rl. *Radic. Jalapæ incis.* ʒß, lisez ʒjß.

Page 519, lignes 16 & 17, Templeuve en Domez, lisez Templeuve en Dosmé.

Page 520, ligne 24, syrop de séné, lisez syrop des cinq racines apéritives.

Page 524, ligne 15, il évident, lisez il est évident.

T A B L E.

<i>EXTRAIT des Conjectures sur l'Électricité médicale.</i> Par M. Gardane, médecin.	Page 191
<i>Observations sur la Colique hépatique.</i> Par M. Marteau, médecin.	303
<i>Réflexions & Observations sur l'Usage de l'Appendice vermiforme du Cæcum.</i> Par M. Herlin, chirurgien.	321
<i>Lettre sur une des Causes de la Mort des petites Enfants.</i> Par M. Vétillat, médecin.	327
<i>Réponse de M. Robin, chirurgien, au Mémoire de M. Gallinier, sur la Rupture du Ligament de la Rotule.</i>	342
<i>Lettre de M. Viellard, médecin de Paris, sur le même sujet.</i>	364
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Août 1768.</i>	369
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Août 1768.</i>	372
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Juillet 1768.</i> Par M. Bouchet, médecin. <i>Ibid.</i>	374
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Juillet 1768.</i> Par le même.	375
<i>Prix proposé par l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, pour l'année 1770.</i>	377
<i>Autre Prix proposé par la même Académie, pour la même année 1770.</i>	379
<i>Prix de Mathématique pour l'année 1769.</i>	ibid.
<i>Avis concernant le Prix des Arts que distribue la même Académie.</i>	382
<i>Livres nouveaux.</i>	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre 1768. A Paris, ce 23 Septembre 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & Professeur de Pharmacie de la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux, & de la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.

NOVEMBRE 1768.

TOME XXIX.



A PARIS;

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1768.

EXTRAIT.

Du Traitement & de l'Extinction de la Variole & de la Rougeole, suivi d'un Discours aux Hommes sur leur Santé. A Lyon, chez Regnault, 1768, in-12; & se trouve à Paris, chez Saillant.

M. GONTARD, auteur de cet ouvrage, nous a fait l'honneur de nous en envoyer une Notice que nous n'avons pas crû pouvoir lui refuser d'insérer en entier : la voici telle que nous l'avons reçue.

» Cet ouvrage, comme on voit, con-
» tient deux Traités, dont le premier est sur
» la Variole, (autrement petite Vérole.)

» L'auteur, ayant suivi, pendant vingt-
 » deux ans, une méthode si heureuse, qu'il
 » n'a vu mourir aucun de ceux pour qui il
 » lui a été permis de l'employer, s'est cru
 » obligé d'en faire part au public; & pour
 » prouver, outre l'expérience, combien cette
 » méthode est conforme à la nature de la
 » maladie, il se propose de faire voir que
 » la cause propre & matérielle de la variole
 » est un levain si inhérent à la condition hu-
 » maine, que tous les hommes le portent
 » en naissant, & qu'il doit être aussi an-
 » cien que le monde; que, la variole étant
 » une maladie nouvelle, il faut que ce le-
 » vain, avant la naissance de la maladie, se
 » dissipât par d'autres voies que celle de la
 » suppuration; quelle doit être cette voie
 » que la nature prenoit anciennement, pour
 » expulser le levain; comment elle a été
 » forcée de la changer; & enfin qu'il est
 » possible de l'y ramener & de détourner
 » la maladie par les mêmes moyens qu'il
 » emploie, pour la guérir. »

» Le second Traité est destiné à faire voir
 » l'utilité, & plus encore la nécessité indis-
 » pensable des remèdes évacuans pour la
 » guérison radicale de presque toutes les ma-
 » ladies. Pour cela, on examine les causes
 » morbifiques, la manière dont elles agissent
 » & produisent les maladies; la marche que
 » tient la nature, pour s'en délivrer; les

» crises & les jours critiques ; & l'on fait
 » voir, en même tems, que l'administra-
 » tion de ces remedes, quoique fréquente
 » dans les maladies, pourvu qu'elle soit faite
 » par des personnes éclairées, bien loin d'être
 » contraire aux principes & à la doctrine
 » d'Hippocrate & des anciens, en découle
 » nécessairement. Enfin une partie de ce
 » Discours est employée à démontrer que
 » ces remedes administrés suivant les règles
 » qu'il établit, ne sçauroient rien avoir de
 » pernicieux ; & l'on répond à toutes les
 » objections qu'on a accoutumé de faire con-
 » tre ces sortes de remedes. »

Tel est l'exposé succinct & exact des vues
 que M. Gontard s'est proposées dans son ou-
 vrage ; mais nos lecteurs attendent vraisem-
 blablement de nous, que nous leur fassions
 connoître un peu plus en détail la maniere
 dont cet auteur a rempli son objet ; nous
 nous contenterons d'analyser le premier
 Traité. Il pose d'abord comme un principe
 fondamental, qu'il y a une cause particu-
 liere qui n'est propre qu'à la variole qui est
 commune à toutes les especes, & dont aucun
 homme n'est exempt , que cette maladie
 qui, depuis tout au moins six siècles, atta-
 que, une fois seulement dans la vie, tous
 les hommes, sans égard au climat, au genre
 de vie, ni au tempérament, doit avoir sa
 cause dans la nature même de l'homme, in-

dépendante de toutes sortes de circonstances que nous portons tous en naissant cette cause ou ce virus , qu'il se contracte nécessairement dans le sein de la mère qui ne le communique cependant pas comme une chose qu'elle possède. D'où il conclut que cette cause, ou ce virus, ne peut avoir eu d'autre commencement que celui du monde. Ces principes posés, il cherche quelle peut être la source d'un tel virus; il croit l'avoir trouvée dans les liqueurs croupissantes, dans lesquelles le fœtus nage pendant neuf mois qu'il séjourne dans le sein de sa mère, & qui baignent également sa bouche, son estomac & les intestins; il prétend que quelque pures que soient ces liqueurs au moment de la sécrétion, elles acquièrent, par ce croupissement, une qualité nuisible au corps; c'est ce que le *mæconium* lui paroît prouver. Il prétend, en outre, qu'elles s'insinuent en partie dans le tissu organique des parties qu'elles mouillent, s'y incorporent & s'y fixent; que, tant qu'elles sont ainsi fixées, elles ne donnent aucune marque de leur existence; qu'il faut qu'elles soient détachées peu-à-peu jusqu'à une certaine quantité, qu'elles se mêlent dans le sang dont elles changent alors la qualité; avertissent les forces vitales, qu'elles ont un ennemi à combattre: celles-ci redoublent & font effort pour le détruire & le chasser.

En admettant avec M. Gontard cette origine du virus variolique, & en supposant avec lui, que ce virus est aussi ancien que l'espece humaine, il est naturel de demander comment il peut se faire que la petite vérole, ou la variole, pour parler son langage, soit aussi peu ancienne ? Il croit avoir trouvé la solution de cette difficulté dans le changement qui est arrivé dans la marche du virus, dont il suppose le foyer dans le canal intestinal. Il pense donc qu'anciennement, lorsque ce levain étoit parvenu à son point de maturité, c'est-à-dire que, détaché, en partie, par le mouvement continuel des solides & des fluides, il avoit passé en assez grande quantité dans le sang, pour y causer une espece de fermentation, & en accélérer le mouvement, avec les symptomes d'une fièvre legere ; ce qui restoit encore dans le foyer, prêt à se détacher également, étant par-là mis aussi en mouvement, agaçoit les fibres nerveuses des intestins, qui, se contractant avec force, exprimoient de leurs tuniques, de leurs glandes & de tous leurs conduits, les fluides qu'ils contenoient, avec la partie du levain qui s'y trouvoit encore mêlée avec eux, & préparoit ainsi une infinité de ruisseaux pour l'écoulement de celui qui avoit passé dans le sang, & qui obéissoit au mouvement qu'il y avoit excité, pour suivre la même route. Dans les suites, à mesure que les hommes s'écar-

terent de la simplicité de la nature, il se joignit souvent au levain, prêt à éclore, des causes étrangères de maladies plus ou moins graves, suivant leur énergie, leur qualité & leur quantité. Le levain, après des combats & des efforts bien plus grands de la part de la nature, avec des symptômes plus ou moins dangereux, étoit évacué le plus souvent par les selles, comme la voie qui lui étoit la plus naturelle, mais quelquefois en tout, ou en partie, par d'autres voies, entraîné par le torrent des autres humeurs morbifiques qui caufoient les désordres; & alors les symptômes en devoient être bien plus effrayans, à cause du renversement de l'ordre de la nature. C'étoit à-peu-près l'état où, suivant la supposition de M. Gontard, les hommes se trouvoient du tems d'Hippocrate & de ses successeurs, jusqu'au tems où la petite vérole se déclara chez les Arabes. Les médecins de cette nation ayant introduit dans le traitement des maladies l'usage des cordiaux aromatiques, dont ils pouvoient avoir éprouvé les bons effets, sur-tout dans quelque épidémie maligne ou pestilentielle, où la terminaison s'opere par les sueurs, ou quelque dépôt critique à l'extérieur; il arriva qu'ils employèrent cette espece de remedes dans une épidémie semblable en apparence, mais avec cette différence cachée, qu'elle développa,

ou trouva prêt à se développer dans plusieurs, le levain, cause matérielle de la variole future, lequel se joignit à la cause humorale de l'épidémie, dont il augmenta l'inflammabilité : ces remèdes poussant, comme à l'ordinaire, l'humeur de la maladie principale à l'extérieur du corps, le levain fut entraîné avec elle, irrité & rendu plus inflammable : au lieu d'un ou deux dépôts, qu'on avoit vus dans les autres maladies, il en parut une infinité sur toute l'habitude du corps. *C'est-là, selon notre auteur, la cause la plus probable de l'origine de la variole parmi les Arabes, parce que toutes celles qu'on pourroit soupçonner avoir donné lieu à cette grande révolution, dépendantes du cours de la nature, ayant toujours existé dans ces climats, y auroient, de tout tems, produit le même effet.*

Après avoir fait naître ainsi la petite vérole, M. Gontard n'est point embarrassé à expliquer comment elle s'est propagée. *Le virus porté avec impétuosité vers l'habitude du corps, s'élance dans l'air avec la transpiration, & forme autour du malade une atmosphère très-considérable de miasmes varioliques, incorporés avec la matière infectée de la transpiration. Ces corpuscules, avant d'avoir perdu leur activité, s'élancent contre les corps qui, enveloppés dans leur atmosphère, se trouvent exposés à leur ren-*

contre. Ils s'infinuent & pénètrent dans leurs pores d'autant plus facilement, qu'ils y trouvent deux sortes d'analogies qui sont comme autant de forces attractives; analogie entre ces passages & ceux dont ils sortent; analogie d'humeur, c'est-à-dire entre la transpiration qui transporte le virus, & celle qui le reçoit. Le virus, introduit par cette voie dans le sang, venant à rencontrer une partie du levain inné & primitif, détaché du foyer, se joint à lui. Ces deux virus, se prêtant mutuellement des forces, achevent d'attirer celui qui y restoit, tout prêt à s'en détacher; & bientôt ils se trouvent en état d'exciter dans le sang toute la fermentation nécessaire à l'expulsion de l'un & de l'autre. Mais le ferment étranger, s'étant introduit par les pores de la peau, a dû attirer celui même qui restoit encore dans le tissu des intestins, sans lui donner le tems d'y préparer les voies, comme il avoit accoutumé de faire, & l'entraîner vers la peau où les voies se trouvent préparées, non-seulement parce qu'elles ont donné passage au virus étranger, mais encore parce qu'elles conservent, dans leur entrée & dans leur trajet, une partie de ce même virus qui se joint & prête de nouvelles forces à celui qui, poussé du centre à la circonférence par les forces vitales, s'offre à sa rencontre; & cela, selon notre auteur, est plus que suffi-

fant pour qu'il s'accumule dans le tissu de la peau, qu'il l'irrite par son acrimonie, & y produise, dans différens points, cet engorgement inflammatoire en quoi consiste la variole. C'est ainsi que M. Gontard a cru pouvoir expliquer la propagation de la petite vérole par la voie de la contagion; mais, comme il y a des auteurs qui admettent des petites véroles spontanées, pour en expliquer l'origine, il suppose que, dans un homme, qui a déjà été affecté par la variole, la peau a souffert un changement dans son organisation; qu'il la transmet telle à son enfant, & qu'elle forme dans ce dernier une disposition à recevoir le levain, sans le secours d'aucune contagion, lorsqu'il se trouve développé par les forces vitales, ou toutes seules, ou aidées de causes étrangères morbifiques. Il s'appuie, pour autoriser cette conjecture, sur l'histoire des macrocéphales, rapportée par Hippocrate.

M. Gontard conclut de cette théorie, que la route que prenoit autrefois le levain, est encore aujourd'hui la plus favorable pour la guérison de la variole, & qu'il est possible de la rétablir entièrement, pour l'extinction générale de la maladie. En effet, il s'efforce de prouver par les observations des praticiens les plus accrédités, dont il rapporte les passages, que les évacuations intestinales sont la voie dont la nature se sert

aujourd'hui, outre la suppuration, pour expulser le levain de la petite vérole; que l'opinion de ceux qui ont regardé la diarrhée comme pernicieuse dans cette maladie, n'étoit qu'un préjugé; qu'ils ne rapportent, pour l'appuyer, aucun fait convaincant, à moins que ce ne soit quelque diarrhée excessive. En conséquence, notre auteur a cru devoir aller plus loin que tous les médecins qui ont osé employer les purgatifs dans le traitement de la petite vérole. « Ce » n'est pas seulement, dit-il, dans le premier » période, pour enlever la corruption qui » peut se trouver dans le corps, & qui, se » joignant au levain, rendroit la maladie plus » dangereuse, que j'ai employé ces secours, » conformément aux vues de tous les médecins, tant anciens que modernes; ce » n'est pas seulement dans le second, dans » la vue de diminuer l'inflammation & la suppuration, comme le souhaite Boerhaave; » ni seulement dans le troisième ou le dernier des confluentes, pour emporter les » nouvelles corruptions qu'ont produites le » trouble & l'effervescence, suivant le sentiment d'Helvétius & de Freind; ni seulement lorsque, dans la fièvre secondaire, » il survient des symptômes effrayans, pour » les détourner, suivant la maxime d'Huxham, *mais dans tous les tems, dans toutes les especes & dans tous les cas, pour*

» remplir successivement toutes les vues que
 » chaque parti de ces médecins ne remplissoit
 » qu'en partie. » Il proteste qu'il n'a été con-
 duit à cette pratique par aucun système, &
 qu'il n'a raisonné sur la nature de la maladie,
 que d'après ses observations & des réflexions
 qu'elles l'ont obligé de faire. Enfin, pour
 confirmer de plus en plus la bonté de sa pra-
 tique, il assure, comme on a pu le voir dans
 la Notice qu'il nous a adressée, qu'ayant
 suivi, depuis vingt-deux ans, cette mé-
 thode, il a été si heureux, qu'il n'a vu
 mourir personne de ceux pour qui il lui a été
 permis de l'employer; &, de peur qu'on ne
 l'en crût pas sur sa parole, il rapporte,
 page 3 de son livre, un Certificat que nous
 croyons devoir transcrire en entier.

*EXTRAIT du Registre des Délibé-
 rations du Conseil des Pauvres de l'hô-
 pital général de Villefranche en Beau-
 jolois, fol. 213 verso.*

Du Dimanche 14 Juin 1767.

» Le bureau, après avoir entendu les dé-
 » clarations des sœurs attachées à cette mai-
 » son, & notamment de celles qui ont servi
 » dans les sales, depuis que M. Gontard a
 » commencé à traiter les pauvres, voulant
 » rendre hommage à la vérité, & justice à
 » la méthode pratiquée par M. Gontard,

» pour le traitement de la petite vérole ;
» atteste & certifie que , depuis le commence-
» ment de l'année mil sept cent quarante-
» cinq jusqu'à ce jour , M. Gontard a traité ,
» dans cet hôpital , les malades atteints de
» la petite vérole , avec un tel succès , qu'il
» n'en est décédé aucun de cette maladie ,
» de laquelle attestation il sera donné ex-
» pédition audit sieur Gontard , pour en faire
» tel usage qu'il jugera à propos. »

Signé BARROT , secrétaire.

Ce seroit peu pour M. Gontard d'avoir trouvé une méthode au moyen de laquelle on pourra se promettre de guérir tous ceux qui seront désormais atteints de la petite vérole ; méthode qui , en la supposant aussi sûre que cet auteur ose le promettre , l'emporte , par cela seul , sur l'inoculation ; mais , à un autre égard , elle a sur cette pratique un avantage bien plus considérable ; c'est qu'elle peut , par son usage non interrompu , détourner enfin cette maladie si bien , qu'on ne la voie plus paroître ; au lieu que l'inoculation ne peut que l'entretenir & la perpétuer. Telles sont les espérances que M. Gontard ose en concevoir : voyons le procédé qu'il propose , pour y réussir ; nous le transcrivons en entier , de peur que nos lecteurs ne soupçonnassent que nous l'avons altéré , en l'abrégeant.

» Qu'un certain nombre de familles, dit-il,
 » pag. 155 de son livre, toute une ville ne
 » suive exactement, dans la variole, que la
 » méthode que je suis; qu'on n'y admette que
 » ceux dont les parens auront été traités de
 » même; que leurs enfans le soient pareille-
 » ment; après quelques générations, on n'y
 » verra plus de varioles. Qu'on rie, si l'on
 » veut de ma proposition; on le peut, quant
 » à la difficulté de l'exécution; mais, comme
 » elle n'est pas impossible, si quelque cu-
 » rieux assez puissant & assez ami de l'hu-
 » manité, l'effectue un jour, je suis per-
 » suadé que le résultat sera conforme à mon
 » assertion. Si la route que suit actuellement
 » le levain variolique, est l'ouvrage des
 » hommes, comme il me semble l'avoir
 » prouvé, une manœuvre opposée peut la
 » lui faire changer, & cela plus facilement
 » peut-être qu'on ne pense, parce que la na-
 » ture tend toujours à reprendre la route
 » qu'on luita fait quitter. Quand on cessa d'al-
 » longer la tête aux enfans, en naissant;
 » des macrocéphales dont nous avons déjà
 » parlé, quoiqu'on en vît naître encore,
 » pendant quelque tems, avec de longues
 » têtes, parce que la nature avoit été forcée
 » de prendre cette forme organique, &
 » qu'elle se transmettoit des peres aux en-
 » fans, cette forme diminua peu-à-peu; &
 » celle qui est la plus naturelle, reprit enfin

» le dessus. De même, la route que le le-
 » vain a été & qu'il est encore forcé de pren-
 » dre du côté de la peau, & la disposition de
 » cet organe à le recevoir, peuvent dimi-
 » nuer peu-à-peu, & s'effacer enfin entière-
 » ment, quand on cessera de l'y faire aller
 » & qu'on l'en détournera. Celui dans qui
 » l'abord de ce levain à la peau aura com-
 » mencé de diminuer, fera un enfant dont
 » la peau aura moins de disposition à le rece-
 » voir ; & les intestins en auront davantage.
 » Aidant encore la nature dans ce dernier,
 » aux deux égards, l'enfant, qui en naîtra,
 » sera encore mieux disposé ; & bientôt la
 » nature se trouvant dans son état primitif,
 » le levain ne prendra plus d'autre route que
 » celle des intestins, sans produire aucun
 » trouble dans la machine, parce que, ne
 » passant qu'en très-petite quantité dans le
 » sang, il n'aura ni la force d'y allumer au-
 » cun incendie, ni celle de pénétrer jusqu'à
 » la peau, trouvant la voie des intestins plus
 » courte, plus ouverte & plus disposée à lui
 » donner passage. »

» Pour faciliter encore plus, & abréger
 » l'ouvrage de la nature, il m'est venu, de-
 » puis peu, en idée un moyen que je n'ai
 » pas eu encore occasion de mettre en usage,
 » mais que je propose à ceux qui sont à même
 » de le faire ; ce seroit une autre façon d'in-
 » sérer le ferment variolique étranger, sça-
 » voir,

» voir, de l'injecter dans les intestins avec une
 » seringue. Il développeroit & mettroit en
 » action celui qui est assoupi dans leur tissu ;
 » & qui , trouvant plus de facilité à sortir par
 » les pores mêmes par où le levain étranger
 » s'est introduit , & comme étant les mieux
 » disposés par cette introduction , & les pre-
 » miers qui se présenteroient après le déve-
 » loppement , il ne se porteroit point du tout
 » à la peau. Au reste , quand même cette
 » façon ne réussiroit pas , je ne vois pas
 » qu'elle fût moins sans danger , que l'ino-
 » culation. Je me propose , lorsque j'aurai
 » du pus variolique , d'en faire l'épreuve sur
 » un enfant qui n'aura pas eu la variole ,
 » après l'avoir bien préparé ; & , s'il n'en
 » arrive rien de fâcheux , comme je l'espère ,
 » je la réitérerai sur plusieurs autres , en ob-
 » servant tous les phénomènes qui en résul-
 » teront ; & je prendrai bien exactement
 » leurs noms , ceux de leurs parens , de leurs
 » professions & de leurs paroisses , pour
 » qu'on puisse sçavoir , dans la suite , si cela
 » les aura garantis de la variole. »

Nous craignons d'avoir abusé de la pa-
 tience de nos lecteurs , en les occupant si
 long-tems d'idées aussi romanesques , & aussi
 peu fondées ; nous ne doutons point qu'ils
 ne gémissent avec nous , de l'abus que tant
 de bons esprits font de leurs talens ; car il
 n'est personne qui ne convienne qu'il a fallu ;

& beaucoup d'esprit & beaucoup de sagacité pour ajuster toutes les pièces d'un tel système, & les présenter d'une manière aussi séduisante & aussi liée. Combien n'auroit-il pas été plus utile aux progrès de l'art & à la réputation de notre auteur, qu'il eût employé ce que la nature lui a départi de talens, non pas à vouloir deviner ce qu'elle nous cache & nous cachera vraisemblablement toujours, mais à bien observer les phénomènes qu'elle nous présente, à saisir leurs liaisons & leurs rapports, & à en déduire des règles de pratique plus sûres, & mieux fondées que celles qu'il établit dans son livre ? Mais qu'il est peu d'esprits assez sages pour vouloir ignorer ce qu'il ne leur est pas possible de sçavoir ! La fureur de tout expliquer, qui régné dans les écoles, se transmet trop sûrement dans l'esprit des jeunes gens accoutumés à recevoir sans examen tout ce qui leur vient de leurs maîtres ; aussi arrive-t-il que, lorsque la pratique vient à les déromper des systèmes dont on les a imbus, ils sont obligés d'en forger d'autres, ou de chercher quelques pièces, pour rajuster les anciens : de-là sont venues les idées vagues de venin, de miasmes, de germes de maladies, d'acrimonies, de fibres lâches, ou trop tendues, & tous ces autres lieux communs, qui font la base de la plupart des théories modernes : encore si con-

tens d'amuser leur loisir de ces idées creuses, certains médecins n'en faisoient pas le fondement de leur pratique, on pourroit leur permettre d'exercer leur imagination sur ces chimères; mais nous ne voyons que trop tous les jours les fruits que ces semences ont coutume de produire.

Lorsque nous osons attaquer la trop grande généralité des règles de pratique que M. Gonnard établit pour le traitement de la petite vérole, nous sommes bien éloignés de vouloir jeter le moindre doute sur ses succès: quand il n'auroit pas apporté le Certificat qu'on a lu ci-dessus, nous le croyons trop honnête homme pour ne pas l'en croire sur sa parole; mais nous avons cru trouver dans son livre même des raisons de douter que ces succès soient dûs à la méthode qu'il propose. En effet, suivant le Certificat déjà cité, ses succès datent depuis 1745. Il convient, page 101 de son ouvrage, qu'en 1762, il n'avoit fait que le premier pas dans la découverte de cette méthode, n'ayant osé jusques-là employer les évacuans que dans le tems de la fièvre, dans celui de l'éruption, & dans le premier tems de la suppuration. Il dit ailleurs, page 169, que ce n'est que depuis 1758, à l'occasion de ses observations sur la rougeole, qu'il commença à s'apercevoir que la variole pourroit bien exiger un autre traitement que celui qu'on

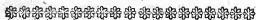
employoit. On lit, en effet, dans une Lettre, qu'il fit insérer, cette année, dans le Journal de Médecine, sur le Traitement de la Rougeole, ce passage remarquable (a) : La voie des selles, quoiqu'opposée, lorsque la nature s'en sert (dans la rougeole,) est pourtant la plus salutaire, pourvu qu'elle ne soit pas trop abondante ; au lieu qu'elle est très-dangereuse dans la petite vérole, de même que tout ce qui est capable de détourner l'humeur de l'habitude du corps. Il est évident, par ce passage seul, que ce n'est que depuis cette époque, que M. Gontard a pu changer de système, &, par conséquent, qu'il a pu commencer à mettre en usage la méthode qu'il propose aujourd'hui. Comment auroit-il osé administrer des purgatifs dans tous les tems de cette maladie, lorsqu'il étoit persuadé que la voie des selles pouvoit être très-dangereuse ? Concluons donc que les succès qu'il a eus depuis 1745 jusqu'à cette époque, sont dûs à une autre cause ; on peut, par conséquent, douter que ce soit elle qui ait opéré ceux qu'il a eus depuis ce tems-là. Nous exhortons très-fort M. Gontard à réfléchir sur ses premiers succès, à tâcher d'en découvrir la véritable source : cela suffira, sans doute, pour le détromper de son système, & peut-être de sa pratique.

(a) Journal de Méd. tom. viij, pag. 339.

Nous ne nous arrêterons point à relever ce qu'il dit au sujet de l'inoculation : il y répète des objections qu'il avoit déjà proposées dans le Journal de Méd. de l'année 1762, & auxquelles nous croyons avoir suffisamment répondu ; du moins ne dit-il rien qui nous paroisse infirmer cette réponse : il est vrai qu'il tâche de réfuter une objection que nous lui avons faite sur l'opinion où il est que la petite vérole n'est jamais mortelle par elle-même, mais seulement par les complications qui s'y joignent. Il nous a paru que sa réponse étoit une véritable pétition de principe, puisqu'elle se réduit presque à dire que toutes les petites véroles accompagnées de symptômes graves, quoiqu'ils ne diffèrent que par leur gravité, de ceux qui accompagnent constamment cette maladie, étoient toujours compliquées avec une fièvre de mauvais caractère, à laquelle il falloit les attribuer.

Le second Traité, ou son *Discours aux Hommes sur leur Santé*, nous a paru contenir des idées neuves, & qui méritent l'attention des praticiens, quoiqu'en général, il pèche par le même endroit que sa méthode de traiter la petite vérole, c'est-à-dire qu'il généralise trop ses règles, pour l'évacuation des humeurs qui sont la cause des maladies.





SUITE DES OBSERVATIONS

Sur la Colique hépatique ; par M. MARTEAU, docteur en médecine, agrégé au collège des médecins d'Amiens.

II. OBSERVATION. Un homme de soixante-six ans, d'un tempérament bilieux, & de très grand appétit, a souffert, vers le milieu de Juin, une douleur aiguë qu'il rapportoit à l'estomac, parce qu'elle fut suivie de vomissemens. Peu de jours après, la mort imprévue de son épouse lui causa le saisissement le plus violent, & le chagrin le plus durable. La disposition mélancolique que cet événement lui imprima dans l'ame, ne contribua pas peu à renouveler les accès d'intervalle en intervalle. Le cinquieme eut pour époque le 4 Janvier dernier.

Il n'auroit pas été difficile à un médecin de saisir le véritable caractère de cette maladie. Chaque paroxysme se terminoit par une jaunisse universelle, avec diminution des urines qui prenoient une couleur de café. Cependant elle fut méconnue. Le malade s'étoit livré jusqu'alors aux soins d'un misérable apothicaire. Les vomissemens étoient les premiers symptômes de l'invasion : en falloit-il davantage pour conduire l'ignorance à con-

fondre la colique hépatique avec l'indigestion : l'ictère n'étoit regardé que comme une suite de la surcharge de l'estomac , un témoignage de sa foiblesse & de son inertie , & une preuve complete de l'abondance des impuretés des premieres voies. Une pathologie si lumineuse menoit droit à la nécessité des purgatifs & des toniques. Qui ne se croit assez habile pour pouvoir décider quand & comment il faut purger , dans une maladie qui semble n'exiger que ce remede ? Les purgatifs , associés au mars , furent prodigués , & spécialement sur les fins , pendant huit jours consécutifs. La dose pour chaque jour étoit d'un gros de limaille de fer , & vingt-sept grains de safran de mars : la zédoaire , la cannelle , le safran oriental , le séné , la rhubarbe entroient dans ces formules avec d'autres drogues chaudes , dont l'énumération est inutile. Des bains , des délayans , des incisifs savonneux , de doux eccoprotiques auroient arrêté le désordre , & prévenu ses suites. Une méthode incendiaire , en étranglant les tuyaux , & multipliant les crispations & les rechutes , devoit , au contraire , amener infailliblement au point de l'incurabilité. Ce qui mit le comble aux mauvais effets d'un traitement si mal-entendu , ce fut l'obstination du Médecastre à forcer son malade à manger même sans appétit. Cette espece de gens connoît peu les

régles du régime ; & c'est en faisant profession de les violer & de les mépriser , qu'ils *pourchassent* la confiance publique. Un médecin commode , & de facile composition , est toujours sûr de plaire.

Je fus appelé le 5 Janvier. Il n'y avoit que dix à douze jours d'intervalle entre le quatrième & le cinquième accès. Celui-ci avoit été violent : la fièvre étoit de la partie ; le pouls étoit fréquent , mais avec des modifications singulieres. Deux , trois ou quatre pulsations larges , pleines , souples & molletes , étoient suivies de deux ou trois autres intermittentes , inégales en force , en intervalles , en constriction de l'artere. qui quelquefois paroissoit s'effacer ou glisser , en s'allongeant sous le doigt. Les urines brunes , en petite quantité , devenoient sédimenteuses. La conjonctive étoit très-jaune , & le teint ictérique. L'hypochondre droit , très-sensible & très-élevé , laissoit appercevoir des obstructions douloureuses au toucher.

Le 6 , je m'assurai que la fièvre n'étoit que double-tierce. L'accès prenoit , le soir , par un grand & long frisson. La nuit se passoit en agitations & en sueurs copieuses. La fièvre tomboit le matin ; mais le pouls demeuroid très-intermittent & très-irrégulier. La langue étoit couverte d'une croûte épaisse & jaune.

Je ne pouvois regarder cette fièvre comme un symptôme à combattre ; je l'envisageai , au contraire , comme un instrument de guérison. En tentant de l'éteindre , j'aurois crain de jetter mon malade , soit dans la fièvre putride , soit dans l'hydropisie , soit , tout au moins , dans l'affection hypochondriaque. Ces épigénèses ne sont que trop souvent les suites funestes de la précipitation qui s'obstine à fixer la fièvre intermittente. Je m'arrêtai donc à la maladie principale ; & je ne me proposai d'autres indications que de rendre la bile fluide , de l'évacuer doucement , & de rétablir la liberté des urines. Je mis , tous les matins , en usage deux grains d'oignon de scille , & quatre gobelets d'eau de Vichy. Les urines ne tarderent pas à redevenir très-abondantes & citronnées , & la bile à reprendre son cours. L'eau de Vichy produisoit , chaque jour , trois évacuations d'une bile gluante , & très-fétide : cependant la fièvre revenoit tous les soirs. Une potion où entroit le *laudanum* , donnée deux heures avant le frisson , le fit avorter ; & la fièvre donna trois jours de trêve : on en étoit quitte pour une légère émotion qui ne troubloit pas autrement le repos de la nuit , & qui se terminoit par une moiteur. Le quatrième jour d'usage de l'eau de Vichy , je la rendis purgative par l'addition de six gros de sel de Glauber. Les évacuations ne furent pas

doubles de celles que procuroit l'eau minérale seule.

La fièvre reparut intermittente. Je continuai deux jours encore, à placer, le matin, quatre verres d'eau de Vichy à la fin de l'accès; ensuite je purgeai avec un minoratif ordinaire. Pendant ces six jours de fonte, les obstructions s'étoient effacées. Le foie très-mollet ne présenteoit ni gonflement ni sensibilité à la pression; aussi le purgatif entraîna-t-il une prodigieuse quantité de bile brune & gluante; &, le lendemain, deux clystères en évacuèrent presque autant.

Cependant l'action du purgatif fut traversée par un accès de fièvre sous-intrante, avec un accablement soporeux qui donna l'alarme; mais ce trouble fut de peu de durée. Le jour suivant se passa sans fièvre: le pouls même, intermittent jusqu'alors, devint régulier. J'observai seulement que l'heure correspondante au premier des deux accès de la sous-intrante, fut marquée par une petite sueur. Les urines citronnées continuoient à percer en abondance: la conjonctive éclaircie, le teint net, des pustules sur les lèvres, & un petit éréthipe au cou, sembloient annoncer la cessation totale de la fièvre.

Cependant il étoit survenu, depuis quelques jours, un hoquet assez fréquent. Le minoratif l'avoit diminué; mais il ne l'avoit

pas entièrement suspendu. D'un autre côté, le malade expectoroit, avec toute la vigueur d'une bonne poitrine, quelques crachats pituiteux, légèrement teints de sang : ç'en étoit assez pour se défier d'un calme perfide. Je commençai, dès ce moment, à craindre un calcul biliaire, ou un ulcère au foie. Je fis part de mes inquiétudes aux parens ; & , prévoyant un événement fâcheux, je sollicitai, comme une grace spéciale, l'ouverture du cadavre, si la maladie tournoit à mal. Il m'importoit de vérifier mes conjectures, dans une maladie dont la marche étoit insidieuse : par le conseil de deux de mes confreres, le malade fut mis à l'usage des apozèmes chicoracés.

Le 14 Janvier, la fièvre reprit, vers les onze heures du soir, par froid & tremblement. Le délire accompagna cet accès au point de s'oublier pour les besoins les plus pressans. Le hoquet fut continuel ; la sueur, très-abondante, s'étendit quatre heures au-delà de l'accès qui tomba, sur les sept heures du matin. Le pouls étoit devenu régulier, mais mou & flasque ; & la langue demouroit aride. L'accès reprit le 15 au soir, mais sans délire, & se termina par une sueur de moindre durée. Le minoratif, répété le 16, évacua beaucoup encore, mais d'une matière plus fluide, moins gluante, & d'un jaune plus blanchâtre. L'accès du 16 re-

parut à l'heure marquée, & se termina comme la veille. Le 17, le frisson dura six heures. Le pouls, dans la chaleur, fut rapide, serré & irrégulier; la sueur manqua. Cependant le pouls reprit, le lendemain, sa consistance naturelle; & le malade reposa comme dans la meilleure santé; mais le hoquet continuoit à le vexer cruellement. Il rendit, ce jour-là, des matieres blanches & purulentes par les selles. M. Hecquet, célèbre médecin d'Abbeville, fut appelé en conseil. Il fit répéter, le 18, sur les neuf heures du soir, une potion anti-spasmodique que j'avois prescrite contre le hoquet, y ajoutant demi-gros de *diascordium*. Ces narcotiques ne purent prévenir le frisson à onze heures de la nuit. Le froid dura quatorze heures avec extinction presque totale du pouls, délire, hoquet affreux, & tous les symptômes de la mort la plus prochaine & la plus inévitable. Un julep cordial avec le musc, les alkalis volatils, & l'æther parvinrent cependant enfin à le ranimer, pour retomber tous les jours dans le même état, mais à de plus longs intervalles: souvent même plusieurs de ces frissons se succédoient les uns aux autres, & sembloient composer un accès de sous-intrante. Dans les intervalles, les nuages se dissipoient; la raison reprenoit ses droits; mais le pouls demouroit intermittent, irrégulier, misérable &

concentré, & la langue toujours aride. Rien n'étoit si variable que les urines, tantôt plus, & tantôt moins abondantes, quelquefois naturelles, d'autres fois briquetées, ou brunes & lexivieuses.

Ces accès, qui se passoient tout en froid glacial, ressembloient à la fièvre algide, décrite par Morton, & nous avoient déterminés, dans la consultation, à entremêler le sel de la Garaye, & le julep cordial à chaque rémission du froid. Ce fébrifuge parut promettre quelque succès, en ce que le second paroxysme fut retardé de quatorze heures; mais, par la suite, les intervalles furent moins longs, & reprirent leur type régulier. Au cinquième accès, la chaleur & le pouls plus développés, paroissoient laisser encore une lueur d'espérance. Le malade étoit dans un état léthargique; & des demi-efforts pour l'expectoration ne suffisant pas pour débarrasser la poitrine, nous résolûmes de tenter, pour dernière ressource, l'application des épispastiques aux jambes. Dans l'état désespéré où nous voyions notre malade, nous avions tout à gagner, & rien à perdre. Depuis deux jours, le hoquet n'étoit presque plus rien; & cette considération sembloit devoir encore nous encourager à cette tentative. Le vésicatoire fut à peine senti; il n'effleura que l'épiderme; &, au premier pansement, les éscarres parurent

livides. Le pronostic ne pouvoit plus être que de mort. Le sixieme accès de froid termina une maladie qui, dans les derniers tems, avoit été un véritable Protée.

L'ouverture du cadavre fut faite, trente heures après la mort, en présence des deux collègues qui m'avoient aidé de leurs conseils; par M. Muffet, chirurgien, qui joint à la dextérité la connoissance parfaite de l'administration anatomique. Je ne pus y assister, arrêté au lit par une maladie qui m'avoit saisi la même nuit. Le procès-verbal me fut communiqué; & l'on me remit le calcul biliaire qu'on avoit trouvé.

Trente heures après la mort, les tégumens du bas-ventre étoient déjà tout violets, & les entrailles, de la puanteur la plus horrible; ce qui détermina à porter directement toutes ses vues vers le foie que j'avois toujours regardé comme le foyer de la maladie. La partie convexe étoit saine, mais d'une texture plus ferme, plus roide, plus compacte & plus raccornie que dans l'état naturel. La partie concave présentoit une vomi que facile à reconnoître au toucher. La vésicule étoit très-grosse, & remplie d'une sérosité très-fluide, de couleur opale, & qui, au premier coup de scalpel, s'élança en jet. La partie supérieure de la vésicule embrassoit exactement un bezoard d'environ deux pouces de longueur, de couleur brun-noirâtre, marbré

intérieurement, feuilleté de différentes couches friables, dont les nuances de jaune, aurore, brun & vert-noir, tranchoient les unes sur les autres. La grosseur étoit à-peu-près celle d'un œuf de pigeon de voliere. La partie qui touchoit au col de la vésicule, s'écailla en fragmens. Le scalpel, conduit tout le long des canaux cystique, hépatique & cholédoque, mit à découvert un ulcère de la largeur d'un écu de six francs, dont le centre étoit au point de concours des trois canaux bilifères; & les clapiers occupoient le trajet du reste de ces canaux. Le conduit hépatique étoit rempli d'une sanie rougeâtre comme la lie de vin. Le cystique contenoit, outre quelques petits calculs biliaires, un pus louable de couleur & consistance de bouillie. Des fragmens de bezoard bouchoient le bec de l'oiseau. Les parois de la vésicule étoient blanches & dépouillées de cette onctuosité qui les rend douces au toucher. Ces désordres organiques suffisoient pour rendre compte des phénomènes d'une maladie si bizarre. Il parut inutile de pousser plus loin les recherches dans un cadavre dont les exhalaisons putrides pouvoient devenir funestes à la santé des assistans.

Interdum doctâ plus valet arte malum.

III. OBS. Cette observation n'a point de rapport à la colique hépatique : cependant,

comme à l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé des calculs biliaires, j'ai cru devoir la placer à la suite des deux autres.

Une demoiselle, âgée de soixantè-douze ans, avoit, depuis très-long-tems, essuyé des accès de goutte irréguliere : elle avoit succeffivement attaqué toutes les articulations de la tête, du tronc & des extrémités, même jusqu'au nez. Le médecin, qui veilloit sur sa santé, lui avoit fait faire un long usage de pilules de savon avec la poudre de gentiane & la rhubarbe ; &, depuis quatre ans que j'avois sa confiance, je lui avois, de teins en tems, prescrit le même remede. Au mois de Janvier 1767, elle fut saisie d'une douleur goutteuse des plus aiguës le long des quatre premieres vertèbres lombaires, avec rougeur, tumeur & gonflement des vaisseaux. Ce paroxysme ne se dissipa que vers le milieu d'Avril. Au 26 Août, la malade se plaignit d'étouffemens & d'impuissance au mouvement. Les jambes & les cuisses s'enflerent. En deux jours, l'œdème fut très-considérable. Les urines ne couloient qu'en petite quantité. J'eus recours au vin scillitique, dont je donnai trois cuillerées par jour. Une diarrhée abondante dissipa l'œdème & la suffocation en moins de huitaine. On jouit, pendant un mois, d'une assez bonne santé ; survint ensuite une barre douloureuse à la région épigastrique ;
&

& l'oppression se fit ressentir, mais moins vivement. La région de l'estomac étoit gonflée, ainsi que l'hypochondre droit, durs au toucher, sensibles & douloureux. Les urines, en petite quantité, étoient brunes; & cependant les déjections étoient bien colorées. Malgré ce dernier signe, je ne pouvois douter que le foie ne fût affecté. Je me proposai de lever ses engorgemens, & de procurer, en même tems, une diarrhée capable d'enlever les sérosités qui menaçoient la poitrine & les extrémités inférieures d'une nouvelle inondation. Un opiat, dans lequel entroit, avec le savon & les gommes féculacées, la poudre de scille, celle d'arum, & sel de mars de Riviere, me parut propre à remplir à la fois ces deux indications. Je secundois son effet par les suc de cresson, cerfeuil & pariétaire. Ces remèdes évacuèrent doucement & puissamment par les selles & les urines. Le succès surpassa mon attente. L'appétit se réveilla; l'enflure disparut; & la douleur de la région épigastrique s'effaça; mais il y restoit une barre & une tension marquée, avec un reste de dyspnée; ce qui m'engagea à faire reprendre, de tems en tems, quelques cuillerées de vin scillitique.

Vers la fin de Décembre, la goutte reparut aux vertèbres des lombes, son dernier siège: elle vexa cruellement. La difficulté de respirer augmenta de jour en jour; le

ventre se gonfla. On se plaignoit d'un sentiment de tension, & d'un poids insupportable en cette partie. L'appétit & le sommeil se perdirent; l'enflure des extrémités fit de nouveaux progrès que les premiers remèdes ne purent plus arrêter. Le 2 Février, un froid glacial, & une respiration rare firent craindre qu'il ne lui restât que peu d'heures à vivre. Cependant une potion animée de liqueur minérale d'Hoffman, ressuscita & soutint encore le principe de la vie jusqu'au 9 Février. Le 10, l'ouverture du cadavre fut faite, en ma présence, par M. Muffet. Nous observâmes ce qui suit.

1° L'estomac d'une capacité double de l'état naturel, (la demoiselle avoit toujours eu très-grand appétit.)

2° Le grand épiploon flétri; ses vaisseaux aussi sensibles que s'ils avoient été injectés. Le petit épiploon flétri, raccourci, & comme à demi-détruit.

3° L'iléon violet.

4° En détruisant l'attache du colon, il s'est fait, du côté droit, un épanchement de quelques cuillerées de sérosité rougeâtre qui étoit renfermée dans un petit kyste.

5° La rate raccourcie, ronde, squirrheuse dans toute la substance, marquée de plusieurs dépressions & inégalités, & couverte de quelques taches blanches, dures comme la corne.

6° Le foie sain, mais ferme; maculé à l'extérieur de quelques taches blanches, mais n'offrant, à l'intérieur, aucun vice organique.

7° Les canaux cystique & cholédoque parfaitement libres.

8° La vésicule du fiel, remplie de cent dix-sept calculs biliaires de couleur noire, très-durs, depuis la grosseur d'une châtaigne jusqu'à celle d'un grain de bled, lisses & polis, & portant presque tous une forme régulière de trochisques triangulaires. Nous trouvâmes à peine une cuillerée de bile de couleur ordinaire, & très-épaisse.

9° Les reins portant à leur surface quelques hydatides, ou vésicules lenticulaires, remplies d'eau.

10° Dans le tissu cellulaire, entre le péritoine & le rein droit, un petit kyste rempli d'une substance gélatineuse de couleur jaune. Cet endroit avoit été le siège de la goutte : il n'y avoit rien de pareil du côté gauche.

11° Les deux cavités de la poitrine contenoient beaucoup d'eaux épanchées, sanguinolentes à la droite, & jaunes à la gauche.

12° La partie inférieure du lobe droit des poumons, flétrie, violette, & toute macérée; à la partie moyenne, un tubercule crud, assez rénitent, dont l'ouverture nous a fait appercevoir un engorgement sanguin,

La partie supérieure portant des dépressions & des duretés. Plusieurs coups de scalpel en ont fait découler une sanie purulente que l'instrument n'a pu tirer des parties qui paroissoient saines.

13° Le lobe gauche , moins macéré que le droit , avoit aussi des engorgemens de sanie purulente.

14° Le cœur si gros , & l'oreillette droite si dilatée , qu'ils égaloient un cœur de bœuf.

15° La matrice très-petite.

Je m'attendois à rencontrer ici l'hydropisie de poitrine ; mais rien ne m'avoit annoncé les concrétions biliaires. Il étoit plus naturel d'accuser le foie d'embarras dont il étoit cependant exempt. Il manque à la pathologie des signes pathognomoniques de la présence des différens calculs dans la vessie du fiel.

OBSERVATIONS

*Sur l'Usage de l'Extrait de Ciguë ; par
M. C O S T E , médecin-pensionné de
la ville & province de Gex.*

C'est souvent le hazard qui a fait connoître les meilleurs remèdes. Ceux dont la découverte est dûe à des recherches intelligentes , secondées d'une hardiesse d'autant plus louable , que celui qui en est l'auteur ,

a commencé ses épreuves sur lui-même, me paroissent faits pour flater davantage les médecins. C'est un spectacle intéressant, sans doute, aux yeux de l'humanité, que celui d'un philosophe qui, non content d'attaquer les maladies avec les secours que la nature lui offre, cherche encore à lutter contre ses intentions mal-faisantes. Je le vois armé d'un zèle & d'un pressentiment qui font autant l'éloge de son cœur, que celui de ses connoissances, forçant les instrumens de la destruction à devenir ceux de la guérison, & cela dans ces extrémités fâcheuses, en-deçà desquelles cette même nature sembloit avoir posé la borne des pouvoirs de l'art.

Ces découvertes font époque ; mais elles ne suffisent pas : c'est à la combinaison des mêmes expériences renouvelées, multipliées dans diverses circonstances, & comparées entr'elles, qu'il appartient d'en fixer irrévocablement les avantages. L'histoire de la médecine, cet édifice immense, commencé depuis tant de siècles, n'acquerra jamais le degré de perfection dont il est susceptible, que lorsque nous suivrons, pour achever l'ouvrage, la méthode qui a si bien réussi, pour en établir les fondemens. Les anciens observoient beaucoup ; ils observoient avec scrupule, rendoient fidèlement leurs observations heureuses ou malheu-

reuses : de leur résultat on tiroit des conséquences théoriques ; on adaptoit le raisonnement à l'expérience. Gardons-nous bien de la méthode inverse : si l'on commence par faire un système , pour en chercher ensuite la confirmation dans l'expérience , on cherche à s'abuser ; on a déjà observé avant d'avoir vu. J'ai souvent réfléchi à la réserve de M. Storck : il eût pu donner au moins des conjectures plausibles sur la manière d'agir de son extrait de cigüe , & des autres prétendus poisons dont il a enrichi la matière médicale ; il se contente de quelques corollaires fort simples , qui suivent des différens cas dont il fait l'énumération. Quelle modestie de sa part ! Son livre est un modèle dans ce genre : j'en ai ouï faire l'éloge à tous les médecins qui en ont parlé ; mais combien peu l'imiteroient en pareilles circonstances ? Comment tenir à la demande d'expliquer , à l'honneur d'avoir établi une théorie ? Chacun d'eux pourroit dire , à cet égard :

*Video meliora , præboque ,
Deteriora sequor.*

L'extrait de cigüe , si je ne me trompe , est destiné à jouer un grand rôle dans la cure de plusieurs maladies très-graves , qui avoient jusqu'ici résisté aux efforts de l'art les mieux dirigés. La cigüe , dont je me suis servi , est parfaitement semblable à celle que décrit

M. Storck : c'est dans les premiers jours de Juin que je l'ai fait cueillir. Elle croît ici assez communément dans les prés dont le terrain n'est ni trop sec , ni trop aquatique , mais un peu gras. On a suivi , pour préparer l'extrait , la méthode indiquée par l'auteur ; on lui a donné le degré de coction qu'il exige : la couleur est la même que celle des pilules de Vienne ; mais l'odeur fétide , que M. Storck semble desirer , ne s'y rencontre pas ; au contraire , elles ont quelque chose d'assez agréable à l'odorat , & qui a trait à l'odeur du cerfeuil. Je suis très-sûr qu'on n'a employé que la ciguë : peut-être cette qualité est-elle moins essentielle qu'on ne l'a cru à la bonté de l'extrait : l'expérience que j'en ai , semble le démontrer.

1^{re} OBSERVATION. Le 21 Janvier 1766 , je fus appelé auprès d'une femme d'environ cinquante-cinq ans. Depuis deux ou trois jours , elle éprouvoit des points de côté qui s'étendoient au-devant de la poitrine , & en arriere entre les deux épaules. Ces douleurs étoient si vives , qu'elles ne lui permettoient pas de reposer un seul instant : elle se plaignoit d'un grand mal de tête ; sa respiration étoit gênée ; & , d'après ces symptomes , on avoit déjà décidé que ce seroit une pleurésie ; mais la mollesse du pouls , sa foiblesse , sa petitesse , sa lenteur , l'absence de la fièvre & de ses accidens , l'inspection

de la langue m'engagerent à lui faire d'autres questions. Ses réponses me prouvent qu'elle ressentait de véritables douleurs ostéocopes : l'avant-bras droit étoit couvert de six ou sept taches de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols, & de la couleur des monnoies de cuivre un peu foncé. Tout ceci me détermina à remonter plus haut dans l'histoire de sa vie, pour y découvrir les véritables causes du mal. A un certain âge, & dans des circonstances où l'on a lieu de craindre d'avoir prêté à des soupçons récents, les aveux coûtent beaucoup. Je rendis ceux de cette femme plus faciles, en lui répétant plusieurs fois, que si le virus vénérien, qui me paroissoit être de la partie, existoit effectivement, la date ne pourroit s'en tirer que de fort loin. On calcula premièrement celle de la mort d'un mari qui peut-être avoit été libertin; ensuite la jeunesse, la fréquentation des grandes villes avoient pu l'induire en tentation; puis le tempérament du défunt, dont on n'avoit pas encore perdu la mémoire, lui auroit difficilement permis de ne pas préluder aux formalités sacramentelles. Enfin le résultat de plusieurs autres réflexions morales très-longues, & plus ennuyeuses encore, si elles eussent été moins plaisamment citées, fut que, quelques vingt-quatre ans auparavant, le couple malheureux ayant eu recours, pour

certaines difficultés d'uriner & de petites tumeurs survenues aux aînes, à un médecin & à un chirurgien de ce pays, l'un & l'autre avoient déjà caractérisé leur indisposition de vérole confirmée dans le mari qui, en conséquence, avoit subi les frictions. Pour la femme, ils avoient considéré son état comme peu fâcheux : on s'étoit contenté de lui prescrire quelques mercuriaux à l'intérieur, & une tisane qui, selon son récit, avoit dû être une décoction des bois sudorifiques. Cependant les ardeurs d'urine étoient revenues fréquemment : elle avoit presque toujours éprouvé depuis, de vives demangeaisons, sur-tout au lit ; ses dents étoient tombées les unes après les autres. A l'époque de ma visite, son haleine étoit celle d'un gouffre infect. Je voulus voir si je ne trouverois pas sur son corps d'autres taches : la tête, le col, la poitrine, les épaules, les cuisses en étoient garnies ; elles étoient d'un rouge brunâtre & livide, de la grandeur de celles que j'avois d'abord vues sur l'avant-bras, excepté une, située au dos, qu'à peine on auroit couverte avec la main. Elle n'avoit la faculté de remuer aucun de ses membres ; & quand, pour la visiter, ou pour lui être utile dans ses différens besoins, il falloit la toucher, la moindre pression étoit douloureuse, & lui faisoit jeter les hauts cris.

Quel parti prendre dans ces fâcheuses extrémités ? N'étoit-ce pas le cas d'exception à la règle du traitement usité ; je risquois , en l'employant , de voir cette femme y succomber. J'avois relu , quelques jours auparavant , le Traité de la Ciguë ; la quinzième observation du premier livre m'avoit frappé ; & j'avois une occasion bien favorable d'essayer si j'éprouverois le même succès : celui de M. Storck m'enhardit.

Je débutai par faire passer un minora-tif ; & , dès le lendemain , ma malade prit , le matin & le soir , deux pilules de trois grains chacune , avalant immédiatement après un verre d'infusion de scolopendre , où l'on faisoit fondre huit grains de nître.

Le jour suivant , elle en prit trois fois à pareille dose : elle reposa un peu le soir , & dit qu'elle croyoit déjà ressentir une certaine rémission ; je prescrivis de continuer pendant trois jours.

Le 27 au matin , le genou & le pied gauche étoient douloureux , & couverts de larges plaques , de la couleur & de la nature des premières , qui commençoient à s'affaïsser ; je fis alors augmenter la dose d'une pilule à chaque fois.

Le 28 au soir , j'eus le plaisir d'appercevoir un mieux marqué : la malade , qui avoit pris grande confiance en ces pilules , dont

elle ignoroit la composition , me pria de lui en faire doubler la quantité , dans l'espérance d'un succès bien plus prompt & plus complet ; celui que j'éprouvois me parut assez satisfaisant. Les taches de la veille avoient moins d'élevation ; leur couleur étoit moins blafarde , & les autres étoient presque disparues : les membres de la malade commençoient à reprendre la faculté de se mouvoir ; elle commençoit aussi à reposer : je me contentai de prescrire la continuation.

Je la revis le 2 Février : ses forces étoient considérablement augmentées ; le mouvement musculaire s'opéroit avec la plus grande facilité ; le ventre étoit libre : elle passoit les nuits , presque d'une seule traite , dans un sommeil paisible. J'observai que l'épiderme se détachoit de la peau en plusieurs endroits du corps , mais sur-tout à la paume des mains , à la plante des pieds , & dans tous les lieux où j'avois remarqué précédemment des taches : les urines charrierent beaucoup. J'attribuai le premier de ces phénomènes à la ciguë , le second à l'usage du nître ; l'un & l'autre procurerent le plus grand soulagement à la malade , qui suivit encore , pendant six jours , le même régime.

Il me survint alors un accident , & quel-

ques occupations plus essentielles , qui la firent perdre de vue : on m'y rappella le 17 Février. Elle me dit que , jusqu'au 13 , elle s'étoit parfaitement bien trouvée , dormant , digérant , & faisant toutes ses fonctions le mieux du monde , mais que , depuis trois ou quatre jours , elle ne dormoit presque plus , ressentoit un poids à l'estomac , & avoit moins de facilité pour le mouvement. Elle me montra aussi quelques petites taches de la nature des premières au cuir chevelu. Je la remis à l'usage du remède auquel elle étoit redevable du mieux précédent : elle en prit , trois fois par jour , trois pilules , pendant une quinzaine ; & tous ces symptômes disparurent de nouveau.

Le 16 Mars , tout alloit bien ; elle ne se plaignit que du défaut d'appétit : je lui fis donner , quatre matins de suite , une dizaine de grains de rhubarbe , & autant de quinquina , qui le rappellerent. Depuis ce tems , elle s'est portée beaucoup mieux qu'elle ne l'auroit jamais osé espérer.

Cette femme voulut profiter de la belle saison , pour se faire traiter radicalement du mal vénérien. Comme il n'étoit plus à craindre qu'elle contribuât à le propager , je lui conseillai d'achever plutôt tellement qu'elle le pouvoit , ce qui lui reste du cours de sa

carrière, que d'exposer une machine usée & affoiblie à l'épreuve d'un traitement, qui quelquefois s'emploie en vain en pareilles circonstances, mais qui exige toujours les précautions les plus grandes ; précautions que cette femme auroit trop de difficultés à se ménager.

II OBS. Le 19 Janvier 1767, Pierre Berne, d'Hostonne en Valromey, eut le courage de traverser une montagne immense, couverte alors de cinq à six pieds de neige, pour venir me consulter : depuis deux mois, il portoit du côté gauche, sur l'os de la pommette, une tumeur d'abord indolente, de la grosseur d'un pois ; elle étoit devenue insensiblement douloureuse, en acquérant plus de volume. Enfin, aux environs du jour de l'an, la peau s'étoit crevée, & avoit donné issue à une très-grande quantité de pus ichoreux très-fétide : les bords de la solution de continuité étoient devenus calleux en fort peu de tems, & présentoient des crevasses inégales : le tout offroit des veines variqueuses & gorgées d'un sang noirâtre. Dans toute cette circonférence, qui avoit plus d'un pouce de diamètre, le malade ressentoit des élancemens très-vifs, qui alloient jusqu'au muscle orbiculaire : l'œil même de ce côté commençoit à être affecté ; il étoit devenu beaucoup plus sensible que l'autre

430 OBSERVATIONS SUR L'USAGE
aux impressions du froid, & sa fonction organique moins active.

Soit que le froid, ou quelque'autre cause, eût condensé la matiere purulente, la superficie du milieu de la tumeur étoit couverte d'un pus concret, & d'une consistance tophacée. J'en fis détacher quelque peu avec un sylet ; il étoit friable, & d'une très-mauvaise odeur. On continua de déterger avec beaucoup de précautions ; j'étois bien-aîsé de sonder le fond : l'ichor sanieux, qui découla après avoir enlevé les premières croûtes, me faisoit craindre la carie de l'os. Mais mon doute fut éclairci du côté le plus favorable au malade : le fond de l'ulcere découvrit des chairs dont l'apparence n'étoit pas si mauvaise que je l'avois soupçonnée ; la déterfion produisit une legere hémorragie, qui céda bientôt à une lotion styptique. J'en fis faire une seconde avec l'eau de ciguë, mêlée avec un tiers d'eau de savon : on appliqua dessus un petit emplâtre de *basilicum*. Le malade fut pansé la première huitaine, deux fois par jour ; & à chaque pansement, on avoit soin de faire précéder d'une pareille lotion l'application de l'emplâtre.

Le tempérament pléthorique de cet homme ; le mal de tête dont il se plaignoit ; l'ophthalmie que je croyois devoir prévenir, m'engagerent à le faire saigner le second

jour. L'état des premières voies n'indiquoit aucun besoin de purger ; je le mis d'emblée à l'usage de l'extrait de ciguë, dont il prenoit un demi-gros par jour.

Je me flatois bien d'un succès avantageux ; mais je n'aurois osé en espérer un aussi prompt. Ce fut pour moi une surprise bien agréable, de voir arriver mon malade le dix-huitième jour du traitement : l'ulcère étoit cicatrisé ; les chairs régénérées : il ne restoit qu'une légère phlogose qui eût été moins apparente peut-être pour quelqu'un qui n'auroit pas été prévenu de ce qui avoit précédé. Il ne ressentoit plus ni douleurs ni élancemens ; tous ces symptômes, selon son récit, s'étoient dissipés successivement ; le pus étoit devenu louable : la suppuration avoit été très-abondante, les premiers jours ; elle avoit insensiblement diminué ; & depuis huit jours, il s'étoit contenté, pour tout pansement, de baigner le lieu affecté, plusieurs fois dans la journée, avec l'eau de ciguë. Il y avoit encore une légère démangeaison. Qu'elle fût l'effet d'un reste de résolution, ou peut-être d'une cicatrisation trop prompte, à dessein d'achever une cure incomplète, ou de travailler à la prophylactique, je lui conseillai de continuer encore la même dose de pilules pendant un mois.

Dans les premiers jours de Mars, j'eus

occasion de le revoir : je le trouvai dans l'état de guérison le plus parfait, n'ayant ni le moindre ressentiment, ni la moindre apparence du mal qui l'avoit tant inquiété.

III. OBS. Une dame d'une cinquantaine d'années, étoit incommodée depuis quelque tems de douleurs de rhumatisme, qui la tourmentoient beaucoup, sur-tout aux changemens de tems, & à l'entrée de l'hyver. Elle en a éprouvé de très-vives au mois d'Octobre dernier : elles occupoient le devant de la poitrine, l'épaule, le bras, l'avant-bras, & la main du côté droit ; celle-ci étoit fort enflée tous les matins : cette dame se plaignoit, tantôt d'engourdissemens, tantôt de fourmillemens, & ne pouvoit essayer de faire agir les muscles affectés, sans souffrir beaucoup ; elle passoit les nuits dans des insomnies & des agitations cruelles. L'extrait de ciguë, a la dose d'un demi-scrupule par jour, dont elle a usé pendant deux mois, a rappelé la mobilité, dissipé les douleurs, & fait disparaître l'enflure. Elle goûte les douceurs du sommeil ; & les fonctions de l'estomac, qui paroissoient dérangées, sont parfaitement rétablies.

Voilà des succès ; voici des expériences moins heureuses.

I. Je connois un gentilhomme qui, par le

le conseil d'un habile médecin, use depuis quelques années de la cigue, pour une obstruction de la rate ; & l'obstruction subsiste toujours.

II. Un autre en use pour la goutte, & les accès n'en reviennent pas moins à leurs périodes. C'est à M. Storck lui-même que celui-ci s'est adressé.

III. Je fus appelé, l'année dernière, en Savoye, auprès d'un curé qui étoit affligé, depuis quelques mois, de l'ulcère du nez, appelé *ozène*. Il occupoit la narine droite, une bonne partie de la cloison moyenne, & s'étendoit jusqu'au bord de la lèvre. Il en suintoit un ichor roussâtre, très-caustique, & qui produisoit des douleurs insupportables. Ce prêtre avoit tous les symptomes de la diathèse scorbutique : des chirurgiens de campagne, & des charlatans avoient augmenté le mal par des cordiaux & des elixirs brûlans. Je prescrivis un régime très-adoucissant, des lotions avec l'eau de ciguë, l'extrait de ciguë à l'intérieur, quelques prises de quinquina, parce que les grandes chaleurs me faisoient craindre la gangrene : le malade s'étoit flatté, & moi aussi, d'une apparence de mieux ; il a été cruellement désabusé. Un célèbre médecin de Genève, qu'il a consulté depuis, lui a conseillé la continuation de tout ce que je

lui avois prescrit ; mais j'apprends qu'il est toujours dans la même situation , qui est fort triste.

VI. Une femme remplie d'ulceres scrophuleux , & qui , lorsque je la vis la première fois , étoit affoiblie au point que ses membres refusoient leur ministère , a usé , pendant trois mois , de l'extrait de ciguë. J'augure que c'est à lui qu'elle est redevable de la faculté de marcher : peut-être un plus long usage auroit été suivi d'un plus grand succès ; elle l'a abandonné. On dit que les ulceres gagnent ; elle est dans un état à faire horreur.

Il me reste une réflexion qui naît de cette disparité de réussite : les succès sont faits pour encourager ; mais je ne crois pas que l'insuffisance dans d'autres cas , soit un motif de proscription. Tous les jours les meilleurs remèdes manquent l'effet auquel on les adapte. On succombe à une fièvre aiguë , en dépit de la saignée , & des antiphlogistiques : est-ce une raison de les bannir du traitement de ces maladies ? Non ; ç'en est une de reconnoître combien peu nous sommes avancés dans l'explication des phénomènes qui nous environnent , puisque nous n'avons point encore de théorie fondée , qui explique d'une manière satisfaisante les bons effets d'un remède dans

DE L'EXTRAIT DE CIGUE. 435
beaucoup de circonstances , & son inutilité
dans d'autres qui nous paroissent absolu-
ment semblables.

L E T T R E

*En forme de Mémoire, adressée à M. ROUX ;
auteur du Journal de Médecine ; par
M. DUCHEMIN DE L'ETANG, doc-
teur en médecine & en chirurgie de la
Faculté de Montpellier.*

*Homine imperito numquam quidquam injustius ,
Qui , nisi quod ipse facit , nihil rectum putat.*
TER. *Adelph. Act. II, Sc. 3.*

MONSIEUR,

La nouvelle doctrine des poulx , tant
critiques qu'organiques , est d'une trop
grande conséquence en médecine , pour que
tous les médecins qui aiment leur art , ne
mettent pas tout en œuvre pour vérifier
les faits sur lesquels elle est fondée , & faire
part au public du résultat de leurs expé-
riences. Mon témoignage doit être d'autant
moins suspect , que ceux qui me connoissent ,
sçavent assez que je ne suis rien moins que
crédule , & que j'ai été moi-même un des
plus zélés frondeurs de l'art spigmique dont
il va être question dans cette Lettre. Mais ,
avant de rapporter mes observations sur

E e ij

cette matiere, je me crois obligé d'entrer dans un certain détail qui, sans doute, paroîtra puérile & minutieux à bien des gens, mais que je n'ai pas jugé à propos de supprimer, afin d'apprendre, par mon exemple, aux étudians en médecine, que j'ai particulièrement en vue, que la longueur du tems & les difficultés qu'ils éprouveront dans le commencement, ne doivent point les rebuter ; & comment ils parviendront enfin à acquérir une connoissance qui est d'une si grande utilité dans la pratique, que je ne crois pas qu'on puisse jamais l'acheter trop cher.

Dès ma premiere année d'étude en médecine, je m'attachai beaucoup à la recherche du poulx ; mais un chirurgien, qui faisoit fréquemment la visite à la place du médecin, dans un hôpital (Bicêtre) fameux, que je suivois exactement alors, commença par m'en dégoûter : je continuai cependant encore le même exercice, pendant plusieurs mois mais avec si peu de succès, que j'allois y renoncer tout de bon, lorsque le livre des Recherches de M. de Bordeu me tomba entre les mains. Je n'en eus pas plutôt fait lecture, que je retournai à l'hôpital, pour voir si je serois plus adroit ; mais, non : comme je n'avois pas assez d'usage & d'exercice, ou plutôt que je manquois d'un maître qui m'expliquât

le précepte, & me mît en même tems l'exemple sous les doigts, je ne pus jamais venir à bout d'en découvrir un seul : c'est à partir de ce moment-là, que je commençai à soupçonner qu'il pouvoit bien y avoir un peu d'enthousiasme & d'imagination dans toute cette affaire. Cependant, avant que de porter un jugement définitif sur un point de cette importance, je crus qu'il ne seroit pas hors de propos de prendre l'avis de quelques médecins habiles & expérimentés. J'eus donc recours à deux ou trois des plus anciens, & qui jouissoient d'une assez grande réputation dans la capitale, pour sçavoir à quoi je devois m'en tenir sur la nouvelle doctrine des pouls. Ces MM. ne biaiserent point, & me dirent positivement que tout ce qu'on débitoit depuis peu là-dessus, si l'on en exceptoit cependant les notions générales, qui apprenoient à juger du degré plus ou moins fort de la fièvre, étoit une pure charlatanerie. On juge bien que, d'après de pareilles autorités, & les tentatives inutiles que je venois de faire moi-même, je me tins la chose pour dite ; & toujours avide d'acquérir les connoissances utiles en médecine, je tournai mes vues d'un autre côté. Cependant, après avoir achevé mes études, & pris toutes mes inscriptions à Paris, je pris le parti d'aller à Montpel-

lier , tant pour y prendre mes degrés , que pour pouvoir comparer ensemble ces deux fameuses universités.

Il n'y avoit pas encore fix mois que j'y étois , lorsque j'entendis parler des pronostics étonnans , que M. Fouquet , docteur de cette faculté , faisoit d'après le pouls. On me dit tant de choses là-dessus , & tant de bien de ce médecin , qui , dans ce moment-là même , faisoit imprimer à Paris un Traité sur les pouls organiques , jusqu'alors inconnu , que je desirai passionnément de le connoître : l'occasion ne tarda pas à s'en présenter. M. Moulet , célèbre pharmacien chymiste , chez lequel je demeurois , m'ayant présenté à lui , nous entamâmes presque d'emblée le chapitre du pouls. Je fis , coup sur coup , mille objections , auxquelles M. Fouquet répondit avec toute la complaisance & la modération possibles. Cependant m'étant assuré , dans le cours de cette conversation , que ce célèbre médecin avoit autant de candeur , de probité & de lumières qu'on me l'avoit dit , j'acceptai avec reconnoissance l'offre qu'il me fit , de venir tous les jours me donner des leçons en particulier , sur les malades de l'hôpital S. Eloy : dès le lendemain , nous commençames nos épreuves. Mon sçavant maître m'expliqua d'abord succinctement les caractères des pouls principaux : il m'en

traça même la figure sur une carte , avec un crayon ; & après m'avoir montré comment il falloit poser ma main , & arranger mes doigts , il me fit approcher du lit des malades , pour tâter leur pouls ; j'avoue que je fus long-tems sans pouvoir reconnoître aucun des caracteres que cet habile observateur me décrivait. Mais , frappé de la justesse de ses diagnostics fondés sur la seule exploration du pouls , j'étois très-indécis. Le tems que je devois rester à Montpellier , étant écoulé , j'allai prendre congé de M. Fouquet , & le remercier des bontés singulieres qu'il avoit eues pour moi , en lui avouant toutefois qu'au pouls capital & intestinal près , sur lesquels il sçavoit que je me trompois beaucoup moins souvent que sur les autres , je n'étois pas encore fort avancé. En revenant à Paris , je m'arrêtai quelque tems à Autun , ma patrie : il se rencontra d'aventure , dans la maison où j'étois en pension , une jeune fille cacochyme , qui se disoit un peu plus indisposée que de coutume. Je m'approchai pour lui tâter le pouls , comme si j'eusse voulu badiner & m'amuser ; mais , quelle fut ma surprise de sentir très-distinctement le pouls capital dont m'avoit parlé M. Fouquet ! Je ne balançai point à dire à cette fille , qu'elle devoit avoir mal à la tête ; & sur ce qu'elle me dit qu'à la vérité elle souffroit beau-

coup de cette partie , mais d'un côté seulement , je lui tâtai le pouls de l'un & de l'autre bras : je découvris facilement le côté affecté ; ce qui étonna fort les assistans , & un médecin de la ville , qui vint ce jour-là dans la même maison. Je ne fus pas plutôt de retour à Paris , que j'appris que l'ouvrage de M. Fouquet sur le pouls , étoit enfin imprimé , & qu'il commençoit à se répandre dans le public : je me hâtai d'en faire l'acquisition , ainsi que de la seconde édition de M. de Bordeu ; car il y avoit déjà du tems que j'avois lu la première. Je les étudiaï tous les deux avec beaucoup d'attention ; & quand je crus à-peu-près les posséder , je me mis tout de bon à tâter des pouls à l'hôpital de la Charité : en moins de rien , mes doigts s'aiguifèrent si bien , s'il est permis d'ainsi parler , & mes idées se développèrent , au point que je fis plusieurs pronostics de suite , tant sur les pouls organiques de M. Fouquet , que sur les critiques de M. de Bordeu. Plusieurs de mes confreres , qui avoient été présens , & qui suivoient , comme moi , régulièrement la visite du médecin de cet hôpital , en furent frappés , & me demanderent mon secret. J'appris à quelques-uns d'entr'eux à distinguer très-bien plusieurs sortes de pouls , tel , par exemple , que celui d'hémorragie par le nez , & le pectoral , qui se rencontroient le plus

souvent , ainsi que l'intestinal. Ces petits succès mirent une telle émulation parmi une trentaine de jeunes gens , tant médecins de diverses facultés , qu'étudiants en médecine , & élèves en chirurgie , qu'on abandonnoit presque le médecin qui faisoit la visite , pour se répandre dans les sales , & tâter des pouls à loisir , tantôt d'un côté , tantôt d'un autre ; & lorsque quelqu'un de ces MM. croyoit en avoir rencontré quelqu'un qui marquât , ils venoient me trouver , pour sçavoir s'ils ne s'étoient point trompés. En un mot , on ne vit jamais tant d'ardeur & d'empressement à tâter des pouls , tandis qu'auparavant , à peine quelqu'un de la troupe s'en occupoit-il , & seulement , comme c'est assez l'ordinaire , pour sçavoir si les malades avoient la fièvre ou non , & jusqu'à quel degré d'intensité. Cette petite révolution , à laquelle j'ai donné lieu , s'est passée , au printems de cette année , à l'hôpital de la Charité.

Parmi plusieurs observations que j'ai eu occasion de faire , je ne citerai que les plus frappantes , qui ont été faites sous les yeux des personnes de l'art , qui suivoient alors la visite du médecin.

La première observation regarde un laquais , qui fut tourmenté , pendant plusieurs jours , d'un dévoiement très-bien marqué par tous les caractères du pouls de cette

évacuation, mais sur-tout par des intermittences fréquentes & sensibles : aussi, de tous ceux qui suivoient la visite, n'y en eut-il pas un qui ne lui tâtât le pouls, & qui ne le trouvât tel qu'il est décrit par les docteurs Solano & Bordeu. Non-seulement je lui avois prédit ce dévoiement ; mais je l'assurai même, au bout de quelques jours, qu'il ne tarderoit pas à en être délivré, parce que je m'appergus que les intermittences commençoient à s'éloigner, & à devenir plus rares. En effet, trois ou quatre jours après, il sortit de l'hôpital.

Je fis la seconde observation dans la sale S. Louis, n° 37, sur le nommé Jean Poitevin, garçon sellier, demeurant chez la veuve la Riviere, rue du Parc-Royal, au Marais : je lui avois annoncé la veille une sueur critique, qui parut en effet, pendant la nuit suivante ; ce que lui & ses voisins me rapportèrent à la visite du lendemain.

La troisieme observation fut encore faite, sale S. Louis, n° 76, sur François Urart, garçon paveur, demeurant chez madame Fievet, rue Dauphine, près la rue Contre-Escarpe. Je lui avois trouvé le pouls supérieur très-rebondissant, & désignant une hémorrhagie par le nez : ce pouls m'ayant paru bien prononcé sur le poignet droit, je ne laissai pas, selon ma coutume, que de lui tâter celui de l'autre, qui s'étant

trouvé moins rébondissant , je lui dis que non-seulement il saigneroit du nez , mais même que ce seroit de la narine droite. Je n'eus rien de plus pressé le lendemain , en entrant à la sale , que de jeter les yeux du côté du lit de ce malade , pour voir si ma prédiction se seroit accomplie ; mais m'étant apperçu qu'il étoit fort tranquille , & ne découvrant d'ailleurs aucun vestige de sang , je lui tâtai le pouls de nouveau , pour satisfaire quelques confreres qui avoient été présens à la prédiction de la veille , & qui triomphoient déjà de ce que je m'étois trompé : je persistai à dire qu'il étoit tourné à l'hémorrhagie du nez , mais sans oser assurer , pour cette fois , qu'il saigneroit , & encore bien moins par quelle narine. Le surlendemain , même confusion : enfin nous n'y pensions presque déjà plus le troisieme jour , lorsque le malade nous appella en passant , & nous fit voir le sang qu'il avoit perdu pendant la nuit ; je lui demandai aussi-tôt par quelle narine?... Par celle même » que vous avez désignée , me répondit-il , » monsieur. » Mais ce qui acheva de convaincre les plus incrédules , c'est qu'étant revenus voir le malade à la fin de la visite , avant de nous retirer chacun chez nous , nous trouvâmes que le saignement de nez lui avoit repris , & toujours par la même narine.

La quatrième observation concerne Alexis Pelletier, cocher de place, logé chez M. Truveau, maître Tapissier, rue S. Benoît : il étoit au cinquième jour de sa maladie, lorsque je fus conduit à son lit, n° 35, sale S. Louis, par quelques médecins, & étudiants en médecine, qui me prièrent de lui tâter le pouls, & de leur dire comment je le trouvois : je le trouvai très-renflé, & pectoral décidé : je le leur fis tâter à eux-mêmes, & ils furent obligés d'en convenir, Là-dessus, j'annonçai au malade qu'il auroit une copieuse évacuation par les crachats, qui parurent en effet le 7, malgré une saignée du bras, & trois du pied ; mais je ne dois pas oublier que je fis observer à quelques-uns de mes confrères, & sur-tout à M. Henri, que les saignées pourroient bien déranger la crise que la nature préparoit. En effet, nous lui trouvâmes, le lendemain, le pouls moins souple, moins pectoral, & moins renflé, en un mot, un peu plus roide & plus tendu ; ce qui ne manque jamais d'arriver après les remèdes évacuans, administrés au moment de la crise. Quoiqu'il en soit, le pouls fut toujours observé se concentrer après chaque saignée, & se relever les jours d'intervalle : à la fin pourtant, il prit le dessus ; & la crise se fit tout entière par les crachats, mais non pas avec la même abondance

& la même facilité que si le malade n'eut point été saigné. La convalescence en fut plus longue, & la guérison sensiblement retardée. On peut voir ici, en passant, de quelle utilité peut être la connoissance de l'art spigmique.

En effet, si ce malade eut été entre les mains de quelques sectateurs du pouls, bien loin de le faire saigner, comme cela se voit tous les jours dans la pratique ordinaire, parce qu'il se seroit trouvé avoir le pouls grand, fort & élevé; il auroit cherché, au contraire, à favoriser le travail de la nature, par quelques boissons béchiques ou adoucissantes, suivant le cas; ou plutôt il n'auroit rien fait du tout; ou bien il se seroit contenté de calmer l'imagination de son malade, & des assistans, en lui ordonnant quelque-une de ces tisanes ou apozèmes qui ne signifient rien, & ne font ni bien ni mal.

La cinquieme observation a pour objet le sieur Duru, dit *la Tourmente*, charbonnier, travaillant actuellement sur le port des Quatre-Nations: il y avoit déjà fort long-tems, qu'il étoit dans la sale S. Louis, n° 48, lorsque je le prévins qu'il saignerait du nez, & par telle narine que je lui spécifiai: pendant plusieurs jours de suite, je lui répétais régulièrement la même chose; & il ne manquoit jamais de m'apprendre, à

la visite du lendemain, que l'événement avoit justifié ma prédiction. Cependant, comme sa maladie avoit été fort longue, on le fit sortir de l'hôpital; & on l'envoya, pour le rétablir plus promptement, à la maison des convalescens : je l'avois presque déjà oublié, lorsque la confiance que lui avoient inspirée mes pronostics, l'engagerent à venir m'attendre à la porte de la Charité, pour m'apprendre qu'il avoit encore saigné du nez plusieurs fois depuis; & là-dessus, il me pria de vouloir bien lui tâter le pouls: je l'assurai, en présence de mes confreres, qu'il pouvoit être tranquille, & qu'il ne saignerait plus, parce qu'effectivement son pouls ne ressembloit plus en rien à celui des hémorrhagies. Cependant je lui fis promettre qu'il repasseroit le lendemain à la même heure, à l'hôpital, pour nous apprendre ce qui lui seroit arrivé. Il me tint religieusement parole, & me jura qu'il n'avoit pas perdu une goutte de sang.

Gilbert Guillerault, garçon marchand de vin chez M. Lemoine, marchand de vin, rue de Bourgogne, vis-à-vis le Palais Bourbon, fera le sujet de la sixième observation. Il étoit dans la salle S. Louis, n^o 52 : je lui avois pronostiqué une hémorrhagie du nez, qui dura fort long-tems, & qui fixa si fort l'attention de tous ceux qui suivoient le médecin, qu'au bout de quelques jours,

il refusa absolument de prêter son bras à plusieurs d'entr'eux ; qui commençoient à l'observer ; mais sa mauvaise humeur ne fut pas de longue durée , & il leur dit en plaisantant , que ceux qui voudroient dorénavant lui tâter le pouls , lui donneroient chacun un petit gâteau : ce sont ses propres termes. Un jour que j'étois au chevet de son lit , avec MM. Maraldi , Henri , la Chaffagne & Calmette , & que nous cherchions sur son bras , comme à l'ordinaire , le pouls *dicrotus* , je le surpris fort , ainsi que tous ceux qui étoient présens , en lui annonçant qu'il auroit le dévoiement la nuit , ou le lendemain : cela lui parut d'autant plus hazardé , qu'il m'assura qu'il étoit fort resserré , & qu'il alloit très-rarement à la garde-robe : cependant son pouls étoit toujours dicrote & tendant à l'hémorrhagie , comme auparavant ; mais il étoit combiné de telle sorte avec l'intestinal , que ce dernier dominoit sensiblement sur l'autre. Il m'arrêta à la visite suivante , avec les personnes dont j'ai parlé dans cette observation , & nous apprit que , non-seulement les choses s'étoient passées comme je l'avois dit , mais que même encore actuellement il avoit un grand dévoiement.

Enfin la septieme observation a été faite au n^o 2 , à la sale S. Raphaël , où l'on transporte ordinairement tous les malades

qui sont en danger : un polisseur , de la manufacture des glaces , fauxbourg S. Antoine , & dont j'ai perdu le nom , avoit , depuis quelques tems , une hémorrhagie furieuse , qui lui étoit survenue à la suite d'une longue maladie : on avoit même été obligé , pour en arrêter les progrès , de lui tamponner les narines avec des bourdonnets trempés , dans je ne sçais quelle eau styptique. Cet homme , continuant à perdre son sang , s'affoiblissoit à vue d'œil , & l'on n'en attendoit presque plus rien. Un soir que la pluie me surprit , en passant près de la Charité , j'y entrai pour mettre le tems à profit , en attendant que l'orage fût passé. Je parcourus toutes les sales les unes après les autres , pour venir enfin me rabattre au lit de ce malade qui me dit d'un ton mourant , quoiqu'assuré : Approchez , Monsieur ; examinez-moi bien , & tâtez-moi le pouls ; demain vous ne me retrouverez plus ici ; car je sens bien que je n'aurai pas la force de passer la nuit. Je fus également frappé des discours & du sang froid de cet homme ; je lui demandai son bras. Après avoir tâté fort attentivement son pouls , je lui demandai l'autre , parce qu'il me sembloit avoir apperçu sur le premier quelque changement , & quelque tendance au pouls inférieur. Je lui tâtai donc l'autre pouls fort long-tems , & avec beaucoup d'attention ;

&c

& ayant trouvé ici le pouls intestinal très-marqué : Soyez en repos , lui dis-je , mon camarade ; non-seulement vous ne mourrez point cette nuit ; & nous aurons encore le plaisir de vous revoir demain matin ; mais vous aurez , d'ici à ce tems-là , un dévoiement qui , sans doute , fera disparaître votre hémorragie , & vous apportera du soulagement. Mon homme m'ayant distingué , le jour suivant , au milieu de la foule qui suivoit le médecin : Eh ! venez , m'edit-il , Monsieur , en me tendant un de ses bras , tandis qu'il présentoit l'autre au médecin ; vous m'avez hier rendu le courage & la vie : le dévoiement , que vous m'aviez annoncé , m'a travaillé toute la nuit ; & je me sens beaucoup mieux ce matin. Le malade conta alors à M. Maloët , qui faisoit la visite , tout ce que je lui avois dit la veille ; ce que je lui assurai moi-même véritable en présence de toute l'assemblée qui trouva qu'en effet , son pouls avoit passé du *dicrotus* à l'intestinal.

En voilà , je pense , assez pour réveiller au moins l'attention des jeunes gens qui entrent dans la carrière épineuse de la médecine. Quant à ceux qui sont depuis longtemps dans la pratique , je suis bien éloigné de prétendre qu'une autorité comme la mienne doive les subjuguier. Quoique je me sois appliqué à donner à ces observations

toute l'authenticité qu'on peut raisonnablement exiger en pareilles circonstances, je pense qu'il seroit sage de ne pas prononcer sur cette matiere à la legere, & encore moins la condamner & la proscrire, parce qu'elle ne seroit pas encore venue à notre connoissance; car, comme dit fort bien Montagne, *il est ridicule de mesurer la vérité à notre insuffisance*; c'est cependant ce qui arrive tous les jours. En effet, nous voyons des gens qui sont toujours disposés à nier tout ce qu'ils ne savent pas, ou ce qu'ils ne peuvent comprendre. Mais, quand il n'y auroit qu'un seul fait de vrai dans toute la doctrine du pouls, ç'en seroit assez pour conclure par analogie, & sans blesser les règles de la plus exacte logique, que tous les autres peuvent être vrais aussi: or aucun médecin sensé n'a jamais douté de la realité du pouls *dicrotus* décrit par Galien. La division générale, que fait M. De Bordeu, en *pouls critique* & *pouls d'irritation*, est seule capable de produire le plus grand bien en médecine, en apprenant aux gens de l'art, quels sont les cas où ils doivent agir, & quels sont ceux où ils doivent être simplement spectateurs des efforts victorieux ou impuissans de la nature. C'est par le secours de cette simple connoissance, bien aisée à acquérir, que je soutins, pendant plusieurs jours, à quelques-uns de mes confreres,

qu'un malade, qui avoit une fièvre putride, compliquée de malignité, & dans lequel la langue étoit extrêmement noire, & les hypocondres extraordinairement tendus, ne releveroit point de cette maladie, & que, malgré l'émétique qu'on lui donnoit, à grande dose, dans presque toutes les boïssons, le ventre ne s'ouvriroit point, & resteroit tendu, parce que je lui trouvai jusqu'à la fin le pouls d'irritation bien marqué, tel qu'il est décrit dans l'excellent livre des *Recherches de M. De Borden*, & qu'on sçait qu'il n'y a pas d'évacuation critique à attendre, tant que subsiste un pareil pouls.

Je ne remplirois qu'à demi le but de cette Lettre, si je la terminois, sans rendre publiquement mes hommages à la science & aux talens de M. Fouquet; & sans lui témoigner ma vive & sincère reconnoissance du service important qu'il m'a rendu, en me donnant les premiers élémens d'une science, sans laquelle je crois qu'un médecin n'est qu'un aveugle qui cherche à éviter les écueils & les mauvais pas, en les explorant avec le bout de son bâton: à la vérité, il les évite quelquefois; mais, pour peu qu'il s'enhardisse à marcher, il tombe presque à chaque pas qu'il fait.

J'ai l'honneur d'être, &c.



OBSERVATIONS

Sur la Ligature de l'Artere brachiale, & sur la Gangrene ; par M. LAUGIER, médecin-chirurgien de la Faculté de Montpellier, résidant à Corp en Dauphiné.

Duo sunt præcipui medicinae cardines, ratio & observatio : observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia. BAUL.

On peut poser en fait, que souvent on défère trop aux décisions des maîtres de l'art, & que non-seulement on peut, mais même on doit s'en écarter, lorsqu'elles sont démenties par la raison & par l'expérience.

L'observation de M. Vincent, chirurgien à Verdun-sur-Saône, insérée dans le Journal du mois de Janvier dernier, me détermine à donner les quatre ci-après, & les réflexions qui les précèdent.

L'anéantissement du poulx, la diminution, & même l'extinction de la chaleur de l'avant-bras, les incisions & les taillades faites dans la partie prétendue gangrenée, sans y exciter le moindre sentiment, la rupture de l'artere brachiale au-dessus de sa division, n'étoient pas des motifs suffisans pour ne plus rien espérer que de l'amputation. Les fractures, la luxation réduites, le chirurgien auroit dû appuyer sur des re-

medes actifs, sur des remedes animés : il paroît néanmoins qu'il s'en est tenu aux incisions, & qu'il n'a appliqué l'eau-de-vie camphrée & un &c. qu'avant d'être certioré de la mortification. D'ailleurs la pâleur, la froideur d'une partie, l'abolition du sentiment, l'extinction du pouls ne sont-ils pas des signes équivoques de la gangrene ? Qu'il ouvre les *Actes de l'Académie des sciences* ; qu'il parcoure les observations de MM. Lamotte, Le Dran, & de tant d'autres praticiens ; & il sera convaincu que souvent ce ne sont-là que des signes d'une mortification apparente, très-distincte de la vraie mortification ; & , quand même il auroit mis en usage son eau-de-vie camphrée, après les taillades faites, ce topique est-il un remede si héroïque dans le cas de mortification, pour s'en tenir-là, & dont l'insuffisance décide de la nécessité de l'opération ? Non sans doute : il en est de plus vifs, de plus actifs, de plus animés, qui le cèdent néanmoins, en général, aux esprits acides ; ceux de viuriol, de sel, & celui sur-tout de nître qui tient le mercure en dissolution.

Quoiqu'on ne doive pas confondre la pourriture avec la mortification des parties, il est pourtant certain que, si la pourriture ne cause pas la mortification, du moins elle en est presque toujours le produit ; & je ne doute pas un moment aussi, que la mortifi-

cation ne lui doive le plus souvent ses progrès.

Ce mouvement intestin, qui s'excite dans les fucs croupissans, par l'effort de la matière ignée qui porte également son action sur les solides; cet air, qui, par sa dilatation, détruit le tissu des parties intégrantes des corps, qui en change la combinaison; cette dissipation des parties volatiles qui tiennent de la nature de l'alkali dans la putréfaction, ainsi que M. De Boissieu l'a fait voir clairement dans son Mémoire couronné; tout cela, dis-je, justifie pleinement la confiance qu'on doit avoir aux anti-septiques acides, appliqués extérieurement. En effet, les esprits acides, en condensant les solides, en *cogant* les fluides, doivent ralentir, & même éteindre ce mouvement intestin, & s'opposer à la dissipation de l'air fixé: ils vont plus loin; ils étendent leur action, dans le cas de la mortification, jusques sur les parties vives, sur-tout quand on a fait précéder les taillades; leur donnent plus de densité, plus de ton, & les mettent à même non-seulement de se garantir par-là de la contagion, mais encore y excitent une légère inflammation d'où dépend la chute de l'escarre qu'ils ont faite dans les parties mortes.

Peut-on espérer le même avantage des topiques spiritueux, des topiques actifs,

chauds ? Par l'application de ces remèdes , peut-on espérer de voir renaître l'action organique dans une partie réellement morte , & dont les vaisseaux ne sont plus susceptibles d'aucune impression ? Quoiqu'au moyen des taillades , on puisse également favoriser leur action sur les parties vives , on ne sauroit convenir qu'ils puissent , comme les esprits acides , arrêter d'ailleurs la putréfaction : ils sont plutôt de nature à produire un effet contraire , c'est-à-dire la désunion des parties intégrantes des corps.

Voyons maintenant si les vaisseaux collatéraux peuvent suppléer au défaut des artères radiale & cubitale dans le cas de la rupture de leur tronc , & de la ligature qu'on y auroit , en conséquence , faite.

Si l'on fait attention que , dans les parties où il y a inflammation , la partie rouge du sang , trouvant alors plus de difficulté dans sa circulation , heurte avec plus de force contre les parois de ses vaisseaux , les distend , pénètre dans les *lymphatiques* , dont les orifices se trouvent , par la même raison , plus ouverts ; on concevra bien plus facilement que , quoiqu'on fasse la ligature de l'artère brachiale au-dessus de sa division , le sang , trouvant alors dans le tronc une difficulté insurmontable , agira contre les parois de ce vaisseau , en raison réciproque de la résistance , se déviera en plus grande quantité

dans les arteres collatérales, dans la proportion relative de la plus grande facilité qu'il y trouvera ; en augmentera insensiblement le calibre ; au point d'y passer en suffisante quantité, pour fournir à la partie les sucs nécessaires à sa conservation.

Ces vaisseaux collatéraux ne sont pas aussi petits que le prétend M. Vincent. Le rameau qui, de la partie supérieure interne du tronc de la *brachiale*, descend en arrière, revient ensuite vers le condyle externe, pour faire une communication avec des branches de la *radiale* ; celui qui sort immédiatement au-dessous de l'attaché du grand rond, descend aussi de derrière en devant, vient s'unir avec le précédent, vers le condyle externe, & s'anastomose ensuite avec un rameau récurrent de l'avant-bras ; un troisième qui, sortant un peu plus bas, vient communiquer, vers le condyle interne, avec d'autres branches artérielles de l'avant-bras ; enfin, vers le tiers intérieur du bras, l'artere brachiale jette encore un rameau qui vient sur le condyle interne s'aboucher avec d'autres rameaux de l'avant-bras ; ces quatre vaisseaux, dis-je, sont assez considérables pour suppléer insensiblement, dans la suite, au défaut des arteres cubitale & radiale, pour ne rien dire d'ailleurs de la bifurcation qui se trouve souvent à la partie supérieure même du bras ; peut-être même

que l'extinction du pouls, l'abolition de la chaleur, le défaut de sentiment dans l'avant-bras du malade de M. Vincent, n'étoient que le produit de la compression qui fut faite sur le tronc principal : au reste, ce n'étoit pas en vingt quatre heures qu'on devoit s'attendre à voir renaître les signes sensibles de la partie : l'observation suivante en est une preuve convaincante.

En 1765, le 24 Juin, jour d'une vogue qu'il y a aux Costes-lès-Corp, Pierre Motte, de ce même lieu, âgé d'environ vingt-cinq ans, ensuite d'une dispute qu'il eût avec un autre jeune homme, fut frappé par ce dernier, d'un coup de barre, par trois ou quatre fois, & terrassé sans sentiment ni mouvement. Je fus mandé pour le secourir : je lui fis une saignée que je répétei une heure après ; le malade reprit la connoissance. Le surlendemain, il se plaignit d'une douleur dans le tiers inférieur & antérieur du bras gauche : j'y apperçus une tumeur légèrement rubiconde ; la saignée fut encore pratiquée ; les répercussifs mariés avec les résolutifs, & ensuite les résolutifs seuls furent mis en usage. La tumeur, la douleur lancinante devinrent plus considérables ; & désespérant finalement d'en obtenir la résolution, j'y fis appliquer les maturatifs, conseillant au malade de les continuer, jusqu'à ce qu'il s'apperçût que

la tumeur seroit molle, & qu'on y découvrît une fluctuation, lui apprenant comment il falloit s'en assurer. Je ne négligeai rien pour lui faire comprendre le danger où il s'exposeroit, si, la tumeur étant parvenue à sa maturité, il différoit de me faire appeller, pour que j'en fisse l'ouverture. La tumeur, ainsi qu'il me fut dit ensuite, devint molle, du 12 au 15 Juillet; on y apperçut une fluctuation bien sensible; les douleurs se calmerent; & le malade, craignant le fer, résista, à ce que j'en fus informé, & attendoit que cet abcès s'ouvriroit de lui-même. Le 10 Août, la douleur (qui n'étoit vraisemblablement que l'effet de l'irritation que causoit sur les parties adjacentes le pus devenu âcre par le séjour & la chaleur,) se réveilla, & augmenta si fort, le 11 & le 12, que le malade, ne pouvant plus y tenir, se détermina à venir me voir le 13, pour que j'ouvrissse cette tumeur. Je me trouvais absent; & le malade retourna sur ses pas. Etant arrivé chez lui, l'abcès s'ouvrit lui-même; il en sortit une quantité considérable d'un pus sanieux & puant, qui, ayant apparemment corrodé & affoibli les tuniques de l'artere, fut suivi d'une si grande perte de sang, qui sortoit par jets à gros bouillons, que le malade ne tarda pas de tomber en foiblesse: sa sœur arrivant dans l'instant, lui serra le bras avec des bandes,

& arrêta le sang. De retour chez moi, le même jour, je m'y transportai sur l'avis que j'en eus : le malade me parut d'une foiblesse extrême ; & craignant qu'à la levée de l'appareil, la perte ne recommençât, & que le malade n'y succombât, je renvoyai au lendemain, après avoir lâché les bandes qui étrangloient par trop les vaisseaux. Je mis, le lendemain qui étoit le 14, la partie à découvert : un sang caillé & exhalant une odeur des plus fétides, en couvroit toute la surface. Je les détachai ; j'enlevai également avec une curette tout celui qui se trouvoit niché dans la poche de l'abcès, dont je coupai tous les bords qui étoient exactement morts, depuis le tiers supérieur du bras, jusqu'à deux pouces au-dessous du pli du bras, & d'un condyle à l'autre dans toute la face antérieure. Au dernier caillot de sang que je détachai, & qui servoit de bouchon à l'artere, le sang commença à jaillir à grosses ondes : j'appliquai sur l'ouverture un morceau d'agarc, qu'un paysan appuyoit dans le tems que je faisois en-dessus la ligature du tronc de l'artere ; je ne crus pas nécessaire d'en pratiquer une autre en-dessous de la rupture ; & je m'assurai que la division du tronc, qui donne naissance aux arteres radiale & cubitale, étoit encore deux pouces au-dessous de la

ligature : je détergeai ensuite le tout ; je coupai encore bien des lambeaux gangrenés, entr'autres, le tendon du brachial interne, que je trouvai flottant sans attache, & tout *lacinié* ; j'appliquai dedans & dehors, sur tous les endroits où j'avois apperçu la mortification, de la charpie trempée dans l'eau-de-vie camphrée, mariée avec l'huile de térébenthine, & des fomentations aromatiques sur toute l'étendue du bras & de l'avant-bras : ce dernier étoit pâle, froid, sans sentiment ; le pouls ne s'y faisoit aucunement sentir. Le 15, la gangrene avoit fait un progrès considérable ; la pâleur, la froideur, l'insensibilité de l'avant-bras subsisterent jusqu'au 18 : le pouls ne devint sensible que le 24. Je supprimai l'eau-de-vie camphrée & l'huile de térébenthine ; j'appliquai la dissolution de mercure dans l'esprit de nître. Le soir, je vis avec plaisir, que la gangrene n'avoit pas fait de nouveaux progrès ; j'en fis une seconde application. Le lendemain 16, je continuai le même remède. Le 17, l'escarre faite, la gangrene fixée, je me servis du *basilicum* mêlé avec la thériaque ; l'escarre tomba. Je mis en usage le digestif animé avec un peu d'aloës, ensuite le digestif avec le baume d'Arcæus, & finalement l'Arcæus seul, qui termina la cure, vers la fin du mois

de Septembre. Le jeune homme jouit aujourd'hui de la meilleure santé, & vaqua, avant la fin de 1765, à tous les travaux de la campagne, sans s'être aperçu, dans la suite, d'aucune diminution sensible des forces dans cette partie.

Le nommé Nallou, de la Salette, étant à la chasse dans une forêt, le 19 Juillet 1766, fit une chute sur un tronc de bois sec & coupé en fîlet, qui, lui ayant percé les manches de sa veste, & sa chemise, lui entra dans le bras droit, au-dessus du condyle externe de l'*humerus*; pénétra dans le pli du bras; passa sous le tendon du biceps, & sortit antérieurement un pouce au-dessous de la tête aplatie du rayon, après avoir déchiré la veine céphalique. L'effusion du sang fut considérable: on l'arrêta au moyen des compresses & des bandes qui furent appliquées. Le 22, le malade vint me trouver; le bras étoit fort engorgé, & tout l'environ des endroits où étoit entré & sorti le tronc du bois, étoit gangrené: je taillai les parties mortifiées; j'y appliquai ensuite, & pendant deux jours de suite, la dissolution de mercure dans l'esprit de nître. La gangrene se cerna; le *basilicum* & la thériaque procurèrent la chute de l'escharre; le digestif animé vint après; l'intérieur du bras se dégorgea par la double ouverture,

& le baume d'Arcæus en termina aussi la cure. Le malade se trouva parfaitement guéri à la mi-Août.

Je fus mandé, le 27. Octobre 1767, auprès d'Antoine Bernard, du Noyer en Champsaar : il avoit eu un furoncle, dont le bourbillon appuyoit sur un tendon extenseur des doigts, un pouce au-dessus du carpe : le furoncle fut négligé, & même contrarié, de façon que je trouvai, depuis un pouce au-dessus où étoit le furoncle, tout le dos de la main jusqu'au milieu des premières phalanges, extrêmement gorgé & mortifié. J'y fis des scarifications multipliées ; je mis en usage les mêmes remèdes que dessus, & dans le même ordre ; & mon malade fut guéri en moins d'un mois.

Therese Regnier, femme de Louis Faucon, menuisier de ce lieu, accoucha d'une fille le 29 Décembre dernier : on la descendit d'abord après dans un rez-de-chaussée de la chambre où elle avoit accouché, par un degré pratiqué à découvert, en dehors de la maison, dans la rue. Le 5 Janvier, elle sentit une douleur violente dans toute la jambe gauche : la douleur cessa entièrement, & tout-à-coup, le 12 ; il y survint trois grosses cloches, comme de grosses ventouses, l'une dans la partie su-

périeure & extérieure de la jambe ; une autre à-peu-près dans la partie moyenne antérieure ; & une , la plus considérable de toutes , dans la partie inférieure & extérieure du pied , qui s'étendoit sur toute cette partie latérale du tarse & de la malléole. Je coupai les cloches ; je fis des tail-lades profondes dans les parties mortifiées auxquelles la malade fut insensible ; je mis en usage la dissolution de mercure dans l'esprit de nître par *Belloste* , & me comportai , du reste , comme ci-dessus ; avec la seule différence , qu'au lieu du baume d'Arcæus , l'incarnation des plaies étant faite , je continuai le digestif ordinaire , auquel j'ajoutai de la tuthie préparée pour le rendre dessi-catif. La malade a été en état de marcher à la mi-Avril , les plaies étant entièrement cicatrisées.

Je citerois bien d'autres cures de même nature , qui établiroient l'efficacité de la dissolution de *Belloste* , & de la méthode ci-dessus , dans le cas de mortification des parties ; mais je craindrois d'excéder les bornes que nous sommes obligés de nous prescrire.



OBSERVATION

Sur un Anévrisme vrai de l'Arteré poplitée , lequel étoit compliqué d'une tumeur terminée par la suppuration ; par M. NOT-LESON le fils , ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi en Allemagne , maître en chirurgie à Vitry-le François.

Au mois d'Octobre 1757, on porta à l'hôpital des François à Wesel, sur le Bas-Rhin, un canonnier du Corps-Royal, alors en garnison dans cette forteresse, lequel portoit au jarret de la jambe droite une tumeur de la grosseur d'un petit melon, circonscrite, sans rougeur, chaleur ni pulsation. J'étois alors chargé des blessés de la sale dans laquelle il fut déposé. Je l'interrogeai sur toutes les circonstances qui avoient précédé & accompagné cette tumeur jusqu'au degré d'accroissement où elle étoit parvenue. Mes vues tendoient à m'assurer, s'il eût été possible, du genre de sa maladie ; mais ce fut vainement que je poursuivis mes recherches sur son état ; je ne pus tirer autre chose de lui, sinon qu'il attribuoit son mal au froid qu'il avoit souffert pendant les nuits, & aux efforts qu'il avoit faits pour remuer les pièces d'artillerie. Cette réponse, quoique
peu

peu satisfaisante, mais relative aux causes éloignées de l'anévrisme par dilatation (a), me fit conjecturer que la maladie pouvoit en être un, sans pourtant oser l'affurer, à cause de l'absence de la plupart des signes qui caractérisent ces tumeurs. Dans ces circonstances, arriva M***, chirurgien de haute réputation, & très-méritée par les connoissances supérieures qu'un travail assidu & continué lui a fait acquérir dans la chirurgie, lequel examina la tumeur, & la considéra comme étant formée par la stagnation de la lymphe, circulant très-peu dans ses vaisseaux. En conséquence, il prescrivit au blessé le régime qu'il devoit observer, lui fit tirer du sang, & le fit purger le lendemain : on lui administra de suite les délayans, les légers apéritifs, les demi-bains, les fondans, tels que l'æthiops martial, l'*aquila-alba*, le fondant de Rotrou, &c : le tout étoit soutenu par des purgatifs administrés tous les jours. L'application des cataplasmes émolliens & résolutifs sur toute l'étendue de la tumeur n'étoit point non plus négligée. Quoiqu'il en soit, l'administration des remèdes variés, bien loin d'opérer la guérison de la tumeur, augmenta, par degré, l'intensité du mal. J'apperçus, au bout de huit jours de pansement, sur la surface de ladite tu-

(a) Cours de Chirurgie ; par Col de Villars ; tom. I, Traité de l'Anévrisme,

meur deux éminences, sur chacune desquelles je reconnus une fluctuation. Je fus chargé, au pansement suivant, d'en faire l'ouverture : il en sortit du pus sanguinolent, & d'une odeur fétide. Je passai mon doigt dans les plaies, pour m'assurer s'il n'y avoit pas quelques brides à détruire ; mais je ne m'aperçus pas de la profondeur du foyer, dont le pus s'étoit manifesté à l'extérieur de la tumeur, sous les tégumens, & s'étoit échappé, au travers des muscles fléchisseurs de la jambe, par une dilacération du tissu cellulaire. Les plaies furent pansées selon la méthode usitée en pareil cas ; ce qui fut continué, l'espace de trois jours, sans autres remèdes, après lequel tems, on jugea à propos de continuer le premier traitement qui n'avoit été interrompu que dans la confiance où on étoit que la suppuration des deux petites plaies accéléreroit la guérison du malade. Mais six jours furent à peine écoulés, qu'il survint subitement une hémorrhagie considérable par les deux ouvertures pratiquées sur la tumeur, de laquelle les gardes, & le malade même, ne s'aperçurent que lorsque les convulsions & la foiblesse s'emparèrent de lui, pour le soustraire à la vie présente.

Après la mort de ce malheureux, M***, chirurgien, me chargea, en sa présence, de la dissection des parties affectées, pour

s'affurer de la cause prompte & inopinée de cet accident. Je trouvai, dans cette recherche anatomique, l'artere poplitée dilatée de la grosseur d'un œuf de poule au moins; ses tuniques, à cet endroit, étoient très-minces, & percées du côté des muscles fléchisseurs de la jambe, entre lesquels étoit un foyer, dont la plus grande partie s'étendoit sous le demi-nerveux & sous le demi-membraneux, lequel contenoit encore du pus sanieux. Les parois de ce foyer étoient formées d'une membrane épaisse qui paroissoit être le produit du reste du délabrement des vaisseaux déchirés dans cette partie, à la suite de la formation du pus. Cette membrane s'attachoit à droite & à gauche, supérieurement & inférieurement, de la face antérieure de la tumeur anévrismale; de sorte que son ouverture communiquoit au foyer supérieurement, vis-à-vis la partie moyenne inférieure du demi-nerveux, au moins deux pouces au-dessus des ouvertures pratiquées sur la tumeur extérieure.

Il suit de cette observation, que le foyer suppuré a été formé subléquemment à la tumeur anévrismale. En effet, le volume, qu'elle présentait, étoit assez considérable pour gêner, par la compression, l'action organique des vaisseaux de genre différent, qui arrosoient cette partie. Or il est démontré que, si le mouvement progressif des

fluides est arrêté ou ralenti dans une partie quelconque , soit par l'effet du vice de l'humeur , soit par la diminution du calibre des vaisseaux , à la suite de la compression qu'ils auront souffert , ou autrement , il doit en résulter des stases & des engorgemens dans les vaisseaux capillaires des parties lésées , l'intrusion des globules sanguins dans les vaisseaux lymphatiques , sur-tout si le fluide est poussé avec la même vélocité dans le mouvement circulaire. Tout ce désordre entraînera nécessairement des inflammations & des suppurations , dont l'humeur acquerra un degré d'acrimonie capable d'altérer & de corroder les parties sur lesquelles elle portera ses plus vives impressions ; si on n'en procure pas promptement l'écoulement , & qu'on ne déterge pas le fond du foyer. C'est-là précisément l'état fâcheux dans lequel s'est trouvé le blessé qui fait le sujet de cette observation ; & les symptômes compliqués de sa maladie l'ont rendu le jouet du traitement qu'on lui avoit imposé , sans laisser aux chirurgiens , chargés du soin de sa blessure , l'espérance de pouvoir employer avec succès les dernières ressources que l'art fournit en pareille occurrence.



OBSERVATION

Sur un Charbon malin à l'Œil gauche ; d'une grosseur extraordinaire ; par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , ci-devant chirurgien en chef de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même ville , &c.

Hippocrate , célèbre dans l'art de guérir , a regardé le charbon malin comme une maladie contagieuse & mortelle ; d'autant qu'elle a causé souvent la mort à ceux qui ont eu le malheur d'en être attaqués. Les maîtres de l'art ont observé dans leurs traitemens ses funestes effets. Le charbon dont je vais faire la description , étoit une pustule maligne , noire , & cendrée , avec rougeur , douleur & chaleur , produite par une sérosité âcre d'un sang trop exalté , & bouillant , s'élevant en vessie , brûlant l'endroit où elle s'étoit placée , & , en se crevant , laissa une escarre , telle que la font les cauterés & les brûlures. Voici le fait que je rapporte avec simplicité & fidélité , dans l'observation qui suit.

Le nommé *Pierre Doucende* , muletier , natif de Gordes , diocèse de Cavaillon , dans le Comtat-Venaissin , âgé de vingt-un

ans, d'un tempérament robuste, replet & sanguin ; fut attaqué d'un charbon malin sur la paupière supérieure de l'œil gauche, avec douleur, rougeur & chaleur, &c. On le conduisit à l'hôpital de cette ville d'Arles : sa tête, son col, & ses épaules étoient si difformes par leur grosseur, que la tuméfaction venoit aboutir jusqu'au cartilage xyphoïde. Les nausées, les vomissemens, les défaillances, le délire, les convulsions, & la fièvre ardente furent les symptômes de cette fâcheuse maladie : les saignées furent répétées ; son sang qui étoit coëneux, sa langue sèche & aride, sa tête pesante, & son cerveau affecté, ne nous annonçoit qu'un très-mauvais pronostic : les scarifications faites sur le charbon jusqu'au vif, furent employées avec célérité ; j'appliquai sur le champ un plumaceau chargé de bonne thériaque dissoute dans l'esprit-de-vin ; procédé que je renouvelai de six en six heures, pour en couvrir les scarifications. J'ordonnai de plus de lui faire prendre quelques lavemens rafraîchissans & anodins, des bouillons de trois en trois heures, & quelques verres de tisanes adoucissantes pendant le jour, dont il faisoit usage, & une émulsion avec la poudre de vipère, prise tous les soirs, de sorte que la fièvre cessa ; & le jeune homme, allant

de mieux en mieux, fut purgé avec une décoction de chicorée, & la manne. Je fis tomber les escarres par un digestif simple & animé : une douce & legere suppuration fit disparoître insensiblement toutes les enflures, & amenerent à une cicatrice des plus heureuses, &, par conséquent, à une parfaite guérison.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

S E P T E M B R E 1768.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. à demi du mat.	A 2 h. à demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	14 $\frac{1}{2}$	17	14	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8
2	13 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 9	28
3	9	15	11	28 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 9
4	12 $\frac{1}{2}$	17	12 $\frac{1}{2}$	27 7	27 8	27 9
5	11	17 $\frac{1}{2}$	12	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11
6	11	18	12 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28
7	12	16 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	28	27 11	28
8	8 $\frac{1}{4}$	9	10 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11	27 8
9	10 $\frac{1}{4}$	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$	28
10	10 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	12	28	28	27 11
11	12	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11
12	12 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
13	11 $\frac{1}{4}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	28
14	12 $\frac{1}{2}$	17	13 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2
15	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
16	11 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 7	27 5 $\frac{1}{2}$
17	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27 4	27 5
18	9 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 9
19	9 $\frac{1}{2}$	15	11	27 10 $\frac{1}{4}$	28	28
20	11 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	13	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28
21	11 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28
22	12	19	14 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$
23	11 $\frac{1}{2}$	16	12	27 11 $\frac{1}{4}$	28	28
24	9	15	10 $\frac{1}{2}$	28	28	28
25	8 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4
26	8	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4	28 4
27	9 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$	11	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
28	8	16 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
29	8 $\frac{1}{2}$	18 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
30	12 $\frac{1}{2}$	17	13	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 2

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
1	S-O. tonn. couvert.	S-O. pl. tonn. nuages.	Pluie.
2	O. tonn. couvert. pluie.	N-O. pluie. nuages.	Beau.
3	N. nuages.	E-N-E. n. pl.	Pluie.
4	S-O. écl. r. gr. pl. n. vent.	O. vent. pl. c.	Nuages.
5	O-S-O. n.	O. nuages.	Beau.
6	O. nuag. pl.	N-O. n. pl.	Nuages.
7	O-N-O. couvert. pluie.	O-N-O. n. pluie.	Couvert.
8	N-N-O. c.	E-N-E. couv.	Couvert.
9	O-N-O. couvert. nuages.	O-N-O. n. pluie.	Nuages.
10	N. nuages.	S-O. c. pluie.	Couvert.
11	S-S-E. br. c.	S-S-E. couv. nuages.	Couvert.
12	E. écl. tonn. pluie.	E. c. nuages.	Nuages.
13	S-E. nuages. pluie.	E-S-E. nuag. f. ond. écl.	Lég. nuages.
14	S. nuages. c.	S. n. pl. écl.	Nuages.
15	O. couvert.	O. n. pet. pl.	Nuages.
16	S-O. pluie. c. forte ond.	O-S-O. n.	Pluie. vent.
17	S-S-O. pl. n. vent.	O-S-O. vent. couv. pluie.	Nuages.
18	S-O. couv. gr. vent.	S-O. nuages. vent.	Beau.
19	S-O. nuag.	S-O. nuages. pet. pluie. v.	Nuages.
20	O-S-O. c.	S. pet. pl. c.	Nuages.
21	O. couvert.	O. c. nuages.	Nuages.
22	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Nuages.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	La Matinée.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
23	O. nuages.	O - N - O. n.	Beau.
24	S-O. nuages. pluie.	O - N - O. forte ond. nuages.	Beau.
25	O - N - O. cou- vert.	O - N - O. n.	Beau.
26	N. br. nuag.	N. nuages.	Nuages.
27	E-S-E. nuag.	S-E. beau.	Beau.
28	E. beau.	E. beau.	Beau. ?
29	E. beau.	S-S-E. nuag.	Beau. ?
30	S-E. épais br. couvert.	S-S-E. épais nuages.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 8 degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes: la différence entre ces deux termes est de 12 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

2 fois de l'E-N-E.

1 fois du N-E.

3 fois de l'E.

2 fois de l'E-S-E.

3 fois du S-E.

3 fois du S-S-E.

2 fois du S.

1 fois du S-S-O.

7 fois du S-O.

Le vent a soufflé 4 fois de l'O-S-O.

7 fois de l'O.

5 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 9 jours beau.

3 jours du brouillard.

28 jours des nuages.

18 jours couvert.

17 jours de la pluie.

5 jours du vent.

6 jours des éclairs & du tonnerre.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1768.

Les rhumatismes & les petites véroles ont encore duré tout ce mois : on a observé, en outre, un très-grand nombre de fièvres continuës, accompagnées de redoublemens le plus souvent irréguliers, mais qui, dans quelques sujets, ont paru suivre le type des doubles-tierces. Il y a eu plusieurs malades chez lesquels elles se sont terminées par des éruptions à la peau : on a vu aussi plusieurs personnes attaquées de dévoiemens, & quelques dysenteries.



*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois d'Août 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Les pluies orageuses ont continué dans les premiers jours du mois, ont repris vers son milieu, & persisté le reste du mois : il pleuvoit de tous vents. On a profité des beaux jours d'intervalle, que l'on a eus, du 5 au 14, pour faire la moisson des fromens. Quoiqu'il y eût eu beaucoup de tonnerre, dans tout le cours du mois, on n'a pas essuyé de grandes chaleurs, le thermometre ne s'étant porté, aucun jour, au-dessus du terme 20 degrés.

Le mercure, dans le barometre, ne s'est point élevé, de tout le mois, jusqu'au terme de 28 pouces.

Les vents ont été variables.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 20 degrés au-dessus du terme de la congelation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 27 pouces 10 $\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
 5 fois du N. vers l'Est.
 3 fois de l'Est.
 6 fois du Sud vers l'Est.
 9 fois du Sud.
 9 fois du Sud vers l'Ou.
 3 fois de l'Ouest.
 6 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

19 jours de pluie.
 6 jours de tonnerre.
 5 jours d'éclairs.

Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Août 1768.

Nous avons encore eu, dans le cours de ce mois, nombre de ces diarrhées fâcheuses dont nous avons fait mention dans le mois précédent. Cette maladie a été dans quelques sujets, le principal symptôme du petit nombre de fièvres continuës qui ont régné, & qui étoient vermineuses.

La maladie la plus répandue, tant à la campagne qu'à la ville, a été la petite vérole qui n'étoit pas bornée aux enfans, mais dont nombre d'adultes ont été infectés; elle étoit le plus souvent de l'espece discrète, mais abondante dans la plupart des sujets. Les variations des vents & de la température de l'air ont causé des affections rhuma-

478 COURS DE CHYMIE.

rismales inflammatoires en diverses régions du corps, dans les extrémités & leurs jointures sur-tout, & dans les régions lombaires : il y a eu aussi des points de côté avec crachemens de sang, & quelques fièvres provenant de congestions inflammatoires dans le bas-ventre. Ces diverses maladies devoient être traitées par la cure anti-phlogistique. Nous avons eu encore, ce mois, des atteintes d'apoplexie ou de paralysie.

COURS DE CHYMIE.

M. *Demiachy*, maître apothicaire, membre des Académies impériale des curieux de la nature, & royale des sciences de Berlin, &c. fera l'ouverture de son Cours de Chymie, le lundi 14 Novembre, à quatre heures de relevée, en son laboratoire, rue du Bacq, vis-à-vis les Dames Sainte-Marie.

LEÇONS DE CHYMIE, PHARMACEUTIQUE.

M. *Mitouart*, maître apothicaire, donnera, pendant le cours de cet hyver, des Leçons de Chymie, dans lesquelles il analysera les substances des trois règnes de la nature, développera la théorie des opérations, & en fera l'application à la pharmacie;

Il commencera, le lundi 14 Novembre 1768, à quatre heures de relevée, en son laboratoire, rue de Beaune, fauxbourg Saint-Germain, & continuera les lundi, mardi, jeudi & vendredi de chaque semaine.

COURS D'ANATOMIE.

M. *Portal*, médecin de Montpellier & de Paris, professeur d'anatomie de monseigneur le Dauphin, lecteur & professeur-adjoint de médecine au Collège royal de France, & de la Société royale des sciences de Montpellier, commencera, le 7 Novembre, à neuf heures du matin, un Cours d'Anatomie, qu'il continuera à la même heure les jours suivans.

Son amphithéâtre est dans la rue du Mont-Saint-Hilaire, au coin de celle d'Ecosse.

Il y a chez lui une sale de dissection, & un prévôt à qui on s'adressera pour cette partie & pour le manuel des opérations chirurgicales.



T A B L E.

<i>EXTRAIT du Traitement & de l'Extinction de la Variole & de la Rougeole. Par M. Contard, médecin.</i>	Page 387
<i>Suite des Observations sur la Colique hépatique. Par M. Marteau, médecin.</i>	406
<i>Observation sur l'Usage de l'Extrait de Ciguë. Par M. Colte, médecin.</i>	410
<i>Lettre en forme de Mémoire, adressée à M. Roux, sur la Doctrine des Pouls. Par M. Duchemin de L'Étang, médecin.</i>	435
<i>Observations sur la Ligature de l'Artere brachiale, & sur la Gangrène. Par M. Laugier, médecin-chirurgien.</i>	452
<i>Observation sur un Anévrysme de l'Artere poplitée, lequel étoit compliqué d'une tumeur terminée par la suppuration. Par M. Nollefon le fils, chirurgien.</i>	464
<i>— sur un Charbon malin à l'Œil gauche, d'une grosseur extraordinaire. Par M. Leautaud, chirurgien.</i>	469
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Septembre 1768.</i>	472
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Septembre 1768.</i>	475
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois d'Août 1768. Par M. Boucher, médecin.</i>	476
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Août 1768. Par le même.</i>	477
<i>Cours de Chymie.</i>	478
<i>Leçons de Chymie pharmaceutique.</i>	Ibid.
<i>Cours d'Anatomie.</i>	479

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Novembre 1768. A
Paris, ce 23 Octobre 1768.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien
Professeur de Pharmacie de la Faculté de
Médecine de Paris, Membre de l'Académie
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis
filia. Bagl.*

D É C E M B R E 1768.

TOME XXIX.



A P A R I S,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI;

A V I S

*Pour le renouvellement des Souscriptions
du Journal de Médecine.*

C'est à VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, qu'il faut s'adresser pour se procurer le Journal de Médecine, &c. Le prix de la Souscription pour toute l'année, est de *neuf livres douze sols* pour les personnes qui demeurent à Paris; & de *douze livres* pour celles qui demeurent en Province, le port par la poste compris, lequel est fixé à quatre sols par Cahier, ou Mois, pour quelque Ville du royaume que ce soit, & qu'on est obligé de payer au Bureau de Paris, avant le départ.

C'est à l'adresse ci-dessus, que l'on envoie les observations & ouvrages qui peuvent y être inférés. On avertit que les Lettres & Paquets qui ne seront pas affranchis, seront au rebut.

On peut aussi, pour se procurer ce Journal, s'adresser aux principaux Libraires de France & des Pays étrangers.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉCEMBRE 1768.

EXTRAIT.

*Précis de Chirurgie pratique, contenant l'Histoire des Maladies chirurgicales, & la Maniere la plus en usage de les traiter; avec des Observations & Remarques critiques sur différens points. Ouvrage divisé en deux parties: la premiere traite des Maladies chirurgicales en général; la seconde, de toutes les Especes de Maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le secours de la chirurgie; avec Figures en taille-douce. Par M. P** , M. A Paris, chez Vincent, 1768, in-8°, deux volumes.*

ON ne doit pas confondre cet ouvrage avec un autre qui parut l'année passée sous le même titre, & dont nous

rendîmes compte dans notre Journal de Mai 1767. Il fuffit de nommer M. Portal , médecin des Facultés de Paris & de Montpel-
lier , & professeur royal en furvivance , à qui nous fommes redevables de cette nouvelle production , pour prévenir en fa faveur. Cet ouvrage , comme le porte le titre , eft divisé en deux parties. La premiere traite des maladies générales qui font du reffort de la chirurgie ; & la feconde a pour objet les maladies particulieres. La premiere contient les principes & la théorie : l'auteur l'a subdivisée en fix fections. Il traite , dans la premiere , de l'inflammation , de fes especes & de fes suites ; la feconde eft destinée aux tumeurs ; la troisieme , aux plaies , à leurs différentes especes & aux accidens qui les accompagnent : il s'étend même , par occasion , fur la faignée , fur les cas qui l'exigent , fur ceux qui s'y oppofent , fur les précautions qui doivent la précéder , fur fon manuel , fur les accidens qui peuvent l'accompagner ; il traite auffi des ventoufes , des scarifications , des fang-fuës & du manuel de l'inoculation. La quatrieme fection de cette premiere partie a pour objet les ulceres ; & , à ce fujet , l'auteur parle des vésicatoires , des cauteres , des fétons qui font autant d'ulceres artificiels. La cinquieme comprend les maladies des os , & la fixieme , celles de la peau.

Le second Traité , ou celui des *Maladies particulieres* , est également subdivisé en quatre parties. La premiere comprend les maladies de la tête , ou des différens organes qui la composent , & celles du col ; la seconde , les maladies de la poitrine ; la troisieme , celles du bas-ventre ; la quatrieme enfin , celles des extrémités. Sur tous ces objets , notre auteur s'est moins attaché à dire des choses neuves , qu'à recueillir ce qu'il a pu trouver de plus solide & de plus utile dans les auteurs les plus estimés : c'est sur-tout dans les Ecrits de MM. Heister , Platner , Ludwic , Astruc , Lieutaud , Monro , Pouteau , qu'il a puisé ses matériaux ; mais aucun ouvrage ne lui a été plus utile que les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*. Il a profité aussi des avis de plusieurs sçavans qu'il a cru devoir consulter sur son entreprise ; ainsi on doit regarder son ouvrage comme la substance de tout ce qui se trouve d'utile dans les auteurs de-chirurgie.

Dans l'impossibilité de présenter à nos lecteurs un tableau suivi de cet ouvrage , nous allons choisir un ou deux morceaux , pour leur faire connoître la méthode que M. Portal a suivie , en traitant les différens objets qui font la matiere de son livre. Nous commencerons par l'anévrisme dont il traite parmi les tumeurs. Il le définit *une tumeur*

contre-nature de l'artere, ordinairement accompagnée de pulsation. Cette maladie suppose toujours une lésion plus ou moins considérable des tuniques de l'artere : tantôt ce n'est qu'une simple dilatation de ses membranes ; tantôt ces membranes, ou quelques-unes d'entr'elles, sont ouvertes, & laissent échapper une certaine quantité de sang qui s'accumule aux environs de l'ouverture qui lui a donné passage. Cette différence a donné lieu d'en distinguer deux especes ; l'*anévrisme vrai*, formé par le sang artériel qui fait saillir les tuniques de l'artere, en les dilatant ; & l'*anévrisme faux*, qui est produit par le sang extravasé & retenu près de son embouchure. Quelques auteurs en ont admis une troisieme espece qu'ils ont appelée *mixte*, & qu'ils ont supposé être formée par la saillie de la seule membrane interne de l'artere à travers les externes lésées par une cause quelconque. L'existence de cette espece paroît douteuse à notre auteur ; & il croit cette distinction peu importante, parce qu'elle ne change rien au traitement.

Les causes de l'anévrisme varient selon l'espece. Le vrai, suivant M. Portal, doit souvent sa naissance à la distension extrême de quelque partie, ou à une contusion forte sur le trajet d'une artere : on le voit aussi survenir quelquefois après les efforts violens

qui accompagnent le vomissement ou l'accouchement ; il n'est pas rare aussi de voir des anévrismes vrais , occasionnés par une compression forte , par une ligature trop serrée , par la pression qu'exerce une pointe d'os fracturé. Ces principes ont d'autant plus d'énergie pour produire un anévrisme , qu'ils sont secondés par une disposition naturelle des vaisseaux , ou du liquide qu'ils contiennent. Une grande pléthore , une augmentation de vitesse dans le cours du sang sont une disposition à l'anévrisme ; la première , par la dilatation considérable qu'elle produit dans les vaisseaux ; la seconde , par la force du choc qu'elle occasionne , surtout dans leurs coudes ; de-là vient qu'on observe fréquemment des dilations à la crosse de l'aorte. Les artères sont encore très-exposées à se dilater dans les points où elles fournissent des vaisseaux collatéraux. Tout l'effort du sang agit sur l'entre-deux des vaisseaux comme fait une rivière sur les éperons des ponts. Cette partie intermédiaire entre le tronc & la branche , est heureusement garnie d'un double rang de fibres entrelacées avec beaucoup d'art : sans cette structure admirable , les artères auroient été beaucoup plus exposées aux anévrismes. L'anévrisme faux vient à la suite du vrai , ou il est le produit de quelque agent ex-

D'ordinaire, dans l'anévrisme vrai, le diamètre de l'artere est augmenté en tout sens : il y a cependant des cas où il n'y a qu'un de ses côtés qui soit dilaté : alors il forme une tumeur latérale qui rentre aisément, lorsqu'on la presse. La tumeur d'un anévrisme vrai se forme lentement, & sans douleur ; elle est arrondie, ne change point la couleur de la peau : elle disparoît, en la pressant ; & l'on y sent une pulsation très-marquée. L'anévrisme faux a des caracteres différens ; il se manifeste promptement : le sang épanché & accumulé aux environs de l'artere, forme une tumeur plate, inégale, large à sa base, qui ne disparoît que peu-à-peu, lorsqu'on la presse, & qui fait un petit bruit, en rentrant ; enfin la pulsation y est moins sensible, sur-tout si elle est volumineuse. L'anévrisme est une maladie très-fâcheuse, & dont la cure est souvent difficile.

Comme l'anévrisme du bras se rencontre plus fréquemment dans la pratique, M. Portal a cru devoir entrer dans le plus grand détail sur le procédé curatif qu'il convient d'employer, pour le combattre : il est aisé d'en faire l'application aux autres especes d'anévrismes. L'anévrisme du bras est le plus souvent l'effet d'une saignée : on s'apperçoit que l'artere a été piquée, lorsque le sang vient par bonds, qu'il est plus rouge, qu'on en suspend

le jet , en serrant fortement la ligature. Le chirurgien doit ne pas se troubler , faire la saignée à l'ordinaire , & préparer , sans perdre de tems , du papier mâché , une pièce de monnoie , & des compresses graduées. Il est bon qu'il laisse couler une assez grande quantité de sang , pour affoiblir l'impétuosité de la circulation ; ensuite il travaillera à se rendre maître du jet , en appliquant le long du trajet de l'artere quelque corps capable de la comprimer , en serrant la ligature , ou en faisant appuyer fortement le doigt d'un aide dessus. Alors il appliquera exactement sur l'ouverture le papier mâché , & par-dessus , la pièce de monnoie , ou toute autre plaque dure , qu'il renfermera dans la première compresse ; il posera ensuite les autres compresses , & fera le bandage à l'ordinaire , à cela près qu'il emploiera une bande plus longue. Il situera son malade , & lui recommandera le repos. Le malade portera ce bandage au moins huit jours , pendant lesquels le chirurgien aura l'attention de visiter souvent le bras ; car , à raison de la pression , il arrive toujours un gonflement œdémateux , auquel il doit remédier. Les huit jours écoulés , on change l'appareil ; on fait en sorte que sa compression s'exerce sur l'artere seule : l'on garde celui-ci quinze ou vingt jours ; il est ensuite bon de porter une pelote cinq ou six mois. Par ce procédé simple ,

dit M. Portal, aidé d'une situation tranquille, on parvient presque toujours à cicatrifier l'ouverture de l'artere, & à la consolider parfaitement. Pendant tout le tems qu'on porte le bandage, il est bon d'exercer une legere compression sur le trajet de l'artere brachiale, pour diminuer l'impétuosité du sang vers l'endroit affoibli; ce qu'on exécute très-bien, ou par le tourniquet de M. Petit, ou en plaçant sur l'artere des languettes que l'on contient avec une bande.

Si, lors d'une saignée où l'on aura ouvert l'artere, le sang se répandoit dans le tissu cellulaire, & y formoit un *trombus*, on emploieroit les mêmes secours, mais plus promptement; car il n'y a pas de tems à perdre; ainsi, après avoir ferré la ligature, pour ne pas laisser augmenter le *trombus*, on le presse doucement, tant pour exprimer une partie du sang, que pour écarter le reste de l'ouverture de l'artere, sur laquelle il importe que la compression s'exerce bien. Mais, si, faute de précaution, le tissu cellulaire est fort engorgé, ou que l'ouverture de l'artere fournisse une trop grande quantité de sang, il faut se déterminer sur le champ à l'opération: elle consiste, dans ce cas, à faire une incision profonde, pour ôter le sang épanché, à chercher l'ouverture qui lui a donné issue, & à arrêter l'hémorrhagie par les moyens connus, quoique, de tous les

moyens, le plus efficace, pour contenir le sang, soit la ligature : cette méthode entraîne cependant à sa suite tant d'inconvéniens, qu'il seroit à souhaiter qu'on ne fût plus dans le cas d'y avoir recours, ou que du moins on ne la pratiquât que lorsque tout autre procédé auroit été insuffisant; ce qui est fort rare selon notre auteur; nombre de praticiens ayant guéri leurs malades par une compression exacte, & bien entendue, dont le principal point d'appui étoit sur l'ouverture de l'artere. Mais, si la ligature est jugée indispensable, voici, d'après M. Portal, le manuel de l'opération en entier.

» Premièrement on place le tourniquet à
 » la partie supérieure du bras; après quoi,
 » si la peau n'est point suffisamment tendue,
 » on la pince transversalement; & l'on fait
 » une incision longitudinale, & un peu obli-
 » que. On aggrandit suffisamment cette inci-
 » sion, au moyen d'une sonde sur laquelle
 » on glisse le bistouri: quand on est parvenu
 » à l'aponévrose, on la fend également en
 » long, & un peu obliquement, selon la
 » direction des muscles; on ôte tout le sang
 » épanché; puis on cherche l'ouverture de
 » l'artere; elle se montrera, en faisant un
 » peu lâcher le tourniquet. L'ouverture re-
 » connue, il faut toujours voir si l'applica-
 » tion de l'agaric, aidée de la compression,
 » peut suffire; & ce n'est qu'au cas que ce

» premier moyen soit impraticable ou insuffi-
» sant, que M. Portal, nous le répétons,
» veut qu'on en vienne à la ligature. Pour
» bien faire cette ligature, on disseque pre-
» mièrement l'artere, afin de l'isoler de la
» veine & du nerf qui l'accompagnent : on
» observera cependant de ne la point décou-
» vrir trop au loin ; car on priveroit ainsi la
» partie de plusieurs arteres collatérales voi-
» sines. Après avoir ainsi isolé l'artere, on
» glisse dessous, à contre sens, une aiguille
» courbe & mouffe, armée de deux fils
» forts & cirés : on lie l'un au-dessus de l'ou-
» verture ou de sa tumeur, (dans l'ané-
» vrisme vrai,) & l'autre, au-dessous. Ce-
» pendant, pour éviter l'effet d'une trop
» forte compression de la ligature sur l'ar-
» tere, avant de ferrer ces fils, on aura
» soin de placer sur le vaisseau une petite
» compresse : cette précaution est utile,
» parce que les nœuds reposent dessus, &
» que l'on risque moins de couper l'artere,
» que lorsqu'elle est à nud. Il ne faut ferrer
» qu'autant qu'il est nécessaire pour empê-
» cher le sang de s'échapper. Pour le faire
» convenablement, il faut lâcher le tourni-
» quet, & laisser couler le sang ; on serre
» ensuite le fil peu-à-peu, jusqu'à ce qu'on
» voie le jét cesser : par ce moyen, on est
» sûr que la ligature est bien faite. Il ne reste
» qu'à ouvrir la poche, quand c'est un ané-

» vrisme vrai , pour donner issue au sang
 » qu'elle contient , & à emporter tout ce
 » qui est calleux , & qui pourroit retarder
 » la cure. »

» Le pansement de cette plaie est très-
 » simple. Après en avoir essuyé le sang , &
 » arrangé les fils dans les angles , on la cou-
 » vre de charpie , sur laquelle on place di-
 » verses compresses graduées que l'on con-
 » tient avec une languette fendue à une de
 » ses extrémités , & dont on passe un chef
 » au-dessus du coude , & l'autre au-dessous.
 » Enfin on roule la bande qui doit être un
 » peu longue , parce qu'elle doit faire plu-
 » sieurs circonvolutions , pour contenir les
 » compresses que l'on a placées sur le trajet
 » de l'artere , à dessein de diminuer l'impé-
 » tuosité du sang. On met le bras en situa-
 » tion ; on l'arrose avec des fomentations
 » émollientes chaudes , & on le couvre de
 » cataplasmes de même nature. . . . On
 » laisse cet appareil jusqu'au quatrieme jour
 » au moins , si quelque accident n'oblige pas
 » à le lever auparavant. Les principales pré-
 » cautions à prendre , avant de dérouler la
 » bande , sont de placer le tourniquet : lorf-
 » qu'on arrive à la charpie , il faut bien se
 » donner de garde de rien arracher de force ;
 » on n'ôte que ce qui tombe de lui-même. . .
 » Si malheureusement de si sages précautions
 » échouoient , que l'on ne pût obtenir une

» nouvelle circulation , & qu'en consé-
» quence, la gangrene s'emparât du mem-
» bre , on devroit , avant que le malade fût
» totalement épuisé , faire l'amputation ; ce
» qui est l'unique moyen de conserver ses
» jours. »

Nous choisirons , pour un second exemple , ce que M. Portal dit sur le déplacement des muscles , dans le quinzième chapitre de la sixième partie de son *Traité des Maladies générales*. Après avoir décrit la structure des muscles , la disposition des membranes qui les retiennent , & chacune de leurs fibres dans leur direction , il explique comment on peut concevoir qu'ils se déplacent ; & , pour qu'on ne croie pas que ce déplacement n'est qu'imaginaire , il rapporte qu'en disséquant le cadavre d'un homme qui étoit tombé du haut d'un édifice , il trouva du sang épanché dans la membrane du *fascia-lata* ; le muscle droit étoit sorti de sa gaine qui étoit rompue dans plusieurs endroits. Les muscles du dos étoient abreuvés d'une sérosité sanguinolente ; les troncheaux étoient entassés ; des gaines cellulaires qui les recouvrent dans l'état naturel , certaines étoient distendues , d'autres rompues , &c.

M. Lieutaud n'a dit qu'un mot en passant , de ce déplacement des muscles , dans son *Précis de Médecine* ; mais M. Pouteau , chi-

rurgien de Lyon, est entré dans de plus longs détails; il a décrit la maladie, & en a proposé le remède. Lorsque les muscles se luxent, ils s'éloignent peu de leur place naturelle, forment une tumeur sous la peau, & donnent lieu aux douleurs les plus vives. Le malade ne peut mouvoir le membre qui est ordinairement fléchi du côté opposé à celui où est le muscle déplacé. Il n'y a que les muscles longs & étroits qui soient exposés aux luxations.

A la suite de la luxation des muscles, les vaisseaux se déchirent; le sang s'épanche; il se forme des échymoses; les filets nerveux sont violemment tirillés; ce qui donne lieu à des douleurs insupportables. Les muscles, qui, dans l'état de relâchement, sont placés obliquement, ou sont plusieurs contours, sont ceux qui se luxent le plus fréquemment: par cette raison, les muscles de l'épine sont fort sujets à ce dérangement qu'on a souvent pris pour des luxations des vertebres que M. Portal croit impossibles. Il prétend qu'on a pris pour une tumeur osseuse l'élévation de la peau, produite par le déplacement du muscle, ou par le gonflement d'un ligament. La douleur qui survient à la partie, empêche le chirurgien de la manier comme il conviendrait, pour bien reconnoître la nature de la maladie: l'épine

se trouve fléchie , parce que les muscles extenseurs , trop violemment tirailés , perdent la propriété de se contracter.

La vraie luxation des vertèbres, qui est toujours nécessairement accompagnée de fracture des pièces , ou rupture des ligamens , entraîne des symptômes beaucoup plus fâcheux , tels que la paralysie , ou les convulsions des extrémités inférieures , les écoulemens ou rétentions involontaires d'urine ou de matieres fécales. Il y a cependant des maladies de muscle , qui présentent les mêmes symptômes que ceux qui dénotent leur déplacement ; les violentes crampes , leurs distensions trop fortes , sont suivies de douleur , d'échymose , de gonflement qui empêche le malade de mouvoir le membre. Ce qu'il y a d'heureux dans ces circonstances , ainsi que le remarque M. Pouteau , c'est que la manœuvre , qu'on observe pour réduire les muscles , n'aggrave point la maladie ; ainsi la méprise n'est pas de grande conséquence. Outre cette analogie , qu'on trouve entre les symptômes qui accompagnent les luxations des muscles & ceux des contusions & des violentes extensions , il arrive souvent que les membranes sont extrêmement tendues , & cachent le lieu & la cause de la maladie ; ce qui rend le diagnostic très-difficile.

Pour

Pour réduire ces luxations, il ne faut ni beaucoup d'art, ni beaucoup d'appareil. Le premier soin, pour y parvenir, doit être de mettre, autant qu'on peut, le muscle déplacé dans le relâchement. On appuiera ensuite avec un peu de force l'un & l'autre ponce successivement sur le centre de la douleur que ressent le malade. D'autres fois, il suffit de faire de fortes frictions sur la partie malade, avec la main, ou avec une pelote de linge fin; & on fera faire au membre de légers mouvemens.

Il seroit superflu de rapporter de nouveaux exemples : ceux qui précèdent, suffiront, sans doute, pour faire connoître la méthode de l'auteur : on y trouve par-tout un homme très-versé dans les matieres qu'il traite ; ainsi nous ne doutons point que son ouvrage ne reçoive du public tout l'accueil qu'il mérite.





DESCRIPTION

D'une Maladie qui a régné dans le bas Languedoc , & sur-tout le long du Rhône , depuis la fin du mois de Mars de cette année 1768 , jusqu'au mois de Mai suivant ; par M. DE LABROUSSE , docteur en médecine de l'université de Montpellier , de la Société royale des sciences de la même ville , & médecin de l'hôpital d'Aramon.

Il a paru , sur la fin du mois de Mars passé , dans nos environs & dans notre ville , une maladie plus effrayante que dangereuse.

Les malades étoient pris subitement par un mal à la tête ; quelques heures après , d'un frisson , ou *horripilation* , suivi d'une chaleur brûlante dans toute la peau , & sur-tout à l'hypochondre droit ; une soif presque inextinguible ; des envies de vomir ; quelquefois des maux de cœur au lieu de nausées ; la langue légèrement chargée ; un crachement de sang avec un point du côté droit , ou gauche plus rarement , & un affaiblissement général de tout le corps.

La douleur au côté occupoit toujours les hypochondres , c'est-à-dire entre les der-

nieres fausses-côtes; elle étoit fort vive, & occasionnoit souvent une espece de suffocation. J'ai cependant vu quelques malades se plaindre d'une douleur aux épaules, & d'autres qui occupoient, disoient-ils, une moitié entiere de leur poitrine: les urines étoient claires & abondantes les deux premiers jours de la maladie, les deux suivans, rouges & chargées comme si on y avoit détrempé de la brique pilée; & le cinquieme, le sixieme, elles devenoient d'un jaune brillanté; ce qui étoit pour moi d'un bon augure, parce qu'alors la maladie cessoit du septieme au huitieme jour.

Je faisois saigner une seule fois mes malades du bras qui répondoit au point de côté fixé, dès le tems de leur premiere chaleur. Six heures après, ils prenoient un lavement purgatif: leurs bouillons étoient legers, & la tisane se faisoit avec du capillaire & du chiendent.

Le lendemain, je leur faisois prendre de l'émétique en lavage, qui les évacuoit puissamment; je passois le troisieme jour avec un lavement simple, en faisant appliquer continuellement des fomentations émollientes sur le bas-ventre; le quatrieme, je les purgeois avec une tisane royale, & le plus souvent avec du séné, un gros; tamarin, fix gros; poudre aux vers, un scrupule; sel de nître, un gros; manne; trois onces; l'un

ou l'autre de ces remèdes leur faisoient rendre des selles abondantes, bilieuses & féti-
des. On s'occupoit le cinquième jour
comme le troisième ci-dessus. Je faisois pren-
dre la même purgation le sixième; & mes
malades étoient toujours sans fièvre le sep-
tième jour.

Je puis assurer que, de tous les malades
que j'ai vus dans cette ville, je n'en ai eu
que deux à qui la fièvre a duré jusqu'au di-
xième jour, & que ce sont ceux-là même
que j'ai été obligé de faire saigner deux fois.
On me permettra, en donnant le précis de
cette maladie printannière, d'y ajouter quel-
ques réflexions, & de rapporter les différens
traitemens qu'on a employés dans nos en-
virs.

Je remarquerai premièrement, que tous
les malades avoient un pouls grand, élevé,
mais souple (a), & qui devenoit médiocre,
petit, toujours souple après l'émetique, se
conservoit de même tout le tems de la ma-
ladie; remarque essentielle pour tous ceux
qui se mêlent de guérir dans nos campagnes,
où ils ont employé sans discernement de
nombreuses saignées qui ont fait périr les
malades, ou du moins ont allongé leurs
maladies & leurs convalescences.

Je puis assurer, pour le bien de l'humana-

(a) *C'est le pectoral de M. de Bordeu, qui se
changeoit en stomachal.*

nité, que tous ceux qu'on a saignés du pied, après trois ou quatre saignées du bras, ont été dans le délire phrénétique ; que quelquefois leurs maladies sont devenues mortelles ; & que ceux qui ont été secourus à tems, par une seule saignée du bras, ont tous échappé, & n'ont jamais été dans le délire. La chose me paroît bien simple dans le principe que je vais exposer. Toutes les maladies aiguës sont produites par l'inflammation, ou par des matieres putrides, ou bien par l'une & l'autre cause. Le pouls doit être notre bouffole dans ces circonstances : plus il sera souple dans ces maladies, moins on doit craindre l'inflammation. Il faudra donc se tourner promptement du côté des évacuans ; & ce qui me confirmoit davantage dans cette idée, c'étoit de voir que la langue de ces malades, légèrement chargée, quelquefois point du tout, (suivant l'élévation du pouls,) avant l'émétique, devenoit, après cet évacuant, absolument chargée, & couverte d'une croûte blanchâtre, picotée sur les bords, & que le crachement de sang n'existoit plus, ou du moins diminuoit, après le remède ci-dessus. La raison de ce phénomène est facile à déduire.

Les insomnies étoient permanentes dans ces maladies ; & je me gardois bien d'employer l'art, pour les faire cesser. J'aurois floconné ou fixé, pour ainsi dire, les ma-

tières, ou engourdi le contenant; & je devois les avoir mobiles, pour les évacuer avec plus de facilité: d'ailleurs la nature avoit besoin de surveiller, pour les pousser sans cesse au dehors; & j'avouerai ingénument qu'à la priere des malades, j'ai donné, deux fois seulement, un julep anodin qui a été inutile: on passoit de bonnes nuits, dès que les matieres bilieuses étoient sorties.

Presque tous les malades ont rendu des vers à la fin de leurs maladies, les uns par le haut, les autres par le bas; mais j'ai été toujours surpris d'en voir rendre fix au même nombre de personnes, gros comme le petit doigt: apparemment qu'ils s'étoient engraisés avant l'arrivée de la fièvre.

Il y a eu, parmi ceux que j'ai traités, quelques personnes qui avoient l'odeur cadavéreuse dans le milieu de la maladie, comme Bédouin, Alexandre Sage, madame de G. &c; ce qui me faisoit user de beaucoup d'acide, pour corriger cette corruption alkaline.

La crise se faisoit aux uns, le cinquieme jour, par d'abondantes expectotations jaunâtres, ou un flux d'urine; aux autres, par de petites sueurs qui se montroient le fixieme; & aux derniers, par une diarrhée qui arrivoit, le septieme, après la dernière purgation. Je suspendois tout remede, pendant ce tems; & j'agissois suivant le plus ou le

moins de soulagement que les malades recevoient de la crise.

Il ne me reste plus qu'à dire que cette espece d'épidémie a été produite par les grands froids intermittens, qu'il a fait à la fin de l'hyver dernier, qui ont produit, sans doute, des congestions dans tout notre corps.

LETTRE

A M. RENARD, médecin à la Fere;
sur les Vertus de la Jusquiame; par
le même.

Sapè utilia, qua noxia creduntur.

MONSIEUR,

J'attendois avec impatience les remarques sur les vertus de la jusquiame, que vous annonçâtes dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre passé : vous venez de les publier, dans ce mois de Mars, d'une manière très-étendue. La déférence que j'ai eue pour votre annonce, m'a empêché, jusqu'à présent, de publier mes observations. Permettez-moi, Monsieur, de les joindre aux vôtres, afin de concourir avec vous au bien de l'humanité.

Je reconnois avec vous les deux especes de jusquiame, qu'on emploie en médecine.

Nous les avons dans ce pays situé le long du Rhône; mais la plus commune est celle dont je me sers depuis deux ans, *hyosciamus vulgaris*, *jusquiame*, & qu'on nomme ici *la couriade*. Elle est conforme en tout à votre description, quoique nous n'éprouvons point ici, qu'elle soit aussi dangereuse que vous l'annoncez : je ne sçais s'il faudroit l'attribuer à la bonté de notre terrain, ou au beau climat dont nous jouissons.

J'emploie les feuilles de cette plante en cataplâme, mêlée avec de la mie de pain blanc, & du lait, ou bien simplement de l'eau du Rhône. On prépare ce remede dans la cuisine des pauvres gens, qui leur sert ordinairement de chambre : ils n'ont jamais éprouvé aucun mauvais effet de cette plante vireuse.

Je fais appliquer quelques feuilles de *jusquiame* sur le front à ceux qui ont des maux de tête opiniâtres, qui dépendent plutôt de la tension du péricrâne, que des fluides intérieurs ; ce que je reconnois, en appuyant fortement ma main sur la partie douloureuse ; ce qui soulage les malades, si le péricrâne est affecté, & indique les remedes stupéfiants : si ma main, au contraire, n'adoucit pas, pour un tems, la douleur, c'est une preuve que le mal à la tête est produit par une cause interne, & que le sang, ou les matieres de l'estomac, l'enfantent : pour

lors j'ai recours aux remèdes généraux. Nous avons aussi le *solanum scandens*, sive *dulcamara*; le *riccinus vulgaris*, sive *palma Christi*, qui croît dans les endroits sablonneux, & le premier, dans les broussailles, qui font le même effet que la jusquiame. Je crois que toutes ces plantes assoupissantes ont à-peu-près les mêmes vertus : on peut donc se servir extérieurement des unes, au défaut des autres, fraîches ou séchées, & même de la graine, lorsque la saison ne permet pas d'en cueillir, ou qu'elles ne croissent pas dans le pays : voici deux observations qui le prouveront.

Mademoiselle de M. . . . sujette, depuis long-tems, à des douleurs vagues de rhumatisme, fit tous les remèdes imaginables : elle alla même, pendant trois ans, aux bains de Saint-Laurent, qui la guérissent pendant quelque tems ; mais les douleurs revenoient dans la suite. Ennuyée d'être droguée, & de courir aux eaux, je lui fis appliquer mon cataplasme, fait avec des feuilles de jusquiame, de la mie de pain, & du lait, à l'endroit de sa douleur qui cessoit ordinairement trois à quatre heures après. L'humeur reparoissoit dans une autre partie, elle la poursuivoit avec son cataplasme qui l'a toujours guérie ; &, depuis long-tems, elle ne souffre plus.

Une nommée *Rouffete*, nourrissant un

enfant de deux mois , fut prise d'un tremblement universel , avec des envies de vomir , & une sueur au visage ; ces symptomes finirent par des douleurs inexprimables aux gras de jambes , qui lui enleverent leur usage. Après les remèdes usités , qui furent inutiles , je fis piler deux poignées de graine de jusquiame , que je fis bouillir avec la mie d'un pain bis , & de l'eau. L'application de ce cataplasme se faisoit sur le mollet des jambes : on continua pendant trois jours. Elle a été guérie , du moins jusqu'à présent.

On se sert encore de cette graine pour le mal aux dents ; mais nos malades n'en reçoivent pas la fumée pure , (ainsi que les charlatans l'ordonnent ,) en leur faisant recevoir la vapeur de cette même graine jetée sur les charbons ardens ; mais , au contraire , dès qu'on l'y a jetée , on met dessus un grand plat de terre renversé , qui reçoit la fumée entière ; & on a soin , quelques minutes après , de le retourner , & d'y mettre de l'eau bien chaude , pour recevoir la fumée de cette même eau qui se mêle avec l'humide de la fumée de cette graine ; & par-là on est à l'abri des maux qu'elle peut occasionner , comme les vertiges ; la stupidité , &c. Cette opération soulage toujours , quand le mal est produit par la tension des gencives. J'ai vu souvent rendre de petits vers blancs qui se nourrissoient , sans doute , dans le

dépôt purulent que produisoit la douleur continue aux dents, qui est le symptôme ordinaire de l'inflammation.

OBSERVATIONS

Sur une Hydropisie de Matrice, & sur une Anasarque ; par M. PIETSCH, docteur en médecine, démonstrateur en anatomie, chirurgie, & en l'art des accouchemens, à Altkirch en haute-Alsace, membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, &c. &c.

OBSERV. I. *D'une Hydropisie de matrice, guérie par l'usage de l'esprit de nître dulcifié.*

Vers la fin de l'année 1766, le nommé *Léonard Gast*, maître charpentier en cette ville, vint me prier d'ordonner quelque remède à sa femme, laquelle, à ce qu'il me dit, avoit le ventre fort enflé. Je lui demandai l'âge de sa femme, & l'histoire de sa maladie. Il m'en fit le récit suivant : J'ai épousé ma femme, il y a trois ans ; elle étoit fille âgée de quarante-deux à quarante-trois ans. Les deux premières années de notre mariage, elle étoit bien réglée : en cette dernière année, ses règles n'ont pas paru périodiquement ; elle a même cessé de voir depuis huit mois. Dans l'incertitude si

elle étoit grosse ou non, elle a porté ses urines au sieur Vauclair, médecin-physicien de cette ville, qui, l'inspection faite, l'a assuré qu'elle étoit enceinte; & il lui a indiqué même le jour qu'elle accoucherait : son ventre a continué de grossir effectivement.

Ma femme allant un matin, avec d'autres femmes, au champ, pour travailler à la terre, elle sentit la respiration si difficile, le ventre si pesant, & ses membres si abbatu, qu'elle ne put passer un petit pont de pierres un peu élevé, par-dessus lequel on passe la rivière d'Ille. Dans cette circonstance, elle se rappella qu'elle étoit au jour que ledit sieur Vauclair avoit fixé pour le terme de son accouchement. Ce souvenir la jeta dans de grandes alarmes : elle découvrit ses inquiétudes aux femmes qui étoient avec elle, & les pria de la mener en sa maison, & l'aider dans le travail. Y étant arrivée, on chercha la sage-femme; & on fit tous les arrangemens comme auprès d'une femme en mal d'enfant. La sage-femme, ainsi que les voisines, alloient & venoient jusqu'au cinquième jour; mais, ne voyant rien avancer, elles quitterent ma femme : depuis quinze jours, son ventre grossit prodigieusement; mais les extrémités ne sont point enflées.

J'assurai cet homme, que sa femme n'étoit nullement grosse, mais qu'étant sur le point

de perdre ses règles, il s'étoit formé une hydropisie de matrice, & qu'il s'agissoit d'évacuer les eaux. Voyant qu'il n'avoit pas envie de faire beaucoup de remedes, en attendant qu'il me fît voir sa femme, je lui ordonnai demi-once d'esprit de nître dulcifié, pour prendre à la dose de soixante gouttes chaque jour, dans une décoction de racine de genévrier. Au bout de six jours, cet homme vint m'informer que, le troisieme jour de l'usage de ce remede, sa femme avoit commencé à rendre de l'eau par la partie; que, jusqu'à ce jour, il comptoit qu'elle pouvoit avoir rendu trente-cinq pintes; que, dans quelques écoulemens, le pot de chambre n'avoit pas suffi; qu'il avoit été obligé de mettre un baquet sous elle, & que son ventre avoit diminué, à mesure qu'elle avoit rendu de l'eau. Je lui ordonnai le même remede. Environ dix jours après, il vint me dire qu'il avoit suivi mon ordonnance; que sa femme avoit rendu au moins encore quinze pintes d'eau; que maintenant le ventre étoit dans son état naturel, mais qu'elle sentoit une douleur & une pesanteur aux reins & aux aînes: il me pria de venir la voir. Je m'y transportai; & sur son rapport, je jugeai qu'il pouvoit y avoir des eaux infiltrées dans le tissu cellulaire des ligamens larges, des ronds & des ovaires. Pour dissiper ces eaux, & les re-

510 OBSERV. SUR UNE HYDROPISE.

mettre dans le torrent de la circulation, je lui ordonnai,

℞. *Tincturæ Antim. tartarificatæ*,
Essentiæ castorei, āā ʒ β.
Spiritus Salis ammon. anisati, ʒ ij.

à prendre, deux fois par jour, à la dose de soixante gouttes chaque fois, dans la décoc-tion suivante :

℞. *Hermadaï.* ʒ j.
Lign. sanct.
Rad. Asparag. āā ʒ β.
Polypod.
Liquirit. āā ʒ ij.
Sem. Anis.
Petroselin. āā ʒ j.

Elle en fit usage pendant trois semaines ; au bout desquelles je la purgeai avec la manne, le sel d'Epsom, & le séné. Elle se porte à présent très-bien ; elle a de belles couleurs ; mais elle n'est plus réglée.

OBSERV. II. *D'une Hydropisie anasarque, provenant d'un asthme invétéré.*

Au commencement du mois de Juin 1767, la femme du nommé *Bénédict Bafeler*, maître tailleur en cette ville, & voi-sine du sujet de l'observation précédente, vint me consulter sur la maladie de son mari, âgé de soixante-deux ans ou environ ; di-sant que son mari, asthmatique depuis trente

ET SUR UNE ANASARQUE. 511
 ans, avoit eu, depuis quelques années, les
 jambes enflées; que, sur les remedes qu'elle
 avoit employés, cette enflure s'étoit passée,
 mais que maintenant, malgré les remedes
 dont elle faisoit usage, & qui avoient pro-
 duit un bon effet ci-devant, l'enflure avoit
 gagné les cuisses, le bas-ventre, & s'éten-
 doit jusqu'à la poitrine.

Je lui donnai, le 10 Juin, un vin apé-
 ritif & purgatif, composé,

Rl. Rad. Apii,
Fœnic.
Petrofel. āā ʒ β.

Herbarum Cichor.
Endiv.
Fumar. āā m j.

Borrag.
Bugloss.
Cuscut.
Eupator.
Scolopendr. ver. āā m β.
Comar. Thym.
Epithym. āā ʒ β j.

Sem. Anis.
Fœnicul.
Cort. Cappar.
Tamarisc. āā ʒ ij.

Agar. opt. not.
Rhabarb. āā ʒ β.
Fol. Senn. ʒ vj.

J'ajoutai à un tiers de ces especes une once de sel d'Epſom , le faiſant infuſer avec une chopine d'eau bouillante , & le tenant , pendant douze heures , ſur des cendres chaudes ; puis je verſai deſſus trois chopines de bon vin blanc : le malade en but , matin & ſoir , un grand gobelet. Le 18 , la femme vint me dire que l'uſage de ce vin avoit fait uriner copieuſement , & qu'il avoit procuré deux à trois ſelles par jour ; elle me pria de lui donner encore un pot de ce vin. Le 26 , elle vint m'en demander un troiſieme. Le 6 Juillet , elle me pria de venir voir ſon mari. Je m'y tranſportai ; & je trouvai cet homme aſſis dans ſon lit , ayant peine à reſpirer , & fort enflé juſqu'à la poitrine : il n'y eut cependant aucun épanchement d'eau dans la capacité du bas-ventre. Voyant le malade prêt à étouffer , je réſolus de lui donner un prompt & efficace ſecours. La femme m'accompagna en ma maiſon , où je lui donnai deux phioles : dans l'une ſe trouvoient fix grains de tartre ſtiblé , (ce qui eſt , en cette ville ; double doſe ,) avec deux gros de ſyrop d'*Althæa* ; le tout délayé dans deux onces d'eau chaude. Dans la ſeconde , j'avois fondu avec de l'eau chaude deux gros de ſel de Seignette avec demi-once de ſyrop de coquelicot. J'ordonnai de lui donner , ſur le champ , l'émétique , & , une heure après qu'il auroit produit

duit son effet, d'avaler ce qui se trouvoit dans la seconde phiole.

Le surlendemain, la femme vint me dire que ces remèdes avoient purgé copieusement son mari par haut & par bas, qu'il s'étoit senti, le matin, fort foulagé, & qu'il pouvoit maintenant se lever de son lit, & se promener dans la maison. J'ordonnai de le faire sortir, pour respirer l'air libre dans les champs, matin & après midi, & qu'il devoit, une heure chaque fois, exposer ses jambes à l'ardeur du soleil, en y tournant successivement toutes les faces de ces extrémités. L'exécution de cette ordonnance produisit un si bon effet, que le gonflement diminua à vue d'œil : pour le dissiper entièrement, je le purgeai, le 15 Juillet, avec un gros de poudre de jalap & deux gros de sel de Seignette. Trois jours après cette purgation, le malade sentit son ventre si affaibli, & les extrémités inférieures si déflées, qu'elles paroissent dans l'état naturel; & il se remit au travail de son métier. Je lui ordonnai de prendre une bonne nourriture, de boire du vin rouge, de se promener une heure le matin, & autant le soir, ou après midi, & de se purger au moins tous les quinze jours : il m'opposa sa pauvreté; & je le quittai.

RÉFLEXIONS. Je suis porté à croire que l'insolation des parties œdémateuses, jointe

au mouvement du corps , a autant contribué à la guérison de cette maladie , que les remèdes que j'y ai employés. Les anciens n'avoient donc pas tort de regarder la chaleur du soleil comme un remède dans la médecine , & d'y exposer les parties qu'ils vouloient révivifier , y dissiper , ou en extraire des humeurs. Cette chaleur naturelle ouvre les pores , dissipe une partie de la lymphe , fait rentrer l'autre dans la circulation , réchauffe & donne du ressort aux vaisseaux. J'ai souvent ordonné avec succès , dans les rhumatismes , les fluxions , & même dans le mal de dent , d'exposer la partie affectée au soleil ; & il est constant que cette chaleur produit toujours un bon effet , si ces affections ne proviennent point de pléthore , & qu'elles soient simplement humorales.

OBSERVATION.

Sur un Fœtus monstrueux, de sept mois; par M. NOLLESON fils, ancien chirurgien aide-major des armées du roi en Allemagne, maître en chirurgie à Vitry-le-François.

La femme du nommé *Jouvenot*, manouvrier du fauxbourg de Frignecourt de cette ville , âgée d'environ trente ans , d'une

bonne constitution , & grosse de sept mois , sentit des douleurs pour accoucher , à la suite d'un exercice pénible , auquel elle s'étoit livrée pendant les derniers jours du mois de Septembre de l'année dernière. M^{me} Berry , matrone en cette ville , fut appelée , pour aider cette femme dans ses douleurs : elle y arriva ; & , sous peu de tems , elle termina l'accouchement bien disposé , dont le produit fut un enfant mâle monstrueux , lequel a vécu environ quinze ou vingt minutes , après avoir été ondoyé , suivant le rapport de l'accoucheuse qui , dans cette conjoncture , & par un mouvement naturel , & commun entre tous les hommes , n'eût rien de plus pressé que de soustraire aux yeux de la mere cet individu , pour lui éviter les révolutions dangereuses qui suivent naturellement , d'après de fortes sensations auxquelles elle eût été exposée , dans une telle occurrence , sans cette précaution. La matrone , de l'avis des parens , porta donc ce petit monstre chez elle , où elle me fit avertir de me transporter , pour examiner sa construction. Voici ce que j'y ai remarqué de singulier & d'extraordinaire.

Premièrement la face étoit posée horizontalement sur les épaules ; de manière que les muscles postérieurs de l'oreille externe sembloient être confondus avec le muscle deltoïde , le menton posant sur les

deux extrémités internes des clavicules ; le col paroissant tout-à-fait effacé ;

2^o Les fosses orbitaires étoient bien formées par le concours des os maxillaires, zygomatiques & coronal ; mais elles étoient situées sur les bosses frontales , à côté de l'épine coronale ; de sorte que l'apophyse nazale de l'os maxillaire , & l'angle supérieur du zygomatique , de chaque côté , étoient très-allongés. Les apophyses orbitaires internes & externes , & l'apophyse nazale , étoient formées comme à l'ordinaire ; & les arcades sourcilières bornoient supérieurement l'os coronal , lequel se trouvoit uni , par ses côtés , à un prolongement de la partie écailleuse des os temporaux ; les pariétaux manquoient totalement. L'occipital , par une construction particulière , se trouvoit aussi uni , des deux côtés , à un autre prolongement qui s'étoit fait , aux dépens de l'os temporal , postérieurement au-dessus de l'apophyse mastoïde. La protubérance , appelée *bosse occipitale* , manquoit avec la partie supérieure de cet os. Enfin la réunion de tous ces os irréguliers dans leur forme qui étoit fort éloignée de celle qu'ils ont coutume d'avoir , ne formoit , pour ainsi dire , que la base du crâne , en décrivant un bord circulaire fort uni , situé perpendiculairement sur le plan de la face.

3° Il partoît de ce bord osseux une membrane lisse, dure & compacte, laquelle s'étendoit en forme de sac vers le milieu des vertebres dorsales, pour loger une grande portion du cerveau & du cervelet, & paroissoit produite par le concours du péri-crâne & de la dure-mere;

4° Les anfractuosités du cerveau se faisoient remarquer à l'extérieur du sac membraneux, par des sillons bien sensibles;

5° Le cuir chevelu commençoit sur les arcades sourcilières, & s'étendoit, de chaque côté, le long des muscles trapèze & dentelé postérieur, pour donner accès au sac membraneux qui posoit immédiatement sur l'épine dorsale, sans aucune adhérence, & qui laissoit sur les tégumens de cette partie une impression qui ressembloit à une exulcération de la peau;

6° Le canal vertébral, depuis la première vertebre du col jusqu'aux lombes, décrivait une S renversée, posée obliquement : les vertebres cervicales faisoient saillie sous le sternum qui s'avançoit considérablement en devant; & les dorsales pousoient en dehors;

7° Enfin les viscères de la tête étoient aussi-bien conformés qu'ils le pouvoient être à l'âge de sept mois qu'avoit le fœtus, & relativement à la forme irrégulière des parties qui les contenoient;

Toutes les autres parties du corps de cet être monstrueux étoient fort bien proportionnées.

D'après ce détail, on ne peut douter un seul instant, que ce petit monstre ne soit l'effet de la bizarrerie de la nature; car la mere, qui l'a mis au monde, est très-bien constituée, & a les os du bassin bien conformés. De plus, la femme, qui a aidé l'accouchée dans ses douleurs, a remarqué que la matrice n'avoit été susceptible d'aucune déviation, ni sa dilatabilité gênée en aucune sorte, pendant l'accroissement de l'embryon : d'où l'on pourroit conclure, en examinant encore la promptitude de l'accouchement qui a été très-naturel, que la tête de ce petit corps n'a souffert aucune compression pendant la gestation, & qu'en conséquence, cette difformité monstrueuse doit être attribuée & rapportée tout-à-fait à la cause formatrice de cet individu.



HISTOIRE

D'un Polype utérin ; par M. DU MONCEAU, licencié en médecine de l'université de Louvain, médecin-pensionnaire de la ville & de l'hôpital militaire de Tournai.

Il est nécessaire de toucher les femmes qui ont des pertes de sang, & celles qui ont des pertes blanches habituelles. LEVRET, dans son *Mémoire sur les Polypes de la Matrice & du Vagin* ; Tom. III des *Mémoires de l'Acad. R. de Chirurgie*, pag. 538 & 539.

Ayant été mandé, le 2 Juin 1766, dans une ville étrangère, à trente-cinq lieues d'ici, pour y voir une dame religieuse, attaquée, depuis long-tems, d'une cardialgie chronique ; une autre dame du même couvent, âgée de trente-trois ans, me consulta, au moment du départ, pour une perte de sang habituelle qu'elle avoit depuis plus de deux ans ; elle me rapporta en gros les accidens qui avoient précédé cette hémorrhagie utérine, les symptômes qui l'accompagnoient, & les différens remèdes qu'on avoit employés. Je trouvai cette dame dans un état à faire tout craindre pour sa vie : le poulx étoit très-foible ; elle avoit un teint jaune, les yeux éteints, les lèvres & les gencives d'une pâleur extrême ; en un mot,

elle avoit les symptomes qui suivent les hémorrhagies excessives. N'étant pas, lorsqu'on me consultoit, dans un lieu (a) propre à apporter une attention suffisante, & à faire les réflexions qu'exigeoit une maladie aussi grave, je ne découvris point, & je ne soupçonnai même pas qu'un polype utérin en étoit la cause prochaine : d'ailleurs le rapport qu'on me fit en bref, étoit si compliqué, comme on le verra par le détail que je reçus le mois suivant, & qu'on trouvera ci-après, que je me bornai à prescrire à la malade la pierre de fougère préparée selon la pharmacopée de Baumé. J'attribuois la perte à un relâchement universel, mais spécialement des vaisseaux de la matrice.

Le 14 Juillet, Mad. de Sainte-Ald. pour qui j'avois été appelé, après m'avoir rendu compte de sa situation, m'écrivit ceci :
» Vous sçavez, Monsieur, que je m'inté-
» resse infiniment à ce qui regarde Mad. de
» Saint-Aug. pour qui vous avez eu la bonté
» de m'envoyer un remède : comme elle
» n'a pas pu elle-même vous expliquer sa
» situation, en voici le détail qu'elle avoit
» envoyé à Mad. sa sœur en Lorraine, qui

(a) C'étoit à la grille d'un parloir, où il y avoit sept à huit religieuses d'un côté ; & de l'autre, nous étions quatre hommes : le bruit étoit assez grand,

» a consulté pour elle. La réponse du médecin est sur le même papier : je suis curieuse de sçavoir comment vous la trouverez ; mais , pour elle , elle est bien résolue de s'en tenir à ce que vous lui avez ordonné : il y a dix jours qu'elle l'a commencé ; elle ne s'apperçoit encore de rien : il faut , sans doute , plus de tems à un remède , pour faire son effet. »

Détail de la Maladie de Mad. Saint-Aug.

Il y a sept ans & demi qu'elle eut une attaque de paralysie qui affecta la moitié gauche du corps : après lui avoir fait les remèdes ordinaires pour ces sortes de maux , la paralysie se fixa sur la jambe gauche qui est devenue insensible : on a fait usage des bains aromatiques qui ne lui ont fait aucun effet ; ensuite on l'a frottée avec des eaux spiritueuses qui lui ont rendu un peu de sentiment , mais qui ont retiré les nerfs considérablement. Les médecins , voyant le peu d'effet de ces remèdes , ont jugé nécessaire qu'elle allât aux eaux d'Aix-la-Chapelle : ces bains lui ont remis la jambe à l'égalité de l'autre , mais sans lui en rendre l'usage. Dix-sept mois après cette première attaque , elle en a eu une seconde sur le bras droit , accompagnée de douleur : on la conduisit aux eaux de Plombières , d'où elle revint parfaitement guérie en apparence. Environ six

mois après, elle ressentit de très-vives douleurs dans les reins, l'estomac & le ventre : il lui sembloit qu'on lui ferroit ces parties-là avec des cordes ; ce qui étoit suivi de rétentions d'urine les plus fortes (a).

Ces attaques lui ont duré jusqu'à quatorze jours consécutifs : ses douleurs ne lui laissoient qu'une heure ou deux, par jour, de relâche, après avoir uriné. Elle a été affligée de ces douleurs pendant dix-huit mois ; elle en avoit des attaques presque tous les quinze jours. Au bout de tems-là, la maladie a changé de face ; elle s'est métamorphosée en une espèce de catalepsie : elle sentoît au front, & sur-tout du côté gauche, un embarras & une pesanteur extrêmes ; de-là tous ses membres s'engourdissoient & demeuroient dans l'inaction, quoique flexibles. Le mouvement du cœur, du pouls & de la

(a) La rétention d'urine s'annonçoit, comme m'a mandé, depuis la guérison, Mad. de Saint-Aug. par une douleur très-aiguë à la région de la vessie : elle éprouvoit des envies très-fréquentes d'uriner, sans pouvoir le faire ; elle ne pouvoit rester assise que sur une chaise percée ; elle restoit dans cet état aux environs de douze heures : les douleurs qu'elle ressentoit, étoient inexprimables. Après ce tems écoulé, elle lâchoit quelques gouttes d'urine brûlante comme du feu ; ce sont ses propres termes : ensuite elle urinoit sans peine ; les paroxysmes revenoient toujours à la même heure, comme la fièvre.

respiration étoit comme dans l'état naturel : elle entendoit tout , & avoit le visage d'une personne endormie. Nos médecins n'ont trouvé d'autre remède , (tous les autres étant inutiles ,) que les saignées du pied , qui ont été réitérées jusqu'à seize fois en six semaines. Toutes les fois que les attaques lui reprenoient , (ce qui a duré deux ans ,) on a employé le même remède. Cette espèce de sommeil a fini par une perte de sang qui dure depuis deux ans sans interruption. Le sang qu'elle perd habituellement , est différent de celui de ses règles qui reviennent exactement. Le premier est très-vif : elle rend , par intervalles , de gros caillots semblables à de la chair crüe ; d'autres fois , le sang qu'elle rend , est noir ; & enfin , pendant plusieurs jours de suite , il ne vient que de l'eau pure , le linge étant seulement bordé de rouge , ou de couleur de bile : toutes ces évacuations sont prodigieuses pour la quantité. Depuis trois mois , elle ne rend que de l'eau pure : il lui paroît que ce sang sort au-dessus de l'aîne gauche , où cependant elle n'a nul embarras ni obstruction , mais de très-vives douleurs comme venant d'un endroit foible & irrité : cette douleur se fait sentir jusqu'au poulmon du même côté. Cette fâcheuse situation est accompagnée fréquemment de maux de cœur comme s'il nageoit dans l'eau , de fièvre , de dé-

goût, d'insomnie, d'altération, foiblesse & vomissement, l'estomac ne pouvant soutenir les fortifiants qu'on lui donne.

M. G. de F. médecin-consultant du feu roi Stanislas, ordonna, d'après ce rapport, l'usage des eaux de Spa pendant trois semaines, ensuite le régime laiteux l'espace de deux, & même trois mois. Il conseilloit de couper une chopine de lait de vache avec une chopine d'une infusion de squine, pour prendre, le matin, en trois fois; & , le soir, pour souper, le lait pur, recommandant de purger la malade, quand il en seroit besoin.

Je répondis qu'il falloit suivre le conseil de M. G. que j'approuvois. Le 26 Septembre, la dame infirmiere m'écrivit la Lettre suivante.

MONSIEUR,

» La vive confiance que vous m'avez
» inspirée, lorsque j'ai eu l'honneur de vous
» voir, m'engage à vous détailler la triste
» situation de notre mere Saint-Aug. Elle
» vous a parlé & à moi d'une perte; mais
» elle n'a pas ajouté la maniere dont elle lui
» a pris: il y a trois ans, aux environs, que
» cela lui est arrivé pour la premiere fois.
» Après avoir éprouvé les douleurs d'une
» rétention d'urine des plus fortes, & des
» efforts de vomir des plus violens, les con-

» duits ordinaires , par où le sang passe aux
 » personnes de notre sexe , se font ouverts
 » à y passer le poignet : c'est depuis cette
 » aventure extraordinaire , que le sang &
 » l'eau coulent abondamment alternative-
 » ment , sur-tout quand elle a quelques be-
 » soins naturels ; c'est pour lors que les
 » efforts qu'elle est obligée de faire , ou-
 » vrent la partie malade plus fort , & font
 » sortir le sang jusqu'à remplir la moitié d'un
 » pot à la fois. Il ne paroît pas que la vessie
 » souffre , puisque les urines suivent le cours
 » ordinaire sans nulle difficulté. J'oubliois de
 » vous dire que , lors de ces grands acci-
 » dens , elle est comme anéantie & prête à
 » expirer : elle souffre sur-tout du côté de
 » cette partie qui est près du fondement , ce
 » dernier ne souffrant aucune douleur ; &
 » c'est de ce côté que vient la plus grande
 » abondance de sang , c'est-à-dire du côté
 » des reins. Le lait qu'elle prend depuis
 » huit jours , l'ayant resserrée , lui occa-
 » sionne de plus grands accidens , malgré
 » les lavemens qu'elle a pris , pour les em-
 » pêcher. Elle n'a aucune descente : est-ce
 » relâchement ? Est-ce quelque vaisseau
 » cassé ? Ayez la bonté de me mander ce
 » que vous pensez , & quel remède lui con-
 » viendra ? »

» P. S. Ayez la bonté , Monsieur , de
 » faire attention que tous les remèdes astring-

» gens augmentent de beaucoup cette incom-
» modité ; & tous les remèdes, qui d'ailleurs
» lui font du bien aux autres parties du corps,
» deviennent inutiles pour cette infirmité
» qui, par ses redoublemens, empêche l'effet
» qu'ils produiroient ; de sorte qu'après avoir
» éprouvé un mieux, tout se trouve ren-
» versé en un moment ; c'est toujours à re-
» commencer. »

Voici la réponse que je fis à cette Lettre :

M A D A M E ,

Pour correspondre à la confiance que vous me faites l'honneur de m'accorder, j'ai lu votre Lettre très-attentivement, & j'ai relu le détail de la maladie de Mad. de Saint-Aug. que m'envoya, au mois de Juillet, Mad. de Sainte-Ald. Quoique l'un & l'autre soient bien expliqués, je ne puis prononcer pertinemment sur le diagnostic de cette maladie grave : il me faut un rapport ultérieur ; & , pour l'avoir comme je le demande, il faut que la malade se soumette à la visite d'un chirurgien expert & versé dans l'anatomie : un bon accoucheur seroit préférable à tout autre. Il est important, pour la guérison de cette dame, de reconnoître l'état des parties malades : c'est par le toucher qu'on parviendra à cette connoissance. Cette proposition révoltera, sans doute, sa pudeur : il faudra pourtant vaincre toute

répugnance, si l'on veut qu'on porte un secours efficace, car, sans un examen exact du vagin & de la matrice, on ne marchera qu'à tâtons dans le cas présent. Si Mad. de Saint-Aug. veut bien se laisser visiter, je l'y exhorte très-fort, & je pense même qu'elle y est obligée, le chirurgien examinera s'il n'y a pas un polype utérin de la première espèce, ou s'il n'y a pas un cancer. L'hémorrhagie & l'écoulement séreux me font soupçonner le premier de ces accidenis. Il seroit à souhaiter que le chirurgien, qui sera mandé, eût lu le *Traité des Polypes de M. Levret*, célèbre chirurgien de Paris, & les observations que le même auteur a données sur la même matiere, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*. Si c'est un polype, Mad. de Saint-Aug. peut compter qu'on la guérira : il est donc de toute nécessité qu'elle se laisse visiter. Tâchez, Madame, de concert avec Mad. la prieure, de la résoudre à cela : il y va de la vie ; ce motif me paroît assez puissant pour se soumettre à ce que l'art exige. Si j'étois sur les lieux, il n'en faudroit pas d'autre que moi, pour s'assurer de la nature du mal : je regrette de n'avoir pas eu cette idée, étant à C.

Ce que j'avois prévu, arriva : on eut toutes les peines du monde à déterminer Mad. de Saint-Aug. à se laisser visiter. Je ne rapporterai point toutes les Lettres qui furent

écrites de part & d'autre à ce sujet ; je me contenterai d'observer que , pour me mettre en état de juger moi-même de la nature de la maladie , on me fit part de quelques circonstances qui avoient échappé dans les relations qu'on m'en avoit données. *Elle ne ressent cette perte, me mandoit-on dans une Lettre, que lorsqu'elle fait quelques efforts, comme de parler avec action ; mais c'est sur-tout lorsqu'elle a quelques besoins naturels, que vient la plus grande abondance. Elle ne sent aucune douleur dans la partie malade, que celle que lui cause l'épuisement ; elle sent tous ces endroits & les reins comme quelque chose qui est épuisé, & qui la délaisse ; &, dans une autre Lettre : Son incommodité n'a ni augmenté ni diminué, depuis qu'elle lui a pris. Elle ressent, de tems en tems, des feux le long du dos, de la poitrine, & sur-tout dans le creux de l'estomac, même dans le bas-ventre. Enfin, dans une Lettre datée du 30 Décembre, mad. l'infirmiere me mandoit : J'ai fait inutilement tout ceque j'ai pu, hier au soir, pour séparer, avec un bâton, une espece de gros morceau de chair qu'elle a rendu, & filandré, comme une peau épaisse à-peu-près comme du chamois, sans pouvoir en venir à bout.*

La famille de la malade, ayant appris son état, se rendit à son couvent, & la détermina enfin à se laisser voir par M. Keck, chirurgien.

Chirurgien-major du régiment d'Epting ,
qui , la visite faite , me fit l'honneur de
m'écrire la lettre suivante :

*LETTRE de M. KECK, chirurgien-major
du régiment d'Epting, datée du 30 Dé-
cembre.*

» Il y a environ quinze jours que je fus
» appelé pour voir une religieuse du
» incommodée , depuis plusieurs années ,
» de pertes de sang , accompagnées de plu-
» sieurs autres accidens , dont on vous a
» envoyé le détail , pour vous consulter sur
» son état. J'ai eu l'honneur de voir votre
» réponse : votre soupçon sur un polype de
» la matrice étoit très-fondé , suivant toute
» apparence. »

» J'ai touché madame , à ma première
» visite ; j'ai trouvé , avec le bout de mon
» doigt , un corps très-dur , & fort tendu ,
» que je prenois , le premier moment , pour
» la matrice squirrheuse ; mais , n'ayant pas
» pu trouver l'orifice de la matrice , j'ai
» changé de sentiment ; & je ne doutai plus
» de l'existence d'un polype renfermé , en
» plus grande partie , dans la matrice : ne
» pouvant rien dire de certain , je me suis
» contenté de prescrire à madame un ré-
» gime humectant , une tisane legere , des
» injections émollientes , & du mouvement ,

» pour faire descendre la tumeur ou polype. »

» Le 27 Décembre, j'ai touché ma-
» dame pour la seconde fois; j'ai trouvé une
» tumeur, suivant toute apparence, poly-
» peuse, fort dure, & grosse comme la
» tête d'un enfant de six ou sept mois,
» descendue jusqu'aux grandes lèvres, de
» figure pyriforme, qui a un pédicule assez
» gros : la tumeur me permettoit de faire le
» tour entr'elle & les parois internes du va-
» gin, aussi haut que mon doigt pouvoit
» aller; mais il m'étoit impossible d'attein-
» dre l'orifice de la matrice, pour recon-
» noître son état : j'espère, dans quelques
» jours d'ici, en continuant les injections,
» que la masse se précipitera davantage; ce
» qui me donnera plus de facilité de recon-
» noître son pédicule, de même que l'ori-
» fice de la matrice : alors, étant bien cer-
» tain du caractère polypeux, il ne me reste
» d'autre moyen que la ligature, suivant la
» méthode de M. Levret, sauf votre meil-
» leur avis. Depuis douze jours, madame
» n'a eu aucune perte de sang; mais elle a
» eu un écoulement continuel d'une séro-
» sité rougeâtre, & d'autre fois lymphati-
» que, occasionné, comme je crois, par
» l'étranglement de quelques vaisseaux lym-
» phatiques, devenus variqueux. »

R É P O N S E du 7 Janvier 1767 ;
à M. K E C K.

La découverte que vous avez faite d'un sarcôme, ou polype utérin, chez Mad. de Saint-Aug. démontré la nécessité qu'il y avoit de visiter cette damé : sans doute qu'on ne peut la guérir, sans l'extirpation de cette tumeur : elle est indispensable. Le moyen qui me paroît préférable, pour faire cette opération, est la ligature du pédicule, faite à la méthode de M. Levret, comme vous dites fort bien ; mais je vous conseille d'adopter la dernière qu'il a imaginée, & que vous trouverez décrite dans le troisième tome de l'Académie de Chirurgie : elle est beaucoup plus simple & plus facile, de l'aveu même de l'auteur. Il nous en démontra le manuel dans un cours d'accouchemens, que je fis sous lui en 1755. . . . Il faut voir la description de cette méthode dans l'article v du *Mémoire de M. Levret, sur les Polypes de la Matrice & du Vagin*. Je vous conseille très-fort de lire cet intéressant Mémoire, avant de procéder à l'opération de la religieuse en question : vous y puiserez de nouvelles lumières qui ne se trouvent pas dans l'ouvrage que cet auteur mit au jour en 1749. Je vous dirai même franchement que le cas est assez grave pour demander un adjoint, malgré les talens que vous avez :

vous sçavez comme moi, Monsieur, que ; dans notre art , il faut , autant qu'il est possible , mettre notre réputation à l'abri de tout reproche , & du mauvais succès qui peut survenir , malgré la nécessité d'opérer , & toute la dextérité & la prudence avec lesquelles on opere.

Comme vous êtes sur les lieux , vous pouvez juger si la nécessité d'opérer est urgente : le dépérissement de la malade , occasionné par des pertes de sang continuelles , semble l'indiquer. Ce sarcôme , ou plus probablement ce polype , date depuis longtemps : il faut remonter plus haut qu'à l'époque de l'hémorrhagie. La rétention d'urine , que cette religieuse essuya , il y a quelques années , fut vraisemblablement produite par la tumeur ; & l'hémorrhagie n'a commencé probablement que lorsqu'elle fut étranglée par l'orifice interne de la matrice qu'elle avoit franchi. Vous m'obligerez beaucoup de me mander la conduite que vous tiendrez dans le traitement de cette maladie chirurgicale.

Quelque tems après , je reçus de M. Keck la Lettre suivante.

» Notre malade va au mieux. Après
» avoir reçu votre Lettre , je l'ai préparée
» par un léger minoratif ; & , pendant l'es-
» pace de dix jours , elle a pris une eau de
» poulet , jointe à un peu de riz. Le jour

» avant l'opération , elle a été repurgée
 » avec quelques onces de manne ; le matin
 » de l'opération , par un lavement. J'ai pra-
 » tiqué la dernière méthode de M. Levret ,
 » que j'ai eu en vue , dès le premier mo-
 » ment que je fus certain de l'existence d'un
 » polype , quoique muni , depuis plusieurs
 » années , de tous les autres instrumens que
 » M. Levret a rendu publics dans son Traité :
 » cependant le hazard a voulu que le fil d'ar-
 » gent s'est cassé deux fois , malgré toutes
 » les précautions que je prenois , pour le
 » bien ferrer ; accident que j'attribue , ou
 » à la nonchalance des orfèvres de pro-
 » vince , qui servent très - mal , ou à leur
 » tromperie , m'ayant donné peut-être du
 » fil d'argent qui n'étoit pas de coupelle , &
 » détrem pé comme il faut. La troisième
 » fois , je me suis servi d'un cordonnet de
 » soie , avec lequel j'ai entouré le fil d'ar-
 » gent que j'ai fait passer ensemble dans les
 » deux tuyaux d'argent , destinés pour faire
 » l'anse & la torsion ; mais , au lieu de tordre ,
 » j'ai fait passer les deux bouts du cordonnet
 » & fil d'argent à l'entour d'un petit cylin-
 » dre de bois , que je faisois tourner en-
 » tre deux piliers d'argent , soudés aux fon-
 » des , & que j'arrêtois , avec un cordonnet
 » de soie , aux deux anneaux de l'instrument.
 » Cette façon m'a très - bien réussi : en le
 » serrant matin & soir , j'ai trouvé , le 8 , au

» soir , la ligature libre ; & , le 9 , au matin ;
» par le moyen d'une grosse aiguille enfilée
» d'un ruban que je passai au travers d'un
» bout du polype , qui se présentoit , après
» quelques efforts que la malade fit , pour le
» faire sortir , je le tirai à moi ; & insensible-
» ment je le délogeai de son ancienne de-
» meure. Il pesoit deux livres neuf onces
» & treize grains ; il avoit une figure ovale ,
» oblongue , un peu applatie ; ce qui l'em-
» pêchoit de sortir du vagin , s'étant toujours
» présenté par la partie applatie , & , pour
» ainsi dire , en travers. Le 6 , 7 & 8 de
» Février , la malade eut une forte fièvre
» avec délire , précédée d'un léger frisson
» qui se terminoit toujours vers le matin ;
» fièvre qui , sans contredit , étoit occasion-
» née par la matiere putride (a) qui s'est re-
» pompée dans la masse du sang , malgré
» les injections de fleurs de sureau , animées
» avec un peu d'esprit-de-vin camphré , réi-
» térées presque à toute heure , & des bols
» de camphre qu'elle prenoit toutes les six
» heures. Depuis la dernière ligature , la
» malade n'a perdu ni sang ni sérosité qui
» étoient très-abondans auparavant : elle en
» a perdu jusqu'à deux pots par jour ; & , de-

(a) Ne pourroit-on pas faire remarquer à M. Keck , que c'étoit plutôt la fièvre de suppuration , qu'une fièvre occasionnée par la résorption des sucs putrides ?

» puis la sortie du polype , tous les accidens
 » ont disparu. Madame ressent des foiblesses
 » dans ses membres , des maux d'estomac
 » de tems en tems. Je l'ai purgée deux fois
 » depuis , avec quelques onces de manne &
 » les tamarins : elle fait usage , matin & soir ,
 » d'un bouillon de veau avec bourrache ,
 » buglosse , sanicle , racines de chicorée , de
 » patience sauvage , & sel de Glauber. On
 » continue les injections détersives. J'espere
 » qu'elle se rétablira peu-à-peu ; de façon
 » qu'il ne lui restera aucune de ses anciennes
 » incommodités. A l'égard du polype , je
 » l'ai ouvert : il étoit recouvert d'une mem-
 » brane d'un tissu très-ferré , de l'épaisseur
 » d'une ligne , garnie extérieurement d'une
 » quantité de vaisseaux variqueux , dont quel-
 » ques-uns avoient le diametre d'une plume
 » à écrire : l'intérieur étoit d'une substance
 » cotonneuse , remplie d'un sang très-noir ,
 » & ressembloit assez à l'intérieur de la rate
 » de l'homme ; son pédicule avoit à-peu-
 » près la grosseur d'un doigt : il y passoit
 » deux arteres & une veine ; mais il y a ap-
 »arence qu'il étoit diminué par son dégor-
 » gement , de même que le polype , qui étoit
 » fort flétri , & qui ci-devant étoit très-dur.
 » Le polype étoit bien , sans exagérer , de la
 » grosseur de la tête d'un enfant de huit
 » mois. »

Je répondis, quelques jours après, à cette Lettre.

J'ai l'honneur de vous féliciter sur l'heureux succès de votre opération, sur la dextérité avec laquelle vous l'avez pratiquée, & sur la conduite que vous avez tenue avant, pendant & après l'opération de ce polype utérin ; je vous suis obligé du détail que vous m'en avez donné : le stratagème auquel vous avez eu recours, pour parer à la mauvaise qualité du fil d'argent, mérite des éloges. J'en informerai M. Levret ; & je lui ferai part, en même tems, de l'addition que vous avez faite à son instrument. J'ai toujours observé que la nécessité rend les hommes plus industrieux. Cette cure vous fait honneur : je vous réitere mon compliment.

Dans une Lettre que m'écrivit Mad. de Sainte-Ald. le 10 Mars, elle me dit « que » M. Keck a fait part de ma réponse à Mad. » de Saint-Aug. qui va toujours bien, excepté ses forces qui reviennent bien lentement : il lui fait prendre, poursuit-elle, » présentement des bouillons avec du quina » quina ; ensuite il compte lui faire prendre » le petit-lait avec la fumeterre, & puis les » eaux de Spa. Elle m'a prié de vous faire » ce petit détail, afin de voir si vous » prouverez tout cela : les bouillons qu'elle

» prend actuellement, lui font du bien. »
 : Je répondis à cet article, que j'approuvois le plan curatif de M. Keck, mais que je préférerois de donner le quinquina en opiat, ou infusé dans du vin rouge, & que Mad. de Saint-Aug. récupéreroit ses forces avec le tems, & moyennant des alimens nourrissans, & de facile digestion.

Au mois d'Avril, j'eus l'honneur d'écrire à M. Levret, en lui envoyant une copie des Lettres qui ont trait à l'histoire du polype utérin, extirpé chez la religieuse en question : je lui mandai, en même tems, que je me propoisois de publier cette observation, quand le loisir me le permettroit : il m'honora de la réponse suivante.

» Je suis des plus sensibles à l'honneur de
 » votre souvenir, à la généreuse façon de
 » penser sur mes productions, & à la peine
 » que vous avez bien voulu prendre, non-
 » seulement de me faire part de la réussite
 » que vos sages conseils ont procurée, tant
 » à M. Keck, qu'à la malade qui fait le
 » sujet de l'observation qui en est l'objet ;
 » mais aussi de l'histoire chronologique de
 » tout ce qui s'est passé depuis le moment où
 » vous avez vu cette malade, jusqu'à celui
 » dont vous en avez reçu les dernières nou-
 » velles, & du dessein de l'instrument qui a
 » servi à faire la ligature du polype utérin
 » dont il est mention. »

» Si je vous dois des remercemens pour
» toutes ces attentions, je dois aussi des
» éloges à M. Keck, tant sur son adoption
» de divers moyens que j'ai déjà mis au jour
» plusieurs fois, pour la ligature des po-
» lypes, mais aussi sur la fécondité de son
» génie, pour éviter que le fil d'argent, qui
» s'étoit rompu à deux reprises différentes,
» ne se cassât une troisième fois; & enfin,
» sur la générosité qu'a M. Keck de faire
» part de l'addition qu'il a fait au double
» tuyau de mon invention: je vous supplie
» de lui faire sçavoir ma façon de penser
» sur son compte, & pour le payer de re-
» tour, de lui communiquer ce qui suit.»

» Vous avez pu voir dans mon Mé-
» moire, imprimé dans la troisième Col-
» lection de ceux de notre académie, qu'il
» m'est arrivé une fois que le fil d'argent
» s'est cassé, quoique je fusse bien sûr de sa
» bonté; il est vrai que j'en soupçonnai la
» cause. Peu de tems après, j'eus occasion
» de vérifier si mes soupçons étoient bien
» fondés. Mais une autre cause me pro-
» duisit le même effet: cette cause étoit
» la forte & réitérée torsion du fil, que je
» fus obligé de faire sous quinze jours,
» pour étrangler totalement un pédicule de
» polype utérin, qui se trouva être très-gros
» & fort dur: alors je sentis la nécessité de
» me mettre dorénavant à l'abri de cet

» inconvénient ; & pour y parvenir , je
 » fis le changement suivant à mes tuyaux :
 » il y en a un qui a huit pouces de long
 » comme mes précédens , & l'autre n'en
 » a que sept ; le plus court glisse à coulisse
 » sur le plus long : celui-ci est formé en
 » larme pleine par son extrémité supérieure ,
 » & percé obliquement & latéralement en
 » ovale du côté de la coulisse , mais très-
 » près de la larme ; l'autre tuyau est percé
 » par le bout comme mes anciens : je dé-
 » termine à volonté la grandeur de l'anse
 » entre ces deux ouvertures ; & lorsque
 » j'ai embrassé le pédicule du polype de la
 » façon dite dans mon Mémoire , je fais
 » la torsion latérale à l'ordinaire ; mais alors
 » un des chefs de l'anse de la ligature se
 » tourne autour du bout du grand tuyau ,
 » entre les deux ouvertures susdites , comme
 » autour d'une bobine ; ce qui remplit très-
 » simplement l'action du tourniquet ajouté
 » par M. Keck. A l'égard de la coulisse &
 » & des pièces de ponce qui sont à l'extré-
 » mité inférieure de chacun de mes nou-
 » veaux tuyaux , le tout me sert quelque-
 » fois à serrer un nœud simple , & à le fixer ,
 » lorsqu'au lieu de fil d'argent , je juge qu'un
 » cordonnnet me sera plus utile. Je me pro-
 » pose de mettre cette correction au jour
 » dans quelque tems , & alors je ferai vo-
 » lontiers mention de celle de M. Keck ,

» si vous l'avez rendue publique commé
» vous me le marquez. »

» Quant au cordonnet dont M. Keck a
» entouré le fil d'argent, sans doute de
» crainte que celui-ci ne vînt à casser de
» nouveau par quelque accident imprévu,
» je le trouve superflu : d'ailleurs il doit
» rendre sa préparation difficile en ôtant le
» lisse du fil d'argent, puisqu'il ne peut man-
» quer d'y ajouter des aspérités, par les
» pas-de-visse qu'il forme dessus. »

Le 5 Juin Mad. de Sainte-Ald. m'annonçant que sa santé étoit meilleure, ajoûta que Mad. de Saint-Aug. étoit tout au mieux, & qu'elle se dispoisoit à prendre les eaux de Spa, qu'elle ne cessoit de lui parler de l'obligation qu'elle m'avoit, que sans moi, jamais on n'auroit connu son mal.

Voilà une narration exacte de tout ce qui s'est passé depuis mon voyage de C. J'aurois souhaité la rendre moins longue ; mais j'ai crainé qu'en supprimant les lettres & les réponses faites, touchant la maladie de Mad. de Saint-Aug. je n'eusse omis quelques circonstances nécessaires à l'éclaircissement du cas présent ; car en fait d'histoire de maladie, je pense qu'il faut rapporter jusqu'aux détails les plus minutieux.

La célérité de la guérison du polype de notre religieuse, qui est tombé le septieme

jour de l'opération, sert à confirmer l'affertion de M. Levret, qui avance, pag. 581, n^o 3, que sa nouvelle méthode a l'avantage de procurer beaucoup plus promptement la chute des tumeurs polypeuses, quoiqu'entièrement renfermées dans le vagin.

La rétention d'urine qu'a souffert la religieuse de C. & les stranguries & ischuries qu'ont éprouvées les femmes qui font le sujet des Observations III, IV, VI, VII, X, XVIII, XXIV, XXV & XXX, rapportées dans le Mémoire de M. Levret, (a) me font ajouter au précepte de cet auteur, celui-ci : *Il est nécessaire de toucher les femmes qui ont des rétentions d'urine, ou des difficultés d'uriner.*

Une circonstance encore à observer dans le cas que j'ai rapporté, c'est qu'on distinguoit le flux menstruel de la perte de sang habituelle : remarque que je n'ai trouvée que dans l'observation XXII, où on fait

(a) Voyez aussi les Observations rapportées au Journ. de Méd. tom. xx, p. 246; tom. xxj, p. 442 & 526; tom. xxv, pag. 364. Voyez encore la Dissertation de M. Berhens, soutenue, à Wirtemberg, au mois d'Avril 1718, & rapportée dans le tom. ij de la Collection des Thèses médico-chirurg. de M. le baron de HALLER, pag. 179; traduct. françoise.

§41 HISTOIRE D'UN POLYPE UTÉRIN:

observer que les règles ne s'étoient point dérangées pendant le cours de la maladie, qui dura cinq ans. La femme dont parle M. Martin au Journal de Méd. tom. xx, pag. 246 & suiv. avoit toujours été aussi bien réglée. ~

La paralysie & la catalepsie qui ont précédé la rétention d'urine, & l'hémorrhagie, chez la religieuse de C. n'ayant aucun rapport avec l'existence du corps étranger, quelconque dans la matrice, ne pourroit-on pas soupçonner que quelque humeur viciée dans le sang, après avoir produit successivement ces divers accidens selon les différens sièges qu'elle a occupés, s'est fixée à la matrice, & a produit cette excroissance polypeuse? (a)

(a) Pour connoître comment se forme le polype, on peut consulter l'article qui traite du sarcôme de la matrice, dans le *Traité des Maladies des Femmes* de M. ASTRUC; la *Chirurgie complétée des Modernes*, tom. ij, pag. 3; & le *Dictionnaire Encyclopédique*, au mot POLYPE DE LA MATRICE.



L E T T R E

De M. COULOM, D. médecin de Versailles, au sujet d'une Luxation de la Cuisse, réduite sans le secours des machines.

A Versailles, le 8 Juin 1768.

En lisant, Monsieur, votre Journal de ce mois, j'ai remarqué, page 544, que l'on voudroit semer des doutes relativement à une réduction de luxation opérée, il y a environ un an, sans le secours des machines, sur une fille résidente à Bailly, Grand-Parc de Versailles. Je n'entreprends point ici d'entrer en lice sur le fonds de la matiere, encore moins d'apprécier les opinions respectives ; c'est du tems, c'est d'une longue expérience que dépend la possibilité de se fixer au succès plus ou moins reconnu d'une méthode quelconque : jusques-là, tout sujet de critique me semble prématuré, pour ne pas dire déplacé, & n'être qu'un vain essai où le brillant de l'esprit a plus de part, que la solidité du raisonnement, appuyé sur une suite d'effets notoires.

Je suis partisan du vrai, & je verrai toujours avec regret qu'on s'en éloigne ; c'est aussi par le même motif que je crois ne pouvoir me dispenser de vous développer ce qui est à ma connoissance, touchant la luxa-

tion dont j'ai déjà parlé au commencement de ma lettre.

L'année dernière, au mois de Juillet, j'étois au village de Bailly, où j'avois été appelé pour des maladies épidémiques qui régnoient alors dans cet endroit ; j'eus occasion de me trouver chez M. de Caterby, huissier du cabinet du roi : l'on m'y fit voir une fille âgée de près de quatre-vingt-six ans, qui venoit de subir la réduction de l'os de la cuisse droite, que l'on me dit avoir été luxé durant quatorze à quinze jours.

Toutes les personnes qui avoient été présentes à l'opération de cette réduction, m'assurèrent qu'avant qu'il eût été question d'y procéder, ils avoient vu la partie malade plus courte que l'autre, de quatre travers de doigt, & le bout du pied tourné en dedans ; que ce fut dans cet état que l'on eût recours à M. Gauthier, chirurgien-major des cheveaux legers, homme dont je connois particulièrement la candeur, & auquel on ne sçauroit d'ailleurs refuser d'être versé supérieurement dans son art, depuis trente ans qu'il l'exerce avec distinction. Ce praticien habile parvint au point de la réduction ; & l'on m'assura de plus qu'il n'y avoit employé aucune des machines attachées à l'ancienne méthode.

Ce que je puis avancer là-dessus avec certitude,

certitude ; c'est d'avoir vu & trouvé d'égale longueur les deux membres de la malade : il est vrai qu'à l'article réduit, je reconnus encore un peu de gonflement pâteux, & de la foiblesse, la malade agissant néanmoins, & se soutenant, quoiqu'à l'aide d'une béquille ; mais je dois dire aussi que son grand âge, & une douleur rhumatismale, dont elle m'avoua que le membre luxé étoit affecté plusieurs années avant l'accident, sont de ces obstacles que ni la nature ni l'art ne permettent que rarement de surmonter.

Au surplus, Monsieur, je ne fais ici que rendre hommage à la vérité, touchant la réduction agitée ; nul esprit de parti ne m'y engage : toute ame désintéressée se porte d'elle-même à éclairer le public sur l'affertion d'une garantie hazardée, & capable de faire prendre le change ; j'ajoute que, dans l'espece présente, le suffrage, & le mérite des personnages cités ne peuvent que mal-à-propos être compromis, sur-tout par l'affectation avec laquelle on les fait paroître sur la scène, pour attester un fait qu'ils n'ont ni vu ni suivi dans son principe. Je me fais un devoir de vous en prévenir, afin de vous mettre à portée d'en faire usage dans vos Journaux suivans.

J'ai l'honneur d'être, &c.



L E T T R E

*De M. DESFORGES , curé de Bailly , sur
le même sujet.*

A Bailly , le 18 Juin 1768.

J'ai toujours fait profession , Monsieur , de dire la vérité ; elle devrait être dans la bouche de tous les hommes : ils devraient se dépouiller de cet intérêt personnel , qu'on peut appeller jalousie de métier , qui souvent fait perdre le mérite d'être utile , par la secrète envie qu'on fait entrevoir de détruire la vérité des faits , de contredire & censurer ceux dont on craint les talens. M. Aubrai dans ses Réflexions sur l'usage des lacs & des machines pour la réduction des luxations, Journal de Juin 1768 , p. 554, voudroit jeter du louche sur les observations de M. Gauthier , & révoque en doute l'opération faite par cet artiste sur la demoiselle Bertaud. M. Marrigues est son garant. Sur quoi est appuyée cette garantie ? *Sur le rapport du chirurgien de Bailly , dit M. Marrigues dans sa lettre à M. Aubray , qui étoit présent à cette réduction , & qui a assuré que cette réduction n'étoit rien moins que véritable. La malade , après cette réduction , n'a pu se soutenir sur la jambe ;*

Et au mois de Décembre, elle marchoit encore avec des béquilles.

Le témoignage du chirurgien de Bailly doit-il être ici le motif sûr d'une garantie ? Il atteste avoir été présent à la réduction ; & il assure qu'elle n'est pas véritable, c'est-à-dire qu'il a vu ce qui n'étoit point. Je n'ai pas des yeux si fins : j'ai vu la malade, dès le lendemain de sa chute ; on m'avoit prié d'y passer : je la trouvai couchée sur le dos, souffrant des douleurs considérables, & ne pouvant faire aucun mouvement de sa jambe & de sa cuisse ; je l'interrogeai, & je soupçonnai par ses réponses, plus sûrement que par celles du chirurgien, qu'il y avoit un déboitement ou luxation. Comme il faut que chacun se mêle de son métier, je crus prudemment devoir m'en tenir à la décision d'un maître de l'art, comme j'aurois souhaité qu'on s'en tint à ma décision en fait de morale : je continuai de voir la malade, & je conseillai d'appeler M. Gautier, dont la réputation & l'expérience consommée sont à l'épreuve de toute censure. Il ne fut appelé que le dix-septième jour. Il vint, & vit, avec le chirurgien de Bailly, que la jambe de la malade étoit plus courte que l'autre d'environ quatre doigts ; ce dernier en convint, & me le dit : le lendemain, la malade me dit qu'elle avoit beaucoup souffert dans l'opération : depuis, elle m'a

avoué qu'elle avoit eu du soulagement les jours qui l'ont suivie ; avant, elle ne pouvoit être remuée sans de grandes douleurs : depuis, on l'a levée : je l'ai vu marcher dans un corridor ; elle a descendu, s'est promenée dans le jardin, il est vrai, avec des béquilles, & des douleurs.

Ce sont ces béquilles qui tiennent au cœur du chirurgien de Bailly, & par lesquelles il prétend prouver qu'il n'y avoit point de luxation, par conséquent, aucune réduction. Qu'y avoit il donc ? Pourquoi ne dit-il pas où étoit la maladie, & quelle elle étoit ? Il l'a vue pendant dix-sept jours ; il la pansoit soir & matin ; au bout de ce tems, il desireroit qu'on fît venir M. Gauthier. Il est témoin du raccourcissement d'une des jambes ; il aide à l'opération : les deux jambes deviennent égales en sa présence ; que signifie cela ? Je laisse aux personnes de l'art à en juger. Quoi de plus possible que des luxations négligées deviennent incurables ? Ici c'est un sujet de plus de quatre-vingt ans : on attend dix-sept jours pour consulter ; & pendant ce laps de tems, le chirurgien de Bailly n'a pu s'appercevoir que d'un refoulement de nerfs. L'os sorti de sa cavité, ne pouvoit-il pas, pendant ce tems, se gonfler ; la cavité se remplir ? Alors la réduction se fait imparfaitement : elle subsiste telle qu'elle est, tant que le malade reste tran-

quille ; mais lorsqu'il veut se lever , & marcher , la tête de l'os glisse , & revient dans son premier état. Dans un sujet âgé , les liqueurs n'ont plus la même action ; la machine ne se soutient qu'en déclinant ; il ne se fait plus d'accroissement , & les pertes ne se réparent que très-difficilement.

Je suis très-persuadé qu'il y a eu chez la demoiselle Bertaud une luxation ; les symptômes l'ont annoncé ; que la réduction s'est faite , l'uniformité des jambes l'a démontré ; mais elle n'a été que momentanée , parce qu'elle a été faite trop tard , & que ce sujet est trop âgé : cependant on devoit la tenter.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E

*De M. MARRIGUES , maître en chirurgie
à Versailles , sur le même sujet.*

Du 12 Juillet 1768.

MONSIEUR,

En lisant le Journal de médecine du mois de Juin dernier , j'ai trouvé à la suite des Réflexions de M. Aubrai sur l'usage des machines , pour la réduction des luxations , l'Extrait d'une Lettre en réponse à une d'un de mes amis , qui m'avoit fait part de ses

M m iij

remarques, & demandé mon avis sur la dispute élevée entre MM. *Aubrai* & *Portal*, dans lequel M. *Aubrai* me rend garant d'un fait, dont il a dû lire dans ma Lettre, qu'on lui a communiquée sans ma participation, que les circonstances de ce fait qu'il y rappelle, ne m'étoient connues que par la relation du chirurgien dénommé. Je n'ai, en effet, exposé à mon ami, qui me demandoit quelques détails à ce sujet, que les doutes du chirurgien présent à l'opération, sans avoir garanti la moindre chose du succès qui s'en est suivi; ne garantissant ordinairement que ce que je vois. Je ne puis donc approuver M. *Aubrai* d'avoir arrangé à son gré un passage de ma Lettre, pour s'en servir contre son adversaire, attendu qu'il peut faire naître à l'auteur du fait dont il s'agit, le préjugé de croire que je révoque ce fait en doute, ce dont je n'ai nulle intention. Pour détruire ce même préjugé, je vous prie d'insérer dans votre prochain Journal ce que j'ai l'honneur de vous adresser.

J'ai l'honneur d'être, &c.



Q U E S T I O N
M É D I C O - C H I R U R G I C A L E

*A l'occasion d'une Hydropisie ascite ; par
M. RENARD, D. M. à la Fere.*

*Sacra sacris hominibus communicanda ; profanis
verò nefas priusquàm scientiæ mysteriis sint initiati.*

Une demoiselle âgée d'environ trente ans , d'un tempérament foible & délicat , prend environ une douzaine de bains tièdes , selon sa coutume depuis , quelques années , dans le printems de l'année 1767 : elle mange ensuite avec plus d'appétit , pendant plusieurs mois , acquiert plus d'embonpoint , & paroît jouir d'une bien meilleure santé. Cependant, au commencement de l'automne, on observe du dérangement dans les règles qui reparoissent tous les quinze jours ; on n'en parle pas. Le ventre s'élève , & durcit insensiblement. Le médecin est consulté en Octobre : il reconnoît une pléthore sanguine , & un engorgement organique dans les viscères du bas-ventre , & particulièrement dans les vaisseaux de l'*uterus*. Il conseille la saignée du bras ; on s'y refuse. Bientôt la malade éprouve un mal-être plus considérable ; la fièvre survient par intervalles ; le ventre est encore plus dur , plus douloureux que de coutume : il insiste sur la

552 QUESTION MÉDICO-CHIRURG.

saignée : enfin on y consent ; & elle est faite en Novembre. Le sang paroît extraordinairement couenneux & inflammatoire : la malade n'en ressent presque aucun soulagement. Le médecin veut la faire réitérer encore une fois , & peut-être plusieurs , suivant les indications ; on s'y refuse absolument. (Les commères , & quelques agréables , avoient déjà improuvé la première ; ainsi ce médecin parloit à des sourds : d'ailleurs c'est assez l'ordinaire , dans toutes les maladies chroniques , l'avis du médecin prévaut rarement.) On consent seulement à être purgé , & on l'est abondamment , mais sans profit. Au contraire , la maladie semble faire encore des progrès plus rapides. Les grands froids surviennent , & on rejette alors tout secours médical ; mais peu après on est encore forcé de recourir au médecin. La malade est tourmentée , pendant plusieurs jours , par un vomissement continu ; rien ne passe plus ; l'eau même est rejetée avec efforts ; les lavemens sont sans effet. L'engorgement des viscères du bas-ventre est augmenté considérablement ; le pylôre même paroît obstrué : des accidens graves & nombreux se succèdent les uns aux autres ; les urines se suppriment ; le ventre , qui avoit toujours continué de grossir de plus en plus , offre alors , (vers le 8 Janvier 1768) un volume d'eau considérable ; la fluctuation

est manifeste ; & la malade semble toucher, dans ce moment-là, à sa dernière heure. Qu'il fallut réunir de secours, pour l'arracher des bras de la mort ! Les résolutifs internes & externes, les diaphorétiques, les diurétiques & les cathartiques ont le plus grand succès. Les vomissemens cessent ; les évacuations sont copieuses ; la fièvre disparoit ; le ventre ne contient plus d'eau ; toutes les fonctions sont rétablies ; la convalescence semble parfaite, & la malade est rendue à la société, vers les premiers jours de Février. Cependant l'hypogastre reste toujours plus élevé & plus dur qu'il ne devoit être naturellement. Quelques semaines sont à peine écoulées, que le ventre se remplit de nouveau : tous les hydragogues, tous les diurétiques sont employés sans succès ; bientôt le ventre est d'un volume prodigieux ; l'estomac est tellement retréci & comprimé, qu'il ne peut presque plus rien contenir : la malade a des suffocations, &c ; on est enfin forcé de faire la ponction, le 22 Mars : on tire environ dix-huit livres d'une eau grasse, sale & glaireuse. Le ventre reste toujours gros, & renferme encore une grande quantité de glaires, qu'il est impossible d'évacuer par la cannule. On tente en vain de rappeler encore le cours des urines ; les purgatifs sont aussi presque sans effet, ainsi que les

fondans & les résolutifs, soit intérieurement, soit en topique. On comptoit cependant beaucoup sur un mélange de poudre de scille, & de terre foliée de tartre ; mais il ne fut pas assez long-tems continué. Plusieurs médecins célèbres sont consultés en Mars & Avril. M. Clerc, médecin de son A. S. Mst le duc d'Orléans, voit la malade le 31 Mars. Tous s'efforcent de remplir les indications, par des moyens analogues & efficaces ; mais la malade est sourde à leurs conseils salutaires : elle n'a plus de confiance qu'aux poudre d'Ailhaud, qu'elle continue toujours de prendre depuis le 28 Mars, à-peu-près, de jour à autre. On a chanté victoire après l'effet des premières prises : la cure, disoit-on, étoit radicale ; c'étoit même le plus beau miracle des poudres. Le médecin qui se vit alors inutile, & qui remarqua dans les manieres & les propos un ton de suffisance & d'ironie, cessa absolument (le 9 Avril) de voir la malade, & fut approuvé. Comme la maladie ne cesse pas d'être dangereuse, (le 15 Août) on demande si la saignée, qui a été faite dans les circonstances décrites ci-dessus, peut avoir occasionné tous les accidens qu'a effuyés la malade, & particulièrement l'hydropisie ascite.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE 1768.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
2	10	15 $\frac{1}{2}$	12	28	27 11 $\frac{1}{4}$	28
3	10	18	14	27 11	27 11	27 8 $\frac{1}{2}$
4	12 $\frac{1}{2}$	17	13 $\frac{1}{4}$	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$
5	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9
6	11	15 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 10
7	12 $\frac{1}{2}$	17 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	27 9	27 11	27 11 $\frac{1}{2}$
8	13	17 $\frac{1}{2}$	14	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10
9	12 $\frac{1}{4}$	15 $\frac{1}{2}$	11	27 11	28	28 $\frac{1}{4}$
10	10	15 $\frac{1}{2}$	12	28	28	27 11 $\frac{1}{2}$
11	12	14	10	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	28
12	9	11	8	27 11	28	27 11
13	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	9	28	28	28
14	9	11 $\frac{1}{2}$	9	28	28	28
15	9 $\frac{1}{2}$	14	9 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
16	9	12	9 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
17	6	11 $\frac{1}{2}$	7	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
18	4	11 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28	28	28 $\frac{1}{4}$
19	8 $\frac{1}{2}$	13	8	28	28 1	28 2 $\frac{1}{4}$
20	6	9	7	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 2
21	6	9	7	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
22	5 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	8	27 8	27 8	27 7
23	7 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{4}$	27 7	27 7	27 7
24	7	11 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{4}$	27 6	27 6	27 5
25	9 $\frac{1}{4}$	9	6	27 4	27 4 $\frac{1}{2}$	27 4
26	6	9	6 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7	27 7 $\frac{1}{2}$
27	6 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	6	27 8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 10
28	7 $\frac{1}{2}$	10	7	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9
29	5 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	8	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9
30	7 $\frac{1}{2}$	9	8 $\frac{1}{4}$	27 9	27 9	27 9
31	7 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{4}$	27 8	27 8	27 7 $\frac{1}{2}$

ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E. br. couv.	E. nuages.	Nuages.
2	E. leg. br. b. nuages.	S-E. ond. n. éclaircs.	Beau.
3	E. leg. br. b.	E-S-E. nuag. petite pluie.	Nuages.
4	S-S-E. pluie. vent. nuag.	S-S-E. couv. petite pluie.	Pluie.
5	S-O. pluie. c.	S-O. nuages.	Couvert. pl.
6	S-O. gr. pl. couv. vent.	S-O. nuages.	Nuages.
7	S-O. nuages. vent.	S-O. nuages.	Couvert.
8	S-S-O. pl. c.	S-S-E. nuag.	Couvert.
9	S-O. pluie. n.	S-O. nuag.	Nuages.
10	S. couvert.	S. nuages.	Nuages.
11	O. couvert.	O-N-O. n.	Nuages.
12	N-O. nuag.	N-N-O. n.	Nuages.
13	N-N-O. br.	N-N-O. pet. pluie. nuag.	Nuages.
14	N-N-O. pl.	N-N-O. pet. pluie.	Couvert.
15	N. pluie.	S-O. pet. pl.	Nuages.
16	S. couv. pet. pluie.	S-S-O. pluie contin.	Beau.
17	O. b. nuages.	O-N-O. n. beau.	Beau.
18	N. br. nuag.	N. nuages.	Couvert.
19	O. pl. couv.	N-O. nuag.	Beau.
20	O-N-O. b.	N-O. nuages.	Beau.
21	N-N-O. nuages.	N. nuages.	Nuages.
22	N-E. nuages.	N-E. nuages.	Pluie.
23	S-O. pluie.	S. pl. nuages.	Nuages.
24	O. nuages.	O. pluie.	Pluie.

ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le Matin.	L'Après-Midi.	Le Soir à 11 h.
25	S-O. pluie.	S-O. pluie.	Pluie.
26	S-O. brouill. nuages.	S-O. pluie. nuages.	Pluie.
27	S-O. pluie. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
28	S-O. pluie. nuages.	S. nuages.	Nuages.
29	S-E. nuages.	S-E. nuages.	Nuages.
30	S-O. nuages.	S-O. nuages.	Nuages.
31	S-O. nuages. petite pluie.	O. nuages.	Nuages.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 18 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de $5\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme: la différence entre ces deux points est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces $2\frac{1}{2}$ lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes: la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

1 fois du N-E.

3 fois de l'E.

1 fois de l'E-S-E.

2 fois du S-E.

2 fois du S-S-E.

4 fois du S.

2 fois du S-S-O.

12 fois du S-O.

5 fois de l'O.

558 MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 3 fois de l'O. N-O.
 3 fois du N-O.
 4 fois du N-N-O.

Il a fait 6 jours beau.
 6 jours du brouillard.
 28 jours des nuages.
 12 jours couvert.
 20 jours de la pluie.
 3 jours du vent.
 1 jour des éclairs.

MALADIES qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Octobre 1768.

Les maladies, qui ont régné le plus communément, pendant ce mois, ont été des affections catarrhales, dont l'effet se portoit principalement sur la gorge & sur la poitrine; ce qui a produit des enrrouemens & des rhumes qui n'ont présenté rien de particulier ni de bien grave.

On a continué à voir un assez grand nombre de petites véroles, & de fièvres continuës de l'espece de celles dont nous avons parlé dans le mois précédent : on a vu encore des fièvres intermittentes qui portoient le caractère des fièvres automnales.



*Observations météorologiques faites à Lille ;
au mois de Septembre 1768 ; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il a pleu, presque tous les jours, depuis le premier jusqu'au 23. Un orage survenu, le 12, avec tonnerre & éclairs, a été suivi d'une pluie presque continuelle, jusqu'au 19; circonstance fâcheuse pour le restant de la moisson qui étoit arriérée. Le tems a été beau & serein les sept à huit derniers jours du mois.

Il n'y a pas eu de chaleurs, ce mois, le thermometre ayant été observé constamment au-dessous du terme de 15 degrés.

Le mercure, dans le barometre, depuis le premier jusqu'au 19, ne s'est pas porté au-dessus du terme de 27 pouces 9 lignes : le 16, il a descendu à 27 pouces 1 ligne; & , le 17, à 26 pouces 11 $\frac{1}{2}$ lignes; mais, les sept derniers jours du mois, le barometre a été constamment observé au terme de 28 pouces, & même au-dessus.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 $\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

560 OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

le barometre, a été de 28 pouces $1\frac{1}{2}$ lignes
& son plus grand abaissement a été de
26 pouces $11\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre
ces deux termes est de 1 pouce 2 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

10 fois du N. vers l'Est.

2 fois de l'Est.

8 fois du Sud vers l'Est.

11 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ou.

9 fois du Nord vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

1 jour de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

2 jours de tempête.

Les hygrometres ont marqué beaucoup
d'humidité la plus grande partie du mois,
& sur-tout vers la fin.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans
le mois de Septembre 1768.*

Nous avons eu, ce mois, & sur-tout
vers la fin, plus de personnes attaquées de
fièvre continuë, que dans les mois précédens : quoiqu'elle eût des symptomes d'embarras phlogistiques à la tête, à la poitrine
& à la région des hypocondres, elle portoit évidemment un caractère de putridité ;
& la plûpart des malades rendoient dès vers.

Après

Après quelques saignées, plus ou moins indiquées par la plénitude du pouls, les douleurs de tête, l'embarras de la respiration, &c. On se trouvoit très-bien de l'usage des minoratifs, fondans & aigretes, tels que des potions huileuses, acidulées avec du jus d'orange ou de citron, la marmelade de M. Tronchin, les décoctions de tamarins avec la manne & du nître, &c. Les émétiques, quoiqu'assez souvent indiqués, devoient être placés avec beaucoup de prudence, à cause de la tension & de l'irritation singulière des membranes nerveuses, sur-tout dans le cas de grande chaleur & de sécheresse.

Vers la fin du mois, nous avons vu nombre de fluxions catarrheuses & rhumatismales, des angines de la même espèce, & des diarrhées.

La petite vérole a encore régné ce mois, mais avec moins de vigueur. J'ai vu néanmoins, ce qui n'avoit pas encore été observé, que je sçache, dans le cours de l'été, un enfant de sept à huit ans, bien constitué, attaqué de cette espèce de petite vérole qu'annonce une dissolution putride & gangreneuse du sang, & qui est mort, au septième jour, le sang lui ruisselant par le nez, les yeux & les voies naturelles. Il n'y a pas eu de suppuration aux pustules, dont la pointe

présentoit une vésicule remplie d'une lymphe ichoreuse.

D E C R E T A

Saluberrimæ Facultatis Medicinæ Parisiensis.

I. Anno Domini millesimo septingentesimo sexagesimo octavo, die Sabbati vigesimo sexto mensis Martii, horâ decimâ matutinâ, in comitiis legitimè convocatis, post deliberationem de injuriâ, in decreto, die Martis decimâ octavâ mensis Maii anni 1762, lato, M. *Colombier* Bachalaureo licentiæ cursum actu peragenti factâ, attentè perlectis & pensâtis litteris ipsis quas idem M. *Colombier* ad DD. decanum Facultatis medicæ Pontimuffanæ miserat; censuit, judicavitque saluberrima Facultas Parisiensis inconsultò & injuriosè sibi delatum fuisse eundem M. *Colombier*, tanquam pravis usum machinationibus, quibus lauream Apollinarem in Facultate Pontimuffanâ sibi compararet; quippè qui nihil, nisi quod honestus vir postulare potest, rogasset; ac proinde falsa & delenda esse, quæ de magistro *Colombier* leguntur in decreto, mense Maio anni 1762, lato. Et sic conclusi.

BERCHER, *decanus.*

II. Anno Domini eodem, in comitiis, post sacrum, die festo divi Lucæ, ritè convocatis, exposulavit idem M. *Colombier*, nunc collega noster, ut, cum decretum sibi contumeliosum, jussu Facultatis, ad omnes hujuscè regni medicas fuisset missum, ne minimum notæ & suspicionis vestigium superesset, decretum suæ probitatis & honestatis vindex typis mandare sibi liceret, & quocumquè vellet, mittere; cui, postulato communi suffragio, assensit saluberrima Facultas, jussitque decretum, die 26 Martii, anno 1768, latum M. *Colombier* per-mitti typis mandandum, & quocumque vellet, mittendum. Et sic conclusi.

BERCHER, *decanus.*

LIVRES NOUVEAUX.

P R O S P E C T U S.

Lettres périodiques sur la Méthode de s'enrichir promptement, & de conserver sa Santé, par la culture des végétaux; par M. *Buchoz*, médecin botaniste Lorrain.

Le titre de cet ouvrage indique assez son utilité. Nous y traiterons de presque toutes les plantes successivement, sans cependant garder aucun ordre que celui qui se présentera dans nos Mémoires. Nous nous atta-

cherons principalement aux plantes exotiques, ayant suffisamment parlé des indigènes dans notre Traité historique des Plantes de la Lorraine, qui se vend chez *Durand* neveu, libraire, rue Saint Jacques; & dans notre Dictionnaire des Végétaux de la France, qui est actuellement sous presse. Nous considérerons, dans ces Lettres, les végétaux sous différens aspects, eu égard à l'agriculture, au jardinage, aux arts & métiers, à la médecine, à l'art vétérinaire, & aux différens usages économiques. Il paroîtra, tous les mardis de chaque semaine, une de ces Lettres. Le prix est de 5 sols par Lettre.

Comme plusieurs personnes desireront les avoir par souscription, l'abonnement de ces Lettres pour l'année entière, sera de 18 liv. franc de port, pour la province, & de 16 livres pour Paris. On s'inscrira, pour la souscription, chez *Durand* neveu, libraire, rue Saint Jacques; chez *Lacombe*, aussi libraire, rue Christine; ou chez l'auteur, rue des Cordeliers, à l'ancien hôtel de Saintonge.

Il a paru jusqu'ici treize de ces Lettres.

On délivre actuellement, chez *Debure le jeune*, la quatorzième distribution des Planches de l'Histoire de la Lorraine du

même auteur : elle est de vingt-cinq planches.

Observations sur plusieurs Maladies des Yeux ; par M. *Janin*, oculiste du collège de Chirurgie de Paris, & associé correspondant de l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon. A Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1768, in-12.

Elémens de Physiologie de M. *Albert de Haller*, président de la Société royale des sciences de Gottingue, membre des Académies royales des sciences de Paris, Londres, Berlin, &c ; traduction nouvelle du latin en françois ; par M. *Bordenave*. A Paris, chez *Guylin*, 1768, deux parties en un volume in-12. Prix relié 3 livres.

Nouvelle Méthode facile & curieuse, pour connoître le pouls par les notes de la musique ; par feu M. *F. N. Marquet* ; seconde édition, considérablement augmentée par M. *P. Jos. Buchoz*, docteur agrégé au collège royal des médecins de Nancy. A Amsterdam ; & se trouve, à Paris, chez *Didot le jeune*, 1768, in-12.



NOUVEAU PROJET

D'un Etablissement pour procurer de l'eau pure à Paris.

Dès que feu M. Desparcieux eut démontré l'insuffisance des moyens établis pour procurer de l'eau aux différens quartiers de Paris, on vit éclore différens projets, pour remplir cet objet. Les uns se sont proposés de filtrer les eaux, avant de les distribuer aux citoyens; d'autres ont été chercher celles des fontaines de Ville-d'Avrai; d'autres enfin ont proposé l'établissement des pompes à feu, pour élever les eaux de la Seine, & les porter dans les quartiers les plus écartés de cette ville immense. M. Chamouffet, dont le zèle pour le bien public ne se ralentit point, vient d'en publier un dont nous croyons devoir rendre compte à nos lecteurs.

Il établit d'abord, que la pureté de l'eau dépend, non de l'absence des matieres qui y flottent, & qu'on peut leur enlever par des filtres, ou encore mieux par le simple repos, mais plutôt de celles qui y sont tenues en dissolution, quoiqu'elles n'en troublent pas la limpidité. Persuadé que les diffé-

rens égoûts qui , aboutissant à la rivière , dans toute l'étendue de la traversée de Paris , la surchargent de matieres de cette derniere espece , il s'est proposé de la puiser vis-à-vis la garre projetée ; & , pour le faire à moins de frais qu'il est possible , il a imaginé de faire construire des bateaux moyens neufs , qui ne seront point goudronnés , & auxquels on fera perdre tout goût de bois , en les faisant tremper quelque tems au fond de la rivière. Ces bateaux iront chercher l'eau au lieu indiqué , & l'apporteront dans des réservoirs que la ville lui permettra de bâtir sur les bords de la rivière , par-tout où il en sera besoin. L'eau , par le séjour dans ces réservoirs , déposera la terre & les matieres flotantes qui en troublent la limpidité ; & c'est de-là qu'on la distribuera , au moyen de voitures & de tonneaux , à tous ceux qui désireront de s'en pourvoir. Il sera permis , moyennant une rétribution modique , aux porteurs d'eau , & à ceux qui distribuent de l'eau , dans Paris , avec des tonneaux , d'en prendre auxdits réservoirs , pour la vendre à leur profit.



COURS D'HISTOIRE
NATURELLE.

M. Valmont de Bomare, démonstrateur d'Histoire naturelle, avoué du gouvernement, censeur royal, membre de plusieurs Académies des sciences, belles-lettres & beaux arts, maître apothicaire, &c; ouvrira son Cours d'Histoire naturelle, le mercredi 7 Décembre 1768, à dix heures & demie très-précises du matin, & les continuera, les vendredi, lundi & mercredi, à la même heure, en son cabinet, rue de la Verrerie, vis-à-vis la rue du Coq.

N. B. Le même démonstrateur ouvrira un second Cours d'Histoire naturelle, le samedi 10 Décembre 1768, à onze heures & demie très-précises du matin. Ce cours particulier sera continué, les mardi, jeudi & samedi de chaque semaine, à la même heure. Ceux qui voudront prendre part à ce Cours, sont avertis d'entendre le discours sur le spectacle & l'étude de la nature, qu'on fera, le 7 Décembre, à dix heures & demie du matin.

Fin du Tome XXIX.

T A B L E.

<i>EXTRAIT du Précis de Chirurgie pratique de</i> <i>M. Portal, médecin.</i>	Page 483
<i>Description d'une Maladie qui a régné dans le Languedoc,</i> <i>Par M. De Labrousse.</i>	498
<i>Lettre sur les Vertus de la Jusquiame. Par le même.</i>	503
<i>Observations sur l'Hydropisie. Par M. Pietsch, méd.</i>	505
<i>Observation sur un Fetus monstrueux. Par M. Nollefon</i> <i> fils, chirurgien.</i>	514
<i>Histoire d'un Polype utérin. Par M. Du Monceau, méd.</i>	519
<i>Lettre de M. Coulom, médecin, sur une Réduction de la</i> <i>Cuisse, opérée sans machines.</i>	543
<i>Lettre de M. Desforges, curé de Bailly, sur le même</i> <i>sujet.</i>	546
<i>Autre Lettre de M. Martigues, chirurgien à Versailles,</i> <i>sur le même sujet.</i>	549
<i>Question médico-chirurgicale à l'occasion d'une Hydropisie</i> <i>ascite. Par M. Renard, médecin.</i>	551
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le</i> <i>mois d'Octobre 1768.</i>	555
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois</i> <i>d'Octobre 1768.</i>	558
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le</i> <i>mois de Septembre 1768. Par M. Boucher, médecin.</i>	559
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Sep-</i> <i>tembre 1768. Par le même.</i>	560
<i>Décret de la Faculté de médecine.</i>	562
<i>Livres nouveaux.</i>	563
<i>Nouveau Projet pour donner de l'eau pure aux habitans de</i> <i>Paris.</i>	566
<i>Cours d'Histoire naturelle.</i>	568

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le
Journal de Médecine du mois de Décembre 1768. A
 Paris, ce 23 Novembre 1768.

POISSONNIER DESPERRIERES.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers
Mois du Journal de Médecine
de l'année 1768.

L I V R E S A N N O N C É S.

M É D E C I N E.

- D I S C O U R S* sur les différens états de la médecine depuis son origine jusqu'à notre tems. Par M. Jadelot, médecin. Page 92
- Cours abrégé d'ostéologie.* Par M. Lecat, chirurgien. 382
- Abrégé de l'anatomie du corps humain.* Par M. Verdier, chirurgien; nouvelle édition augmentée par M. Sabatier. 381
- Elémens de physiologie de M. De Haller, traduits par M. Bordenave,* 565
- Dissertation sur les forces vitales,* Par M. Montecot Frairot, médecin. 189
- De la Santé des gens de lettres.* Par M. Tissot, médecin. 287
- De la Nature de l'air & de son influence pour la génération des maladies,* Par M. Péroncelly, médecin. 189

TABLE GÉNÉR. DES MAT. 571

<i>Nouvelle Méthode de connoître le pouls par la musique.</i> Par M. Marquet.	565
<i>Essai sur la conformité de la médecine ancienne & moderne.</i> Par M. Barcker; traduit par Schomburg; nouvelle édition, avec des notes de M. Lorry.	93
<i>La Nature opprimée par la médecine moderne.</i> Par M. Guindant.	Ibid.
<i>Principes de médecine & de chirurgie.</i> Par M. Lancel de Magny, médecin.	383
<i>Médecine d'armée.</i> Par M. Monro; traduite & augmentée. Par M. Le Bègue de Presle, médecin.	Ibid.
<i>Observations sur la maladie pétychiale.</i> Par M. Strack, médecin.	95
<i>Description des maux de gorge gangreneux.</i> Par M. Marteau, médecin.	93
<i>Du Traitement & de l'extinction de la variole.</i> Par M. Gontard, médecin.	382
<i>Lettre de M. Rougnon, médecin, sur la cause d'une mort subite.</i>	381
<i>Dissertation sur les douleurs vagues.</i> Par M. De Limbourg, médecin.	94
<i>Question sur les différentes méthodes d'administrer le mercure.</i> Par M. Thirion.	Ibid.
<i>Conjectures sur l'électricité médicale.</i> Par M. Gardane, médecin.	190
<i>Mémoires & Consultations en faveur de personnes accusées de viol & d'assassinat.</i>	188

CHIRURGIE.

<i>Aphorismes de chirurgie d'Herman Boerhaave; avec les Commentaires de M. le baron Van-Swieten, traduits, & enrichis de notes, par M. Louis, chirurgien.</i>	190
<i>Précis de chirurgie pratique.</i> Par M. Portal, médecin.	380

572 TABLE GENERALE

<i>Lettres sur la lithotomie.</i> Par M. Chastanet, <i>chirurgien.</i>	91
<i>Histoire de la maladie du sieur Serouge, & de ses suites.</i>	381
<i>Observations sur plusieurs maladies des yeux.</i> Par M. Janin, <i>oculiste.</i>	565

HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE & PHARMACIE.

<i>Supplément à la premiere édition du Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle.</i> Par M. Valmont de Bomare.	382
<i>Figures enluminées d'histoire naturelle.</i> Par M. Alcaniz.	285
<i>Des Animaux venimeux de la France.</i> Par M. Des Sauvages, <i>médecin.</i>	189
<i>Livres second & troisieme de la matiere médicale de M. Linnæus.</i>	188
<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine.</i> Par M. Buchoz, <i>méd.</i> Tom. VII.	91
<i>Quatrieme distribution des planches de la même histoire.</i>	564
<i>Lettres périodiques sur les végétaux.</i> Par le même.	563
<i>Etat des baptêmes, des mariages & mortuaires de Lyon.</i>	286
<i>Traité des eaux minérales, avec plusieurs Mémoires de chymie.</i> Par M. Monnet.	191
<i>Pharmacopée extemporanée de Fuller; nouvelle édition enrichie de notes.</i> Par M. Baron, <i>médecin.</i>	187

EXTRAITS.

<i>Traité pratique de l'inoculation.</i> Par M. Ganderoger, <i>médecin.</i>	3
---	---

DES MATIÈRES. 573

<i>Du Traitement & de l'Extinction de la variole.</i> Par M. Gontard, médecin.	387
<i>Observations sur la maladie pétéchiale.</i> Par M. Strack, médecin.	99
<i>Description des maux de gorge gangreneux.</i> Par M. Marteau, médecin.	185
<i>Conjectures sur l'électricité médicale.</i> Par M. Gardane, médecin.	291
<i>Précis de chirurgie pratique.</i> Par M. Portal, médecin.	483
<i>Analyse d'une dissertation de M. Récolin, sur l'esquinancie.</i>	223

OBSERVATIONS.

MÉDECINE.

<i>Observation sur un fœtus monstrueux.</i> Par M. Nolle son fils, chirurgien.	514
<i>Réflexions & Observations sur l'usage de l'appendice vermiciforme.</i> Par M. Herlin, chirurgien.	321
<i>Lettre sur une des causes de la mort des petits enfans.</i> Par M. Vétillart, médecin.	327
<i>Observations sur quelques maladies traitées d'après les signes du poulx.</i> Par M. Nicolais du Saulsai, médecin.	43
<i>Lettre sur les nouvelles découvertes des poulx organiques.</i> Par M. Balme, médecin.	49
<i>— sur la doctrine du poulx.</i> Par M. Duchemin de l'Etang, médecin.	435
<i>Observation sur une hystérie vermineuse.</i> Par M. Du-fau, médecin.	120
<i>Réponse de M. Pomme, médecin.</i>	273
<i>Observation sur les effets de l'application de l'eau froide dans les mouvemens convulsifs.</i> Par M. Feuillerade, médecin.	129
<i>— sur une catalepsie.</i> Par M. Viale fils, chirurgien.	131

574 TABLE GENERALE

<i>Observations sur la colique hépatique.</i> Par M. Mar-	
teau, médecin.	308
<i>Suite.</i>	406.
<i>Observation sur un tænia percé à jour.</i> Par M. Ma-	
zars de Cazelles, médecin.	26
— sur une tympanite. Par M. Laborde,	
médecin.	264
<i>Observations sur l'hydropisie.</i> Par M. Pietsch,	
médecin.	505.
<i>Question médico-chirurgicale à l'occasion d'une hy-</i>	
<i>dropisie ascite.</i> Par M. Renard, médecin.	551
<i>Description d'une maladie épidémique.</i> Par M. Du-	
tour, médecin.	251
— d'une maladie qui a régné dans le bas	
Languedoc. Par M. De Labrousse, médecin.	498
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois</i>	
<i>de Mai 1768.</i>	88
<i>Juin 1768.</i>	183
<i>Juillet 1768.</i>	282
<i>Août 1768.</i>	372.
<i>Septembre 1768.</i>	472
<i>Octobre 1768.</i>	558.
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i> Par M. Boucher,	
médecin.	
<i>Avril 1768.</i>	90.
<i>Mai 1768.</i>	185
<i>Juin 1768.</i>	284
<i>Juillet 1768.</i>	374
<i>Août 1768.</i>	477
<i>Septembre 1768.</i>	560
<i>Observation sur les effets pernicieux des champi-</i>	
<i>gnons.</i> Par M. Dufour, médecin.	260.
— sur l'usage de l'extrait de ciguë. Par	
M. Coste, médecin.	420
<i>Lettre sur les vertus de la jusquiame.</i> Par M. De	
Labrousse, médecin.	503

CHIRURGIE.

- Observation sur une plaie de tête.* Par M. Dumas, médecin. 171
- *sur un charbon malin à l'œil.* Par M. Leaud, chirurgien. 469
- *qui prouve le danger qu'il y a d'opérer les hernies d'un trop gros volume.* Par M. Martin, chirurgien. 168
- Extrait d'une Lettre de M. Dumorier, chirurgien, sur l'usage du forceps de M. Levret.* 72
- Observations sur trois couches accompagnées d'accidens fâcheux.* Par M. Renard, médecin. 144
- *sur l'extirpation d'un polype de la matrice.* Par M. Soyeux, chirurgien. 173
- Histoire d'un polype utérin.* Par M. Dumonceau, médecin. 519
- Observation sur le danger qu'il y a de ne pas réduire les luxations sur le champ.* Par M. Martin, chirurgien. 162
- Lettre de M. Coulom, médecin, sur une réduction de la cuisse.* 543
- Autre Lettre de M. Desforges, curé, sur le même sujet.* 546
- Autre Lettre de M. Marrigues, chirurgien, sur le même sujet.* 549
- Mémoire sur une prétendue rupture du ligament de la rotule.* Par M. Galmier. 74
- Réponse de M. Robin, chirurgien.* 342
- Lettre de M. Vieillard, médecin, sur le même sujet.* 364
- Observation sur un corps étranger.* Par M. Martin, chirurgien. 275
- *sur la ligature de l'artere brachiale, & sur la gangrene.* Par M. Laugier, médecin-chirurgien. 452

576 TABLE GENER. DES MAT.

Observation sur un anévrisme de l'artere poplitée.
 Par M. Nolleton fils, chirurgien. 464

HISTOIRE NATURELLE

Observations météorologiques faites à Paris pendant les mois de

Mai 1768. 85

Juin 1768. 180

Juillet 1768. 279

Août 1768. 369

Septembre 1768. 472

Octobre 1768. 555

Observations météorologiques faites à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant les mois de

Avril 1768. 88

Mai 1768. 184

Juin 1768. 283

Juillet 1768. 372

Août 1768. 476

Septembre 1768. 559

AVIS DIVERS.

Concours à la Faculté de médecine. 95

Décret de la Faculté de médecine. 562

Prix proposés par l'Académie de Lyon. 375

Nouveau Projet pour donner de l'eau pure à Paris.

566

Cours de chymie. 478

Leçons de chymie. Ibid.

Cours d'anatomie. 479

Cours d'histoire naturelle. 568

Fin de la Table.